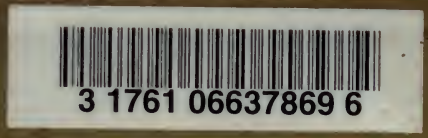
3 1761 06637869 6

B VI
23

f.C
5824

LIOTHEQUE *UNIVERSELLE* DES ROMANS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

Dans lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulieres & relatives, & les personnages connus, deguisés ou emblématiques.

AVRIL, 1778. PREMIER VOLUME.

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, au Marais, pour Paris;

AU BUREAU & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue S. Severin, pour la Province.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

209689
4. 3.

AVIS IMPORTANT.

DANS le mois de Mars, en formant un Bureau particulier pour la distribution de cet Ouvrage, nous annonçâmes qu'il nous restoit peu d'Exemplaires de la premiere Edition, & qu'on alloit en faire une nouvelle, qui seroit finie dans le terme d'une année. Le desir de répondre à la flatteuse impatience du Public, nous a fait presser ce travail, & nous en annonçons la fin. Le nombre des volumes qui ont paru jusqu'à ce jour, est de 40, pour lesquels on paie 60 livres; & l'on peut, en même temps, souscrire pour l'année courante, avec la certitude d'être très-exactement servi.

Il est naturel que le suffrage toujours renaissant du Public, ait animé, chaque jour, notre zele. Nous avons imaginé successivement plusieurs moyens pour intéresser, & nous en avons toujours

prévenu nos Lecteurs, par des Avis placés à la tête de nos volumes; enfin, nous venons de donner à la distribution de nos Matériaux, une forme, pour ainsi dire, nouvelle. Désormais nous n'observerons plus l'ordre des huit Classes que nous avions établi. Excepté pour ce qui concerne les Romans de Chevalerie & les Romans Historiques, qui forment une suite qui ne doit pas être si-tôt épuisée, nous n'aurons plus que deux Classes, dont chacune occupera alternativement un volume. La premiere sera celle des Romans François de tout genre, ou traduits en François. La seconde, celle des Romans étrangers de toute nation, qui n'auront jamais été traduits en langue Françoise. Dans la premiere, nous suivrons absolument l'ordre alphabétique, en observant de ne donner que de simples Notices, ou des Notes très-courtes sur les Ouvrges qui ne mériteront pas d'être connus par des Ex-

traits. Par ce moyen, on aura véritablement une *Bibliotheque universelle des Romans ;* & on l'aura avec des Notes & des Anecdotes qui pourront intéresser, même quand il ne s'agira que de mauvais Ouvrages. A l'égard des Romans étrangers (traduits exprès pour faire partie de cette Collection) l'on sentira aisément que c'est une nouvelle branche de Littérature que notre zele fait éclore pour la France, & de quel prix doivent être les fruits qu'elle produira. Ce projet & nos motifs sont plus circonstanciés dans un Avis qu'on lit dans notre volume du mois de Novembre dernier (pag. 5, 6, 7 & 8) & dans le premier volume de Janvier (pag. 71, 72 & 73.)

Le Bureau est rue Neuve-Sainte Catherine au Marais. C'est au Sieur *Anceaume* que l'on s'y adresse ; c'est lui qui délivre les Souscriptions pour Paris & pour la Province.

La Bibliotheque universelle des Romans est composée de 16 volumes *in*-12. par année, dont le prix, rendus francs de port par la poste, est, à Paris, de 24 liv. & en Province de 32 liv.

Cet Ouvrage a commencé au premier Juillet 1775.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

AVRIL, 1778. PREMIER VOLUME.

PREMIERE CLASSE.

ROMANS GRECS, LATINS, &c. ITALIENS, ANGLOIS, ESPAGNOLS, &c. ET ORIENTAUX.

Amours de Meignoun *& de* Leila, *traduits de Manuscrits Arabes, Turcs & Persans, conservés à la Bibliotheque du Roi, par M.* Cardonne, *Interprète du Roi pour les langues Orientales, Professeur au College Royal, &c.*

L'OUVRAGE que nous allons extraire jouit de la plus grande réputation dans tout l'Orient.

L'Auteur de *la Bibliotheque Orientale*, dit qu'il y eſt auſſi connu & auſſi eſtimé que *les Amours de Pétrarque & de Laure* le ſont en Europe ; nous oſons dire qu'il doit l'être davantage, puiſque les Sonnets & les Chanſons dans leſquels *Pétrarque* exprime ſon amour pour *Laure*, ſont de ſimples morceaux de poéſie certainement ingénieux & délicats, mais ſans aucune action. On ne voit point, d'ailleurs, que ces amours ayent été traverſés par aucun événement funeſte, au lieu que ceux de *Meignoun* & de *Leila* offrent un tableau vraiment effrayant des ſuites d'une paſſion malheureuſe. Ce n'eſt pourtant pas que la fable du Roman ou Poëme ne ſoit fort ſimple; elle a cela de commun avec la plupart des beaux & grands Ouvrages anciens de ce genre. Les détails agréables en ſont le principal mérite ; & d'ailleurs la chaîne qui les lie eſt auſſi facile à ſuivre qu'elle eſt intéreſſante. On ſuit, ſans aucune diſtraction & ſans aucun écart, les deux amans, depuis le moment de la naiſſance de leur paſſion, juſqu'à la cataſtrophe qui termine leur vie. Les qualités exigées pour la perfection de l'Epopée, ſe trouvent dans cette fiction; l'unité d'action eſt parfaite ; il y en a même une de lieu, car la ſcene eſt toujours en Arabie : celle de

temps y est en quelque façon aussi; car on peut croire que deux ou trois années ont suffi pour produire tous les événemens de cette histoire.

Nous sommes bien assurés que si nous pouvions transporter dans notre langue la noblesse des expressions Arabes, la délicatesse de la poésie Persane, le feu des Vers Turcs qui ont été successivement employés pour intéresser les cœurs & les esprits Orientaux en faveur des amours & des malheurs de *Meignoun* & de *Leila*, nous arracherions des larmes à nos Lecteurs, & nous ferions éprouver aux Dames qui forment les sociétés brillantes, & qui habitent les boudoirs de France, le même attendrissement qu'on éprouve dans les sérails, quand il y est question de *Meignoun* & de *Leila*. Mais forcés à ne présenter qu'un squelette décharné, nous allons voir, du moins, comment le corps entier se lie.

Parmi les chefs des tribus établies dans l'Arabie heureuse, sur les frontieres de l'Arabie déserte, on remarquoit le noble *Ahmed-Kais*. Ses sujets étoient assez nombreux; ses troupeaux immenses; ses tentes sous lesquelles lui & sa famille habitoient, étoient magnifiques; & le butin que cette tribu avoit

fait autrefois ſur ſes ennemis, étoit ſi conſidérable, qu'elle pouvoit ſe diſpenſer d'en acquérir davantage, & ſe contenter de ſe tenir en défenſe, exerçant l'hoſpitalité envers tous voyageurs pacifiques ou malheureux, & goûtant, d'ailleurs, dans leur domeſtique, toutes les douceurs de la vie privée, ſous le régime paternel le plus doux & le plus juſte de tous. *Ahmed-Kais* deſira, pendant long-temps, d'avoir un fils; il obtint enfin du ciel la ſatisfaction d'être pere. Il ne négligea rien pour l'éducation de cet enfant unique, & par conſéquent très-chéri. Un fameux & ſavant *Effendi* tenoit dans ce canton une école renommée; il enſeignoit aux jeunes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, les principes de leur religion, leur donnoit des notions d'une phyſique ſimple, mais telle qu'il eſt néceſſaire de la ſavoir pour entrer dans le monde. A meſure que leur eſprit ſe développoit, il leur apprenoit, de même, les élémens des ſciences & des arts les plus utiles; en leur montrant à lire & à écrire, il reconnoiſſoit aiſément ſi elles avoient quelques diſpoſitions pour

la poésie ou pour la musique; & dans ce cas, il les mettoit à portée d'exercer seules, dans la suite, ces arts enchanteurs.

Kais fut, dès l'âge le plus tendre, envoyé à cette excellente école; & la jeune & charmante *Leila*, fille unique du chef d'une autre tribu, y fut également conduite. L'*Effendi* les reconnut bientôt pour ceux de tous les enfans confiés à ses soins, qui avoient les plus heureuses dispositions. Ils firent de rapides progrès dans les sciences; mais une que la nature seule peut enseigner, l'amour, entra dans leur cœur, avant qu'aucune autre connoissance pénétrât dans leur esprit. Ils se voyoient tous les jours, & n'étoient sensibles qu'à ce plaisir. *Leila* s'instruisoit en répétant les leçons que venoit de réciter *Kais*, & *Kais* avançoit en retenant ce qu'avoit dit *Leila*. Ils passerent leurs premieres années délicieusement dans cette école. Mais si l'on est, dans le temps même de la premiere adolescence, assez âgé pour ressentir l'amour, on est encore trop jeune alors pour le cacher. La mere de *Leila* s'apperçut qu'elle étoit toujours triste en revenant

de chez l'*Effendi*, & qu'elle ne paroiſſoit contente que lorſqu'elle y retournoit. Pendant quelque temps elle crut que c'étoit uniquement l'effet du deſir de s'inſtruire; mais ayant chargé les eſclaves qui accompagnoient ſa fille, de s'informer de ce qui ſe paſſoit à l'école, elle ſut que les regards de *Kais* & de *Leila* ſe rencontroient ſans ceſſe. Elle fit part de cette découverte à ſon mari; & tous deux, de concert, firent une ſévere réprimande à leur fille. Cette leçon, ſur les dangers & les ſuites funeſtes d'un amour imprudent & prématuré, eſt en Vers dans tous les Manuſcrits, & eſt eſtimée dans tout l'Orient, comme une belle moralité qui n'a produit en Aſie d'autre effet que celui que produiſent en Europe les belles & ſages leçons que l'on y donne contre la plus ſéduiſante & la plus impérieuſe des paſſions.

Leila, après avoir été bien grondée, eut défenſe de retourner à l'école, & on la confina dans ſa tente. Son chagrin fut inexprimable, celui de ſon jeune amant ne fut pas moins vif; les regrets de l'un & de l'autre forment encore un morceau très-poétique & très-touchant dans le Roman. L'on juge que lorſque *Kais* eut perdu

l'espérance de voir *Leila* chez l'*Effendi*, il n'y retourna plus, & qu'il ne s'occupa que des moyens de voir l'objet qu'il regrettoit, malgré la cruelle défense de ses parens. Il employa, pour cet effet, différens déguisemens. S'étant ajusté en mendiant, il vint demander l'aumône à l'entrée de la tente de *Leila*. Cette jeune beauté, naturellement très-charitable, & d'un pays où l'hospitalité est en grande recommandation, s'avança pour lui donner elle-même quelques pains cuits sous la cendre, & de l'eau. En faisant cette aumône, elle reconnut son amant, & versa des larmes : elle vit bien que sa misere n'étoit que feinte, & elle jugea, par sa propre infortune, du chagrin qu'éprouvoit *Kais*; cependant elle n'osa s'expliquer que par quelques soupirs, & en laissant baiser sa main à ce malheureux, auquel elle donnoit la charité de si bon cœur. Le jeune amant se retira, satisfait pour quelques momens; mais il ne cessa d'imaginer des moyens pour s'offrir, à différens temps, & sous diverses formes, aux yeux de *Leila*. Il y réussit d'abord; il fut enfin découvert, & forcé par les parens de sa maîtresse & par les siens, de renoncer

au bonheur de la voir, même à la dérobée; il en conçut un chagrin si violent, qu'abandonnant les campagnes fertiles de l'Arabie heureuse, & les pâturages qui nourrissoient les troupeaux de sa tribu, & ceux du pere de *Leila*, il se retira dans le désert, s'y enfonça, se priva de toute espece de société, & passa les jours & les nuits à pleurer son malheur. Son désespoir fut si grand, qu'il alla jusqu'à l'égarement. Ne ménageons point les termes, le Héros du Roman devint fou; & ce fut à cette occasion qu'on lui donna le nom de *Meignoun*, qu'il conserve dans tout le cours de son histoire: ce nom veut dire, proprement en Arabe, *homme en démence*; il signifie aussi quelquefois un enthousiaste, ou même un homme inspiré. Les Orientaux ne regardent point la folie comme un aussi grand malheur que nous autres Européens; on n'y attache pas tant de honte en Asie, si elle ne porte point à la cruauté; on pense que ce peut n'être qu'une erreur, ou une ivresse assez douce, qui trouble, à la vérité, les idées, mais qui peut aussi-bien adoucir les maux que les augmenter.

Les parens de *Meignoun* furent quel-

que temps à découvrir sa retraite; son pere apprit enfin le triste état où il étoit réduit. Il court dans le désert, & ayant reconnu les traces de ce cher fils, il est quelque temps à le chasser & à le poursuivre comme une bête féroce. Il l'atteint, & le reconnoît à peine : il avoit déchiré ses vêtemens; ses cheveux lui couvroient une partie du corps; ses ongles étoient crûs & durcis, de maniere qu'ils pouvoient aisément déchirer les oiseaux & les animaux qu'il attaquoit, tuoit, dépouilloit, & qu'il dévoroit tout cruds par un instinct purement machinal. L'ardeur du soleil, le sable & la poussiere, avoient entiérement effacé son teint & défiguré ses traits : on voyoit seulement, à travers ces horreurs, briller les yeux les plus noirs, les plus vifs & les plus beaux du monde. Son pere le trouvant dans cet état, l'embrassa mille fois, & inonda son visage de larmes. Le malheureux jeune homme ne répondoit que par des hurlemens & des cris mal articulés, à travers lesquels on ne pouvoit distinguer que le nom de *Leila*. O mon fils ! s'écrioit le pere affligé, ne me fuis pas; tu es la lumiere de mes yeux, & ma

seule consolation; je vois que l'amour a causé ton malheur; je ferai peut-être assez heureux pour le faire cesser. *Meignoun*, rappellé à lui-même, en entendant dire que son amour pouvoit enfin être satisfait : ô mon pere! s'écria-t-il, seroit-il possible..... Mais si vous ne me procurez la satisfaction que vous me permettez d'espérer, laissez-moi dans ce désert affreux; ne songez plus à votre fils; imaginez-vous qu'il est mort; laissez-moi me fixer dans cette solitude, je la préfere au plus brillant séjour, puisque je m'y livre en liberté à ma douleur. Le malheureux pere lui promit de sacrifier tout pour le rendre heureux, & lui faire épouser son amante; enfin il le décide à le suivre. La mere de *Meignoun* le reçoit avec tendresse, l'embrasse, le lave elle-même, le revêt d'habits riches & brillans; enfin il rentre dans tous les droits de sa naissance & de son état, mais il déclare qu'il ne le reprend que dans l'espérance d'obtenir *Leila*, sans quoi il renonce de nouveau à tout, même à la vie. Son pere lui fait en vain les plus beaux discours, lui promet de lui procurer un grand nombre de beautés nouvelles & charmantes,

pour lui faire oublier *Leila*; il ne peut se faire écouter. Enfin, *Ahmed-Kais* vint trouver *Amiri*, pere de la belle. Cher voisin, lui dit-il, daigne accorder ta charmante fille à la violente passion de mon fils. Je donnerai à *Leila* cent jeunes & belles filles pour la servir, mille esclaves Indiens pour la défendre, & écarter de sa tente ceux qui pourroient l'importuner, ou qui voudroient lui dérober les mille chameaux & les nombreux troupeaux que je lui donnerai en propre. Quoique ces offres fussent brillantes & flatteuses, *Amiri* les refusa avec dédain: non-seulement il croyoit que sa fille pouvoit prétendre à de plus hauts partis, mais il faisoit même un crime & un sujet de honte à *Meignoun*, d'une démence dont l'amour pour *Leila* étoit la source. *Ahmed-Kais* se retira humilié & affligé; il voulut en vain cacher ce malheur à son fils; celui-ci le soupçonna. Il se disposoit à retourner dans ses déserts, lorsque son pere, pour le dissiper, exigea qu'il entreprît avec lui le pélerinage de la Mecque. On lui fit espérer qu'il trouveroit des consolations & des secours de la part du ciel, en priant

dans la maiſon habitée autrefois par le Patriarche *Abraham*. On l'y entraîne, il y arrive, plein de reſpect pour ce lieu conſacré par tant de prodiges, mais le cœur encore plus rempli de ſon amour pour la belle *Leila*. On lui fait faire les ſacrifices & les prieres en uſage ; enfin, il s'approche de la fameuſe pierre noire, & il entend ſon pere adreſſer au ciel des vœux pour que ſon fils oublie *Leila*, puiſqu'il ne peut l'obtenir. Non, s'écrie-t-il auſſi-tôt avec fureur, ce ne ſont point là les vœux que je forme ; de pareilles prieres me ſont odieuſes, & je les déteſte : Dieu tout-puiſſant, n'arrache point de mon cœur une paſſion qui m'eſt ſi chere ; qu'elle augmente plutôt, qu'elle croiſſe de jour en jour ; reſſerre les chaînes qui m'attachent à *Leila* ; que je meure de mon amour plutôt que d'y renoncer ; & que mon dernier ſoupir ſoit pour ma maîtreſſe. En diſant ces mots, il partit bruſquement de la Mecque ; & traverſant ſucceſſivement les deux Arabies, il reprit le chemin de ſon déſert. Au milieu de ces climats brûlans, las, abattu, il ſe couche au pied d'un arbre, ſur lequel il voit un corbeau ; ſon eſprit s'égare ; il

apostrophe cet oiseau, lui parle, le prie de voler vers les tentes de *Leila*, de lui parler, & de lui peindre l'état malheureux auquel il est réduit.

Cette scene, entre *Meignoun* & le corbeau, est généralement admirée en Turquie & en Perse. Il n'y a ni jeune homme bien instruit, ni fils de qualité bien élevé, qui ne la sache par cœur. On la récite dans le sérail du Sultan; on la chantoit dans celui des Monarques Persans, tant que ce beau Royaume a subsisté; mais il est impossible d'en faire sentir tout le mérite aux habitans de nos climats.

Meignoun, continuant toujours sa route, pressé par la faim, cherchoit quelque pâture; un chasseur se présente à lui; il tenoit un faon de biche, dont la peau mouchetée, les yeux brillans, la physionomie douce & fine, lui font oublier sa faim; il ne pense qu'à se procurer la possession d'un si charmant animal, & propose au chasseur de le lui vendre; celui-ci y étoit assez disposé, mais *Meignoun* n'avoit point d'argent. Il lui donne un gros diamant qui restoit à son doigt. Le chasseur satisfait, lui abandonne non-seule-

ment le faon, mais d'autres provisions capables de le faire subsister long-temps, s'il eût su les ménager. Un nouveau morceau de poésie renferme les expressions de tendresse les plus vives que *Meignoun* adresse au faon, auquel il trouve quelque ressemblance avec sa chere *Leila*. Les vers de cet endroit sont encore connus dans tout l'Orient; & c'est en se les rappellant que les Turcs ont encore coutume de comparer la beauté de leurs maîtresses, leurs yeux, leur taille & leurs pieds, à ceux des biches & des gazelles.

Pendant le cours de ce second séjour de *Meignoun* dans le désert, & avant même que ses parens eussent découvert sa nouvelle retraite, *Leila* en fut avertie, un heureux hasard lui ayant fait découvrir ce même chasseur qui avoit si avantageusement vendu son faon. La tendre *Leila* ne put résister au desir d'aller consoler son amant malheureux; accompagnée d'une parente à qui elle avoit confié ses peines, elle monte à cheval sous un prétexte ingénieux; elle arrive dans le désert, & a le bonheur d'y rencontrer l'objet de ses recherches. *Leila*, dans la solitude affreuse qu'habitoit son amant, parut comme

un astre favorable fait pour éclairer ces sombres lieux. L'infortuné fils d'*Ahmed-Kais* se jetta mille fois à ses pieds, & les arrosa de ses larmes. « Cher *Meignoun*, lui » dit *Leila*, le bruit de votre amour pour » moi retentit déja dans toute l'Arabie; les » Vers & les chansons que vous avez faits, » dit-on, à mon occasion, passent de bou- » che en bouche; je viens vous demander » à les entendre de vous-même, après » avoir partagé avec vous un repas fru- » gal, dont j'ai apporté les provisions ». L'on juge que *Meignoun* ne se fit pas prier pour exprimer des sentimens dont il étoit tout-à-fait rempli. Ces chansons sont très tendres, & assez ingénieuses, mais allégoriques & métaphoriques, d'un goût enfin qui nous est tout-à-fait étranger, quoique les sentimens du cœur se fassent entendre dans quelque lieu, dans quelque langue & dans quelque temps qu'ils soient exprimés.

La visite de *Leila* charma son amant, & soutint, pendant quelque temps, son existence; mais ce ne fut qu'un remede passager; & la fille d'*Amiri* fut obligée de regagner promptement ses tentes avec son amie.

Un Roi ou Prince de l'Arabie heureuſe, nommé *Noufel*, aimoit beaucoup la chaſſe, & en faiſoit ſouvent qui l'éloignoient beaucoup de ſa réſidence. Un jour que cet amuſement l'avoit entraîné jûſques dans le déſert, il entendit une voix harmonieuſe & touchante, qui exprimoit des ſons triſtes, mais agréables. Il s'approche, & écoute : c'étoit *Meignoun*, d'autant meilleur Poëte qu'il étoit plus fou, & que l'amour cauſoit ſon délire & ſon enthouſiaſme. *Noufel* lui parle, & lui demande quel malheur a pu l'obliger à ſe retirer dans ce déſert. L'amant infortuné verſe des larmes, pouſſe de profonds ſoupirs, & enfin nomme *Leila*. Le Roi Arabe attendri, lui offre les ſecours qui dépendent de lui, & l'invite à venir à ſa Cour. » J'offrirai des tréſors à *Amiri*, lui dit-» il; & s'il les refuſe, j'employerai mes » forces & mes troupes pour le contrain-» dre à te donner *Leila* : alors tu demeu-» reras chez moi avec ta charmante épou-» ſe; je ferai de toi mon favori & mon » viſir. Ton cœur étant ſatisfait, ton eſ-» prit reviendra dans ſon aſſiette ordinaire; » je vois que perſonne n'en a plus que toi : » tu fais des Vers charmans; tu compoſe

» des airs agréables ; tu employeras ce » double talent, tantôt à charmer nos sens, » tantot à éclairer nos esprits ; car les » charmes de la poésie font souvent goû- » ter d'importantes vérités.

L'espoir d'obtenir *Leila* fut tout ce qui toucha *Meignoun* ; il se détermina à suivre le Roi, & se laissa conduire à la Cour. Le petit Monarque lui avoit parlé de bonne foi, & fut effectivement d'abord fidele à ses promesses. Il écrit une lettre à *Amiri*, le prie de donner en mariage *Leila* à *Meignoun*, l'assure qu'il comblera de biens ces deux époux, & le menace de toute son indignation, s'il refuse la proposition qu'il lui fait ; mais le pere de *Leila* est inexorable. Il répond audacieusement que rien ne peut l'engager à marier sa fille à un insensé, qu'il aime mieux courir les risques d'une guerre injuste, & qu'il compte sur la valeur de sa tribu. *Nousel* se prépare à la guerre, & court attaquer le camp d'*Amiri* : celui-ci se défend avec courage : il se livre entre les deux partis un combat sanglant ; le sang coule des deux côtés ; des troupes du Prince sont victorieuses. La belle *Leila*

qui devoit être le prix de la victoire, & qui, montée sur un chameau, se tenoit auprès de son pere, tombe au pouvoir du vainqueur, & devient sa prisonniere. Jusqu'à ce moment *Noufel* avoit été juste & généreux; mais à peine a-t-il vu la fille d'*Amiri*, qu'il en devient passionnément amoureux : il oublie les promesses qu'il a faites à *Meignoun*, & l'engagement qu'il a pris de lui remettre sa belle maîtresse : il prend la résolution de la garder pour lui; mais il conçoit bientôt qu'il ne peut se satisfaire qu'en commettant un crime. Il se décide à faire périr par le poison celui dont, peu de jours auparavant, il vouloit faire son favori & son Visir. Il fait préparer un superbe festin, dont l'objet apparent est le mariage de *Meignoun* & de *Leila* & y fait servir à son rival du vin empoisonné; mais le page chargé de cette cruelle commission, se trompe; c'est le Roi lui-même qui boit la coupe fatale; bientôt il tombe, & meurt. L'étonnement & le désespoir sont d'abord extrêmes dans sa Cour; celui qui doit succéder au trône arrive, & est reconnu par la nation; mais ne connoissant point.

Meignoun,

Meignoun, n'ayant point envie d'en faire son favori, ne connoissant point non plus *Leila*, & n'en étant point amoureux, ayant appris qu'elle a été enlevée dans une guerre entreprise assez légérement, & que la tribu d'*Amiri*, qui a ressemblé de nouvelles forces, viendra bient-tôt la redemander à main armée, il juge à propos de la renvoyer à son pere, pour conserver la paix dans ses petits Etats, au commencement de son regne.

Voilà donc *Leila* rentrée sous les tentes de son pere, & séparée encore une fois de son amant, & par conséquent le fils de *Kais*, de retour dans son désert, contraint de reprendre la vie qu'il y a déja menée, & de mériter de plus en plus le nom de *Meignoun*.

Amiri avoit reçu, de la part d'un autre chef de tribu, nommé *Ebnselam*, la proposition, en apparence très avantageuse, d'unir son fils avec la belle *Leila*. Le vieux Emir n'ignoroit pas que la fille d'*Amiri* aimoit, & étoit ardemment aimée; mais une fausse connoissance du cœur des femmes, lui faisoit croire qu'elle oublieroit aisément, dans

les bras de son fils, & au milieu des richesses & de la magnificence dont elle alloit être environnée, le triste *Meignoun*, confiné dans son désert avec les bêtes farouches. *Amiri* le pensa aussi, & consentit à cette union.

Dès que *Leila* eut appris qu'elle alloit être mariée à un autre que son cher *Meignoun*, elle se désola, déchira ses habits, se frappa la poitrine, accusa le ciel d'injustice, & ses parens de cruauté. En vain sa mere s'efforça pour la consoler, & l'engager à consentir à la volonté de son pere. Pendant trois jours elle fut inexorable; mais enfin les pleurs & les instances de sa famille la déterminerent, non à changer de sentiment, mais du moins à se taire. Le jour de la cérémonie étant arrivé, elle fut, suivant l'usage, conduite de la maison de son pere dans celle de son futur époux, précédée d'un nombreux cortége, & suivie de sa mere, des femmes ses parentes, & de toutes les filles de sa tribu, superbement vêtues; on faisoit brûler devant elle les parfums les plus délicieux de l'Arabie : elle étoit voilée; mais si le voile cachoit une par-

tie de ſes pleurs, il laiſſoit briller l'éclat de ſes diamans. Dès qu'elle approcha des tentes d'*Ebnſelam*, celui-ci vint au-devant d'elle avec *Ebnſelam* ſon fils. Leur ſuite étoit magnifique, & leurs préſens étoient immenſes. Quand les deux cortéges furent réunis autour de la tente principale, les parens les plus proches y étant entrés, le *Cadi* célébra le mariage en leur préſence. Les deux familles ſe régalerent réciproquement; & s'étant ſéparées avant la fin du jour, il fut enfin permis au jeune époux de conduire la nouvelle mariée ſous ſa propre tente, & de la voir pour la premiere fois.

Il y eut alors entre *Ebnſelam* & *Leila*, la ſcene la plus touchante. Elle eſt écrite en Vers dans les manuſcrits Orientaux, & ne peut effectivement être bien rendue qu'avec le ſecours de l'allégorie & des métaphores poétiques. *Ebnſelam* vouloit voler dans les bras de *Leila*; & lui prouver ſon amour. » Arrête, téméraire, lui dit-elle, garde-toi de cueillir les fruits de ce jardin; ils ne t'appartiennent pas : ſi l'injuſtice de mes parens l'ont mis en ta poſſeſſion, mon

» cœur s'y oppose ; & je réclame les » droits de la nature & de la raison qu'ils » ont violés. N'espere pas cueillir une » rose dont les épines se tourneroient » contre elle-même, & la déchireroient ; » songe que le trésor que tu poursuis est » gardé par un dragon qui te donne- » roit la mort. Hélas ! celui à qui il doit » appartenir est maintenant errant dans » le désert, sans autre société que celle » des bêtes sauvages. Mais je possède » son cœur, le mien lui appartient ; quand » je verrois une fleche prête à me per- » cer le sein, quand je verrois un poi- » gnard levé sur moi, & prêt à me frap- » per ; rien ne me feroit manquer à la » tendresse que je lui ai jurée : je préfé- » rerois la mort à l'infidélité «.

Le nouvel époux de *Leila* étoit honnête, il ne s'attendoit pas à une pareille déclaration, mais il en fut touché. Il fit violence à son amour, & promit à sa jeune épouse de la laisser tranquille, & d'attendre que le temps & ses soins la missent dans des dispositions plus favorables. Cependant la nouvelle du mariage de *Leila* parvint jusques à *Meignoun* dans son désert. La jalousie la plus vio-

lente s'empare de ſon ame ; il ignore que ſon amante déſolée a été traînée par l'autorité paternelle, aux tentes d'*Ebnſelam*. Il ne ſait pas à quel excès il a porté la fidélité qu'elle lui conſerve, & qu'*Ebnſelam* eſt encore plus malheureux que lui ; il le croit enchanté dans les bras de *Leila*, & ne doute point qu'elle ne l'ait oublié. Il prend la plume, & lui écrit.

Le tendre Ebnkais, *ſurnommé* Meignoun, *à ſa chere, quoique infidelle*, Leila.

» Ô la plus infidelle des belles ! » cette lettre eſt l'expreſſion de ma douleur & de ma rage ; amie perfide qui » violes le ſerment que tu as fait au plus » tendre ami, tu n'es donc plus une roſe » que pour mon heureux rival, & qu'une » épine déchirante pour le plus conſtant des amans ? Comment as-tu pu » m'oublier pour un autre ? Ah ! je te » croyois fidelle, parce que je le ſuis. » Combien de fois ne m'as-tu pas aſſuré » que la vie ne t'étoit chere qu'à cauſe » de moi ; pour moi, je t'ai bien prouvé que je renonçois au plaiſir, à la » gloire, à la raiſon même, pour *Leila*.

» Elle est toujours présente à mon ima-
» gination ; je la vois, je l'entends, je
» crois lui parler. Grand Dieu ! je la
» vois dans les bras d'un autre ; la mort
» terminera bientôt les maux que j'en-
» dure «.

Cette lettre ayant été remise entre les mains de *Leila*, elle ne put se résoudre à laisser plus long-temps *Meignoun* dans l'erreur ; & voulant dissiper les soupçons injustes qu'il avoit conçus, elle lui répondit ainsi.

L'infortunée Leila *au malheureux* Meignoun.

» J'ai été livrée malgré moi à un au-
» tre que toi, mais je ne t'en suis pas
» moins fidelle. Ton rival tenteroit en
» vain de me faire manquer au serment
» que je t'ai fait ; mon visage si doux,
» quand je te regarde, est sévere pour lui.
» Non, quelque violente que soit sa soif,
» il ne se désaltéra point dans une fon-
» taine dont l'eau ne coule que pour toi.
» Il ne peut se parer d'une perle qui est
» encore dans sa nacre, & dont la pos-
» session t'est réservée. Mon ame volera
» toujours vers la tienne, malgré l'éloi-

» gnement des lieux & le cours des temps.
» Chaque épine qui te déchire le pied,
» eſt un poignard qui me perce le ſein.
» Le glaive de ta douleur s'ouvre un che-
» min juſques à mon cœur; le feu qui
» te brûle me conſume; quand tu verſes
» des larmes de ſang, la chemiſe qui me
» couvre en eſt trempée. Ne me fais point
» de reproches injuſtes; ſi tu es mal-
» heureux, mes maux ſurpaſſent les tiens.
» Du moins tu jouis de la liberté de cou-
» rir ſur les montagnes, de traverſer les
» plaines, de faire répéter aux échos les
» accens de ta douleur; tu peux même
» faire admirer l'énergie avec laquelle tu
» l'exprimes : le monde eſt témoin de ta
» paſſion & de ton égarement; mais moi
» je ſuis forcée de déguiſer les mêmes
» ſentimens, d'étouffer mes ſoupirs, &
» de cacher mes larmes. Une mere in-
» juſte me fait des reproches, un pere
» barbare me menace, mes freres ſont
» contre moi, mes ſœurs, qui étoient
» jalouſes des avantages que j'avois ſur
» elles, ſourient malignement en me
» voyant malheureuſe; & je n'ai pas une
» ſeule amie dans le ſein de laquelle je
» puiſſe dépoſer mes chagrins. Ah! *Mei-*

» *gnoun*.... je te ſerai fidelle juſqu'à la » mort «.

On ne peut juger dans quel déſordre cette réponſe jetta l'eſprit & l'ame de *Meignoun*. Il ſe demandoit ſans ceſſe à lui-même, il demandoit aux échos, quel étoit le plus malheureux de lui ou de *Leila*. Il ne fut diſtrait de cette déſolante penſée que par la fâcheuſe nouvelle de la maladie de ſon pere. L'infortuné vieillard ſuccomboit ſous le poids du chagrin que lui cauſoit l'état de ſon fils. Il envoie l'avertir par un ami, de l'extrémité où il ſe trouvoit réduit. *Meignoun*, dans le cœur de qui ſa paſſion pour *Leila* n'avoit pas éteint les ſentimens de l'amour filial, courut auprès de ſon pere. Les diſcours que le vieux *Ahmed Kais* tint à ſon fils avant que d'expirer, les tendres reproches qu'il lui fit, les ſages conſeils qu'il lui donna, ſont pour les Orientaux, qui ſentent toute la force des termes dans leſquels ils ſont exprimés, des leçons touchantes que les peres font apprendre à leurs enfans, & que ceux-ci répetent en embraſſant les genoux de leurs parens.

Enfin *Ahmed Kais* mourut: *Meignoun* ne reſta chez lui pendant quelques jours

que pour rendre les derniers devoirs à son pere; & consoler sa mere; il retourna ensuite dans l'horreur de sa solitude! mais hélas! à quel malheur étoit-il réservé? A peine étoit-il arrivé, qu'il vit paroître le dernier ami qui lui restoit dans sa tribu, celui auquel il avoit recommandé, en quittant ses tentes, d'aller savoir des nouvelles de *Leila*, & de trouver moyen de les lui faire parvenir. Cet ami se présente, abattu, défiguré, avec le lugubre appareil du plus grand deuil & de la plus profonde tristesse. *Meignoun* le reconnoît; &, d'un air égaré, l'interroge : l'ami ne répond que par un profond soupir. » Je t'entends, s'é» crie le fils de *Kais*, *Leila* est morte. » Hélas! répondit l'ami; elle n'a pu » vivre, accablée du chagrin..... Il » suffit, reprend *Meignoun*; la fleur est » arrachée, les feuilles n'ont plus qu'à » tomber, & à pourrir sur la terre «. En disant ces mots, il se jette sur le sable, s'y roule pendant quelque temps; enfin il y reste étendu; & après avoir prononcé encore par trois fois le nom de *Leila*, il expire. En vain son ami fait tout ce qu'il peut pour le rappeller

à la vie. Il ne lui reste plus qu'à lui rendre les derniers devoirs. Il s'en acquitte autant que l'horreur du lieu peut le permettre. Ensuite il retourne vers les tentes d'*Amiri*; il y raconte la triste fin de *Meignoun*, dont il a été témoin, & arrache des larmes à toute la tribu. » Hélas! lui dit le Chef, tu ignores que » *Leila* mourante nous a fait promettre » que ses cendres seroient réunies à celles » de son amant? Nous le lui avons tous » juré; conduis-nous vers le lieu où tu » l'as déposé «. L'ami du malheureux *Meignoun* y consent, & tout s'exécute suivant les volontés de l'infortunée épouse d'*Ebnselam*. On transporte ses cendres dans le désert : les deux tribus réunies y élevent un tombeau, tel que le lieu & le léger degré de perfection où l'art étoit alors parvenu en Arabie, pouvoient le permettre. On y grava les noms des deux amans & leur histoire, avec des Vers extraits de ceux de *Meignoun*, & ornés d'un commentaire poétique fait par son ami. Les caravanes qui traversent le désert pour aller de la Syrie & de l'Egypte à la Mecque, passent souvent auprès de ce monument :

on lit les Vers, on les retient; les voyageurs les répetent, & ces Vers ont perpétué & répandu par toute l'Asie, l'histoire des amours de *Meignoun* & de *Leila*: elle a été écrite dans les langues les plus fameuses de l'Orient, & sur-tout dans le galant & délicat idiôme Persan.

Nous avons réduit en peu de Vers & en forme de Romance, les réflexions qui terminent les meilleurs Manuscrits Orientaux des amours de *Meignoun* & de *Leila*, & leur épitaphe.

Ci-gissent *Meignoun* & *Leila*,*
Couple d'amans fidèles.
Dieux des Amours, qui fis ceux-là
Pour être nos modeles,
Nous imiterons leurs ardeurs,
Mais garde-nous de leurs malheurs.
Vous qui trouvez des charmes
A plaindre les tendres tourmens,
Sur le tombeau de ces amans
Versez des larmes.

* Le nom de *Leila* ne forme que deux syllabes, comme si l'on disoit *Lila*, & l'on prononce *Meignoun* comme *Mignon*.

L'amour, dans leurs cœurs s'alluma
Dès leur plus tendre enfance,
Et ce beau feu les consuma
Dans leur adolescence.
Ah! que n'ont-ils vécu cent ans,
Toujours heureux, toujours constans.
Vous qui trouvez des charmes, &c.

Egaré par sa vive ardeur,
Meignoun tombe en démence;
De *Leila* ce cruel malheur
Lasse-t-il la constance?
Non, pour s'aimer de bonne foi,
Raison, qu'a-t-on besoin de toi?
Vous qui trouvez des charmes, &c.

Meignoun faisoit des Vers charmans
Au fort de son délire,
Mais il n'employa ses talens
Qu'à chanter son martyre:
Les Vers que le cœur seul produit,
Valent mieux que ceux de l'esprit.
Vous qui trouvez des charmes, &c.

Plutôt que d'épouser un Roi,
Leila veut rester fille;
Elle n'engage point sa foi
Par avis de famille,

Pour parens, amis & tuteur,
Elle ne connoît que son cœur.
Vous qui trouvez des charmes, &c.

Amour, nous préférons tes feux
Malgré leur violence,
A l'état tranquille & honteux
D'entiere indifférence.
Hélas! on ne vit que du jour
Où le cœur a senti l'amour.
Vous qui trouvez des charmes
A plaindre les tendres tourmens,
Sur le tombeau de ces amans
Versez des larmes.

The Family Pictures, *c'eſt-à-dire*, les Portraits de Famille, *Roman Anglois, compoſé eu extrait de pluſieurs autres écrits en cette langue, dont la plupart n'ont point encore été traduits en François.*

Le deſir que nous avons d'offrir au Public des extraits de Romans étrangers, nous a porté à en faire traduire ou extraire un aſſez grand nombre d'Anglois inconnus en France; mais il s'en faut que nous ayons été également contens de toutes ces productions étrangeres. La plupart ne nous ont pas paru mériter d'être préſentées au Public François dans leur entier. Il ne faut pas s'en étonner : depuis 25 à 30 ans, il ſort preſque autant de Romans des preſſes d'Angleterre que de celles de France; le petit nombre digne de faire fortune, eſt bientôt tranſporté dans notre langue; les autres ne doivent être parcourus que dans l'eſpoir d'y trouver quelques traits frappans & ſinguliers, quelques événemens extraordinaires ou bizarres, & quelques caracteres deſſinés à l'Angloiſe, & propres à faire diſtinguer le génie national & le goût des mœurs actuelles de la

Grande-Bretagne. Nous avons eu ce deſſein; mais pour tirer parti de nos recherches, il nous falloit un cadre. Un Roman Anglois même nous l'a fourni : il eſt intitulé *les Portraits de Famille*. Nous eſpérons que ce cadre ſera trouvé aſſez heureux, & nous tâcherons de rendre ce qui y entrera d'intéreſſant, du moins pourra-t-il être agréable par la variété. Chaque portrait formera comme autant de chapitres de ce petit Recueil d'hiſtoires romaneſques, ou, pour mieux dire, d'épiſodes.

M. *Horvard*, homme riche, & qui avoit achevé de rendre conſidérable une fortune déja fondée par ſes peres ſur un commerce lucratif, paſſoit la plus grande partie de l'année dans ſa belle maiſon de Roſchill, à quelque diſtance de Newcaſtle. Il étoit déja vieux, mais ſa ſanté ferme & aſſurée lui permettoit de goûter tous les plaiſirs qui peuvent rendre la campagne agréable à un galant homme. La promenade, une chaſſe modérée, une chere délicate, les ſoins domeſtiques bornoient ſes affaires, & formoient ſes plaiſirs. Lorſque le temps étoit trop froid ou trop humide pour qu'il pût courir les champs, ou ſe pro-

mener dans son jardin, il parcouroit, pour faire de l'exercice, une belle & longue galerie, où il aimoit à s'entretenir avec ses amis, depuis le dîner jusques à l'heure du thé, qui est celle où les Anglois se rassemblent pour achever la journée. Les Dames ne manquent jamais de se trouver à cette espece de conversation, qui leur est particuliérement destinée : après cela, ceux ou celles qui veulent souper, font ce repas; mais cela est très-rare en Angleterre. Il y avoit souvent des Dames chez M. *Horvard*, car sa famille étoit nombreuse; une partie habitoit des terres voisines de son château; & le reste se tenoit à Newcastle, ou dans des villes plus éloignées, d'où on venoit lui rendre visite.

M. *Sindal* étant venu s'établir dans le comté de Northumberland, fut très-empressé de faire connoissance avec l'estimable vieillard. Comme il étoit connu lui-même pour un galant homme, il en fut bien reçu, & il répétoit souvent ses courses à Roschill. Un jour qu'il trouva M. *Horvard* seul dans sa galerie : » Permettez-moi, lui dit-il, de vous faire » une question ; pourquoi cette piece, (la

» plus agréable peut être de votre mai-
» son, qui est dans une si belle exposition
» & si bien éclairée, se trouve-t-elle meu-
» blée d'un goût aussi antique? Je ne
» vois ici que des portraits de différens
» personnages, une petite partie seule-
» ment est bien peinte; les autres sont
» des tableaux peu capables d'hono-
» rer les Artistes qui les ont faits. Je vois
» ici des figures de femmes, dont quel-
» ques-unes sont agréables, les autres lai-
» des & maussades, des hommes de tout
» âge & de tout état, des habillemens de
» toutes les modes qui ont eu lieu de-
» puis un siecle. Par quel hasard avez-
» vous orné votre maison de cette bizarre
» collection? Ne vaudroit-il pas mieux
» avoir décoré cette piece par des pein-
» tures plus agréables? Mon ami, lui ré-
» pondit M. *Horvard*, vous ne connois-
» sez pas le prix de ces portraits. Ils for-
» ment pour moi une bibliotheque inf-
» tructive; & je suis en état de faire, en
» les regardant un cours de morale très-
» utile. Ceux que ces portraits repréſen-
» tent, sont tous mes parens; j'ai connu,
» ou je connois encore les uns; & mon
» grand-pere, qui a passé bien des années

» dans cette maiſon, a connu les autres.
» Quand mes enfans, qui ſont à préſent
» tous établis, demeuroient avec moi, &
» encore à préſent, quand ils viennent me
» voir, ces portraits ſont le texte des le-
» çons de vertu que je leur donne; & je
» les fais même partager à mes neveux &
» nieces, quand l'occaſion s'en préſente.
» Je leur rappelle l'hiſtoire & le caractere
» de tous ces perſonnages; je leur dis,
» ſoyez juſtes & honnêtes comme celui-
» ci; ſupportez les malheurs avec fermeté
» comme cet autre; ne ſoyez ni diſſipateur
» ni libertin comme ce troiſieme; prenez
» garde qu'une grande paſſion ne vous en-
» traîne dans des fautes auxquelles votre
» caractere ne ſemble pas vous porter; ne
» ſoyez pas foible & puſillanime comme
» l'original de ce portrait, qui fut, toute
» ſa vie, le jouet de ceux qui l'entouroient;
» & ne ſoyez point obſtiné, brutal, con-
» trediſant comme mon couſin, qui n'a ja-
» mais pu vivre dans aucune ſociété; enfin,
» ne vous piquez point de l'honneur d'être
» ſingulier; c'eſt une gloire ridicule, &
» l'objet même s'en épuiſe; car ce qui pa-
» roiſſoit autrefois bizarre & extraordinai-
» re, eſt aujourd'hui commun; & l'on ne

» peut plus étonner le public Anglois, » même en se donnant la mort; on se » pend aujourd'hui sans que cela fasse le » moindre bruit. Je montre aux femmes » & aux filles de ma famille les traits » de leurs meres, de leurs tantes & de » leurs cousines, & je leur apprends que » les unes ont été raisonnables, bonnes » ménageres, & vertueuses; que le plus » grand nombre avoit des défauts dans » le caractere, & qu'il y en a eu aux- » quelles on reprochoit des écarts dans » leur conduite. Il est bon que les jeunes » personnes sachent, à un certain point, » comment on abuse de la foiblesse de » leur sexe : la nature leur indique assez » quelles sont les douceurs de l'amour; » c'est dans l'histoire particuliere des per- » sonnes de leur état qu'elles doivent ap- » prendre dans quels malheurs l'amour » peut les entraîner «.

M. *Sindal* parut très-satisfait de l'explication que venoit de lui donner M. *Horvard*, & applaudit au parti que ce sage tiroit des vieux meubles de sa galerie. Il le pria de lui conter quelques-unes des histoires dont ces figures représentoient les Héros ou les Héroïnes. Vo-

lontiers, répondit le maître de la maiſon; & n'ayant point d'application particuliere à vous en faire, je les prendrai au haſard, au lieu que je les choiſis pour les perſonnes de ma famille à qui je crois devoir les appliquer. Vous voyez qu'il y en a bon nombre! Cette collection a été formée pendant le cours d'un ſiecle entier, car elle a été commencée par mon grand-pere, que j'ai vu mourir ici à l'âge de 80 ans, & qui avoit habité cette maiſon pendant 50 années. J'avois 20 ans quand il me l'a laiſſée; j'en ai à préſent 70. Le compte des cent ans eſt juſte..... Mais commençons notre revue, en attendant qu'on nous interrompe; nous la continuerons, ajouta-t-il, demain, ou un autre jour; vous rendrez ſervice au vieillard, en le mettant à portée de ſe rappeller ſes vieux contes : à mon âge la mémoire conſole de la perte de l'imagination.

Premier Portrait.

Ce tableau, que vous voyez le premier à droite auprès de cette croiſée, eſt celui de mon couſin le Chevalier *Charles*

Grandiſſon : à côté eſt celui de ſa femme, qui, avant que de l'épouſer, étoit connue ſous le nom de Miſſ *Henriette Byron*; & immédiatement après, vous appercevez celui de *Charlotte Grandiſſon*, ſœur du Chevalier, & qui a épouſé le Lord *Greville*.

Que c'étoit un homme eſtimable & aimable que mon couſin *Grandiſſon!* Sa figure étoit, comme vous en pouvez juger, très-belle. Avant que de ſortir d'Angleterre pour commencer ſes voyages, il avoit le teint fort blanc & fort délicat, mais il l'altéra par ſes longues courſes dans les pays les plus chauds de l'Europe, & dans quelques parties de l'Aſie & de l'Afrique. Après avoir ſéjourné pendant aſſez long-temps en France & en Italie, il voulut voir l'Eſpagne & les côtes de Barbarie; & ayant viſité les curioſités de la Grece & des Iſles de l'Archipel, il s'arrêta à Conſtantinople, d'où paſſant en Aſie, il revint en Europe par la Syrie & l'Egypte. Vous jugez bien qu'ayant les diſpoſitions naturelles les plus heureuſes, il profita beaucoup dans de pareils voyages. Il y fit auſſi bien des conquêtes; toutes les femmes étoient folles de lui, car il

avoit conservé toute la vivacité des yeux, & la douceur de la physionomie : ses levres étoient vermeilles, ses dents très-belles, sa taille bien prise, & il avoit les plus belles jambes du monde. C'est dans le moment qu'il jouissoit de tous ces avantages, dans leur plus brillant éclat, qu'il fit faire, par le fameux M. *Reynolds*, le portrait dont voici la copie. Mais ce que cette peinture ne rend point, ce sont les graces nobles de ses manieres, & les qualités de son cœur & de son esprit. Il avoit l'air libre, franc & sincere; & il étoit difficile de ne pas l'être avec lui. Tout respiroit chez lui la bonne-foi & la vertu, & il l'inspiroit aux autres. Il étoit trop sensé pour condamner ce que les autres faisoient, quand même il y auroit trouvé du ridicule, pourvu que la société n'en souffrît point, & qu'on ne le forçât pas à admirer ce qu'il n'approuvoit point: en matiere de goût, il ne gênoit personne; mais pour lui, tout ce qu'il faisoit étoit juste & raisonnable. Il suivoit les modes sans les prévenir. Il sembloit les embellir en s'y soumettant, car il donnoit de la grace à tel ajustement, qui avoit eu l'air extravagant & maussade quand il avoit été imaginé.

La regle de sa vie étoit dans son propre cœur; sa conscience étoit son juge en dernier ressort. Il ne mettoit qu'au second rang l'approbation d'autrui, incapable de se laisser éblouir par une fausse gloire, ou refroidir par une fausse honte.

Un homme si aimable & si honnête, inspira de l'amour à Miss *Henriette Byron*, dès qu'elle le connut; mais elle nourrit ce goût assez long-temps, sans oser l'avouer à son vainqueur; elle vouloit se le cacher à elle-même. Le Chevalier *Charles* n'étoit pas moins charmé d'elle, & il fut aussi long-temps sans oser le lui dire; il avoit cependant déja eu bien des maîtresses en France, & sur-tout en Italie; mais le caractere des objets fait celui de nos sentimens. Il fila le parfait amour avec Miss *Henriette*, parce qu'il le ressentoit. Enfin, il a possédé cette femme, qui méritoit de faire son bonheur comme il étoit digne de faire le sien. Vous voyez, par le portrait de ma cousine, qu'elle étoit charmante! Elle avoit des yeux bleus & tendres; des cheveux plantés à merveille, d'une couleur admirable, & d'une longueur

prodigieuſe; une bouche divine, & une peau ſi blanche & ſi fine, qu'on croyoit voir couler ſon ſang avec une douce égalité, à travers ſes veines tranſparentes. Son caractere répondoit à ſa figure; une égalité charmante, une douceur extraordinaire, étoient ce qui la diſtinguoit; mais ſi elle n'étoit ni fiere, ni maligne, elle n'en avoit pas moins d'eſprit, & ne poſſédoit pas moins tous ces talens agréables, qui ſemblent donner des droits à la prétention. Elle chantoit, jouoit de pluſieurs inſtrumens, ſavoit pluſieurs langues, & avoit encore plus de goût naturel, qu'elle n'avoit l'eſprit cultivé. Comme elle étoit compatiſſante & humaine, elle faiſoit beaucoup de bien, mais c'étoit toujours ſans enthouſiaſme; & elle diſoit qu'il étoit auſſi dangereux de perdre la tête en faiſant des actes de vertu, qu'en faiſant des folies & des ſottiſes. Elle fut long-temps en garde contre l'amour qu'elle avoit conçu pour *Grandiſſon*. Un cœur moins délicat, un eſprit moins éclairé que le ſien, auroit cédé tout de ſuite au ſervice eſſentiel que le Chevalier lui rendit, même avant que de la connoître. Leur attachement n'en

fu

fut que plus ſolide quand ils ſe furent bien éprouvés. Après avoir été une fille charmante, elle devint une femme admirable. Je ne m'amuſerai pas à vous conter leurs aventures; on en a fait un Roman, dans lequel certainement ce qu'il y a de meilleur eſt leur caractere. C'eſt *Richardſon*, Imprimeur à Londres, comme vous ſavez, qui en eſt l'Auteur; il eſt mort en 1761; lorſqu'il publia leur hiſtoire vers 1755, il étoit déja connu par deux autres fameux Romans, celui de *Pamela*, & celui de *Clariſſe*. Ces trois Ouvrages font voir que l'Auteur aimoit la vertu, & qu'il vouloit l'inſpirer à ſes Lecteurs. Ses louables intentions ont été récompenſées par des ſuccès. *Pamela* en eut beaucoup, malgré les longueurs & le peu d'action qui y regne. *Clariſſe* en eut encore davantage, & le méritoit complettement. Pour l'hiſtoire de mon couſin *Grandiſſon*, il faut convenir qu'il l'a trop allongée; il a cru faire ſortir la beauté des principaux caracteres par des détails & des incidens qui les déparent, & qui refroidiſſent l'action principale. Il valoit mieux ne point altérer des événemens ſimples,

mais intéressans, tels que sont ceux que nous reconnoissons, dans la famille, pour être les seuls véritables. Le Chevalier *Charles* revenant de ses voyages, rencontre l'aimable *Henriette*, qu'un personnage odieux, impétueux & téméraire, qui n'avoit pu s'en faire aimer, enlevoit de force pour en faire son épouse malgré elle. *Grandisson*, en brave & généreux Chevalier, l'arrache des mains du ravisseur. Il étoit avec sa tante & sa sœur, qui étoient venues au-devant de lui; il la remet entre leurs mains; & c'est avec elles qu'il la reconduit chez ses parens. Il en étoit devenu amoureux, mais il n'a garde de se déclarer d'abord; il veut la mériter par ses soins, sa conduite & sa bonne réputation. Il est éprouvé & reconnu pour ce qu'il est; il dissipe quelques soupçons jettés mal-à-propos sur sa conduite; enfin il épouse sa chere *Henriette*. Voilà toute l'histoire, que *Richardson* a étendue jusqu'à 14 parties, formant 7 volumes *in*-12. Un Ecclésiastique François (nommé l'Abbé *Prévost*) l'a réduite, dans sa langue, en 4 petits volumes, en l'élaguant beaucoup, & en y ajoutant même une cor-

tinuation de sa façon : encore cela vaut-il mieux, d'autant plus que le Traducteur François est bon Ecrivain. Mais on eût pu encore s'étendre moins; je ne voudrois pas pourtant qu'on eût retranché ce qui regarde ma petite cousine *Charlotte Grandisson*. Vous voyez aussi son portrait, & il faut que je vous en dise un mot. Elle est assez grande, bien faite & jolie, quoique ses charmes n'approchent pas de ceux de sa belle-sœur; sa vivacité est charmante & naturelle; elle n'a pas infiniment d'esprit, & n'a acquis que peu de talens, par défaut d'application; mais on est tenté de croire qu'elle possede tous ces avantages : elle s'embellit en parlant, & embellit ce qu'elle dit par les graces de son débit; elle rend le même service aux airs qu'elle chante, & il faut être connoisseur pour s'appercevoir qu'elle n'est pas bonne musicienne. Elle avoit été un peu gâtée dans la maison paternelle; sa gaieté sembloit tendre à l'étourderie; & comme elle ne connoissoit point son cœur, parce qu'il n'avoit encore été touché par aucun objet, on la soupçonnoit de légéreté, & d'un goût général pour le plaisir, qui auroit pu

la mener loin dans le mauvais chemin; heureuſement tout cela a bien tourné. Mylord *Greville*, honnête homme qui avoit d'abord été amoureux de Miſſ *Henriette*, ayant reconnu qu'il ne pouvoit diſputer ſa conquête à *Grandiſſon*, ſe rabattit ſur Miſſ *Charlotte*. Celle-ci le reçut d'abord aſſez mal, par un mouvement de vanité bien naturel; le Lord ne ſe rebuta point, la la fit demander à ſes parens, & l'obtint. Les commencemens de leur union ne furent pas exempts de troubles & d'agitation; mais les bons procédés du mari, le bon exemple de *Grandiſſon* & de ſa femme, ont fait ſentir à *Charlotte* que c'eſt dans le ſein de ſa famille & de ſon ménage qu'on doit chercher le bonheur. Elle s'eſt déterminée, de bonne-foi, à aimer ſon mari. Un fils qu'elle a eu, au bout d'un an de mariage, a achevé de lui faire chérir ſes devoirs. Enfin elle eſt devenue la meilleure femme, la meilleure mere, & la meilleure ſœur; je puis même dire qu'elle eſt bonne couſine, car elle vient me voir de temps en temps, & je la trouve la plus aimable du monde; je la reçois avec grand plaiſir; ſon portrait comme, vous voyez, ne gâte point ma collection : les jolies figures ſont

plaisir à voir, même aux gens de mon âge.

Voilà, mon cher M. *Sindal*, tout ce que j'avois à vous dire sur la famille des *Grandissons*, ajouta le bon M. *Horvard*; demain, si vous voulez, nous nous entretiendrons sur quelques autres des personnes que représentent ces portraits.

Deuxieme Portrait, tiré d'un Roman Anglois, imprimé en 1756, *& qui a pour titre:* the two Friend, *les deux Amis.*

Des deux portraits que vous voyez à côté l'un de l'autre, sur cette porte à gauche, l'un est celui d'un oncle de mon grand-pere, l'autre représente un homme qui n'étoit point de nos parens, mais qui a passé les dernieres années de sa vie, tant dans ce château-ci, que dans la maison que nous avons dans la ville de Newcastle. Chacun d'eux étoit original dans son genre; mais celui dont j'ai le plus de mal à vous dire, est mon parent. C'étoit une espece de mysantrope furieux, toujours en colere contre les vices qu'il rencontroit à chaque pas dans la société, & même contre les vertus, parce qu'il prétendoit n'en

trouver aucune qui fût pure & sincere. Il n'y avoit aucune matiere que l'on pût traiter dans la conversation, sur laquelle il n'eût une opinion singuliere; il la soutenoit avec tant de chaleur & d'opiniâtreté, que l'on croyoit d'abord qu'il faudroit absolument se battre avec lui pour le mettre à la raison; cependant les choses n'alloient jamais jusques-là, car il aimoit la vie : il disoit qu'il n'y avoit qu'à la conservation de ses jours qu'on dût être sérieusement attaché, & qu'il ne falloit vivre que pour soi. Assurément avec ce caractere-là, il étoit souvent réduit à vivre seul; ce n'est pas qu'il ne cherchât à faire de temps en temps des liaisons & des connoissances; il lui prenoit même des fantaisies de devenir amoureux, & comme il étoit très ardent, il se prenoit d'abord du goût le plus vif, & pour les Dames qui avoient le bonheur de lui plaire, & pour les hommes avec qui il vouloit vivre. Mais comme il éprouvoit bientôt des désagrémens de la part des unes & des autres, il ne tardoit pas à se brouiller avec ces mêmes personnes; il n'y a eu qu'un seul homme avec qui il ait été long-temps intimément lié; c'est

celui dont le portrait eſt à côté du ſien. Autant le premier étoit contrariant & difficile à vivre, autant le ſecond étoit complaiſant & fade. C'étoit le myſantrope & le phylantrope : malgré cette extrême différence de caractere, ils s'accordoient ſi bien, & vivoient dans une ſi grande union que l'on appelloit communément dans le monde mon grand oncle *Scilly*, Mylord *Oreſte*, & ſon ami, Sir *Pylade*. *Lillo*, c'étoit le vrai nom de l'ami, n'étant pas né riche, & ayant voulu toute ſa vie vivre en bonne compagnie, ne pouvoit y être admis qu'à titre de complaiſant; la tournure de ſon eſprit l'y portoit d'ailleurs; il ſe détermina donc à jouer ce rôle avec ſon Mylord *Oreſte*; il s'aſſuroit par-là de vivre long-temps en bonne maiſon, & peut être même d'hériter de quelques parties de la fortune de mon grand-oncle, qui, malgré ſes richeſſes & ſes dignités, n'avoit jamais pu ſe marier, & ne vivoit point avec ſa famille. Sir *Pylade* ne le flatta pas d'abord groſſiérement; il parut même, pendant quelque temps, le contredire, quoique légérement; mais enfin il en vint au point d'adopter toutes les

opinions de son protecteur, quelque bisarres & inconséquentes qu'elles fussent, pourvu qu'il ne le chargeât pas de les défendre en public. Un pareil asservissement méritoit au moins d'être récompensé; *Lillo* espéra long-temps qu'il le seroit, & fut trompé dans son attente. Il y avoit 25 ans qu'il jouoit ce rôle bas & pénible, lorsque mon grand-oncle fut attaqué de sa derniere-maladie. Sir *Pylade* lui rendit toutes sortes de soins; mais par malheur, & contre son ordinaire, il insista un peu trop sur la nécessité de prendre un remede, qui eût pu effectivement le tirer d'affaire. Aussi-tôt mon oncle, peu accoutumé à de pareilles contradictions de sa part, s'échauffe, s'irrite; il avoit déja fait un testament, dans lequel il faisoit de grands avantages à son complaisant; il envoie chercher le Notaire, se rétracte, & laisse tout son bien à mon grand-pere, qu'il ne connoissoit presque pas. Le pauvre complaisant trouva, par bonheur, dans l'héritier, un homme généreux, qui eut la bonté de prendre soin de lui, & ne lui fit pas sentir toute la honte attachée au rôle qu'il avoit joué pendant tant d'années; mais il se garda bien d'en

faire ſon ami, il ne méritoit pas cet honneur. Mon grand-pere m'a toujours dit, en me montrant ces deux portraits : « Le caractere de Mylord *Oreſte* étoit in- » ſupportable & odieux ; & celui de *Pylade* » n'eſt que mépriſable ».

Troiſieme Portrait, tiré d'un Roman Anglois, imprimé en 1757, *intitulé* the variable Woman.

Un des jours ſuivans, M. *Horvard* continuant de raiſonner avec M. *Sindal* ſur les tableaux de ſa galerie, lui propoſa d'entrer dans un petit cabinet contigu à cette piece ; c'étoit une eſpece de boudoir ſans prétentions, dans lequel le bonhomme ſe repoſoit quelquefois. Il étoit meublé de quatre ou cinq bons fauteuils, d'un petit bureau, ſur lequel on trouvoit ce qui étoit néceſſaire pour écrire, & une couple de tablettes qui renfermoient quelques-uns de ces livres que l'on peut prendre ou quitter quand on veut. Vraiment, s'écria, en entrant, le nouvel ami d'*Horvard*, je ne connoiſſois point cette petite piece ; c'eſt la plus agréable de votre maiſon ; j'y vois encore des portraits, & je m'apperçois qu'ils repréſentent tous des femmes,

& de jolies femmes. Tant mieux. Voici d'abord une grande & belle Dame, très-parée; une autre en négligé, entourée de livres & de papiers; une troisieme, vêtue en simple ménagere, paroissant s'occuper de son ménage & de sa famille; celle-ci est une bergere proprement vêtue & charmante; je soupçonne celle-là; avec son habit de théatre & les instrumens dont je la vois environnée, d'être actrice & musicienne, ou de profession, ou par goût; enfin, je ne peux me tromper à cette derniere; ses cheveux épars, ses pieds nuds, des perles & des diamans jettés à terre devant elle, nous annoncent que c'est une dévote ou une pénitente; c'est ainsi que j'ai vu cent fois la Madeleine représentée dans les églises & les maisons catholiques. Vous devinez juste, reprit le maître du château, & vous voyez qu'en examinant les portaits d'une famille comme la mienne, & sur-tout ceux des femmes, on peut faire un cours complet de tous les différens caracteres de ce sexe charmant, qui donne des agrémens à ses défauts même.

Le premier de ces portraits représente

ma cousine, *Lady Comtesse de Pembrock.* C'étoit une grande Dame par ses titres & l'alliance brillante que ses richesses lui avoient procurée; aussi le savoit-elle bien: personne ne tenoit son rang à la Cour avec plus de dignité qu'elle; sa figure, qui étoit agréable & plus noble que sa naissance, y contribuoit. Elle parloit haut & vîte, & décidoit toujours dans un cercle, en soutenant son opinion avec chaleur contre ses égales, mais répondant avec un sourire dédaigneux aux personnes d'un état inférieur au sien, quand elles s'avisoient de la contredire. Elle s'humanisoit cependant quelquefois dans le particulier. On s'appercevoit alors que son esprit étoit naturellement rempli d'agrémens, & l'on pouvoit même croire qu'elle avoit le cœur sensible; mais elle reprenoit son grand ton dès qu'elle reparoissoit en public, & ne reconnoissoit presque plus les gens avec qui elle avoit été la plus familiere dans d'autres momens. Avec tout cela, elle étoit très-recherchée, & très-considérée, & il n'y avoit presque personne qui ne se fît honneur d'être de sa société. Un satyrique a dit d'elle qu'elle étoit *respectée sans naissance;* (car après tout elle

n'étoit que la fille de mon oncle, très-riche négociant en charbon de terre) *eſtimée ſans vertus réelles*; (car elle ſoumettoit tous les grands principes à ſes caprices, & elle ne ſuivoit conſtamment aucune regle dans ſes amuſemens, ni dans ſes goûts, ni même dans ſes bonnes actions) on ajoutoit qu'elle étoit *aimée ſans beauté*; (car outre qu'elle avoit plus d'éclat que de véritables appas, elle a encore eu des adorateurs après avoir perdu ſa jeuneſſe & beaucoup de ſes charmes. Il eſt vrai que ceux qui lui faiſoient la cour alors, étoient des ſots & des fats; mais comme cette claſſe eſt très-nombreuſe, elle a eu toujours à choiſir entre un grand nombre, & elle a pu impunément rebuter ceux qui ne lui convenoient pas, & congédier ceux qui ne lui plaiſoient plus.

Je vois, dit *Sindal*, des noms écrits au-deſſous ou au-deſſus des cinq autres portraits. Liſons. Le ſecond porte celui de *Cynthia*. Vous voyez, reprit *Horvard*, que ce portrait annonce une perſonne ſtudieuſe; auſſi ma couſine, qu'il repréſente, l'étoit-elle; mais comme la plupart des Dames, c'eſt-à dire, avec peu de ſuite, & ſans aucune méthode: on a beau avoir de la

mémoire, il eſt difficile de s'inſtruire ainſi, & ma couſine ſe trouvoit toujours dans le cas de ces perſonnes qui ont vu beaucoup de monde, & qui ont négligé de demander, dans le temps, le nom de ceux qu'elles voyoient; quand elles ſe retrouvent dans les mêmes compagnies, aucune des phyſionomies ne leur eſt tout-à-fait nouvelle, mais elles ne peuvent jamais s'adreſſer aux perſonnes à qui elles ont affaire. C'eſt peine perdue que de pareilles études; elles ne procurent que la douceur momentanée de paſſer ſon temps; cependant c'étoit d'après ces lectures découſues, que ma couſine décidoit ſur toute ſorte de matiere, non-ſeulement en femme qui juge d'après ſon ſentiment naturel & ſes ſenſations, mais comme ſi elle eût été ſavante érudite, & qu'elle ût ſu les regles de tous les arts, & eût acquis toutes les connoiſſances qui font les habiles gens.

Le portrait ſuivant portoit le nom de *Paſtora*. Voyez-vous cette bergere, dit *Horvard?* Vous vous doutez bien qu'elle ne l'a pas toujours été: c'eſt une femme qui ayant pris de l'humeur contre le grand monde dans lequel elle avoit vécu, s'imagina qu'elle trouveroit de grandes

reſſources dans la vie champêtre, & qu'il n'y avoit d'heureuſes que les bergeres; qu'on devenoit innocentes comme elles, auſſi tôt qu'on avoit adopté leur façon de vivre. En conſéquence, elle s'habilla comme vous voyez, ſe retira dans une campagne agréable, s'engoua de la vie paſtorale, devint une bergere très-ſemblable à celle de l'*Aſtrée*, & par conſéquent très-éloignée des bergeres réelles & exiſtantes. Son habillement avoit la coupe villageoiſe, mais la propreté en étoit extrême; les nuances des étoffes & des rubans bien aſſorties; enfin, la ſimplité n'étoit qu'apparente. Elle menoit paître ſes troupeaux, mais ſeulement quand il faiſoit le plus beau temps du monde, & que le ſoleil n'étoit point trop ardent. Elle n'étoit armée que d'une ſimple houlette, pour défendre ſes brebis des loups; mais elle ſavoit bien que depuis long-temps il n'y a plus de ces animaux en Angleterre; d'ailleurs, elle étoit toujours ſuivie de quelques domeſtiques, & au moins d'un garde-chaſſe muni d'un fuſil à deux coups, pour la préſerver des voleurs & des dogues, ainſi que ſon troupeau & ſon chien, qui étoit un petit épagneul de Boulogne, gros

comme le poing. Elle avoit une laiterie très-propre, & des vaches très-grasses, qu'elle trayoit de temps en temps, mais après que le pis de ces bêtes avoit été bien lavé & bien nettoyé; elle se servoit de la crême de ce lait pour son thé ou son café; quelquefois elle faisoit du beurre dans des caraffes de cryſtal, & en faisoit faire de petits pains à ses armes. Ses chevres étoient originaires d'Angora & toutes blanches. Elle leur laissoit brouter les plus belles charmilles de son jardin, & prenoit quelquefois leur lait pour ratrapper de l'embonpoint, ou en faisoit faire de petits fromages sur lesquels elle distribuoit quelques grains de sel pour pouvoir dire qu'ils étoient de sa façon. Enfin, elle appelloit cela mener une vie pastorale. Le dégoût succéda bientôt à l'enthousiasme.

Le quatrieme tableau portoit en tête *Mistriss Housewife* (c'est à-dire, la bonne ménagere). Encore une cousine! reprit *Sindal*, après avoir lu cette inscription. Sans doute, reprit *Horvard*: & ce caractere-là étoit bien aussi ridicule qu'aucun autre. Cette bonne ménagere, ou pour mieux dire, cette belle Dame, s'avisa un peu tard de mettre la réforme dans sa

maiſon ; mais enfin, s'étant apperçue que, partie par la faute de ſon mari, partie par la ſienne, ils étoient conſidérablement endettés, elle ſe chargea de donner une attention toute particuliere à leurs affaires. Si je puis ſeulement, diſoit-elle, régler la dépenſe de notre maiſon pendant trois ans, tout ſera bientôt réparé. Ce fut dans une vue auſſi ſage qu'elle changea d'abord tous ſes principaux domeſtiques pour en prendre qui euſſent ſervi long-temps chez des avares. Ces gens-là ſont accoutumés à l'économie, diſoit-elle ; ſans ſonger qu'ils n'avoient jamais appris qu'à faire faire mauvaiſe chere à des Maîtres qui craignoient ſérieuſement de trop dépenſer, mais qu'ils n'étoient pas faits pour elle, qui vouloit continuer à la faire bonne avec peu d'argent. Auſſi ſe trompa t-elle dans tous ſes calculs : ſi elle gagnoit quelques ſols ſur le prix des denrées communes, elle perdoit ſur les conſommations, & ſe ruinoit en choſes recherchées : elle avoit beau crier, gronder, elle ſavoit auſſi peu ce qu'elle exigeoit de ſes gens, qu'ils ſavoient eux-mêmes comment s'y prendre pour la ſatisfaire. D'ailleurs, elle trompoit toujours ſes combinaiſons économiques par de

fantaisies nouvelles. Enfin, après avoir, pendant quelque temps, détruit la fraîcheur de son teint, altéré le fond de sa santé, & avoir pâli sur les mémoires & les registres de dépense, sans pouvoir rectifier une erreur qui étoit dans le principe, la pauvre Dame s'est vu obligée à renoncer au titre glorieux de bonne ménagere, & de se rapporter du soin de ses affaires à des gens qui étoient plus capables de conduire ces détails, quoique probablement leurs intentions ne fussent pas aussi pures & aussi bonnes que les siennes.

Ah! s'écria *Sindal*, en voyant écrit sur le cinquieme tableau *Lady Thalie*, c'est de celle-ci que je suis curieux de connoître le caractere : il me semble qu'elle réunissoit bien des talens & des agrémens. Vous ne vous trompez pas, répondit *Horvard ;* aussi ont-ils été très-applaudis dans la société. On convenoit que ma cousine étoit aussi bonne Actrice & aussi bonne Musicienne, que peut l'être une personne dont l'état n'est point de s'occuper uniquement de ces choses. Mais, mon cher *Sindal*, ce genre d'éloge flatte souvent plus la vanité de celles qui le reçoivent, qu'il ne prouve de vraie satis-

faction de la part de ceux qui l'accordent : ma cousine en étoit une preuve. Elle chantoit avec grace, noblesse & aisance, & ayant eu de bons maîtres, & entendu souvent chanter nos plus célebres Musiciens, on voyoit qu'elle étoit bonne écoliere, & imitoit bien ses modeles; mais elle n'avoit point une façon de chanter à elle : l'on voyoit qu'elle ne chantoit que pour son plaisir; & celui des autres auroit gagné en entendant plutôt une maîtresse de l'art. Elle jouoit la Comédie avec intelligence, elle avoit une figure agréable, un bel organe, & étoit toujours mise à merveille, conformément à son rôle; mais quoiqu'elle fût la premiere Actrice entre les personnes de son état, soyez sûr qu'elle n'approchoit ni de *Bracegirole*, ni de *Oldfielde;* elle n'avoit point la même habitude journaliere du théatre ; & la troupe qu'elle avoit formée, composée de personnes de qualité & du grand monde, étoit souvent, à cet égard, encore moins avancée qu'elle. Les plus médiocres troupes errantes que l'on voit communément à Bath ou à Thumbridge, dans la saison des eaux, en savoient plus qu'eux en ce qui s'appelle jeu de théatre ; & la

principale supériorité que la troupe de ma cousine avoit sur les leurs, étoit les habillemens & les décorations.

Enfin, *dit Sindal*, nous voici au dernier tableau. Je vois que l'original s'appelloit *Calisle :* le nom est bien choisi; car c'est celui de l'héroïne de cette fameuse Tragédie de *Thomas Rowe*, intitulée *la belle Pénitente*. Effectivement, il me paroît que votre cousine (car celle-ci en est sûrement encore une) s'étoit livrée à la dévotion & même à la pénitence. J'en reconnois ici tous les attributs; le fond du tableau représente une grotte; la Dame a les cheveux épars & les pieds nuds; elle est vêtue d'une robe brune; tient en sa main un grand livre, & l'on voit des parures & des bijoux jettés négligemment à ses pieds. Enfin, un rayon céleste paroît sortir d'une ouverture ménagée au haut de la grotte, & passer jusqu'à elle pour éclairer sa tête, & pénétrer jusques dans son cœur. Mon ami, reprit *Horvard*, ma cousine (que vous voyez peinte ici) est effectivement devenue dévote, mais jamais elle n'a été aussi pénitente qu'elle le paroît dans ce tableau; elle s'est fait peindre ainsi, parce que l'ajustement de Madeleine lui

étoit infiniment avantageux. En effet, elle avoit conservé, après sa jeunesse, des cheveux d'une couleur admirable, qui étant étalés avec négligence, n'en paroissoient que plus beaux. Comme elle avoit les pieds charmans, petits & ronds, elle les a fait représenter à découvert. La robe de couleur brune fait ressortir à merveille la blancheur de sa peau & de son teint; & le cordon blanc à gros nœuds dont elle est serrée, marque l'élégance & la finesse de sa taille. Elle a la main appuyée sur un gros livre, qui paroît couvert de maroquin noir, afin de faire aussi remarquer la forme & la blancheur de cette main. Enfin, toutes ces apparences d'austérité tournent au profit de ses agrémens. Elle traitoit de même toutes ces pratiques de dévotion; elle avoit grand soin qu'elles n'altéraſſent ni la paix de son ame, ni la délicatesse de son tempérament, ni même la fraîcheur de son teint; elle alloit assez assiduement à l'Eglise, mais sans se lever trop matin pour cela; elle prenoit ses précautions pour y être assise commodément, & n'être point exposée au froid pendant l'hiver. Elle alloit au sermon, mais n'entendoit que les bons Prédica-

teurs, & ceux dont l'auditoire étoit composé de gens de bonne compagnie. Elle lisoit des livres de piété, mais seulement ceux qui passoient pour bien écrits; & ne faisoit l'aumône qu'aux infortunés dont la physionomie lui revenoit. Telle étoit ma cousine dans le temps de sa dévotion, & qu'on l'appelloit *Calisle*. Et, comment se nommoit-elle, reprit alors *Sindal*, avant qu'elle fût dévote « Je vous le dirai dans un moment, répondit *Horvard*; mais considérez d'un peu plus près, je vous prie, la figure de ces six portraits.... Après avoir bien regardé, je m'apperçois, dit *Sindal*, qu'ils ont tous un grand air de famille: sans doute que ces Dames étoient sœurs, puisque d'ailleurs elles avoient toutes l'honneur de vous appartenir? Le maître de la maison fit alors un grand éclat de rire. — Mon ami, tous les portraits que vous voyez dans ce cabinet ne représentent que la même personne; c'est la Comtesse de *Pembrocke* dans les différens temps de sa vie, & à-peu-près autant de fois que son caprice l'a fait changer de goût & d'inclination; non-seulement alors elle s'habilloit différemment, mais elle se donnoit des noms rela-

tifs à sa fantaisie dominante ; elle a fait tracer ces noms sur les différens portraits. Elle n'est peut être pas la seule femme qui ait ainsi, en quelque façon, vécu plusieurs vies, & ait été si différente d'elle-même suivant les temps & les lieux.

Mais en voilà assez sur *Lady Pembrocke*, & pour aujourd'hui. Demain nous en verrons d'autres.

Quatrieme Portrait, tiré d'une Epitaphe qui se trouve dans les Œuvres de Waller, *Poëte Anglois.*

Continuons notre visite, dit le bon M. *Horvard.* Après vous avoir montré le portrait d'une folle, je vais vous offrir celui d'une femme infiniment estimable, & dont le caractere, également solide & aimable, ne se dément point pendant tout le cours de sa vie. Regardez-la bien ; c'étoit Madame *Sedley*, fille de *Henri Savil*, mon grand oncle, un des plus savans hommes de l'Angleterre. Ses charmes & son mérite lui firent épouser le Chevalier *Sedley*, homme très-riche, & dont la fortune étoit à l'abri des acccidens occasionnés par les troubles fréquens durant lesquels elle a vécu ; car elle est morte pendant la tyran-

nie de *Cromwel*. Tout ce que je peux vous dire de ſes aventures, bien moins variées que celles de la Comteſſe de *Pembrocke*, eſt contenu dans ſon épitaphe : peut-être connoiſſez-vous cette piece ; car elle ſe trouve compriſe dans les Œuvres d'Edmond Waller, l'Anacréon de notre patrie. On ne l'a point accuſé d'avoir flatté ma couſine ; il n'a fait que prêter les graces de la Poéſie au portrait fidele de cette Dame, ſans y employer le feu de ſon imagination.... Je ne me rappelle point cette épitaphe, répondit *Sindal*. La voici, reprit *Horvard*.

« Ici repoſe *Eliſabeth*, fille du ſavant » *Savil*. Elle fut ſage de bonne heure, » & long-temps belle ; & l'on ne s'eſt ja- » mais apperçu de la différence des mo- » mens où elle étoit jeune & charmante, » d'avec ceux où elle étoit encore belle, » mais âgée. Elle hérita de bonne heure » des connoiſſances de ſon pere, & des » richeſſes de ſon mari ; & elle tira un » ſi bon parti de ce double avantage ; » que le mérite ſe reconcilia pour elle » avec la fortune ; & que peut-être, » pour la premiere fois, ils ſe prêterent » un mutuel ſecours. Les Muſes tirerent

» les plus grandes ressources des mains &
» des yeux de la belle & généreuse *Sedley*.
» Sa beauté enflammoit le génie des Poëtes
» & des Orateurs ; ses bontés & sa généro-
» sité soutenoient & encourageoient les
» talens. Elle avoit tant de goût pour les
» savans & les gens d'esprit, que sa for-
» tune n'étant pas assez considérable pour
» qu'elle pût aider tout le monde, elle
» prit le parti de ne laisser du moins dans
» l'indigence que les ignorans & les
» sots. Hélas ! elle y laissa le plus
» grand nombre. Elle étoit la gloire de
» sa patrie pendant la paix ; & quand
» les troubles eurent agité notre mal-
» heureux pays, elle fut l'asyle des sa-
» ges opprimés. Sa fortune, dont elle
» faisoit un si bon usage, fut regardée
» comme un bien public & sacré. Sa
» personne fut respectée au milieu des
» guerres civiles, & sa maison révérée
» comme un temple. Puissent sa mé-
» moire & son tombeau durer long-temps
» pour la gloire du siecle malheureux
» où elle a vécu, & apprendre à la pos-
» térité que, dans un temps si fécond en
» crimes, nous avions devant les yeux
» un exemple des plus sublimes vertus » !

Ah !

Ah! mon ami, continua *Horvard*, qu'on eſt heureux d'avoir connu une pareille femme! Je n'ai pas eu cette ſatisfaction; mais j'ai du moins connu ſon fils, un des eſprits les plus aimables, & un des hommes les plus inſtruits de la fin du ſiecle dernier & du commencement de celui-ci; & voilà ce que fait la bonne éducation, ſuivie de bons exemples.

Cinquieme Portrait, tiré d'une autre Epitaphe que l'on trouve dans les Œuvres de Pope.

Il ne faut pas croire que les Portraits des honnêtes perſonnes ſoient ſi rares dans cette galerie, dit *Horvard;* remarquez celui-ci, qui porte une phyſionomie d'honnête homme, tout-à-fait intéreſſante; c'eſt le Portrait de M. *Craggs*, qui fut Secrétaire d'Etat du Roi *Georges premier.* Il étoit mon parent, & ne s'en défendoit point, car il n'étoit pas Gentilhomme. Il mourut en 1720, ſans avoir obtenu ni recherché aucuns titres d'honneur ni de nobleſſe, à l'âge de trente cinq ans, ayant joui peu de temps de la confiance de ſon maître,

mais l'ayant toujours méritée. Voici son épitaphe :

» Cy git *Jacques Craggs*, Ministre du » Roi, & cependant ami du peuple & de » la vérité; d'une fidélité à toute épreuve » pour son maître, & d'une réputation » sans tache, & reconnue par toute la » Nation. Il n'a jamais manqué à ses pro- » messes, & n'a jamais proposé à son Sou- » verain d'y manquer. Il est mort sans » avoir jamais pensé à ses intérêts parti- » culiers, & sans avoir acquis le moin- » dre titre, ni une seule terre; mais il n'a » jamais perdu un ami déja acquis, ni » l'occasion d'en faire un nouveau. Né » roturier, il s'est annobli par ses vertus » & par l'estime générale : loué & ho- » noré, de son vivant par les muses, elles » jettent à présent des fleurs, & répan- » dent de larmes sur son tombeau ».

Sixieme Portrait, tiré d'un manuscrit qui peut être traduit de l'Anglois.

Après vous avoir récité deux épitaphes, continua *Horyard*, il faut que je vous divertisse par le récit d'une historiette relative à cette jolie femme,

dont vous voyez le portrait auprès de cette porte. Elle s'appelle Madame *Speke*; ayant épousé un de mes parens, qui porte ce nom. C'est un homme riche, qui, comme moi, passe l'hiver à la ville, & toute la belle saison à la campagne, dans une maison agréablement située, & où sa fortune le met en état de recevoir bonne compagnie. Madame *Speke* ne lui donne pas la peine de choisir celle qui vient chez elle; car, entre nous, mon cousin est un peu bête: tous ses talens se bornent à celui d'arranger ses affaires & de soutenir sa fortune, tandis que sa femme en jouit dans une société de femmes & d'hommes aimables, entre lesquels il faut compter M. *Parnell*, homme d'esprit, qui remplit à Londres une charge importante: ses fonctions l'occupent la plus grande partie de l'année; mais il s'échappe régulièrement tous les ans pour venir passer six semaines ou deux mois de vacance à la maison de campagne de Madame *Speke*, pour qui son attachement est très-ancien: car nous savons dans la famille qu'il étoit très-amoureux d'elle avant son mariage. Comme M. *Speke* étoit plus riche, il a eu

la préférence; & *Parnell* a été obligé de se consoler, en continuant de voir souvent cette aimable femme, & en n'en épousant point d'autre. Heureusement M. *Speke* n'est d'humeur ni inquiette, ni jalouse; M. *Parnell* est devenu son meilleur ami; & le jour qu'il arrive à Londres pour passer ses vacances à Prettytown, est un jour de fête pour toute la maison.

Ce petit préambule étoit nécessaire pour vous faire comprendre la scene dont je vais vous rendre compte. M. *Parnell* a coutume d'apporter, tous les ans, les livres nouveaux d'amusement qui ont paru à Londres dans le courant de l'année: Pieces de Théatre, Romans, Journaux, & Mélanges de littérature, &c... Une plaisanterie qui s'étoit établie dans la société, étoit de dire à M. *Parnell* que toutes les productions dont il arrivoit chargé, ne valoient rien: les Tragédies d'aujourd'hui, lui disoit-on, sont sans grandeur & sans force; les Comédies ne sont ni vraiment gaies, ni bien conduites. On se déchaînoit sur-tout contre les Romans, & principalement contre ceux par Lettres, qui étoient alors à la mode. *Richardson* venoit de faire

paroître ſes Romans de *Pamela*, de *Clariſſe* & de *Grandiſſon*. La forme épiſtolaire, dans laquelle ils avoient été écrits, avoient été imitée, tant en Angleterre qu'en France, les Ouvrages Anglois de cette eſpece, avoient été traduits en François, & les François l'avoient été en Anglois. Pendant pluſieurs années de ſuite, *Parnell* apporta toujours des Romans en Lettres, & ils furent toujours critiqués : au fond, ce n'étoit qu'une plaiſanterie que Madame *Speke*, qui avoit beaucoup d'eſprit & de goût, avoit imaginée pour rendre la converſation plus piquante. On faiſoit des lectures de ces Lettres tous les ſoirs, à l'heure du thé; & après les avoir écoutées avec grand plaiſir, la maîtreſſe du château donnoit le ton & railloit ſon ami de Londres ſur ſon prétendu mauvais goût. Le mari, & quelques autres bonnes gens, donnoient dans le piége, crioient que cela étoit pitoyable, & blâmoient Madame *Speke* de vouloir entendre ces ouvrages juſques à la fin. Quelques femmes, plus fines & plus éclairées, rioient intérieurement, & s'appercevoient bien que ce jeu n'étoit fait que pour rendre la converſation moins languiſſan-

te. Enfin, il y a quelques années *M. Parnell*, en quittant la campagne, promit que l'année ſuivante il apporteroit du bon, parce qu'il étoit inſtruit, ajouta-t-il, qu'on travailloit à un Roman en Lettres, qui ſeroit ſûrement bien écrit & intéreſſant. Il avoit ſon projet, & il l'exécuta dans l'hiver ſuivant. Il conſervoit ſoigneuſement un recueil de Lettres charmantes que lui avoit écrites, en différens temps, Madame *Speke*. Il y en avoit de très-tendres & d'aſſez vives; d'autres n'étoient qu'ingénieuſes, & ne contenoient que des Anecdotes ou des Réflexions légérement philoſophiques ou Littéraires. Il fit un choix & un aſſemblage de toutes ces Lettres, & eut grand ſoin d'en retrancher tout ce qui pouvoit caractériſer l'Auteur & celui à qui elles étoient adreſſées; & en changeant abſolument les noms, il les intitula, ſi je ne me trompe, *Lettres de Miſtriſſ Fanny Butler, à Mylord Charles Cayton Bridge.* Il les fit imprimer ſous ce titre à Londres, à ſes frais, & en porta le premier exemplaire à *Prettytown.*

Dès le premier jour, où il fut queſtion de commencer la lecture, il an-

nonça qu'on ſeroit content de ce qu'il alloit préſenter à l'aſſemblée. C'eſt encore un Roman en lettres, dit-il, mais... A ce mot on l'arrêta. Ah! dit la Dame toute la premiere, M. *Parnell*, ceci va être inſupportable, & je doute fort que, pour cette fois, nous vous laiſſions aller juſques au bout. J'eſpere qu'elles vous intéreſſeront, répondit modeſtement le Lecteur. Effectivement il n'eut pas plutôt commencé ſa lecture; que la Dame s'y reconnut; & ſi elle n'eût pas été capable d'une grande préſence d'eſprit, elle ſe ſeroit déconcertée; c'eſt ce qui ne lui arriva pas: elle ſe contenta d'être plus réſervée dans ſa critique. Pour le bon M. *Speke*, qui étoit bien éloigné d'être dans le ſecret, il ſuivoit tout ſimplement la premiere impulſion qui lui avoit été donnée par ſa femme. Vous avez raiſon, Madame, s'écrioit-il à chaque moment, cela eſt encore plus ennuyeux que tout ce qu'on a lu juſqu'à préſent. Ces lettres peuvent être bien écrites; je n'en ſais rien, car je ne me connois pas en beau langage, mais je n'y trouve aucun intérêt. Il n'y a point d'action; on voit ſeulement qu'elles ont été écrites par deux

personnes qui s'aimoient beaucoup ; mais qu'est-ce que cela me fait, à moi qui ne les connois pas? Je n'ai que deux partis à prendre sur cette lecture là, l'un est de m'en aller avant qu'elle finisse, l'autre de dormir, & je choisis le dernier...

Je ne suis pas tout-à-fait de l'avis de M. *Speke*, dit à la fin de la premiere lecture une Dame qui n'étoit pas plus dans le secret que lui, mais qui avoit plus d'esprit. Ces lettres ne sont ni sottes ni ennuyeuses, mais il est vrai qu'elles ne contiennent pas assez d'événemens; on n'y voit ni grandes jalousies, ni accidens terribles, rien enfin qui remue l'ame, & qui force à s'intéresser pour des amans qu'après tout on ne connoît pas. Un provincial en trouvoit le style trop simple, il eût voulu qu'il y eût de grands mots qui exprimassent des sentimens violens. On voit bien, disoit-il, que ces gens-là s'aiment; mais en vérité c'est avec tant de sang-froid, que ceux qui ne s'y connoîtroient pas, ne s'en appercevroient point ; ils parlent de tout ce qui se passe dans le monde, comme si deux amans devoient être occupés d'autre chose que d'eux-mêmes.

Le Ministre de la Paroisse dit qu'il parieroit que ces amans là, quelque part qu'ils vécussent, étoient à présent mariés; que la tendresse & la fidélité de leurs sentimens méritoient d'être ainsi couronnées; mais il fut bien scandalisé quand il entendit que dans une de ces lettres, *Fanny* disoit à son amant qu'elle voudroit être catholique, pour avoir le plaisir de parler de lui à confesse *. Quelle horreur! dit le bon Ministre, faire ainsi l'éloge du papisme, est une profanation; cependant cela s'imprime librement; & voilà ce qui résulte de l'extrême liberté de la presse en Angleterre.

Madame *Speke* sourioit de ces critiques, qui, après tout n'étoient pas bien ameres; mais elle eut lieu d'être plus satisfaite après le second ou le troisieme jour de lecture. Comme elle ne donnoit plus le signal de la critique, les lettres, charmantes en elle-mêmes, n'en

* Ce trait est effectivement tiré des Lettres de *Fanny Butler*, ouvrage charmant, par Madame *Riccoboni*, imprimé en 1757.

eſſuyerent plus gueres ; M. *Speke* ſeul continua de s'endormir à leur lecture, & on le laiſſa faire. M. *Parnell* & Madame *Speke* eurent, en particulier, des éclairciſſemens ſur cette petite ſcene, qui, loin de les brouiller, ne les rendit que meilleurs amis, en leur rappellant leurs premiers feux. Comme ma couſine *Speke* ſait que je ſuis ſage, & que je ne me formaliſe point des anciennes amitiés, elle m'a confié ce petit ſecret ; je vous le confie de même, mon cher M. *Sindal*, bien perſuadé que vous ne le rendrez pas trop public.

Nous pourrons continuer la revue de cette galerie dans quelques autres de nos Volumes.

Suite du Novelliero Italiano, *dont les premiers extraits se trouvent dans nos Volumes de Juin & de Septembre de l'année derniere.*

Nous avons interrompu l'extrait de ce Recueil de tous les Nouvellistes Italiens qui ont eu quelque réputation depuis le temps de la renaissance des Lettres jusqu'au milieu du dix-septieme siecle, parce que ces premiers successeurs de *Boccace* nous ont paru si inférieurs à leur modele, que nous avons douté long-temps qu'ils pussent intéresser. Cependant, comme la suite du *Novelliero* nous présentera encore quelques articles agréables, & même de Nouvelles touchantes, nous avons cru enfin devoir poursuivre cet examen, quitte à passer légérement sur les Nouvelles & les Auteurs qui ne nous paroîtroient pas dignes d'une sorte d'attention. Comme ils sont rangés par ordre chronologique, le peu de mots que nous dirons de chacun servira, du moins, à montrer quels ont été les progrès du génie & du goût pendant le quinzieme & seizieme siecles. L'on sait que le dernier est appellé, par excellence, dans toute l'Italie, *le bon siecle*,

L'Auteur qui suit immédiatement *Jean le Florentin*, dont nous avons extrait les Nouvelles au mois de Septembre dernier, est *Massuccio de Salerne*. Nous savons qu'il a écrit ses Nouvelles vers l'an 1470, dans le temps que les Seigneurs de la maison de *Saint-Séverin* possédoient la Principauté de Salerne. Il se piqua d'être un fidele disciple de *Boccace*, & il l'a non-seulement imité dans son style, mais souvent copié dans les faits de ses Nouvelles. La premiere édition que nous en connoissions, est de Venise, 1484, petit *in-folio;* mais la plus belle n'est que de 1492, aussi de Venise, & du même format, avec des figures gravées au trait; nous en connoissons une *in-quarto* de 1522, & trois *in-octavo* de 1525, 1531 & 1535, toutes de Venise. Elles sont encore recherchées; mais celle de Venise, 1541, & celles de Naples à peu-près du même-temps, ont été corrigées & mutilées.

Au reste, les cinquante Nouvelles de *Massuccio* sont divisées en quatre parties. Dans chacune l'Auteur paroît avoir eu un but particulier, qui démontre quel étoit le caractere de son siecle. Les nou-

velles du premier Livre, au nombre de dix, prouvent que les Moines, les Religieuses, les simples Prêtres, & même les Prélats du quinzieme siecle, avoient des mœurs fort déréglées. Une chose remarquable, c'est qu'on disoit du mal des Moines plus librement du temps de *Massuccio*, qu'on n'en a dit cent & deux cens ans après : c'est qu'alors l'Inquisition n'exerçoit pas son pouvoir comme elle a fait depuis. On ne craignoit pas d'être taxé d'hérésie pour dire du mal des Moines; l'on étoit généralement persuadé qu'il falloit respecter leur institution, mais on ne forçoit personne à approuver leurs mœurs, qui n'étoient pas respectables.

Le fond de la premiere Nouvelle de ce premier Livre est assez plaisant : le voici, accommodé à la délicatesse de notre siecle.

Pere *Antoine*, Franciscain, beau, bien fait & éloquent, prêchoit à Naples avec beaucoup de succès. Il étoit galant comme tous les Moines Italiens de ce temps, qui avoient ou se croyoient quelque mérite. A peu de distance de son couvent étoit l'hôtel de *Dom Rodrigue*, homme considérable dans Naples,

& qui avoit une très-belle femme. Le beau pere (car c'eſt ainſi qu'on appelloit le pere *Antoine*) en devint amoureux, & employa d'abord, pour faire connoître ſa paſſion, les moyens en uſage; œillades à l'égliſe, complimens à l'entrée & à la ſortie du cloître par lequel elle paſſoit pour aller à ſa chapelle, regards tendres, apoſtrophes & ſignes au milieu du ſermon. Quand il crut avoir preparé les voies, il haſarda une démarche, mais en prenant aſſez bien ſes meſures pour ne pouvoir être compromis. Il charge une femme affidée de paſſer auprès de la Dame, & de lui faire ce compliment: *Madame, le Pere Antoine, Supérieur des Cordeliers, vous demande un peu de farine pour faire ſes pains d'offrande.* La femme du Seigneur *Rodrigue* comprit tout d'un coup ce que cela vouloit dire : elle ne pouvoit pas ſouffrir les Moines, & ſur-tout les Moines galans; cependant elle jugea à propos de diſſimuler : elle prit un viſage aſſez riant, & répondit que toute la farine de ſa maiſon appartenoit à ſon mari, & qu'elle n'en pouvoit point diſpoſer ſans ſa permiſſion. Pere *Antoine* interrogea la meſſagere,

& lui demanda, à plusieurs repriſes, ſi l'on avoit témoigné de l'humeur & de la colere en recevant ſon compliment ? On lui répondit que non : alors ſes eſpérances redoublerent, & il écrivit un billet pour demander un rendez-vous. La Dame ne fit autre choſe que le communiquer à ſon mari. Dom *Rodrigue* réſolut auſſi-tôt de tirer vengeance de l'attentat que vouloit commettre le Pere ſur ſon honneur; car les maris de ce temps étoient auſſi jaloux que les Moines étoient entreprenans. Il dit donc à ſa femme qu'elle pouvoit accepter le rendez-vous pour le ſoir même. Le mot eſt lâché, & le Pere arrive tout en feu : une ſoubrette l'introduit dans une ſalle baſſe, où au lieu de bonne fortune, il trouve une embuſcade de valets zélés & brutaux qui lui diſtribuent des coups de bâtons en ſi grande abondance, qu'un d'eux lui en ayant maladroitement appliqué un ſur la tempe, il tombe mort. Alors Dom *Rodrigue* eſt un peu embarraſſé, & ne voit d'autre parti à prendre que de faire porter le cadavre dans ſon couvent. Il ſavoit qu'heureuſement il y avoit des brêches au mur du couvent, par leſquelles on

pouvoit entrer dans le jardin, il y fait porter le défunt; & le fidele domestique chargé de le laisser là, trouve, le plus à propos du monde, derriere une charmille, de petits cabinets d'aisance. Il établit son mort sur le plus propre des siéges de ce lieu, & se retire. Un moment après un jeune Moine revenant de matines, se trouve pressé, par un besoin réel, d'aller faire un tour derriere la charmille. Il y passe, tenant à sa main une petite lanterne; il trouve la place occupée par un Révérend Pere: il se retire d'abord par respect, & attend quelque temps; mais voyant, après y être revenu à plusieurs repriſes, qu'on ne vouloit pas absolument se retirer, il s'impatiente contre le Religieux qui sembloit s'être établi là à poste fixe. Par *Sainte Barbe*, dit-il, *vous ne resterez pas là jusqu'à demain?* En même temps il le prend par le bras, le secoue rudement, & le jette par terre. L'on croit bien que le Pere *Antoine* y resta. En vain le jeune Moine lui propose-t-il de s'en aller, il n'en fait rien; le petit Pere brutal le regarde à la faveur de sa lanterne, & reconnoît enfin Pere *Antoine*; mais voyant

qu'il a un grand coup à la tempe, il ne doute point qu'il ne l'ait fait tomber sur une pierre, & qu'il ne se soit cassé la tête. Aussi embarrassé à son tour que l'avoit été Dom *Rodrigue*, il prend le même parti d'écarter le corps du délit; la brêche s'offre de même à son esprit; il charge le corps sur ses épaules, sort du jardin, & le dépose à la porte de Dom *Rodrigue*.

Dès la pointe du jour Dom *Rodrigue* & ses valets s'inquietent du bruit que pourra faire, dans le couvent & dans le quartier, la mort du Pere *Antoine*. Le plus hardi des domestiques sort pour aller à la découverte, & trouve le cadavre à la porte. Nouvelle allarme; le valet Italien qui étoit un vrai *Briguelle*, & avoit des ressources dans l'esprit, & même de la gaieté dans les circonstances les plus embarrassantes, imagine d'aller chercher dans l'écurie un grand âne noir, renommé dans tout le quartier pour ses prouesses; il lui met son bât en guise de selle & pose dessus le Pere *Antoine*, après lui avoir fortement lié les jambes aux sangles : il lui met une vieille lance dans la main; & dans cet

équipage il lâche l'âne & le Moine dans la rue.

A-peu-près à la même heure, le petit Moine, inquiet du mauvais coup qu'il croyoit avoir fait, veut s'échapper du couvent. Il connoissoit l'écurie où l'on renfermoit une ânesse sur laquelle il alloit quelquefois à la provision ; il prend la bête, la batte, la bride, persuade au Portier qu'il va à la quête, & sort. A quelque distance, il rencontre le baudet chargé du Chevalier encapuchoné. Quel effroi ! les Moines de ce temps-là croyoient aux revenans, car il les faisoient croire aux autres. Persuadé que l'ame du Pere *Antoine* revient ainsi toute armée pour le percer de sa lance, il s'enfuit à toute bride ; mais le baudet, qui ne s'embarrassoit guere du Moine mort ni du vivant, avoit flairé l'ânesse ; il court après, & l'atteint enfin : l'assassin est culbuté par l'assassiné ; & celui-ci étant un peu secoué par sa monture, tombe enfin aussi. Les deux bêtes s'écartent ; mais le bruit qu'elles ont fait attire ceux du quartier qui sont le plus matineux : on entoure les deux Religieux, dont l'un est tué, & l'autre a tout l'air d'être son meur-

trier. On appelle la garde; on les arrête, on les conduit chez le Juge; celui-ci vouloit faire le procès au petit Moine; & il auroit été pendu, ne pouvant alléguer pour sa justification qu'une histoire sans vraisemblance, si le généreux Dom *Rodrigue* ne fût venu à son secours. Il alla conter toute son histoire au Roi *Dom Alphonse d'Aragon*, qui occupoit alors le trône de Naples. Ce Prince fit délivrer le soi-disant assassin, car le petit Moine convenoit d'avoir tué le Pere *Antoine*.

Juste punition de Dieu sur les Moines libertins. C'est la morale qu'il faut tirer de ce Conte, & de tous ceux du premier livre de *Massuccio*.

L'objet du second Livre de ces Nouvelles, paroît être d'établir que, de son temps, les Moines inventoient bien des fraudes pieuses pour gagner de l'argent; & qu'en revanche, ils trouvoient souvent des fripons qui leur jouoient de mauvais tours. Il contient encore dix Nouvelles: nous n'en citerons de même qu'une. La voici:

Deux filoux Napolitains avoient volé, de concert, une bourse à un mar-

chand Génois, à Viterbe : ils y laissent le malheureux Marchand dépouillé, & arrivent à Sienne, où prêchoit, avec tout l'éclat & l'édification possible, le bon *Saint Bernardin*. Ils imaginent de faire de cette bourse, sans en rien perdre, un appât pour escroquer de plus amples aumônes, & duper ainsi les Fideles. Le premier d'entre eux, vêtu en homme mal à son aise, aborde le Saint d'un air caffard : *mon Révérend Pere*, lui dit-il, *je suis pauvre, mais honnête homme; j'ai la conscience timorée & délicate : voici une bourse que quelqu'un a eu le malheur de perdre, & que j'ai heureusement trouvée. Je donnerois quelque chose de bon, si je l'avois, pour connoître le véritable Propriétaire, afin de la lui rendre; mais encore une fois ma probité fait tout mon avoir. Je vous prie seulement d'annoncer, dans votre premier sermon, que si quelqu'un a perdu une bourse, il peut la réclamer; & donnant le renseignement du nombre des pieces qu'elle contient, vous pourrez la lui rendre, car je vous la remets. Après cette restitution, si je meurs de faim, du moins j'irai en Paradis.*

Le Saint, qui croyoit aisément aux

vertus, parce qu'il en avoit beaucoup, fut tout-à-fait édifié de cette propoſition: il prit la bourſe, & ne tarda pas à l'annoncer. Le camarade fripon n'eut garde de la laiſſer long temps entre les mains du Saint : il ſe préſente auſſi-tôt; & parlant avec l'accent Génois, déclare qu'il s'appelle le Seigneur *Veſcoron*, Marchand de Genes; qu'il a eu le malheur de perdre cette bourſe, la ſurveille, en arrivant à Sienne. Il détaille ſi bien tout ce qu'elle contient, que le Saint ne peut douter qu'il n'en ſoit le propriétaire; il la lui remet auſſi-tôt, en lui conſeillant cependant d'en donner une partie à l'honnête homme qui la lui a rendue. Mais le prétendu Génois ſoutient qu'il n'en peut rien ſouſtraire, & ſort de l'Egliſe emportant la bourſe. Le bon Saint voyant que le prétendu conſcientieux reſtoit dans la miſere pour toute récompenſe de ſa bonne œuvre, s'empreſſe à ſolliciter pour lui la charité des Fideles; il harangue & fait la quête en ſa faveur: chacun s'empreſſe à récompenſer le faux honnête homme ; il eſt preſque enrichi du fruit de ſon aſtuce criminelle. Il étoit préſent, pouſſoit des ſoupirs, & rendoit au ciel des actions de graces qui tiroient les larmes des yeux, & l'argent de la po-

che de tous les assistans; enfin il leur en resta si peu, que le lendemain, lorsque le véritable Marchand Génois *Vescoron*, qui avoit été volé, fut arrivé à Sienne, qu'il se fut, avec beaucoup de peine, fait reconnoître pour un honnête homme, & qu'il eut démasqué les fripons (qui étoient déja bien loin,) personne & Saint *Bernardin* même, n'eurent plus que des bénédictions à lui donner.

Le troisieme Livre de *Massuccio* prouve une vérité encore plus fâcheuse que les deux premieres; c'est que les Dames d'Italie de son temps, même les plus grandes & les plus belles, avoient des galanteries d'une espece à leur faire très-peu d'honneur. Les Héros en sont souvent des valets, des Negres, des muletiers, &c. Nous n'extrairons aucun de ces contes, persuadés qu'ils ne peuvent plaire aux honnêtes gens ni aux Dames.

La quatrieme & derniere Partie des Nouvelles de cet Auteur en contient vingt, presque toutes tragiques, & qui pourroient intéresser si elles étoient bien faites; mais à peine en avons-nous pu trouver trois, que nous allons présenter à nos Lecteurs. Elles n'ont jamais encore été traduites, & elles ne sont pas longues.

Trente-deuxieme Nouvelle de Massuccio ; *& seconde de la quatrieme Partie.*

Il y avoit, dans la ville de Sienne, un jeune homme très-aimable, nommé *Mariotto*, qui étoit très-amoureux d'une jeune fille charmante, que l'on appelloit *Gianozza* ; mais ils ne pouvoient se voir qu'en secret, tant parce que leurs parens étoient brouillés, qu'à cause que le jeune homme n'étoit point un assez bon parti pour la Demoiselle. Si ces tendres amans furent séparés, ce ne fut ni par l'effet de leur indiscrétion, ni par aucun des accidens ordinaires. Un malheur arrivé à l'amant en fut la cause : un de ses camarades l'insulta ; il se crut obligé de se battre contre lui, & le tua. *Mariotto* fut forcé de s'enfuir à Alexandrie, où il avoit un oncle, riche Négociant, nommé le Seigneur *Miguanelli*. Ce ne fut pas sans verser bien des larmes qu'il prit congé de sa charmante maîtresse ; il l'instruisit du lieu de sa retraite, & la supplia de lui donner de ses nouvelles. On juge bien qu'elle le lui promit de bonne foi & de bon cœur : ils se séparerent. L'oncle d'A-

lexandrie reçut très-bien son neveu ; l'employa utilement dans son commerce, & le mit à portée de retrouver, en Lombardie, une fortune plus considérable que celle qu'il avoit laissée en Toscane. Mais il n'étoit occupé que de sa chere *Gianozza*. Pendant quelque temps, il en reçut des lettres ; mais enfin la derniere n'étoit remplie que des plaintes les plus touchantes sur la violence que vouloit lui faire son pere, en la forçant d'épouser un autre que son chere *Mariotto* ; elle l'assuroit qu'elle étoit résolue à se donner plutôt la mort, que de lui devenir infidelle. Après cette lettre, l'amoureux Siennois n'en reçut aucune autre, & fut, comme on le juge bien, dans la plus grande inquiétude. S'il avoit des pressentimens de quelques grands malheurs, ils étoient bien fondés ; car sa maîtresse avoit imaginé, pour le rejoindre, le moyen le plus extraordinaire. Elle y avoit pourtant réussi jusqu'à un certain point, mais il causa ensuite leur malheur. Elle avoit déclaré à son pere, comme elle l'avoit mandé à son ami, qu'elle mourroit plutôt que d'épouser le Seigneur *Boccadoro*, avec qui on vouloit l'unir.

l'unir. Conséquemment à cette menace, elle fit semblant de tomber malade, gagna, par présens sans doute, son Médecin & son Confesseur, qui arrangerent si bien les choses, qu'on la crut morte. Elle avoit demandé à être enterrée dans le couvent des Augustins, dont son Confesseur étoit Sacristain. La nuit même de son enterrement, on la tira du caveau dans lequel elle avoit été renfermée : on lui donna la facilité de sortir de la ville, habillée en homme, & de prendre le chemin d'Alexandrie. Elle y arriva heureusement, & crut voler entre les bras de son amant. Mais quel fut son désespoir quand, étant entrée chez le Seigneur *Miguanelli*, elle apprit que *Mariotto* n'y étoit plus. Désespéré de ne point recevoir de ses nouvelles, & de l'extrémité où, par sa derniere lettre, elle paroissoit vouloir se porter, il étoit parti pour Sienne, au risque de tout ce qui pourroit lui en arriver. Elle prit aussi-tôt le parti d'y retourner elle-même, aux mêmes risques. Hélas ! elle y arriva trop tard. Son amant qui l'y avoit précédée, s'étant informé de son sort, avoit appris qu'elle étoit morte; & s'étant rendu secrettement dans l'Eglise des

Auguſtins, il avoit voulu ouvrir ſa tombe, pour embraſſer ſon cadavre, dût-il expirer en le voyant. Le bruit qu'il fit en voulant ouvrir le tombeau fut entendu du couvent : on accourt, on l'arrête, on l'enferme; le lendemain, il eſt traduit devant le Juge, & reconnu; la famille de *Gianozza* qui avoit du crédit, & qui le regardoit comme la cauſe de la mort de leur fille, preſſe vivement ſa condamnation, & l'obtient : il a la tête tranchée dans la place publique de la ville. Sa maîtreſſe rentre dans la ville preſque à l'inſtant même de cette cataſtrophe : elle voit la tête de *Mariotto* ſéparée de ſon corps, monte ſur l'échafaud, ſe jette ſur le cadavre ſanglant; & après s'être fait connoître des aſſiſtans, & les avoir mis en peu de mots au fait de ſes malheurs, elle ſe plonge un poignard dans le ſein, expire, & eſt véritablement, pour cette fois, enterrée à côté de l'objet de ſa tendreſſe.

Quarante-troiſieme Nouvelle, treizieme de la quatrieme Partie.

Il y avoit autrefois à Salerne, un Cavalier de grande diſtinction, nommé le

Seigneur *Mazzeo*, grand Juge de la Principauté. Il n'avoit qu'une fille unique, jolie & bien faite, nommée *Véronique*, qui avoit pour amant le jeune *Marcello*, un des plus aimables Gentilshommes du pays, mais un des plus pauvres. Ce n'étoit qu'à l'insu de leurs parens, que ces amans se voyoient. Ceux de *Véronique* trembloient qu'elle ne fît une alliance disproportionnée, & ceux de *Marcello* craignoient la colere du grand Juge. Pour le jeune homme & la demoiselle, ils ne redoutoient rien; aussi y furent-ils attrapés. *Mazzeo* fut averti par ses espions, d'un rendez-vous, au milieu duquel il les surprit dans un état à exciter la colere du grand Juge contre sa malheureuse fille. Le plus coupable des deux s'échappa : ce fut *Marcello*. Mais *Véronique* tomba entre les mains d'un pere furieux, qui rendit contre elle sur le champ le plus terrible Arrêt ; il la condamna à être noyée : l'exécution de ce supplice fut confiée à deux valets affidés, qui, heureusement, se laisserent toucher par les larmes de leur jeune maîtresse. Ils ne purent jamais se résoudre à la faire mourir; ils la sauverent, lui donnerent des habits d'hommes,

& lui fournirent les moyens de se rendre à Naples. Une figure agréable, de l'aisance dans les manieres, & de l'esprit, mirent l'aimable *Véronique* en état de paroître à la Cour du Roi *Alphonse*, comme un jeune Cavalier qui méritoit de faire fortune. Un Seigneur se l'attacha d'abord : bien-tôt après, le Duc de *Calabre*, fils du Roi; l'ayant connue, voulut qu'elle le servît, de préférence à tout autre. *Véronique*, digne d'être une favorite, devint un favori. Elle suivoit le Duc son maître à la guerre & à la chasse; enfin, il la conduisit à Salerne. On juge bien qu'elle ne négligea pas de s'y informer de son pere. Le sévere vieillard étoit mort de regret d'avoir prononcé un arrêt aussi cruel contre sa fille; & l'on avoit élu unanimement, pour lui succéder, le jeune mais sage *Marcello*, d'autant plus que la tristesse dans laquelle il étoit plongé depuis le départ de *Véronique*, aidoit à lui donner l'air sévere convenable à un Juge. Le Duc & son Ecuyer logerent chez lui ; & sa maîtresse eut tout le temps de s'assurer, sans qu'il la reconnût, qu'il étoit fidele à sa mémoire, & qu'il n'aimeroit jamais qu'elle, quoiqu'il la crût

morte. Enfin, elle se découvrit au Prince son maître & à son amant : elle épousa celui-ci, & ils furent heureux.

Quarante-sixieme Nouvelle de Massuccio. *Seixieme du dernier Livre.*

Alphonse, Roi de Portugal, étoit passé en Afrique avec une puissante armée, & assiégeoit le château d'*Arzil*, dépendant du Royaume de Fez. *Almanzor*, qui étoit le Souverain de ce pays, envoya au secours de la place un jeune & brave Emir de ses parens, nommé *Abdalla*. Celui-ci avec un corps de troupes d'élite, s'avance, & tâche de forcer les retranchemens des Chrétiens. Peut-être y eût-il réussi, sans la valeur personnelle du Roi, qui, voyant que le jeune Maure avoit déja inconsidérément franchi les tranchées, mais qu'il n'étoit pas suivi, le fit envelopper par ses Gardes, & en fit son prisonnier. *Abdalla* soutint ce revers de fortune avec grandeur d'ame, & il fut traité de même par le généreux *Alphonse*. *Arzil* fut pris; & le Monarque Portugais se disposoit à y passer son quartier d'hiver, lorsqu'on lui annonça une Dame Maure

qui venoit lui demander audience, suivie d'un nombreux & brillant cortége. Il la fit entrer : *Seigneur*, lui dit-elle, *je ne t'ai fait demander ni passe-port, ni sûreté pour arriver jusques dans ta Cour; une femme comme moi ne peut être regardée comme une ennemie à craindre par ses forces, & peut-être encore moins soupçonnée de trahison. Je suis sœur d'*Almanzor. *Je viens t'offrir des richesses considérables, & te demander la liberté de mon fils* Abdalla : *toute ma fortune est à présent dans ton camp & entre tes mains. Je n'étois attachée à ces biens, qu'autant que je devois les transmettre à mon fils; les donner aujourd'hui pour le ravoir, est un sacrifice qui ne me coûte rien. Encore une fois, prends ces richesses, rends-moi mon fils; & je célébrerai ta générosité.*

» Je veux, Madame, mériter encore » mieux vos louanges (répondit le Roi » de Portugal). Je vous rends votre » fils, & je refuse la rançon que vous » m'offrez. Assurez le Roi votre frere, » que les Chrétiens veulent le vaincre » par la générosité comme par la force «. En même temps le Monarque Portugais fit venir *Abdalla*, & le ren-

dit à sa mere. Celui-ci ayant appris à quelles conditions il étoit remis en liberté, & se piquant à son tour de générosité, déclara qu'il ne retourneroit auprès d'*Almanzor* que pour forcer le Roi, son cousin, à faire la paix avec *Alphonse*, en lui laissant garder ses conquêtes; & que dès que ce traité seroit conclu, il passeroit en Europe, pour faire au moins une campagne sous les drapeaux du Portugal; & il tint parole.

L'Auteur, qui suit *Massuccio* dans l'ordre des Nouvellistes Italiens, est *Sabadino delli Arienti*, Bolonois. Il a intitulé ses Nouvelles *le Porretane*, parce qu'il les a composées, dit-il, aux bains de *la Porretta*, près de Bologne, pour amuser les Dames & les Cavaliers qui s'y trouvoient. L'Auteur étoit bon Gentilhomme; & avoit de la considération dans sa Patrie. La date de la composition de ces Nouvelles est la même que celle de la premiere édition, c'est-à-dire de 1483. Il y en a eu depuis quatre ou cinq autres éditions, dont les plus modernes remontent plus haut que le milieu du seizieme siecle. Elles n'ont jamais été traduites en François. De

soixante-dix Nouvelles qu'a composées cet Auteur, nous en choisirons seulement six, pour faire juger de sa maniere d'écrire. Dans celles-ci comme dans tous les autres Recueils de Nouvelles Italiennes, il y en a qui ne contiennent que des bons mots ou des aventures plaisantes : d'autres offrent des événemens tragiques & intéressans. Nous en allons donner des deux especes.

Quatrieme Nouvelle de Sabadino.

Un fameux Avocat de Bologne, plaidant devant le Podestat ou Juge de la ville, s'échauffa si fort contre un autre Avocat, son Adversaire, que celui-ci lui ayant donné plusieurs démentis, le premier lui appliqua un bon soufflet. Le Juge croyant que par cette action, l'Avocat lui avoit manqué de respect, l'apostropha d'un ton sévere, lui dit qu'il avoit encouru l'amende, & lui ordonna de la payer sur le champ. *De combien est cette amende* ? répliqua l'Avocat assez froidement. — *D'un écu d'argent.* — *Je n'en ai qu'un d'or sur moi ; le voici, rendez-moi mon reste.* — *Me prenez-vous pour un Changeur*, continua le Juge? — *Eh bien ! puisque vous*

ne voulez pas me donner mon reſte, je vais le prendre. En diſant ces mots, il applique encore un ſoufflet à ſon Adverſaire : *gardez la piece entiere*, dit-il au Juge, *en voilà plus qu'il ne faut pour payer le tout.*

Septieme Nouvelle de Sabadino.

L'Abbé *de Saint-Cataldo*, riche Prélat du Royaume de Naples, ſe donnoit cependant la peine de prêcher quelquefois lui-même ; & diſoit aſſez ſouvent à ſes vaſſaux, qui étoient en même-temps ſes ouailles, qu'il tenoit en main les deux glaives, ſpirituels & temporels ; que s'ils ne lui payoient exactement ſes redevances, & les dîmes en argent & en denrées, (car il étoit Seigneur, gros décimateur, & Curé primitif de tout ſon territoire) ils ſeroient punis & excommuniés, c'eſt-à-dire, damnés dans ce monde & dans l'autre. Ces propos effrayans le faiſoient reſpecter & craindre dans tout ſon canton ; mais il n'avoit pas encore eſſayé quel effet ils produiroient un peu plus loin.

Ayant reçu des brefs du Pape très-honorables, il réſolut d'aller rendre ſes devoirs à Sa Sainteté à Rome. Pour cet effet

il se met en chemin, monté sur une mulle, belle & bien enharnachée : il étoit couvert par-dessus d'un bel habit de campagne, d'un manteau de beau & bon drap, & suivi de quatre valets bien montés.

Dans les montagnes qui séparent le Royaume de Naples de l'Etat Ecclésiastique, il fut attaqué par six bandits bien armés. Les quatre valets prirent aussitôt la fuite ; & le Seigneur Abbé étant resté seul au milieu des voleurs, ils lui demanderent assez brusquement le manteau dont il étoit enveloppé. Comme il n'étoit pas le plus fort, il se vit obligé de le détacher ; mais se rappellant tout-à-coup que son éloquence monacale avoit souvent effrayé & converti des pécheurs endurcis, & même procuré des restitutions. « Oh ! mes freres, leur » dit-il, je vous livre mon manteau, « mais songez que vous l'enlevez à la » sainte Eglise en me le dérobant ; je vous » l'abandonne, mais songez qu'au jour » terrible du jugement dernier. Dieu » & S. Benoît vous le feront bien ren- » dre. Oh ! dit alors un de la troupe, » M. l'Abbé, puisque vous nous don- » nez jusqu'à ce temps-là pour vous le

» remettre, nous vous le rendrons bien » uſé. Oui, oui, dit un autre, puiſque » M. l'Abbé nous donne du temps pour » cette reſtitution, je ſuis d'avis que nous » lui prenions le reſte de ſes habits; nous » lui rendrons toute ſa garde-robe à-la- » fois. Fort bien, dit le troiſieme, j'y » joins le porte-manteau; le quatrieme » ajouta le harnois de la mule; le cin- » quieme la mule même, & le ſixeme lui » donna quelques coup de pied au cul, » en lui diſant que toute la reſtitution » ſe feroit à-la-fois dans la Vallée de Jo- » ſaphat: ainſi fut volé le révérend Abbé » de *Saint-Cataldo*.

Nouvelle quatorzieme de Sabadino.

Feliciano étoit un Philoſophe que ſon zele pour l'hiſtoire naturelle & l'opinion où il étoit, dit-on, que l'on peut trouver parmi les pierres des montagnes la pierre philoſophale, & parmi les plantes, la panacée univerſelle, ou le remede à tous les maux, faiſoit courir dans les vallons les plus ſauvages du Véronnois, ſa patrie. Il dormoit à la belle étoile & faiſoit ſes repas avec du pain qu'il portoit dans un havreſac.

Une fois ayant passé huit jours dans ses courses philosophiques, il s'apperçut que sa barbe étoit devenue très-longue ; & trouvant qu'elle échauffoit son visage, il chercha l'occasion de s'en débarrasser. Il apperçut à la porte d'une mauvaise cabane écartée de toute autre habitation, un morceau de fer blanc taillé en maniere de plat à barbe, qui lui fit comprendre que c'étoit la maison d'un barbier ; aussi-tôt il y entre, & demande si l'on veut lui faire la barbe. Ici l'on rase proprement, lui répond d'un ton grave le maître de la maison ; & appellant son petit garçon : « *Cechinno*, lui dit-il, va-t-en me chercher » de l'eau, & tous mes instrumens pour » raser Monsieur » *Cechinno* court, & revient avec un sceau d'eau de puits & une espece de sabre rouillé en guise de rasoir, qu'il remet à son pere. Le Physicien inquiet & troublé de ces préparatifs, ne voit aucun risque à se laisser laver la tête, mais quand il fut question de couper la barbe, il avoit peine à s'y résoudre. Le petit garçon revient, tenant un paquet de toiles d'araignées au bout d'un bâton : « Qu'est-ceci, lui dit le pa» tient ? C'est une précaution contre

» ce qui va vous arriver ; mon pere eſt » accoutumé à faire des eſtafilades à » droite & à la gauche à ceux qu'il a » l'honneur de raſer, & ma fonction eſt » d'appliquer ſur leurs bleſſures de la toile » d'araignée ; nous ſavons, par expérien- » ce, que c'eſt un excellent topique pour » arrêter l'hémorrhagie. Rien n'eſt plus » vrai, dit le barbier, car il faut que vous » ſachiez, Monſieur, que je ſuis non-ſeu- » lement barbier, mais même aſſez bon » chirurgien, du moins pour ce pays-ci, » & cela eſt juſte, car ces deux métiers » ont enſemble de ſi grandes relations....» Le Phyſicien impatienté, planta-là le barbier-chirurgien montagnard, & s'enfuit gardant ſa longue barbe au riſque d'être hué par les poliſſons de Véronne, en rentrant dans la ville.

Si ces trois Contes ſont très-médiocres, du moins pouvons-nous aſſurer qu'il n'y en a pas de meilleur dans le genre plaiſant, ou prétendant à l'être, parmi ceux de Sabadino. *En voici deux de l'autre genre.*

Cinquante-neuvieme Nouvelle de Sabadino.

Un Gentilhomme de la famille illuſtre des *Bolognini*, en Italie étant paſſé en Sicile à la ſuite de *Ladiſlas*, dernier Prince de la premiere maiſon d'Anjou, qui occupa le trône de ce Royaume, y fut, pendant quelque temps, honoré de la faveur de ſon maître; il le ſuivoit à la chaſſe en qualité de ſon grand veneur, grand fauconnier & grand écuyer, & il eſſuya, dans les fonctions de ſon emploi, des accidens qui ne refroidirent cependant point ſon zele. Une branche d'arbre lui creva un œil tandis qu'il couroit, à bride abattue, au milieu des bois: étant tombé dans un précipice pour empêcher ſon maître de s'y jetter, il ſe caſſa une jambe; ainſi il étoit borgne & boîteux; d'ailleurs, ſa taille ni ſa figure n'étoient pas avantageuſes, mais il avoit beaucoup d'eſprit & d'adreſſe, & connoiſſoit bien l'art de réuſſir dans une Cour, quelle qu'elle fût. S'étant embarqué pour ſuivre *Ladiſlas* à Naples, un coup de vent éloigna le bâtiment ſur lequel il ſe trouvoit, du vaiſſeau qui portoit le Roi, & il tomba entre les mains des corſaires Mahométans qui

rodoient sur la Méditerranée : il fut fait esclave ; & conduit en Barbarie, où il fut vendu à des Arabes, qui l'emmenerent jusques au fond des déserts de l'Afrique. Là, le sort le plaça auprès d'un petit Roi, apparemment Mahométan ou Idolâtre, dont il fut d'abord chargé de garder les chameaux ; mais ayant été bientôt reconnu pour avoir du mérite, & être capable d'emplois plus importans, *Zegzeb* (c'étoit le nom du Souverain du pays) en fit son favori, son confident & son Visir, sans que nous puissions trop dire ni savoir à quel point ce poste étoit agréable dans un pareil Empire : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'*Elizeo* le remplit assez long temps. Au bout de quelques années, le Roi Africain mourut ; l'usage étoit dans ce pays-là, que l'on égorgeoit & que l'on enterroit avec le Monarque tous ceux qui avoient rempli les premiers emplois auprès de sa personne. Le Visir Italien pouvoit difficilement se soustraire au coup qui le menaçoit ; mais comme, (eût-il dû le subir) il n'avoit pas de meilleur parti à prendre que celui de faire bonne contenance ; il se conduisit en courtisan également adroit & zélé : il harangua le

conseil & la nation assemblés. *Seigneurs & peuples*, leur dit-il, *je m'estimerois trop heureux de suivre mon maître dans l'autre monde; mais vous voyez qu'étant borgne & boiteux, & d'une complexion très-délicate, je ne peux pas lui rendre des services aussi utiles que d'autres Seigneurs qui sont ici grands & bien faits, & qui, marchant bien, & se servant de leurs deux jambes, seront arrivés auprès de lui bien plutôt que moi. Je ne suis bon là-bas que pour la conversation, & pour lui apprendre des nouvelles des Etats qu'il vient d'abandonner. Vous devez élire un Roi après la cérémonie de ses funérailles, dans lesquelles les grands Officiers de sa défunte Majesté doivent représenter? Je leur laisse la gloire d'y remplir leurs fonctions; pour moi, je me borne à celle de courier & de nouvelliste. Quand vous aurez choisi un nouveau Roi, j'irai l'apprendre à son prédécesseur; & permettez-moi de vous dire, par occasion, quelles qualités doit avoir votre futur Monarque...* En même-temps, il dit de si belles choses sur ce dernier article, que l'assemblée, non-seulement lui accorda sa demande; mais que, lorsque le Roi & tous ses grands Officiers furent enterrés, il réunit les suffrages

de la nation entiere, & fut élu Roi. On envoya un simple Negre en donner avis à son ancien maître; & *Elizeo* occupa long-temps le trône avec une gloire qui rejaillit encore sur la maison de *Bolognini*, qui subsiste toujours en Italie, & qui a donné plusieurs Cardinaux à l'Eglise Romaine.

Soixantieme Nouvelle de Sabadino.

Il y avoit dans la ville de Ravennes, un jeune homme aimable, nommé *Malateſta Carboneze*. Il avoit eu le bonheur de plaire à une fille charmante, & de noble famille, nommée *Lelia de Fiori*. Mais cette Demoiselle étoit tyrannisée par ses parens, qui, trouvant l'alliance de *Malateſta* peu avantageuse parce qu'il n'étoit pas riche, mettoient à leur commerce un obstacle continuel. Les amans trouverent cependant moyen, non seulement de se voir plusieurs fois avec mystere, mais de se marier en secret. Hélas! cette union ne put pas être si long-temps cachée, que les parens de la Demoiselle n'en fussent informés. Ils entrerent aussi-tot dans la plus grande colere, traduisirent en Justice le malheureux *Malateſta*;

l'accuſerent de rapt & de ſéduction ; & le firent mettre en priſon comme coupable d'avoir abuſé de l'innocence de leur fille. Celle-ci fut au déſeſpoir en apprenant le danger où étoit ſon amant ; mais elle fut bientôt forcée de s'occuper d'elle-même. *Meſſer Paolo*, ſon pere, l'enferma dans une maiſon de campagne, où rien ne lui manquoit, à la vérité, que la liberté & le plaiſir de voir ſon amant & de s'entretenir avec lui : du moins s'occupa-t-elle beaucoup des moyens de le tirer de ſa priſon. Ce ne fut pas ſans peine & ſans dépenſe qu'elle y réuſſit ; mais par le moyen d'un domeſtique fidele, & en ſacrifiant une partie de ſes pierreries & de ſes bijoux, elle fit gagner le geolier, qui, avant que l'inſtruction du procès fut achevée, ouvrit la porte des priſons à *Malateſta*. Le confident de ſa maîtreſſe le conduiſit juſqu'à la mer, & le fit embarquer ſur un bâtiment Génois, qui le tranſporta à Gênes même, où la tendre & généreuſe *Lelia* lui fit dire qu'elle le joindroit bientôt. *Malateſta* lui fit témoigner la plus vive reconnoiſſance, & lui proteſta qu'il ne s'occuperoit que d'elle

jusqu'à ce qu'elle y fut arrivée. Mais il ne tint pas parole, comme nous le verrons dans un moment. Pour *Lélia*, après avoir mis son amant en sûreté, elle songea à s'y mettre elle-même, & elle y parvint : on lui fournit des habits d'homme, & elle trouva des guides qui, après qu'elle eût quitté la maison paternelle, lui firent faire le long trajet qu'il y a par terre, de Ravennes jusques à Gènes. Elle y arriva sous le nom de *Clarino*; se logea dans une bonne auberge; & l'on juge bien que son premier soin fut de s'informer de son cher *Malatesta*. Elle apprit que, graces à ses bontés, il étoit heureusement arrivé à Genes en bon équipage, & sur le pied d'un Gentilhomme étranger, fait pour être admis en bonne compagnie; & qu'effectivement il avoit fréquenté les assemblées, mais qu'il n'avoit pas tardé à y faire une connoissance dangereuse; c'étoit celle d'une fameuse & séduisante coquette nommée la *Signora Lamia;* il s'étoit attaché à son char, & ne la quittoit plus. L'on peut penser combien une pareille nouvelle fut désagréable à *Lélia*; cependant, après avoir passé un jour & une nuit à pleu-

rer, elle prit son parti, & résolut de chercher son infidele & de le confondre. Son déguisement en homme, & les soins qu'elle avoit pris pour changer tout-à-fait la couleur de ses cheveux & de ses sourcils, & même de son teint, lui persuaderent qu'elle pouvoit se produire devant *Malatesta* même, sans en être reconnue. Elle se fit donc présenter dans toutes les assemblées sous le faux nom de *Clarino*, & ne tarda pas à y rencontrer la coquette *Lamia*; elle s'approcha d'elle, lui fit la cour, lui dit des choses les plus obligeantes; enfin, hasarda de lui faire tenir une lettre dans laquelle elle lui demandoit un rendez-vous; & si elle ne l'obtint pas à la premiere proposition, du moins lui fut-il accordé à la seconde. *Malatesta*, qui s'étoit apperçu des premieres agaceries sans pouvoir y mettre obstacle, avoit pris ses précautions pour veiller aux suites qu'elles pourroient avoir; il avoit gagné la suivante de *Lamia*, qui l'avertit à temps & des deux lettres reçues, & de la réponse favorable qui avoit été faite à la derniere. Le perfide Ravennois résolut d'attaquer son rival au moment où il

voudroit entrer dans la maiſon de ſa maîtreſſe. Ce n'étoit pas à quoi s'attendoit *Clarino*, qui comptoit, au contraire; profiter du rendez-vous pour s'expliquer & ſe faire connoître de *Lamia;* mais ſon ancien & indigne amant ne lui en donna pas le temps : elle étoit prête à donner le ſignal convenu, pour qu'on lui ouvrît la porte du jardin de la belle Génoiſe, lorſque *Malateſta*, ſortant de derriere un amas de pierres, fondit ſur lui l'épée à la main, & ſans lui donner le temps de ſe mettre en garde, bleſſa mortellement le faux *Clarino*. Il cherchoit à s'échapper, lorſque la garde de police paſſant par-là, arrêta & enleva l'aſſaſſin & le mourant. On les tranſporta chez le Juge, où la malheureuſe *Lélia* n'eut que le temps de ſe faire reconnoître. La honte & le déſeſpoir de ſon ingrat amant furent extrêmes; il dit les choſes les plus touchantes, & telles qu'une pareille ſituation devoit lui en inſpirer; enfin, il vit ſa maîtreſſe & ſa bienfaitrice expirer à ſes yeux. On l'empêcha de ſe percer le cœur; & il ſe retira dans l'ordre le plus auſtere de la Chrétienté. *Lamia* elle-même, qui apprit toute cette hiſtoire, ſentant dans quels malheurs ſa coquet-

terie avoit plongé ces amans, se convertit & se fit Religieuse.

Sabadino est le dernier des Nouvellistes Italiens qui aient écrit dans le quinzieme siecle; & *Agnolo Firenzuola* est le premier du seizieme. Cet Auteur est connu par bien d'autres Ouvrages que ses Nouvelles, dont il n'a composé que dix, en tout. Il étoit de Florence, fut Abbé régulier, & Général de Vallonbreuse. Mais ses ouvrages ne se ressentent point du tout de son état. Il convient d'avoir composé ses Nouvelles pour amuser une maîtresse qu'il avoit en 1523, & qui demeuroit dans un joli petit château auprès de Florence, nommé *Pazzolatico*. Il y a, dans ses poésies & dans ses discours en prose, des choses fort gaillardes & fort hardies. Sa traduction de *l'Ane d'or d'Apulée*, & ses Comédies ne sentent point du tout l'Auteur Religieux. Il faut croire, charitablement, qu'il se repentit de n'avoir pas plutôt écrit sur la Théologie. Nous n'apprenons qu'il étoit docteur en cette science que par son épitaphe : il mourut à Rome en 1541.

Après avoir parlé de ses Nouvelles, nous reviendrons un moment sur ses autres Ouvrages. Tous ont le mérite du

ſtyle, & ſont cités par *la Cruſca* comme des modeles du plus pur & du meilleur langage Toſcan.

Des dix Nouvelles de *Firenzuola*, l'Auteur du *Novelliero Italiano* n'en rapporte qu'une ſeule, & nous croyons devoir préférer à celle-là une autre, qui eſt la premiere de toutes.

Nicolo des Albizzi, Gentilhomme Florentin, s'étant embarqué pour aller à Valence en Eſpagne, arranger des affaires de famille, fut pris par des corſaires Barbareſques & conduit à Tunis. Ayant été livré en qualité d'eſclave, au Roi de ce pays-là, ce Prince Mahométan le prit d'abord en grande affection. Le Gentilhomme Italien, qui avoit eu une excellente éducation, & qui poſſédoit tous les talens poſſibles, faiſoit pour lui plaire, de la muſique : le Monarque en fut ſi enchanté, qu'il voulut donner ce divertiſſement à ſes femmes : la plus belle d'entre elles, & celle qui tenoit le premier rang, trouva le muſicien encore plus agréable que ſes airs : elle ne put lui cacher ſa paſſion, & lui fit propoſer, par une eſclave qui lui étoit abſolument affidée, de ſe livrer entiérement à lui, d'abandonner ſon pays & ſa religion, & de ſe refugier avec

lui en Europe. *Nicolo* qui n'avoit aucune passion dans le cœur, trouva cette occasion de regagner sa patrie avec une belle Dame, la plus heureuse & la plus agréable du monde ; & après s'être bien assuré de la possibilité de l'exécution, il accepta la proposition. L'amoureuse Tunisienne avoit si bien pris ses mesures, qu'ils s'échapperent heureusement, & arriverent en Sicile, *Albizzi* y fut d'abord très-bien reçu du Vice-Roi, avec qui sa famille avoit eu des relations depuis long-temps. Il s'établit à Palerme avec la belle fugitive, qu'il épousa, & à qui il donnoit, avec raison, toutes sortes de preuves d'attachement & de reconnoissance. Mais le Roi de Tunis ayant découvert le lieu de leur retraite, les fit redemander avec de grandes menaces ; & l'on eût été forcé de les rendre, s'ils ne se fussent promptement enfuis. Ils coururent même encore un danger plus pressant. Les vaisseaux Tunisiens chargés de les enlever, furent avertis de leur départ, coururent sur eux, & les attraperent. La résistance que voulut faire leur petit bâtiment, fut inutile, ils furent pris, & auroient été remis entre les mains du Prince Barbaresque, qui probablement

bablement eût exercé sur eux une cruelle vengeance, si une tempête affreuse, mais favorable dans la circonstance où ils se trouvoient, ne fût venue à leur secours. La description de cette épouvantable orage, est généralement estimée par les Littérateurs Italiens, & citée par *la Crusca* avec éloge & complaisance. On croit y entendre le sifflement des vents, le craquement des pieces du vaisseau, le bruit des vagues qui le frappent de tous les côtés, & qui sont prêtes à l'engloutir, les cris des femmes effrayées, le désordre de l'équipage qui ne peut plus manœuvrer, les prieres ferventes des matelots & des esclaves, dont les uns invoquent *Mahomet*, & les autres tous les Saints du Christianisme; tout cela est peint avec beaucoup de chaleur. On admire, sur-tout, les discours que tiennent, au milieu de cette affreuse situation, l'amoureux *Nicolo*, la tendre *Fatime*, son épouse, & un ami commun qui leur a rendu de grands services, & qui se croit sur le point de périr avec eux dans les flots de la mer Méditerranée, ou dans l'esclavage en Barbarie. Enfin, le vaisseau Tunisien périt, tout l'équipage Barbaresque est perdu, mais

les trois personnages intéressans de cette Nouvelle, *Nicolo*, *Fatime* & leur ami, se sauvent sur les côtes de Toscane, & arrivent à Livourne. *Albizzi* étoit bien là en pays de connoissance : il n'eût pas plutôt donné avis de son arrivée à sa famille, qu'elle s'empressa de venir au-devant de lui ; on le ramena dans sa patrie, où il vécut heureux & tranquille avec *Fatime*. Ils avoient perdu toutes leurs richesses ; mais *Nicolo Albizzi* étoit en état de s'en passer ; il leur restoit un ami fidele, & ils n'avoient plus rien à craindre du Roi de Tunis.

Telle est la premiere & la seule Nouvelle de l'Abbé *de Vallonbreuse*, que nous avons jugée assez honnête pour être présentée à des Lecteurs François : les autres sont d'une telle force, que les Italiens (qui ne sont pas ordinairement si délicats que nous en fait de Contes & de Nouvelles,) les ont reprochées au Pere *Agnolo Firenzuola*. Les Héros en sont souvent des Moines & des Religieuses ; cependant le *Concile de Trente*, ni la *Congrégation de l'Index*, n'ont point prémuni les fideles contre la lecture de ces Nouvelles. Comme elles sont bien écrites, les Ecclésiastiques même les lisent,

sans difficulté, en Italie. La sixieme, qui est celle que le *Novelliero Italiano* a choisie de préférence aux neuf autres, n'est effectivement point orduriere dans les détails, mais elle ne peut nullement intéresser, puisque l'Héroïne est une méchante créature qui ruine un jeune homme, l'abandonne ensuite, le croyant sans ressource, le chasse de chez elle, le rappelle quand elle le croit mieux dans ses affaires, le trahit encore pour un autre, est assassinée par ce même amant qu'elle a joué si long-temps; & celui-ci obtient sa grace, en prouvant que celle qu'il a tuée ne méritoit pas de vivre.

Les dernieres sont écrites avec moins de soin & d'élégance que les premieres, le style n'en est pas si pur : on y trouve beaucoup de mots patois-Florentins.

Ces nouvelles nous ont donné occasion de lire le reste des Œuvres de *Firenzuola* : qu'on nous permette d'en dire quelque chose, ne fût-ce que pour varier le genre de nos Extraits, & nous donner lieu de faire quelques remarques littéraires utiles pour fixer le jugement que l'on peut porter en France de la plupart des Auteurs Italiens qui ont écrit, tant

en prose qu'en vers, dès le quinzieme siecle.

Pendant long-temps les différens morceaux qui composent les Œuvres de *Firenzuola*, ont été regardés comme rares, & ont été recherchés & payés fort chers; mais ce seroit à présent une duperie que d'acheter à grand prix des originaux dont nous avons de parfaites copies dans l'édition des Œuvres de *Firenzuola*, publiée en 1763 à Florence, en 4 parties, qui se relient en 2 volumes *in*-8°. Elles consistent dans *les discorsi de gli animali*, especes de fables, dans lesquelles il a rassemblé des exemples de l'instinct des animaux, des remarques d'histoire naturelle, & quelques moralités. Il y a des traits assez curieux. On trouve ensuite des discours amoureux & galans, mélés de prose & de vers, & entre autres, de quatre chansons qui sont très-jolies & très-agréables, dans la langue maternelle de l'Auteur, mais qui ne peuvent pas se rendre en François, parce que le mérite de cette poésie n'est point dans aucun trait d'esprit, mais dans le choix des termes & des expressions propres à rendre ces idées galantes qui y sont renfermées.

Viennent enſuite les huit premieres Nouvelles dont nous avons parlé, les deux dernieres, qui ne ſont point dans les anciennes éditions du *Firenzuola*, étant ajoutées par forme de ſupplément tout à la fin du dernier volume de la derniere édition.

L'article ſuivant contient un petit morceau intitulé *de l'expulſion des lettres inutiles de l'alphabet dans la langue Toſcane.* C'eſt un petit ouvrage grammatical, qui a certainement ſon mérite.

Le reſte de la premiere partie eſt rempli par deux dialogues ſur la beauté des femmes. L'Auteur les a dédiés aux Dames & aux Demoiſelles de Prado en Toſcane. Il y a dans cet ouvrage beaucoup d'eſprit & de galanterie ; il ſuppoſe, d'ailleurs, des connoiſſances dans la géométrie ; l'art du deſſin, la phyſionomie, & même l'antiquité. Il y a quelques remarques tout-à-fait ſingulieres. Nous conſeillons à ceux qui entendent l'Italien de le lire, il y trouveront des traits inſtructifs, & d'autres amuſans.

La ſeconde partie eſt entiérement remplie par la traduction de l'*Ane d'or d'Apulée.* Le *Boyardo* avoit déja traduit

cet ouvrage ; mais cette traduction - ci passe pour meilleure. Elle a une particularité rémarquable, c'est que le traducteur n'y fait point, comme tous les autres, parler ni *Apulée* ni *Lucien*, qui est le véritable Auteur; mais que c'est *Agnolo Firenzuola*, Moine de Vallombreuse, qui parle, comme si tout ce qu'il raconte lui étoit vraiment arrivé à lui-même. On est bien étonné d'entendre un Religieux Italien conter la transformation en âne, & d'autres aventures ridicules, extravagantes & gaillardes, comme s'il en étoit lui même le Héros. Au reste, cette traduction est mieux écrite & plus estimée, pour le style, que celle du *Boyardo*. En tout, c'est-là le grand mérite de tous les ouvrages de notre Auteur. Il a eu lieu de le mettre dans tout son jour, en publiant cette traduction; l'Episode de *Psyché* méritoit surtout, d'être écrite par sa plume. Au reste, quiconque ne saura pas, ou voudra se rappeller ce que c'est que l'*Ane d'or d'Apulée*, peut avoir recours au premier de tous nos Volumes, qui parut au mois de Juillet 1775.

Les deux dernieres parties des Œuvres de *Firenzuola*, contiennent ses poésies &

ſes deux comédies. Les premieres ſont de deux eſpeces : il y en a de galantes & de comiques. Les galantes conſiſtent en Sonnets, Stances, Chanſons & Elégies, & en quelques petits Poëmes traduits ou imités du Grec & du Latin. L'on voit que l'Auteur s'eſt attaché principalement à imiter *Pétrarque*, en travaillant dans le goût des Chanſons, des Sonnets & des triomphes de ce pere de la Poéſie amoureuſe Italienne : nous oſons aſſurer que *Firenzuola* eſt un digne imitateur de *Pétrarque*, & qu'il l'égale, ſi même, à quelques égards, il ne le ſurpaſſe ; car nous avons cru remarquer plus d'eſprit dans quelques-unes des Poéſies de *Firenzuola*, que dans la plupart de celles de ſon maître.

Quant aux vers que *Firenzuola* a faits dans le genre comique & ſatyrique, ils conſiſtent dans une couple de Satyres, & dans quatre ou cinq *Capitoli* ou petits Diſcours en vers ſur différens ſujets plaiſans. Ces derniers ſont compris dans le grand Recueil des Poéſies Italiennes du genre *berneſque*, que nous appellons en François *burleſque*. A la tête de ce Recueil ſont les Poéſies de *Berni*, qui a donné ſon nom au genre, enſuite celles de pluſieurs

Auteurs, & enfin les Discours comiques de *Firenzuola*, tels que celui à la louange des cloches, la Complainte sur la mort d'une chouette, la fameuse Chanson à la louange de la saucisse, qui fut imprimée à part dès 1545, avec un commentaire, par un Académicien de Florence, qui prenoit le nom de *Grappa*. Comme ce Commentaire n'est point imprimé dans les dernieres éditions des Œuvres de *Firenzuola*, c'est le seul de tous ses ouvrages qui soit resté rare. On ne conçoit guere comment un si ridicule ouvrage, qui ne contient pas plus de 80 Vers, a pu produire un aussi grand Commentaire. Il faut qu'il soit dans le goût du Commentaire François sur la Chanson de *Matanasius*. Nous serions moins étonnés qu'on eût commenté un autre morceau de poésie facétieuse de *Firenzuola*, à la louange du *saint bois*, ou *bois de Gayac*. Cette piece fournit des Anecdotes curieuses sur une maladie nouvellement connue en Europe lorsque, l'Auteur écrivoit.

Les deux Comédies de *Firenzuola*, l'une intitulée : *Lucidi*, du nom des deux principaux personnages, & l'autre *la Trinuzia*, mériteroient peut-être plus

que tout le reste de ses ouvrages, d'être traduites en François : ce sont deux des plus anciennes Comédies du Théatre Italien, puisqu'elles ont été composées avant 1540. *Firenzuola* les fit en prose, & on les a depuis mises en vers. Le fond des *Lucidi* est le même sujet que celui des *Ménecmes* de *Plaute ;* mais *Firenzuola* l'a accommodé aux mœurs d'Italie de son temps. Il y a des scenes très-comiques, des traits tout-à-fait plaisans, & qui ont passé successivement dans la bouche de tous les Arlequins d'Italie.

La *Trinuzia* est une piece d'une intrigue plus neuve & assez compliquée; elle renferme aussi des scenes de valets assez plaisantes, & un docteur bête, ridicule, qui a peut-être servi de modele à ceux qui ont été introduits ensuite sur le Théatre Italien. Nous n'avons pu découvrir d'où vient le titre de *Trinuzia* que porte cette piece, car ce n'est point un nom de personnage.

Voilà tout ce que nous avions à dire sur les productions du Pere *Agnolo Firenzuola*, presque toutes très-agréables à lire pour ceux qui possédent bien la langue Italienne, mais très-difficiles à

traduire en François. En les lisant, il faut se rappeler dans quel siecle vivoit l'Auteur, & oublier quel étoit son état.

Après la nouvelle unique de *Firenzuola*, le *Novelliero Italiano* nous en donne encore une seule, dont l'Auteur s'appelloit *Luigi da Porto*, & n'a fait que cet ouvrage, & quelques petites Poésies: il étoit ami du fameux Cardinal *Bembo*, que l'on croit qui a pu y travailler lui-même. Il paroît, par les lettres du Cardinal, que *Louis de Porto* étoit mort en 1531. Au reste, cette Nouvelle est très-fameuse & très-connue, puisque c'est celle de *Roméo & Juliette*. On la retrouve parmi les histoires tragiques de *Bandello*, & elle est la neuvieme du second volume; mais le véritable Auteur est, comme nous venons de le dire, *Luigi Porto*. Tout le monde sait que *Shakespéar* en a fait le sujet d'une de ses plus belles Tragédies; & c'est d'après cette piece Angloise que M. *Ducis* a composé une Tragédie Françoise qui a été jouée avec succès en 1772. L'histoire de *Roméo & Juliette* a été traduite en notre langue, comme étant de *Bandel*, par *Boistuau*, dit *Launay*. On la trouve dans un Recueil d'histoires tragiques, commencé par cet ancien Auteur,

continué par *Belleforêt*, & imprimé à Lyon, 1564, en 7 volumes *in*-16. Elle forme la troiſieme du premier tome, mais elle y eſt traduite ou extraite très-plattement, en langage gaulois, & peu capable de plaire dans ce ſiecle-ci. En 1752, cette même hiſtoire parut dans le *Mercure* beaucoup plus abrégée & mieux écrite, ſous le titre *des Effets de la haine*, ou *les Epoux malheureux*; l'année ſuivante, M. *Feutry* s'en déclara l'Auteur, & en forma le premier article du ſecond tome d'un choix d'hiſtoires en 4 petites parties, qu'il publia. Comme ce petit morceau nous a paru bien fait, bien écrit, & qu'il eſt court, nous n'héſitons pas à le placer ici, pour rappeller à nos Lecteurs une Nouvelle auſſi intéreſſante

Les Effets de la haine, ou *les Epoux malheureux*.

Les deux familles les plus puiſſantes de Véronne, celle des *Capulet* & celle des *Monteſche*, ſont peut-être moins connues encore par leur grandeur & par leur ancienneté, que par leur haine reſpective, & par leur malheurs.

Ces familles n'ont cependant pas tou-

jours été diviſées; elles ont meme été liées intimement; mais l'ambition commença à les ſéparer, & l'amour acheva de les déſunir.

Avant leurs premieres diviſions, le mariage de *Roméo*, fils du chef de la famille de *Monteſche*, étoit projeté avec *Juliette*, fille de celui des *Capulets*; leur éducation étoit conforme à ce projet. Ils réuniſſoient tant de charmes & d'agrémens, qu'indépendamment des vues de leurs familles, la nature ſeule les eût forcés de s'aimer. Auſſi l'amour qu'ils s'inſpirerent fut-il extrême. Avant que de pouvoir développer leurs ſentimens, dans cet âge où l'on s'occupe de mille objets futiles, ils reſſentoient déja cette fureur de paſſion qui ſemble demander un eſprit réfléchi ou fatigué des frivolités du monde.

Le ſoin de la parure, la coquetterie, ſi commune aux jeunes perſonnes, n'occupoient point *Juliette* : le goût des ſpectacles, le tourbillon du monde, ne diſtrayoient point *Roméo* : leur ſeul plaiſir étoit de ſe voir; il devenoit plus vif en devenant plus fréquent; leur amour augmentoit avec l'âge; & plus leur ef-

prit se formoit, plus ils trouvoient de raisons de s'aimer.

Le temps étoit arrivé où les idées se développent, où l'on sait ce que c'est que l'amour : *Roméo* & *Juliette* connoissoient toute la vivacité de leurs sentimens, & ils n'en étoient point effrayés : *Juliette* ne rougissoit pas d'aimer, *Roméo* ne cachoit point ses feux ; ils savoient que leur amour étoit approuvé par leurs parens.

Ce fut dans ce moment, où leur passion avoit acquis le degré le plus vif & où ils s'attendoient à la voir satisfaite, que le pere de *Juliette* desira une place qui fut accordée à *Montesche* : les deux rivaux devinrent bientôt ennemis ; & *Capulet* étoit un ennemi irréconciliable : il ne garda aucun ménagement avec son rival, & son premier soin fut de rompre le mariage de *Roméo* avec *Juliette*.

Il la destina au Comte *Paris*, homme dur, soupçonneux & jaloux. C'étoit allier le crime à la vertu. Mais *Capulet* ne cherchoit plus, dans l'alliance de sa fille, qu'un ennemi de *Montesche ;* & le Comte s'étoit toujours hautement déclaré contre lui & contre son fils.

Quel événement cruel pour *Roméo*,

& pour *Juliette* ! Le monde n'avoit jamais eu d'attraits à leurs yeux ; leur cœur n'avoit été ouvert qu'à l'amour ; leur esprit n'avoit été employé qu'à exprimer leurs sentimens : ils perdoient tout en se perdant.

Juliette ne connoissoit de l'amour que cet épanchement heureux, cette douce satisfaction de voir ce qu'on adore ; n'ayant jamais été contrariée, elle n'avoit jamais travaillé à obtenir de l'empire sur elle-même ; son caractere, tendre & tranquille, devint tout-à coup violent & emporté ; elle ressentit toutes les fureurs de l'amour ; les sentimens les plus contraires entrerent dans son cœur ; les parties les plus extrêmes ne lui parurent que légitimes ou faciles.

Dans cette disposition d'esprit, *Juliette* alla trouver son amant... » *Roméo*, » lui dit-elle, si vous croyez que les an» nées, les larmes, les réflexions, la » nécessité même, soient capables de » m'effacer de votre cœur, si vous croyez » m'oublier un jour, je viens vous de» mander la mort. Mais si vous pensez » que vos ennemis, ni les temps, ni les » souffrances ne puissent éteindre votre » amour, unissez-vous à moi par les liens

» les plus forts & les plus sacrés; que les » sermens, que la Religion m'assurent, » de vous à jamais; que des engagemens » solemnels s'opposent pour toujours à » la tyrannie de nos parens; que la mort » seule puisse nous séparer «.

» Oui, lui dit *Roméo*, les sermens » que je vous ai faits cent fois, je les » confirmerai devant un autre Dieu que » l'amour. Soyons unis par des liens res- » pectables; jurons sur les Autels de » nous aimer toujours; que Dieu soit » témoin de nos sermens «.

» Suivez-moi, *Juliette*, poursuivit-il, » allons trouver le Pere *Laurent*; dans la » situation affreuse où nous sommes, ses » conseils & ses secours nous sont né- » cessaires. Vous connoissez l'attachement » & les ressources de l'homme à qui je » vous propose de vous adresser : il a » pris soin de notre enfance; qu'il soit » le dépositaire de nos secrets, qu'il soit » notre guide. Accoutumé à trouver » dans notre ame la douceur, l'innocen- » ce : la joie, qu'il y découvre actuelle- » ment le trouble & le désespoir «.

Juliette suivit *Roméo*; ils allerent au Monastere de St. François, trouver le Pere *Laurent* : instruit de leurs mal-

heurs, il devina aiſément ce qui les amenoit chez lui.

Vous ſavez, dit-il, à *Roméo*, l'attachement inviolable que j'ai pour vous; je dois à vos familles le crédit que j'ai dans Véronne; mais ſi je me rappelle avec plaiſir les obligations que j'ai à *Monteſche*, les ſervices que m'a rendus *Capulet* me ſont à charge; la hauteur de ſon caractere m'a toujours révolté; & dans la derniere affaire qui a diviſé vos peres j'ai décidé le Prince de *Véronne* en faveur de *Monteſche;* ſon rival l'ignore : il me croit même dans ſes intérêts; mais ſi je le ménage, c'eſt pour vous être utile.

Vous pouvez, l'être, lui dit *Juliette;* vous pouvez, d'un ſeul mot, en donnant ma main à *Roméo*, empêcher qu'elle ne ſoit jamais au Comte *Paris.*

Juliette, lui dit le Pere *Laurent*, l'amour que vous avez pour *Roméo* n'eſt pas un crime : c'en ſeroit un que de l'éteindre. J'approuve la diſpoſition où vous êtes, & je vais vous unir à lui. Que cette cérémonie auguſte fortifie dans votre ame les ſentimens que vous avez; qu'elle vous donne du courage contre les perſécutions que vous aurez à eſſuyer.

Ils suivirent le Pere *Laurent*. Cet homme hardi & ambitieux, ne craignoit point les démarches les plus hasardées. Il prévoyoit le crédit prodigieux que *Roméo* acquéreroit un jour dans l'Etat; & il vouloit se rendre nécessaire à un homme qui pouvoit servir l'ambition de son Ordre & la sienne. Il haïssoit *Capulet*, & plus encore le Comte *Paris*. Ces motifs le déterminerent : peut-être aussi espéroit-il, par cette alliance, pouvoir rétablir un jour la paix entre ces deux maisons. Quoi qu'il en soit, malgré le risque qu'il pouvoit courir, il maria *Juliette* à *Roméo*.

Leur joie fut extrême; elle leur ferma un moment les yeux sur l'avenir. *Juliette* s'abandonna sans réserve à son amant. Elle donna à l'amant le plus tendre la preuve de l'amour le plus fort; & ce fut au moment d'être séparés, qu'ils trouverent de nouvelles raisons de s'aimer éternellement.

Il n'y avoit pas de liens que *Juliette* ne voulût prendre, point de sacrifices qu'elle ne fût déterminée a faire pour s'attacher plus fortement ce qu'elle aimoit avec fureur.

» Pour m'assurer de vous, mon cher

» *Roméo*, que puis-je faire, disoit » *Juliette*? Je suis sûre de mon cœur, je » ne dois pas craindre votre inconstan- » ce; mais je crains plutôt que votre » douleur ne vous arrache à moi & au » monde.

En effet, son amant, pénétré de l'horreur de s'éloigner d'elle, étoit plongé dans le plus grand accablement; ses paroles avoient peu de suite, & le trouble de son ame paroissoit dans toutes ses actions.

» *Juliette*, lui dit il, vous voyez ma » douleur; sans doute elle est extrême, » & peut-être que la mort est le seul » secours qui me reste. Mais puis-je de- » sirer de perdre la vie au moment où » elle m'a paru si précieuse? Puis-je dis- » poser de mes jours? Ils ne sont plus à » moi; c'est à vous d'en prolonger le » cours, ou d'en hâter la fin. Dois-je » me croire malheureux, dès que je suis » aimé de vous? *Juliette*, je vous adore; » mais je tremble que votre amour ne » vous soit fatal: c'est pour vous seule » que je frémis. Je voudrois pouvoir » sacrifier mon repos pour assurer le » vôtre; & c'est vous qui sacrifiez tout » pour moi. Eh quoi! l'amour le plus

» tendre ſera donc le plus malheureux! » que cette idée m'accable, *Juliette* ! «.

» Je vous aimerai toujours, répon- » dit-elle : ne vous occupez que de l'i- » dée de poſſéder mon cœur, je vous » le conſerverai. Repoſez-vous ſur moi » du ſoin de faire naître les occaſions » où je pourrai vous voir... Elle le » quitta, & chargea le Pere *Laurent* de » le tranquilliſer.

La douleur qu'il avoit renfermée pour ne pas allarmer ſon amante, éclata dès qu'elle fut partie. Les expreſſions les plus fortes firent connoître l'agitation de ſon ame. *Roméo* ne voyoit dans l'avenir que des ſujets de déſeſpoir; la mort étoit le ſeul terme qu'il enviſageoit à ſes malheurs. Le Pere *Laurent* en fut effrayé; cependant il le calma un peu, en lui promettant de ſervir vivement ſon amour, & de lui donner des nouvelles de *Juliette*, tous les jours qu'il ne pourroit lui faciliter les moyens de la voir.

La haine des *Capulets* & des *Monteſche* avoit diviſé la ville en deux partis; elle produiſoit une agitation ſi violente dans les eſprits, qu'on pouvoit craindre que l'Etat n'en fût renverſé. Il

y avoit tous les jours des combats entre les parens de ces familles diviſées ; ce qui obligea *Laſcala*, Prince de Véronne, de défendre toutes voies de fait, ſous peine de perdre la vie.

Cette défenſe arrêta quelque temps la fureur des combats ; mais un jour que *Monteſche* ſe promenoit avec *Mercutio*, un de ſes parens, ils apperçurent *Thibalte*, homme emporté, & qui ne cherchoit qu'à ſignaler ſa haine contre les ennemis de *Capulet* ſon couſin. *Monteſche* vouloit l'éviter ; mais *Thibalte* le joignit, & lui demanda ſi ſon fils *Roméo* n'oſoit plus ſe montrer devant lui ?... Il ne vous craint point, lui dit *Monteſche ;* mais il évite avec prudence toutes les occaſions qui pourroient renouveller nos querelles. En vérité, *Thibalte*, il eſt temps de les terminer ; l'amitié ne peut-elle pas ſe rétablir entre les *Capulets* & moi ? Je vois avec horreur les ſuites de nos diviſions : faiſons ceſſer une haine qui n'a déja que trop éclaté : portez de ma part, à *Capulet*, des paroles de paix.

La paix ! reprit *Thibalte ;* jamais elle ne ſera entre nous. Votre âge vous garantit des effets de ma colere, mais elle

va retomber sur *Mercutio*.... En même-temps il l'avertit de défendre sa vie; & ils commencerent un combat qui finit par la mort de *Mercutio*.

Roméo arriva pour être témoin de ce triste spectacle. Il attaqua *Thibalte* avec fureur, vengea la mort de son ami par celle de son ennemi.

Thibalte étoit un homme trop puissant dans l'Etat, pour que sa mort restât impunie. *Capulet* demanda vivement vengeance du meurtre de son cousin; il exigea que la loi fût exécutée.

Roméo fut obligé de se cacher. Désespéré de ce nouveau malheur, il alla consulter le Pere *Laurent*, & demanda à voir *Juliette*. Il raisonna avec lui sur les suites que son combat pourroit avoir. Ce Pere ne lui conseilla point d'attendre le jugement qui seroit prononcé, & lui proposa de se retirer à Mantoue, où il l'instruiroit exactement de tout ce qui se passeroit à Véronne. Il lui dit cependant qu'il pouvoit rester quelques jours dans le Monastere, & qu'il lui faciliteroit les moyens de voir *Juliette*. Mais cette tendre épouse, inquiete du combat de *Roméo*, entra dans le moment pour en sa-

voir le détail. Quelle satisfaction pour elle, de revoir son amant! Elle se précipita dans ses bras.... Ah! *Roméo*, que ce moment est doux, s'écria-t-elle! qu'il a été précédé de trouble & d'inquiétude! qu'il va être suivi d'amertume & d'horreur! Quel amour est plus grand que le mien?

Quel amour est plus malheureux! répartit *Roméo*. Je suis au momont de fuir & de vivre dans un lieu que vous n'habiterez point; mais n'approuvez pas le parti que me conseille le Pere *Laurent*? Non, il vaut mieux que je meure ici, puisque je ne vivrai certainement point lorsque je serai séparé de vous.

Roméo, répondit *Juliette*, dans l'état où nous sommes, pouvons-nous prendre un parti? oserions-nous faire un choix quand le trouble de nos sens nous aveugle & nous égare? Nous devons tout au Pere *Laurent*, puisque nous lui devons le bonheur d'être unis : abandonnons-nous donc, sans réserve, à ses conseils; croyez que je serai prompte à les suivre, & ferme à les exécuter.

Pour vivre avec vous, continua-t-elle, il n'y a rien qui me paroisse coûteux & impossible; les événemens ne sont que

ce qu'on veut qu'ils soient; la volonté & la constance les décident toujours. Rien ne balancera dans mon cœur, les sentimens que j'ai pour vous : je vous serai fidelle; je vous aimerai toute ma vie. Je vous quitte : venez ce soir chez moi; ma gouvernante, que j'ai mise dans mes intérêts, vous conduira dans mon appartement : venez; & que l'excès du plaisir que j'aurai d'être avec vous, me fasse oublier la grandeur de mes maux.

Juliette sortit & se retira chez elle. Son pere y entra un instant après; il lui apprit que son mariage étoit arrêté avec le Comte *Paris*. Il ne se fera jamais, lui dit fiérement sa fille; c'est en me conformant à vos ordres que j'ai donné mon cœur à *Roméo;* vous avez confirmé le serment que j'ai fait de l'aimer toujours: je ne le romprai point.

Capulet fut étonné de la résistance de *Juliette;* mais comme il savoit que *Roméo* alloit être comdamné à la mort pour avoir tué *Thibalte*, ou qu'il ne pouvoit s'y soustraire que par un exil perpétuel, il crut qu'il étoit inutile d'aigrir l'esprit de sa fille, & que l'impossibilité d'épouser *Roméo*, la décideroit bientôt en faveur du Comte *Paris*. Il la quitta pour

aller presser le Jugement qui devoit être rendu contre le fils de *Montesche*.

Juliette resta seule abandonnée à ses noires réflexions ; elle n'avoit pour elle qu'une volonté fixe & inébranlable, qui pouvoit, à la vérité, l'empêcher d'épouser *Paris*, mais qui ne lui donnoit aucun espoir d'être jamais réunie à *Roméo*. Les démarches qu'elle faisoit ne la conduisoient pas à un état heureux : elles l'éloignoient seulement d'un parti qu'elle regardoit comme le plus grand des malheurs.

Le Comte *Paris*, qui s'imaginoit que *Capulet* avoit disposé sa fille en sa faveur, entra dans ce moment ; mais il la trouva accablée de douleur. Il l'aimoit, ou plutôt il desiroit de contenter ses desirs & de s'allier à une grande maison. *Paris* étoit incapable d'aucune délicatesse, & *Juliette*, qui le connoissoit bien, n'entreprit point de le toucher ; elle lui dit qu'elle donnoit des pleurs à la mort de *Thibalte*, son cousin, & qu'elle étoit étonnée que dans un moment de douleur & de deuil, on s'occupât d'autres sentimens que de ceux de la tristesse ; qu'elle demandoit du temps

pour

pour essuyer ses larmes & pour se déterminer à un mariage auquel elle n'étoit point préparée.

Il faut plutôt le hâter, lui répondit le Comte. Les plaisirs qui suivront l'engagement que vous allez prendre dissiperont votre mélancolie. C'est donner assez de pleurs à la mort de *Thibalde*. Occupez-vous du soin de le venger. Mais peut-être, continua-t-il, pleurez-vous moins sa mort que vous n'en craignez les suites pour *Roméo*; c'est lui qui vous fait répandre des larmes. Je lis dans votre ame votre foiblesse & ma honte. La mort seule de mon rival pourra calmer mes inquiétudes. *Qu'il revienne ensuite me disputer votre cœur du fond du tombeau, où ma haine pour lui & mon amour pour vous vont le précipiter.*

Il sortit sur le champ pour exécuter ce cruel projet; il fit agir toute sa faction auprès du Prince de Véronne. La nécessité de faire un grand exemple, disposoit assez les Juges à servir son animosité; & il ne doutoit point que *Roméo* ne fût jugé selon la rigueur de la Loi.

Le Pere *Laurent*, qui en fut averti, & qui trembloit que *Roméo* ne fût dé-

couvert, lui dit qu'il alloit envoyer un courier à Mantoue, à un de ſes amis, pour le prévenir ſur ſon arrivée, & qu'il falloit qu'il partît le lendemain ſans différer. *Roméo* ne répondit rien ; il étoit accablé de l'idée d'abandonner *Juliette*, & de l'abandonner pour toujours.

Le Pere *Laurent* le laiſſa livré à ſes triſtes réflexions, & il alla trouver *Juliette* pour la prévenir ſur la conduite qu'elle devoit tenir avec *Roméo*. Il lui repréſenta la néceſſité de le déterminer à fuir; que ſa vie étoit expoſée aux plus grands dangers, s'il perſiſtoit à reſter à Véronne; qu'ainſi il falloit qu'elle employât le crédit qu'elle avoit ſur *Roméo*, afin de l'engager à partir pour Mantoue.

Juliette promit ce qu'on exigeoit d'elle, & en fondant en larmes elle attendit le moment de prononcer elle-même l'ordre barbare qui devoit la ſéparer de ſon époux. Il entra chez elle, & la trouva plongée dans le plus noir abattement. Ils ſe regarderent long-temps ſans pouvoir proférer un ſeul mot.

Roméo rompt enfin le ſilence : *Juliette*, lui dit-il, les momens que je dois regarder comme les plus doux de ma vie,

vont précéder des années de peines & de douleur. Je vous vois peut-être pour la derniere fois ! ne dois-je pas desirer de finir une vie, qui désormais, sera accompagnée d'amertume & de dégoût ? La mort est un bien ou un mal, selon que la vie est heureuse ou malheureuse ; elle est l'objet de mes vœux, dès que je perds l'espérance de vivre avec vous.

Pourquoi perdre cette espérance, lui dit *Juliette* ? Si vous avez la force de cesser de vivre en me perdant, croyez-vous que je n'aurai pas le courage de braver mes tyrans pour me conserver à vous ? Mon cœur y est plus résolu que jamais. Dissipez la frayeur que vous me causez ; mettez vos jours en sûreté ; fuyez-moi pour quelque temps, & je fuirai mes parens pour me rendre auprès de vous.

Roméo consentit à ce que *Juliette* exigea de lui. L'espérance qu'elle lui donna de tout sacrifier pour le rejoindre, le détermina à conserver des jours qui pouvoient devenir plus heureux ; ils passerent la nuit à se jurer un amour éternel, & à former mille projets pour se revoir bientôt.

Le jour qui parut, les obligea de se séparer. *Roméo* joignit le Pere *Laurent*, qui le fit partir sur le champ pour Mantoue, où il l'adressa à un Religieux de ses amis.

Le jugement qu'on prononça contre lui, suivit de près sa fuite; il fut condamné suivant la rigueur de la loi. *Capulet* & le Comte *Paris* allerent ensemble chez *Juliette*. Ils l'instruisirent de l'arrêt qu'ils avoient obtenu; le cruel *Capulet* ne laissa à sa fille que huit jours pour choisir ou d'épouser le Comte, ou d'être à jamais renfermée dans un couvent.

Juliette n'eut pas recours à des larmes qui n'auroient pas touché un pere dont elle connoissoit l'inflexibilité; elle demanda un temps plus long pour se décider, on le lui refusa; elle comptoit l'employer à ménager les moyens qui pouvoient la conserver à *Roméo*, & elle se hâta de se rendre chez le Pere *Laurent*, pour l'instruire de l'ordre tyrannique qu'elle venoit de recevoir, & pour prendre avec lui un parti aussi prompt que nécessaire.

Je viens pleurer avec vous, lui dit-elle; espérance, secours, tout est perdu pour moi..... Je sais tous vos malheurs,

lui dit le Pere *Laurent*; je sais que votre Pere veut être obéi, & qu'il aura recours à des partis violens, si vous refusez d'épouser le Comte *Paris*.

Ne me dites pas que vous êtes instruit, repartit *Juliette*, à moins que vous ne m'appreniez en même-temps le moyen de m'opposer à un ordre barbare : si votre longue expérience, si votre amitié pour moi, vous fournissent quelques ressources, hâtez-vous de me les communiquer, car je desire de mourir, si ce que vous allez me dire ne m'apporte point de secours.

Arrêtez, fille aimable, lui dit le Pere *Laurent*, j'entrevois une lueur d'espérance; si plutôt que d'épouser le Comte, vous avez la force de perdre la vie, sans doute que vous vous résoudrez à embrasser l'image même de la mort.

Il alla en même temps chercher une phiole, & la donnant à *Juliette* : retournez chez vous, lui dit-il; buvez cette liqueur; dès qu'elle coulera dans vos veines, un froid mortel, en apparence, saisira vos esprits, votre pouls ne battera plus, votre respiration sera interrom-

pue, les roſes de vos joues ſeront fanées, l'incarnat de vos levres ſera terni, vos yeux ſe couvriront des voiles de la mort; alors, à la maniere de notre pays, couverte de vos plus beaux ornemens, on vous portera dans le tombeau de vos ancêtres: quand la nuit ſera venue, j'irai vous délivrer d'un état ſi affreux, & ſi nulle crainte, nulle inconſtance, ne vous arrête, je vous conduirai bientôt auprès de votre époux; je vais l'informer du parti que vous allez prendre pour vous conſerver à lui.

Quelque effrayant que fût ce projet, il n'étonna point *Juliette*: ſon amour étoit trop grand pour que rien pût l'arrêter; elle s'enferma chez elle, & but ſans crainte la liqueur léthargique que lui avoit donnée le Pere *Laurent*. L'effet qu'il en avoit annoncé ſuivit bientôt la priſe de cette horrible boiſſon. Une pâleur mortelle couvrit le front & voilà les charmes de la belle *Juliette*; ſon corps devint froid, tous les ſymptômes de la mort parurent aſſurer à *Capulet* qu'il n'avoit plus de fille, & au Comte *Paris* qu'il n'avoit plus de maîtreſſe; l'un & l'autre lui donnerent des

larmes, peut-être sinceres, & chargerent le Pere *Laurent* des honneurs tristes qu'ils vouloient qu'on lui rendît.

Les précautions que cet homme intrigant avoit été obligé de prendre pour instruire *Roméo*, sans hasarder son secret, empêcherent que la lettre ne lui parvînt aussi-tôt que le bruit de la mort de *Juliette*. Je la verrai demain, dit-il, à celui qui lui apprit cette affreuse nouvelle. En effet, il partit pour Véronne avec un ami qui avoit été constamment le témoin & le confident de ses malheurs. Il alla tout de suite au tombeau des *Capulets*; & après avoir chargé son ami d'une lettre pour *Montesche*, par laquelle il l'instruisoit de son mariage & de son sort, il le pria de s'éloigner quelque pas, & de ne point l'interrompre, quelque bruit qu'il pût entendre : si je descends dans le séjour du repos, lui dit-il, c'est pour revoir & pour contempler encore les traits de mon épouse, & pour retirer de son doigt un anneau précieux.

Il s'approcha de son tombeau, & l'ouvrit avec un instrument de fer..... « O ma femme, (s'écria-t-il) objet de » mon amour & source de mes larmes, la

» mort n'a pu étendre son empire sur ta » beauté ! Ah ! je crois que ce monstre » abhorré, ce tyran de la nature, te gar- » de dans ses bras glacés pour être ton » amant ; mais pour l'en empêcher, je » vais me coucher auprès de toi, & je » ne sortirai plus de cette affreuse habita- » tion. Mes yeux te regardent pour la » derniere fois, mes levres te raviſſent le » dernier baiſer : ô mort ! (pourſui- » voit-il) guide affreux & incertain, » c'eſt en toi qu'eſt mon dernier eſ- » poir * ».

Un poignard termina ſes jours infortunés, & il adora *Juliette* juſqu'au dernier moment. Son ami fut témoin de cette ſcene tragique ; mais il connoiſſoit & il aimoit trop *Roméo* pour vouloir lui conſerver une vie qui ne pouvoit être accompagnée que des plus grands malheurs.

Il ſortoit de ce théatre enſanglanté,

* Ce propos fort étrange eſt tiré de la Tragédie Angloiſe de *Shakeſpéar*, & même quelques idées & expreſſions ont été adoucies par M. *Feutry*.

lorſque le Pere *Laurent* parut; il fut étonné d'entendre du bruit dans le lieu de la plus profonde paix. Comme il s'approchoit du cercueil de *Juliette !* quel ſpectacle! il vit le corps ſanglant de *Roméo*.

Juliette s'éveilla dans ce moment : ô mon pere, lui dit-elle, où eſt mon amant, mon maître, mon époux? Je me ſouviens bien que j'ai dû me retrouver ici; mais où eſt *Roméo ?* Je crains encore quelques nouveaux malheurs.

Sortez, lui dit le Pere *Laurent*, ſortez de ce lit de la mort, & de ce ſommeil ſurnaturel; un plus grand pouvoir que le nôtre dérange nos projets; votre époux expire dans ce même tombeau : ſuivez-moi, & quittez ce lieu funeſte.

Non, non, s'écria *Juliette*, je ne ſortirai point d'ici, je ne me ſéparerai jamais de l'objet que j'adore : *Roméo* a terminé ſes jours; je ſuivrai ſon exemple, je ferai pour lui ce qu'il a fait pour moi.

Se tournant enſuite vers l'objet de ſa douleur, elle ſe précipite ſur ſon corps palpitant, & le tient étroitement embraſſé. Elle ſemble, par ſes efforts, le rappeller à la lumiere : ſon époux expirant rouvre à demi un œil

éteint qui ne peut soutenir la lueur du flambeau : vainement il veut serrer les mains de son épouse ; il soupire, & meurt dans ses bras.

Juliette garde un moment un silence farouche; sa bouche est entr'ouverte ; ses yeux sont fixés sur son époux ; la source de ses pleurs tarit soudain. L'étonnement & l'horreur s'emparent du Pere *Laurent* & de l'ami de *Roméo* ; ils sont sans force pour arracher *Juliette* à cet horrible spectacle : cette amante désespérée revenue à elle-même, arrache du corps de son amant le poignard qui avoit terminé sa vie, & elle se frappe au même endroit où son amant s'étoit frappé : elle tombe sur lui, & mêle son sang avec le sien.

Cette déplorable catastrophe, suite funeste de la haine & de la division de leurs parens, se répandit bientôt dans Véronne ; le Prince en fut vivement touché. *Capulet*, ce pere aussi malheureux que barbare, se réconcilia avec l'inconsolable *Montesche* : ils se reunirent pour élever à ces époux infortunés un mausolée superbe qui subsistoit encore il y a quelque temps.

Après la belle & touchante Nouvelle de *Roméo* & *Juliette*, le *Novelliero Italiano* nous en donne encore une seule, d'un Auteur très-connu dans la Littérature Italienne, quoiqu'il ait fait peu d'ouvrages; c'est *le Molza*, Gentilhomme Modénois, né en 1489. Il passa presque toute sa vie à Rome, avec la réputation d'un homme d'esprit, & qui avoit beaucoup de talent pour la poésie Latine & Italienne; mais d'ailleurs il est certain que c'étoit un homme de mauvaises mœurs & de mauvaise conduite, qui dérangea ses affaires & sa santé par ses débauches. On sait qu'il étoit marié, & n'en étoit pas moins libertin. Un mari jaloux le fit assassiner, mais il ne mourut pas des blessures très-graves qu'il reçut dans cette occasion; il ne se convertit pas même alors; la prise & le sac de Rome, en 1527, dans lequel il pensa périr, & où il fut volé & mis nud en chemise, lui fit plus d'impression. Il promit à Dieu de faire pénitence, & se retira, pendant quelque temps, dans un hermitage auprès de sa patrie; mais il revint mourir à Rome en 1544. Il avoit été attaché, pendant quelque temps, au Duc *Alexandre de Médicis*, qui fut assas-

finé ; il se donna ensuite au Cardinal *Hippolite*, de la même maison, qui fut empoisonné ; enfin, quand il mourut il étoit attaché au Cardinal *Alexandre Farnèse*.

L'Editeur du *Novelliero Italiano* dit qu'on a imprimé en 1561, à Lucques, quatre Nouvelles du *Molza* ; mais il ne les a pas trouvées assez bonnes pour les insérer dans son Recueil ; & à leur place, il nous en donne une cinquieme qui n'a jamais été imprimée. Mais nous ne trouvons pas même celle-là digne d'être présentée à des Lecteurs François ; ainsi, nous nous contenterons de ce que nous venons de dire de l'Auteur ; & de ce que nous y allons ajouter, sans rien traduire de ses ouvrages.

Ses Poésies Latines & Italiennes ont été long-temps dispersées dans quelques Recueils ; en 1747 on les a réunies dans une petite édition faite à Bergame, à la tête de laquelle est la vie de l'Auteur. On n'y trouve de remarquable, en fait de poésies sérieuses, qu'un petit Poëme intitulé *la Nymphe du Tybre ;* trois petits Discours satyriques en Vers que l'on trouve dans le Recueil des Poésies burlesques,

sont ce qui lui a fait le plus d'honneur. Le premier est un *Eloge de la salade*, petite facétie assez gaie; le second est bien plus singulier, c'est *le Capitolo de la scommunica*, ou l'*Eloge de l'excommunication*. On croit bien que cette plaisanterie n'a pas eu l'approbation de la Cour de Rome, car l'Auteur y soutient qu'il n'y a rien de si commode que d'être excommunié, puisqu'alors les ennuyeux vous fuient, & qu'on n'a communication qu'avec certains gaillards qui se mettent au-dessus de cela. *Quand on est excommunié*, dit-il, *on est dispensé de faire le carême, d'aller à confesse, d'entendre de mauvais sermons*, &c.

Le troisieme morceau facétieux est le *Capitolo de fichi*, ou l'*Eloge des figues*. Les Lecteurs François nous dispenseront de leur faire sentir quel est le sel de cette plaisanterie, que les Italiens ont trouvée si bonne, que le fameux & savant *Annibal Caro*, un des premiers Poëtes, Traducteurs & Critiques de l'Italie, a fait un assez long Commentaire sur ce petit Discours, qui n'a pas plus de 80 Vers. Il y a pris le nom de *Ser Agresto*. Ceux qui recherchent les Livres Italiens rares & sin-

guliers, ne manquent pas de se procurer celui là.

Les trois Nouvelles qui suivent dans le *Novelliero Italiano*, sont de *Jean Brevio*, Vénitien, Chanoine de Ceneda, qui vivoit en 1545. Ce fut l'année où ses Poésies & ses ouvrages en prose furent imprimés à Rome en un petit volume *in-octavo*. Les Vers sont peu de chose : *Brevio* étoit principalement Poëte lyrique, c'est-à-dire, qu'il faisoit des vers propres à être mis en chant. Ses Nouvelles sont, dit-on, au nombre de six, mais nous n'en connoissons que quatre, & elles ne nous arrêteront pas long-temps. La premiere est comique, & contient l'histoire d'un marchand qui avoit une jolie femme, laquelle cherchoit à se divertir pendant que son mari alloit pour son commerce, dans quelques foires assez éloignées de chez lui. Un jour que *Bernardo* (c'étoit le nom du mari) étoit parti pour une pareille affaire, un jeune galant, nommé *Philippe*, fait apporter chez la Dame un bon souper, auquel il invite deux de ses amis. Au moment qu'ils se mettoient à table, le mari survient, & effraie si

fort toute la compagnie, qu'elle s'enfuit, laissant *Bernardo* seul avec le souper. Heureusement que les convives, ainsi que la Dame, se réfugierent chez un voisin, homme de bonne tête, qui promit d'arranger cette affaire. Effectivement il les ramene chez *Bernardo*, marchant à leur tête d'un air très-résolu, & gronde le maître du logis d'être venu troubler une fête qu'il avoit commandée pour toute sa famille, disant que sa femme n'avoit fait que lui prêter sa maison. Le bon *Bernardo* convient de ses torts; la fête est remise au lendemain, & n'en est que plus magnifique, la compagnie étant augmentée de la famille du voisin.

La seconde nouvelle est tout-à-fait mauvaise, & sans aucun intérêt. C'est l'histoire d'un Prêtre fripon, qui se fait passer pour Cardinal, afin de s'attirer une considération qui ne lui est pas due, & escroquer des malheureux payfans.

La troisieme est un Conte moral, qui seroit assez bon si le sujet n'en étoit pas usé & très-connu. Un Pere, qui s'est ruiné pour ses enfans qui le négligent, parce qu'ils croient qu'il n'a plus rien, leur fait accroire qu'il possede un tré-

for; alors ils recommencent à le careſſer; ils le ménagent juſqu'à ſa mort, après laquelle ils ne trouvent à partager que des coffres vuides. C'eſt le ſujet d'une Comédie que *Piron* a donnée au Théatre françois, ſous le titre des *Fils ingrats*, ou l'*Ecole des Peres*.

Enfin, la quatrieme Nouvelle de *Brevio* eſt la fameuſe Fable ou Conte de *Belphégor*, que *Machiavel Florentin* & *Strapaolo* ſe ſont attribuée, & que *la Fontaine* a ſi élégamment traduite en François. L'honneur de l'invention doit reſter à *Brevio*, puiſqu'il eſt plus ancien que les deux autres. Ce qu'on peut dire, en faveur du Conte, c'eſt qu'il fait également plaiſir, dans quelque Recueil qu'on le liſe.

Les deux derniers Auteurs compris dans le ſecond volume du *Novelliero* ſont *Marc Cadémoſto*, de Lodi, dans le Milanois, & *Jérôme Paraboſco*. Les Œuvres du premier ne conſiſtent qu'en quelques ſonnets, quelques petites pieces de poéſie, & ſept Nouvelles; le tout imprimé à Rome en 1544, en un petit volume *in*-8°. De ces ſept Nouvelles, ſix nous ſont entiérement inconnues. Le ſujet de la ſep-

tieme a fourni à *Regnard* ſa Comédie intitulée, le *Légataire univerſel*, Farce très-comique, que l'on joue ſouvent encore à Paris, avec ſuccès.

On ignore l'année de la mort de *Cadémoſto :* on ſait ſeulement qu'il vivoit à Rome ſous le Pontificat de *Léon X.*

Nous en avons beaucoup plus à dire ſur le *Paraboſco*, qui étoit de Plaiſance, bon Poëte & grand Muſicien. Il vécut vers le milieu du ſeizieme ſiecle (1550) tantôt à Veniſe, tantôt à Bologne. Les dix-ſept Nouvelles que nous avons de lui ſont compriſes dans un petit ouvrage intitulé *li di Porti, les divertiſſemens.* Il eſt diviſé en trois Livres, dans leſquels les Nouvelles ſont mêlées avec des réflexions & des Chanſons. Les Interlocuteurs, ſont deux nobles Bolonois, dont l'un s'appelle *Hercule Bentivoglio*, & l'autre *Alexandre Lambertini ;* deux fameux Auteurs, *Pierre Aretin* & *Spéron Spéronne*, de Padoue ; huit nobles Vénitiens, des meilleures maiſons ; & trois ou quatre autres perſonnages moins connus. Tous ces Interlocuteurs ſe content les uns aux autres des Nouvelles, dont quelques-

unes ont paru assez bonnes à *Bandello*, pour qu'il les ait adoptées. Nous allons parler des meilleures ; après quoi nous dirons un mot des autres ouvrages de *Paraboſco*.

La premiere Nouvelle eſt tout-à-fait tragique, mais ne paroîtra point ſinguliere à ceux qui ſe rappelleront quelles étoient les mœurs d'Italie, du ſeizieme ſiecle. Un jeune homme de Plaiſance aime une veuve & en eſt aimé. Il la quitte pour une fille que la veuve, jalouſe & irritée, fait aſſaſſiner. Le jeune amant au déſeſpoir, s'empoiſonne lui-même après avoir fait les plus ſangians reproches à la barbare veuve.

La ſeconde a pû donner à *la Fontaine* l'idée de ſon Conte du *Gaſcon puni*, & par conſéquent celle de la petite Comédie françoiſe, ſi connue & ſi agréable, du *Fat puni*. Mais ici, le jeune amant n'a point mérité d'être puni ; ce n'eſt qu'un petit tour ſans danger, que ſa maîtreſſe & une de ſes amies lui jouent, ſans doute, pour lui faire valoir davantage le bonheur qu'il a enſuite, d'être bien traité par une jolie femme dont le mari eſt abſent.

La troiſieme eſt mauvaiſe, mais caracté-

rise encore le temps & les lieux où vivoit *Paraboſco*. Un Chirurgien, amoureux d'une femme, est surpris par le mari; il se fourre dans un coffre, & on le porte de grand matin dans une Eglise, où il reste bien embarrassé de sa contenance, jusqu'à ce que le Curé fasse le prône, qui rouloit sur le miracle de la résurrection du *Lazare*. Enfin, le prisonnier entendant crier, *Lazare, sors du tombeau*, il leve le couvercle du coffre, & paroît en chemise; l'auditoire effrayé, le laisse sortir du coffre & de l'Eglise, & il rentre dans sa maison qui étoit proche de la Paroisse.

La quatrieme est encore une aventure d'amoureux mis dans un coffre, étant en rendez-vous chez la femme d'un Médecin. Ce second galant court plus de risques que le premier, & est mené plus loin. Le coffre dans lequel le Médecin avoit mis des drogues & des instrumens, est embarqué pour être transporté avec le Docteur, de Tréviſe jusques à Veniſe. Heureusement qu'en arrivant dans cette Ville, il est volé par des coquins, qui croyant trouver dans le coffre quelque chose de bon, forcent la serrure. Le galant en sort, effraie les voleurs, qui s'enfuient; il se réfugie

chez une courtisanne Vénitienne, dont il est bien reçu, & de-là retourne à Trévise..

La cinquieme contient une Histoire très-galante, ou pour mieux dire, très-gaillarde, qui peut avoir fourni à *la Fontaine* l'idée de son Conte des *Remois*. Mais le Conteur François l'a arrangée d'une maniere bien plus agréable que le Nouvelliste Italien.

La sixieme se trouve dans plusieurs autres Nouvellistes Italiens & Espagnols, mais avec quelques légeres différences. Un galant Génois se rendant à l'assignation que lui avoit donnée une Dame dont il étoit amoureux, rencontre auprès de sa porte des assassins qui, le prenant pour un autre, l'attaquent. Le mari, qui, au grand chagrin de la Dame, étoit resté chez lui, entend à sa porte le cliquetis des épées, il accourt armé, & voit un homme attaqué par quatre autres : il se résout aussi-tôt à le secourir : il tue deux des assassins, met les autres en fuite, & fait entrer chez lui le jeune homme qui étoit légérement blessé : c'étoit tout ce que celui-ci demandoit, & le mari ayant cru devoir se cacher, de peur d'être recher-

ché pour la mort des deux hommes, laiſſe en liberté avec ſa femme le galant qui n'étoit pas bien malade.

La ſeptieme pourroit être aſſez plaiſante, ſi elle étoit bien écrite, & ſi le ſujet n'en étoit pas trop malhonnête.

La huitieme reſſemble tout-à-fait à une ſcene de l'*Avocat patelin*, dans laquelle celui-ci eſt attrappé par le *Berger Agnelet*, auquel il a conſeillé de répondre en imbécille à toutes les queſtions qu'on lui feroit.

La neuvieme eſt également mauvaiſe & indécente.

La dixieme eſt tragique, mais elle contient des horreurs peu intéreſſantes. Le fils du Comte de Saluces eſt amoureux de la fille du Marquis de *Monteſerrat*. Le Marquis les ſurprenant enſemble, tue le jeune Comte. La fille au déſeſpoir, favoriſe la vengeance du pere de ſon amant, qui aſſaſſine le Marquis.

Enfin, la onzieme mérite que nous nous y arrêtions un peu plus.

Dans le temps que l'Iſle de Chypre appartenoit aux Vénitiens, il y avoit dans la ville de Famagouſte, capitale de cette Iſle, un jeune homme aimable &

de bonne famille, que l'on appelloit *Fauſto*. Il devint éperduement amoureux d'une jeune & aimable perſonne nommée *Artemiſe*. Il fut quelque temps à ſe déclarer, & encore plus long-temps à obtenir de la part de ſa belle un tendre aveu. Mais enfin elle convint qu'elle l'aimoit. Le plus grand embarras étoit de faire approuver leur amour par leurs parens : ils ne purent en venir à bout ; ils prirent, de concert, la réſolution de s'échapper ſur un navire Vénitien, qui s'engagea à les tranſporter dans la capitale de cet Etat. *Fauſto* avoit fait embarquer toutes les proviſions néceſſaires, & s'étoit muni d'une ſomme d'argent & d'une quantité de bijoux conſidérables. *Artémiſe* s'y rendit vêtue en homme. Ils partirent, & commencerent leur voyage avec les vents les plus favorables ; mais quand ils furent à la hauteur de l'Iſle de Candie, un orage furieux s'éleva & leur fit courir, pendant deux jours & deux nuits, le riſque de périr. Enfin, le Capitaine & le Pilote furent forcés à faire échouer leur navire ſur une plage déſerte de cette Iſle. Deux matelots ſeulement périrent dans cette occaſion ; le reſte de l'équi-

page commençoit à se reposer, lorsque deux petits bâtimens corsaires arriverent sur ces parages, & voyant un bâtiment échoué, & l'équipage à terre, ils l'enleverent pour le conduire en esclavage. Comme ils étoient partis de deux Ports différens, ils se partagerent le butin. Les deux amans furent séparés. Comme on les croyoit tous deux hommes, à cause du déguisement d'*Artémise*, cette aimable fille fut transportée sur un des deux bâtimens qui débarqua à Coron en Epire, où elle fut vendue à un Marchand Milanois qui, l'entendant parler purement Italien, & la trouvant d'une figure très-agréable, imagina de la mener à Gênes, & d'en faire son valet. *Faustlo* au contraire étant grand & robuste, fut attaché à la rame, & servit en qualité de forçat sur la galere dont le Capitaine l'avoit eu en partage. Cette galere ayant continué de faire des courses sur les Chrétiens, fut prise par un vaisseau Napolitain, commandé par un Seigneur de la maison *Caraffa*. Le jeune *Cypriot* ayant été délivré, s'attacha à son libérateur, qui le prit en grande

amitié. Il voulut le conduire dans un voyage qu'il se proposoit de faire en France; ils passerent par Rome; & le Seigneur *Caraffa* ayant voulu s'arrêter quelque temps à Milan, se rendit le jour même de son arrivée à la Cour du Duc. *Fausto*, pendant ce temps, alla souper dans la premiere auberge qui lui fut indiquée : il s'y trouva en compagnie de quelques personnages qu'il ne connoissoit pas, avec lesquels il se mit à table. Sur la fin du repas, le Barrigel, & une troupe de Sbires entourerent la maison, & se saisirent des cinq convives, dont quatre étoient effectivement d'insignes voleurs qu'on cherchoit depuis long-temps. L'innocent *Fausto* fut mis en prison avec eux; & comme ces coquins soutenoient qu'il étoit leur camarade, il auroit subi le même sort qu'eux, s'il n'eût demandé avec instance d'être conduit devant le Grand-Duc, dans l'espérance d'être reconnu par son maître, ou d'exciter la compassion du Prince, en lui prouvant son innocence. Mais quel fut son étonnement, lorsque étant présenté au Duc *Galeas Visconti*, il apperçut à ses côtés, non-seulement

non seulement le Seigneur *Caraffa*, mais sa chere *Artémise* ! Il eut cependant, avant que de la reconnoître, le temps de conter son histoire, & même de parler d'elle; car il ne dissimula rien au Duc de ses véritables aventures, pour le convaincre qu'il étoit fort éloigné d'être de la compagnie des voleurs. *Artémise* se jetta alors aux pieds du Duc, & lui demanda la grace de son amant; mais comment se trouvoit-elle dans cette Cour? le voici; le Marchand Milanois qui l'avoit d'abord conduite à Gênes, avoit découvert en elle des talens & un esprit singulier. Il n'avoit pas cru pouvoir faire à son maître un présent plus agréable que celui d'un jeune homme si accompli; & le Duc se l'étoit effectivement attaché sur le pied le plus honorable. L'éclaircissement de l'aventure des deux amans forma une scene tout-à-fait touchante. L'on juge que leur Histoire étant connue, & leurs personnes étant estimées, ils furent unis & renvoyés dans leur Patrie, avec des présens considérables.

La douzieme Nouvelle est encore de ces Nouvelles tragiques Italiennes, peut-

être trop noires pour inſpirer de l'intérêt. *Gibert*, jeune Lombard, étoit paſſionnément amoureux de *Cornélia*; mais il fit en vain tous ſes efforts pour s'en faire aimer, il ne put en venir à bout. La Demoiſelle lui tint ſi bien rigueur, qu'il ſe bannit de ſa patrie, & fut pendant cinq ans hors de ſon Pays. Pendant ce temps, il changea beaucoup par l'effet de l'âge & du chagrin; il laiſſa croître ſa barbe, & revint en habit d'Hermite pour voir s'il ſeroit reconnu de ſa maîtreſſe. Il ne le fut point; mais le haſard lui ayant acquis la réputation d'un grand devin, ſa maîtreſſe envoya d'abord le conſulter, & y revint enſuite elle-même; elle lui demandoit des ſecrets pour oublier un jeune homme dont l'idée la tourmentoit ſans ceſſe. Le faux Hermite, qui ne croyoit pas que cela pût le regarder, fut irrité contre celle dont l'ingratitude lui étoit toujours préſente à l'eſprit; il lui conſeille de prendre d'une eau qu'il promet de lui donner le lendemain, dit-il, & qui eſt propre à la calmer; & elle lui promet de venir la prendre. Le ſoir même de cette conſultation, *Gibert*, tout troublé, va demander chez un Apothicaire

du poison le plus violent. Le sage Pharmacien voyant à son désordre qu'il vouloit faire un mauvais coup, lui donna pour son argent un soporifere, & non un poison. Il donne le lendemain cette drogue à sa maîtresse : elle la prend ; & le malheureux amant croyant l'avoir empoisonnée se perse le sein. Le Médecin ou Apothicaire appellé, déclare qu'il n'a fait qu'endormir la belle *Cornélia*. La Demoiselle revient à elle, & se livre au désespoir en voyant son amant mort. C'étoit lui-même qu'elle avoit en vue lorsqu'elle avoit dit au prétendu sorcier qu'elle étoit continuellement occupée d'un jeune homme dont elle ne pouvoit perdre l'idée.

La treizieme Nouvelle contient une belle Histoire romanesque. *Manfrédo*, noble Napolitain, alloit chercher à Venise les douceurs d'une vie paisible, dont les troubles, qui agitoient depuis longtemps le Royaume de Naples, ne lui permettoient pas de jouir dans sa Patrie. Il étoit déja veuf, mais n'avoit que deux enfans, dont l'aîné, qui étoit un garçon, avoit moins de quatre ans, & la fille n'en avoit que trois. *Manfrédo* s'embarque avec eux sur un vaisseau qui faisoit

voile pour Veniſe ; mais une furieuſe tempête les met en danger de périr. Le pere ſe ſauve dans la chaloupe, où lui ſeul peut entrer ; les deux enfans, ſous la garde d'un vieil eſclave, reſtent dans le vaiſſeau qui s'abîme, & on les croit tous péris. Cependant *Manfrédo* gagne la ville de Veniſe, où il avoit déja fait paſſer une partie da ſa fortune : il ſe trouve en état d'y vivre à ſon aiſe, & y paſſe ainſi dix-huit ans ; ſe reſſouvenant cependant toujours avec grand attendriſſement de la perte qu'il a faite de ſes enfans. Au bout de ce temps, on lui propoſe de ſe marier dans l'eſpérance d'en avoir d'autres, & il y conſent. On lui préſente la *Signora Laura*, fille très-jolie & fort aimable d'un riche Négociant de Veniſe. On aſſure que cette Demoiſelle, par complaiſance du moins, & par obéiſſance pour ſes parens, conſent à l'épouſer, quoiqu'il ne ſoit ni jeune, ni joli. La belle le lui confirme elle-même ; & content de cette aſſurance, l'affaire eſt prête à ſe conſommer, lorſqu'un jeune eſclave de la future ſe ſent ému de compaſſion de ce que le bon-homme eſt trompé. Il va

le trouver : Seigneur, lui dit-il, je ne sais pas quel mouvement je me sens forcé de vous dire que ma maîtresse, qui est prête à vous épouser, aime un autre que vous : qu'elle lui donne des rendez-vous, & que ce jeune homme, nommé *Fortunio*, vous jouera immanquablement quelques mauvais tours quand vous serez en ménage. Le vieillard, inquiet de recevoir un pareil avis, interroge le dénonciateur, tandis qu'il est encore temps d'éviter le danger dont il est menacé. Le jeune esclave lui conte son histoire, & lui fait deux aveux également dignes de l'attention de *Manfrédo*. Le premier, c'est que l'amant de *Laure* est son frere, ce qui n'empêche pas qu'il ne l'accuse; le second, c'est qu'on le croit garçon, & que cependant elle est fille; & à cette occasion, elle lui raconte l'histoire des premieres années de sa vie : que s'étant embarquée sur un vaisseau pour passer de Naples à Venise, le bâtiment avoit péri, mais qu'elle s'étoit sauvée, elle & son frere avec un vieil esclave, leur nourricier, qui les avoit conduits jusqu'à Ravenne, & y étoit mort; que des personnes charitables ayant pris soin de

leur premiere éducation, ils avoient enfin été obligés de se mettre en condition à Venise; qu'elle étoit entrée en qualité de laquais chez le pere de *Laure*, & que son frere, en la venant voir, avoit fait connoissance avec sa maîtresse, qui en étoit devenue épriſe malgré l'infériorité de son état.

Manfrédo reconnoît dans cette histoire celle de ses enfans; il embrasse sa fille après avoir vérifié qu'elle avoit sur une épaule un signe très-remarquable; il constate également que le jeune *Fortunio* est son fils. On peut bien penser qu'il lui fait épouser *Laure*, & qu'il leur assure tout son bien, à l'exception de ce qu'il donne à sa fille, qu'il marie honnêtement, après qu'elle a repris les habits de son sexe.

Les quatre dernieres Nouvelles de *Paraboſco* ne sont point intéressantes. D'ailleurs, le style ni le sujet n'en sont pas trop honnêtes; ainsi, nous n'en dirons pas davantage sur les Nouvelles de cet Auteur. Le reste de ses Ouvrages consiste, 1°. dans des Poésies qui ont été recueillies & imprimées à part, mais qui se retrouvent pour la plupart dans les Rucueils de Poésies Italiennes de son temps.

2°. Dans ses lettres amoureuses, dont il y a plusieurs éditions. Ces Lettres sont, de tous les ouvrages de l'Auteur, celui qui a eu le plus grand succès. On y trouve ses plus jolis Madrigaux, des Eglogues, des Elégies, & deux Chants (le dixieme & le quinzieme) d'un Poëme dont il n'a fait imprimer que cet échantillon, & qui étoit intitulé *les Romans* : c'étoit une critique de ceux de Chevalerie de son temps. On remarque encore, dans son Recueil de Lettres, une petite piece *bernesque* contre les dents, faite à l'occasion de ce qu'il avoit été mordu (sans doute en badinant) par une Dame.

3°. Un autre ouvrage intitulé l'*Oracolo*, qui est en Vers non rimés, mais nous ne le connoissons pas.

4°. Son Théatre qui nous est plus connu : il consiste dans une Tragédie intitulée *Progne*, & huit Comédies, dont nous en avons six sous les yeux.

La premiere, intitulée *la Fantesca*, ou *la Servante*, est une piece d'intrigue fort singuliere, & mêlée de beaucoup de plaisanteries & de comique. On y voit un jeune homme déguisé en soubrette, qui paroît tantôt sous l'habit de son

sexe, sous lequel il a eu le bonheur de plaire à sa maîtresse, tantôt sous le personnage de confidente, sous lequel il s'excuse lui-même & plaide sa propre cause. Avec des Acteurs très-lestes & très-intelligens, il y auroit un bon parti à tirer d'un pareil sujet pour une Comédie Italienne.

La seconde a pour titre l'*Hermaphrodite*. On conçoit qu'un pareil sujet ne peut se produire sur nos Théatres modernes. Il y a des personnages & des traits tout-à-fait comiques dans cette piece; mais on ne peut ni la traduire, ni l'extraire.

La troisieme est *le Pélerin*. C'est le sujet de la douzieme Nouvelles de ces *di Porti*, que *Paraboſco* a mis en Comédie.

La quatrieme, intitulée *il Viluppo*, du nom d'un valet, sur lequel roule toute l'intrigue, est une autre piece très-compliquée, dans laquelle on introduit un sorcier, sa femme, quatre diables, une nourrice, un homme déguisé en femme, &c.

La cinquieme a pour titre *les Contens*, piece d'intrigue, à la fin de laquelle l'Auteur est obligé de faire faire des excuses au Public, sur ce que la princi-

pale Actrice ne paroît pas au dénouement, parce qu'elle vient d'accoucher, s'étant mariée secrétement sans l'aveu de ses parens. L'on voit que l'Auteur Italien a pris pour modele, à cet égard, l'*Andrienne* de *Térence*. Il a dédié sa piece au Cardinal *Nicolas Doria*.

La sixieme est le *Marin*. Elle est dédiée à *Jean de Morvillier*, Conseiller au Grand-Conseil, Ambassadeur de France à Venise en 1560, & qui fut depuis Evêque d'Orléans, & Garde-des-Sceaux de France en 1568.

Les deux pieces que nous ne connoissons pas, sont intitulées, l'une *la Nuit*, & l'autre *le Voleur*.

Los Contos e Hiſtorias de proveyto e exemplo, primeira, ſecunda & tarceira parte, por *Gonçalo Fernandes Trancoſo*. Lisboa 1585, 1 volume *in*-4°.

Contes & Hiſtoires profitables & exemplaires, en trois parties, par Gonſalve Fernandès Trancoſo, *Lisbonne*, 1585, 1 *volume in*-4°.

C'eſt un Recueil d'Hiſtoires romaneſques, mais morales & inſtructives, écrites en Portugais. *Nicolas Antonio*, dans ſa *Bibliotheque Eſpagnole*, ne nous apprend autre choſe, ſinon que l'Auteur a écrit dans ſa langue maternelle, & qu'il y a deux autres éditions de ces Contes & Nouvelles, indépendamment de celle que nous avons ſous les yeux. La ſeconde eſt de 1594, la troiſieme de 1608. Tous trois ſont imprimées à Lisbonne, & de format *in-quarto*.

Les Romans Portugais ſont en très-petit nombre, du moins en connoiſſons-nous très-peu. Quoique le Recueil qui nous eſt tombé entre les mains, de Contes & Nouvelles écrits en cette langue, en contienne dans ſes trois parties bien

peu d'intereſſans, nous ne laiſſerons pas cependant que d'en extraire quelques-uns, pour faire juger à nos Lecteurs du goût dans lequel les Portugais écrivoient ces ſortes d'ouvrages, il y a près de deux cens ans. C'eſt un moyen de faire connoître le génie & les mœurs d'une nation qui avoit deja produit *Camoens*, lorſque *Trancoſo* publia ſes Nouvelles.

L'heureux Quiproquo, Dixieme Nouvelle de la ſeconde partie de Trancoſo.

Don Georges de Sylva, Gentilhomme aſſez aiſé qui avoit ſon château auprès de la ville de Lamégo, ſur la belle riviere de Douro, étoit devenu amoureux d'une Demoiſelle dont les parens réſidoient dans la ville de Braga, & qu'il avoit vue en allant faire ſa Cour à l'Archevêque de cette ville, dont elle étoit parente; il la fit demander en mariage à ſa famille, mais on lui préféra le fils d'un riche Négociant de Porto. Il apprit même que le jour étoit pris pour la conduire dans cette ville, où les noces devoient ſe célebrer avec magnificence. Le noble Portugais piqué de ſe voir ſupplanter par un pareil rival, réſolut

d'enlever la Démoiſelle. Il confia cette entrepriſe à huit hommes déterminés (de ces braves de profeſſion autrefois ſi communs en Portugal, en Eſpagne & en Italie, qui, pour de l'argent, ſe chargeoient des commiſſions les plus périlleuſes, ſans s'embarraſſer ſi elles étoient juſtes ou injuſtes). Cette petite troupe ſe partage en deux, pour être sûre de ne pas manquer ſon coup. Comme le chemin de Braga à Porto ſe ſéparoit à une certaine diſtance de la premiere de ces deux villes, pour ne ſe rejoindre qu'aſſez près de l'autre, quatre des bandits vont attendre la voiture indiquée du côté de Villa-Verde, & les autres ſe poſtent du côté de Villa de Conde. Chacun d'eux crut avoir pris le bon côté, mais le ſuccès de leurs attaques fut bien différent: ceux qui s'étoient portés du côté de Villa-Verde, apperçurent effectivement un équipage, dans lequel étoient deux Dames, une ſervante & un jeune homme, avec un ſeul valet derriere. Ils entourerent auſſi-tôt cette voiture; deux d'entre eux ſaiſirent les rênes des mules tandis que les deux autres, le piſtolet à la main, contenoient les perſonnes qui

étoient dans la voiture, & le domeſtique. Comme le jeune homme étoit embarraſſé des Dames qui s'étoient évanouies, il ne put faire aucune réſiſtance, & il ne fut pas difficile aux brigands de faire prendre au carroſſe le chemin du château de *Dom Georges :* en forçant un peu le pas des mules, ils y arriverent bientôt. Dès qu'on les apperçut, toutes les portes furent ouvertes ; ils entrerent dans la cour, & le maître de la maiſon s'avança avec empreſſement pour donner la main aux Dames. Mais quel fut ſon étonnement, quand au lieu de la maîtreſſe qu'il vouloit faire enlever, il trouva une jeune perſonne, jolie & aimable, à la vérité, mais qu'il ne connoiſſoit pas : ſa mere étoit avec elle ; comme elle parut avoir beſoin des plus prompts ſecours, après avoir eu une allarme auſſi forte, il abréga les excuſes qu'il lui devoit, pour lui rendre les ſoins les plus officieux : ſans affecter des reproches dont l'accabloit le jeune homme, qui étoit le frere de la Demoiſelle, il la remit, avec ſa mere, entre les mains de ſa ſœur, qui demeuroit avec lui dans ſon château. Il reprocha vivement aux brigands la précipitation avec laquelle ils

avoient fait cet enlevement; ils s'excuserent sur ce que les instructioos qu'on leur avoit données n'étoient pas assez claires, & il fallut bien se contenter de ces excuses, les payer & les renvoyer. Dès le soir même, *Dom Georges* apprit quelles étoient les Dames que le hasard lui faisoit trouver dans son château : c'étoit *Dona Olympia*, veuve de *Dom Emmanuel de Mello*, & *Dona Gracia* sa fille; elles demeuroient ordinairement à Villa-Réal, & se rendoient à Porto avec le jeune *Dom Pédro*, qui devoit s'embarquer pour les Indes. *Dom Georges* & sa sœur n'oublierent rien pour les consoler de leur aventure. Ce ne fut qu'au bout de quelques jours que *Dom Georges* obtint, de la part de ces Dames, l'assurance qu'on lui pardonnoit; il fut d'autant plus sensible, qu'il commençoit à être sérieusement épris des charmes de *Dona Gracia*. Il oublia aisément l'objet de sa téméraire entreprise. Il s'imagina que la Demoiselle *de Braga* étant arrivée à Porto, avoit donné la main à celui à qui elle étoit destinée; & qu'ainsi il n'avoit rien de mieux à faire que de l'oublier. Le trait dont l'amour l'avoit frappé pour *Dona Gracia*, s'enfonça de plus en plus dans son cœur. Lorf-

que la santé de celle-ci & celle de la mere leur permirent de s'embarquer pour Porto, il sentit qu'il ne pouvoit s'en détacher sans une peine extrême. Il ne négligea rien pour les retenir, & il fut secondé par le jeune *Don Pédro*, qui avoit senti le pouvoir des attraits de *Dona Maria*, sœur de *Dom Georges*. Tous deux eurent le bonheur de plaire, & de faire accepter leurs vœux. Après quelque résistance, quelques explications, quelques difficultés vaincues, toute cette famille qui étoit en chemin pour Porto, se fixa à Lamego : *Dom Georges* épousa *Dona Gracia*, & le jeune *Dom Pedro*, *Dona Maria*.

Pendant ce temps, qu'étoit devenue *Dona Antonia* ? (c'étoit le nom de cette Demoiselle de Braga qu'on avoit voulu enlever.) Le détachement des brigands qui avoient pris le chemin de Villa do Conde, l'avoit rencontrée près de Barcellos, & ces coquins auroient été autant & plus heureux que leurs camarades, si deux jeunes gens ne s'étoient rencontrés à propos pour mettre obstacle à l'exécution de leur projet. Allant de Bragne à coimbre, ils apperçurent un carrosse, dans lequel il y avoit des

Dames, & qui étoit entouré des gens armés, comme ils l'étoient eux-mêmes. En braves Chevaliers, ils fondirent sur ces coquins, en tuerent deux, mirent les deux aûtres en fuite; & comme le carrosse étoit déja tourné du côté de Barcellos, ce fut-là qu'ils conduisirent les Dames. Ils se firent connoître à elles pour deux jeunes gens de qualité, destinés par leurs parens à l'état ecclésiastique, mais qui n'avoient encore pris aucun engagement, & n'avoient pas même encore quitté les armes. L'un d'eux s'appelloit *Dom Louis de Ternaès*, & l'autre *Dom Joseph de Menézes*. Le second jour les Dames fatiguées & troublées de leur accident, voulurent retourner à Brague, au lieu de continuer leur chemin pour Porto; les jeunes gens les y suivirent, en leur rendant les soins les plus officieux & les plus respectueux. Ils obtinrent, pour récompense, la grace d'entrer dans leur maison, & de leur faire leur cour. Ils en profiterent si bien, qu'en peu de temps *Dona Antonia* oublia *Dom Georges*, & desira d'épouser *Dom Joseph*; & que Madame sa mere perdant l'idée de marier sa fille au riche Négociant de Porto, approuva les nouvelles inclinations

de sa fille, à condition que l'on approuveroit qu'elle-même, quoiqu'elle eût 40 ans, épousât *Dom Louis de Ternaës*. Cet arrangement eut lieu, & le double quiproquo qui avoit fait enlever une Demoiselle pour l'autre, & sauver celle qui devoit être enlevée, fut le plus heureux du monde, car il fit le bonheur de quatre couples d'amans.

Le soupçon mal fondé, huitieme Nouvelle de la quatrieme Partie de Trancoso.

La ville de Faro, capitale du petit Royaume des *Algarves*, étoit la Patrie de *Dom Gomès Péreïra*, Officier brave & estimé, qui, par des services déja assez longs & distingués, étoit parvenu à commander un Régiment de troupes de sa Nation, qui se recrutoit toujours dans la Province où il s'étoit formé, mais qui, pendant le temps où l'on pouvoit faire la guerre avec avantage, restoit en Afrique pour y combattre les Maures. Ainsi, le Colonel *Dom Gomès* revenoit à-peu-près tous les ans dans sa Patrie; & après y avoir passé quelque temps, il retournoit à Tanger, dont il commandoit la garnison, & d'où il faisoit de fré-

quentes incursions dans l'Empire de Maroc. Il n'y avoit qu'environ deux ans qu'il avoit épousé une fille très-aimable, nommée *Dona Louisia*, dont il étoit toujours également épris. Il la laissoit à Faro, pour ne la point exposer aux dangers de la guerre; mais ses instants de bonheur étoient ceux où il pouvoit la rejoindre. Au second voyage qu'il fit dans sa Patrie, après son mariage, il amena avec lui deux Officiers de son Régiment, dont l'un s'appelloit *Dom Jean d'Alvarado*, guerrier déterminé, très-vif & très-ardent, mais qui n'avoit que de médiocres avantages du côté de la jeunesse, de la figure & de l'esprit; l'autre *Dom Diegue Pacheco*, étoitplus jeune & plus aimable. Ce dernier en arrivant à Faro, alla faire un tour à Sylvès sa Patrie, & en revint avec un jeune homme qu'il annonça comme son cousin : on l'appelloit *Dom Angelo Odémira*; sa figure étoit charmante; il avoit la physionomie la plus douce & la plus intéressante. *Dom Gomès* passa agréablement environ trois mois avec sa femme & ses trois amis, car *Dom Angelo* fut bientôt admis dans leur société. Mais la saison de retourner à Tanger étant arrivée, il repartit avec

Dom Diegue, laiſſant à Faro *Dom Jean* & *Dom Angelo*, ce dernier étant convenu avec ſon parent qu'il l'y attendroit. Peu de temps après, *Alvarado* fit éclater un projet criminel qu'il nourriſſoit dans ſon cœur. Il étoit devenu amoureux de la charmante & fidelle épouſe de ſon Colonel. La liberté que celui-ci lui avoit laiſſée, contre l'uſage du pays, de fréquenter ſa femme, non-ſeulement pendant qu'il étoit lui-même à Faro, mais encore après ſon départ, l'avoit enflammé à tel point, qu'il n'étoit plus capable de modérer ſon ardeur. Il ne tarda pas à faire à *Dona Louiſia* la déclaration la plus vive; elle fut reçue avec indignation. Il demanda pardon de ſa témérité; & la dame eut, pendant quelque temps, l'indulgence de n'en pas renouveller le reproche. Mais il retomba bientôt dans ſon erreur, & obligea ainſi *Dona Louiſia* à éviter toute eſpece de tête à-tête & de converſations particulieres avec lui. Elle eut grand ſoin de ne lui parler qu'en préſence du jeune *Dom Angelo*, qui, étant ſage, modeſte, réſervé, & ne ſortant point avec elle des bornes du reſpect, méritoit toute ſon eſtime. La ja-

louſie s'empara du cœur de l'amoureux Officier. Il médita des projets de vengeance, & les exécuta auſſi tôt qu'il eut rejoint ſon Colonel à Tanger. Il lui dit, avec tous les ménagemens dont on uſe dans une impoſture à laquelle on veut donner un air de confidence, que ſa femme le trahiſſoit, qu'il étoit trop ſon ami pour lui cacher cette vérité déſagréable, & qu'il l'avoit ſupriſe avec le jeune *Odemira*, dans un déſordre trop capable de l'inſtruire. Quoique *Dom Gomès* eût eu juſqu'alors beaucoup de confiance dans la vertu de ſa femme, ce que lui diſoit *Dom Juan* ne laiſſa pas que de l'inquiéter. *Dona Louiſia* étoit jeune; l'amant qu'on lui ſuppoſoit avoit de quoi plaire; ne pouvoit-elle pas s'être laiſſée ſéduire? Cependant les craintes du Colonel ſe feroient peut-être diſſipées, ſans un incident qui parut leur donner quelque fondement. Depuis deux ans qu'il étoit marié, il n'avoit point eu d'enfans; mais en partant pour Tanger, il avoit laſſé ſa femme enceinte ſans le ſavoir. Dès qu'elle s'en fut apperçue, elle s'empreſſa d'en inſtruire ſon époux. Dans tout autre temps, cette nouvelle

l'auroit comblé de joie; mais dans cette circonstance, il la regarda comme la preuve la plus complette de son déshonneur. La jalousie s'empara de son cœur; la haine, la fureur, la vengeance y succéderent à l'amour le plus tendre. Il laissa passer plus de six mois sans écrire à sa femme, qui ne savoit à quoi attribuer un changement aussi étrange. Enfin le temps où il pouvoit repasser en Europe étant arrivé, il lui écrivit qu'il reviendroit incessamment, & qu'il lui ordonnoit, pour des raisons importantes qu'il lui expliqueroit, de l'aller attendre chez une vieille tante qu'il avoit à Tavira. C'étoit une espece de Duegne d'un caractere très-sévere, & d'un société insupportable. La jeune femme obéit. *Dom Gomès* arriva à Faro avec son ami *Dom Diegue* qui trouvant que son cher *Dom Angelo* n'y étoit plus, partit sur le champ pour Silvès. Le mari jaloux ne s'arrêta pas davantage, & se rendit aussi-tôt à Tavira; mais ce ne fut point pour embrasser sa femme; il ne voulut seulement pas la voir. Il ne vit que sa tante, avec laquelle il prit des mesures pour qu'elle retint dans la captivité la plus dure la malheureuse *Dona Louisia*. Il la mit sous

sa garde, en l'assurant qu'il avoit les raisons les plus fortes de soupçonner sa vertu, & qu'il lui faisoit grace en lui laissant la vie. Cet ordre barbare fut exécuté. Ce fut dans cette prison que *Dona Louisia* accoucha d'un fils, qu'elle arrosa de ses pleurs, & qu'elle nourrit de son lait.

Cependant le Colonel, de retour à Faro, ayant pris les mesures les plus convenables pour cacher le sort de sa femme, y passa deux mois, souvent tourmenté de remords & d'inquiétudes, mais les cachant avec soin, lorsqu'il vit revenir son ami *Dom Diegue*, accompagné d'une jeune & jolie personne qu'il avoit épousée à Sylvès, & qu'il lui présenta, paroissant desirer ardemment qu'elle pût être également présentée à l'aimable *Dona Louisia*. *Dom Gomes* excusa comme il put l'absence de sa femme, mais il n'en reçut pas moins bien celle de son ami. Ils souperent ensemble. Le Colonel crut découvrir dans la figure de la nouvelle mariée, des traits qui ne lui étoient pas inconnus; elle & son mari s'en apperçurent : & après s'être amusés quelque temps de son incertitude : *Je devine votre embarras*, lui dit la jeune femme : *avouez que vous ne vous attendiez pas à*

trouver en moi Dom Angelo Odémira. Le Colonel, qui la reconnut auſſi-tôt, fut frappé comme d'un coup de foudre. Cependant il demanda l'explication de cette métamorphoſe : » elle eſt bien ſim-» ple, lui dit *Dom Diegue* ; nous nous » aimons depuis long-temps. *Dona* » *Conſtancia* (c'eſt le nom de mon épou-» ſe) & moi. Ses parens me la deſti-» noient avant même qu'elle fût en âge » d'être mariée. Mais tandis que j'étois » occupé à ſervir l'Etat, ſon pere mou-» rut; & un oncle, devenu ſon tuteur, » mit obſtacle à notre union. Mon aman-» te, déſeſpérée, prit le parti de s'é-» chapper & de venir me joindre à Fa-» ro, où vous l'avez vue ſous le nom » de *Dom Angelo* : elle y eſt reſtée même » après notre départ, juſqu'à ce qu'elle » ait appris la mort de ce cruel tuteur ; » libre alors de me donner des preuves » de ſa tendreſſe, & d'en recevoir de » la mienne, j'ai repaſſé la mer avec vous » pour venir la rejoindre : telle eſt no-» tre aventure «.

Cette explication fit ſentir tout d'un coup à *Dom Gomès* l'excès de ſon injuſtice, & l'horreur de la calomnie de l'in-

digne *Dom Juan*. Il reconnut l'innocence de sa femme, & sentit qu'il avoit à se reprocher tous les maux qu'il lui avoit fait souffrir. Les nouveaux époux s'étant apperçus de son trouble, il leur avoua ingénuement quel en étoit le sujet. *Dona Constantia* fut au désespoir d'avoir été la cause innocente d'une persécution aussi injuste; & après que l'on eut donné quelques instans aux regrets, il fut décidé qu'ils iroient ensemble délivrer la prisonniere. Ils partirent en effet, dès le lendemain, & arriverent le même jour dans le lieu où étoit l'infortunée *Dona Louisa*, qu'ils trouverent dans l'état le plus déplorable.

Malgré tout son courage, elle n'avoit pas eu la force de supporter les horreurs de sa situation; la vie étoit devenue pour elle un fardeau accablant, dont elle souhaitoit d'être bientôt délivrée. Depuis près d'un mois, elle ne prenoit presque plus de nourriture; elle étoit devenue si foible, qu'elle pouvoit à peine faire entendre sa voix. Ses yeux, continuellement remplis de larmes, avoient perdu toute leur vivacité; une pâleur effrayante sembloit annoncer la fin prochaine de sa vie

vie & de ses malheurs, lorsque son mari se présenta devant elle. Elle ne fut que penser d'une visite si peu attendue; & frappée d'épouvante, elle le conjuroit déja, en attestant le ciel de son innocence, d'épargner au moins son cher fils, qu'elle tenoit appuyé sur son sein; mais le Colonel pénétré de confusion, de douleur & d'amour, se jetta à ses pieds, & ne voulut point se relever qu'elle ne lui eut promis d'oublier la violence de son procédé, & de lui rendre son cœur. Elle avoit l'ame trop généreuse pour résister aux marques d'un repentir sincere; elle rappella le peu de force qui lui restoit pour embrasser son époux, & lui présenta son fils, qu'il accabla des plus tendres caresses. Elle s'informa ensuite des raisons qui avoient porté son mari à la traiter avec si peu de ménagement. Pour la satisfaire, il lui raconta, en peu de mots, l'histoire du faux *Dom Angelo*, qui entra pour lors avec *Dom Diegue*. Le triste état dans lequel se trouvoit *Dona Louisia*, rendit cette entrevue tout-à-fait touchante. Cependant, après avoir été aux portes de la mort; son cœur se trouvant satisfait, elle se rétablit insensiblement, par les soins

que prit ſon époux de lui faire oublier les maux qu'il lui avoit cauſés.

La Famille réunie, quatrieme Nouvelle de la troiſieme partie de Trancoſo.

La couronne de Portugal étoit déja reconnue pour ſouveraine de la plus belle partie des Indes Orientales. Goa, capitale de ce nouvel Empire, commençoit à devenir une ville conſidérable, quoiqu'il s'en fallut beaucoup qu'elle eût été peuplée par l'élite de la nation Portugaiſe. A l'exception du Gouverneur & des principaux Officiers, la plupart des habitans étoient ou des aventuriers, ou des cadets de famille ſans reſſource, ou des gens ruinés : on y envoyoit même du Portugal les perſonnes condamnées ou ſuſpectes ; c'eſt ainſi que ſe ſont formées preſque toutes les Colonies plus ou moins brillantes qui reconnoiſſent les différens pays de l'Europe pour leur ancienne patrie, mais qui le diſputent actuellement en richeſſes & en grandeur aux Puiſſances auxquelles elles doivent leur origine. Après tout, les fondemens de la grandeur de Rome même ont été ſemblables ; & cette ville par excellence devint la maîtreſſe du monde, quoiqu'elle

n'eut d'abord été habitée, pour ainsi dire, que par le rebut de toute l'Italie.

Ce fut vers l'an 1580, qu'un jeune Officier Portugais, de la figure la plus agréable & de l'esprit le plus aimable, arriva dans la capitale des Indes, dans l'espérance d'y trouver des occasions de signaler sa valeur, & d'augmenter sa fortune. Il ignoroit absolument quelle étoit sa naissance. Il savoit que des gens charitables s'étoient chargés de son éducation, il y avoit environ vingt ans. Ils avoient eu la satisfaction de voir qu'il répondoit parfaitement à leurs soins : & toujours généreux, après l'avoir mis en état d'être lui-même l'artisan de sa fortune, ils avoient fini par lui faire une pacotille convenable, & lui donner des certificats & des lettres de recommandation, moyennant lesquels il fut parfaitement bien reçu du fameux *Dom Alphonse d'Albuquerque*, l'honneur de sa patrie, & qui faisoit si bien respecter le nom Portugais dans les Indes. Ce Vice-Roi lui donna aussi-tôt de l'emploi, & la gloire qu'il acquit dès la premiere campagne, lui mérita, dès la seconde, le rang de Capitaine. Il se distingua encore,

en cette qualité, à l'attaque de plusieurs forteresses appartenantes aux Maures & aux Idolâtres, lorsqu'il fut revenu à Goa, il eut occasion d'y voir une veuve d'environ 40 ans, mais encore belle & fraîche, qui, quoiqu'elle passât pour avoir toujours été sage & réservée, se prit d'inclination pour lui dès la premiere vue. Elle jouissoit d'une fortune considérable, provenante de la générosité de son mari, qui lui avoit laissé tout son bien. Après s'être informée de la naissance du jeune Officier, sur laquelle on ne put lui donner de grands éclaircissemens, & de sa conduite, dont on lui fit l'éloge le plus complet, elle témoigna publiquement pour lui tant de bienveillance, que ses amis lui firent remarquer qu'il ne tiendroit qu'à lui de l'épouser. Sans être amoureux d'elle, *Don Manoel* qui n'avoit d'ailleurs aucune passion dans le cœur, sentit qu'il ne pouvoit faire une meilleure affaire. Il s'expliqua d'abord avec la Dame, par l'entremise d'un tiers; ensuite en personne; & le mariage fut bientôt conclud. La Dame fut aussi généreuse à son égard, que son mari l'avoit été au sien. Le jour de la cérémonie étoit fixé au lendemain,

lorsque la veuve, que l'on appelloit *Dona Leonora*, conversant avec son prétendu, jugea à propos de l'instruire des détails de sa vie, sans rien dissimuler à un homme qui devoit être son époux le lendemain.

» Je suis, lui dit-elle, née dans la » Province d'Alentejo, d'une famille hon- » nête, mais mal partagée des biens de » la fortune. J'ai reçu une parfaite édu- » cation, qui, jointe à quelque beauté, » auroit pu me procurer un établisse- » ment riche & considérable, si je ne » m'étois laissée entraîner au penchant » de mon cœur, qui me porta à épouser » un jeune homme de notre voisinage » qui n'avoit aucun bien. Mes parens ne » me firent, pour s'y opposer, que des » représentations raisonnables, & n'u- » serent d'aucune violence ; ainsi l'af- » faire fut conclue. Je vécus heureuse » avec lui pendant quelque temps, & je » lui donnai deux enfans; mais il n'y » avoit pas trois ans que duroit notre » union, lorsque j'eus la douleur de le » perdre, & celle de m'appercevoir, dès » que je pus m'occuper de mes intérêts, » que nos affaires étoient dans le plus » grand désordre. Je fus embarrassée de

» trouver des ressources pour mes en-
» fans & pour moi-même : ma mere vi-
» voit encore, mais dans une situation
» mal aisée ; tout ce qu'elle put faire,
» fut de se charger de l'éducation de ma
» fille, qui étoit en nourrice. Un parent
» que j'avois dans l'état religieux, prit
» soin de mon fils. Pour moi je partis
» pour Lisbonne, pour implorer le se-
» cours d'un Ministre d'Etat qui étoit par-
» rain de mon mari, & qui lui avoit tou-
» jours promis de le protéger & de ren-
» dre service à sa famille ; mais je restai
» long-temps dans la ville & dans les anti-
» chambres de la Cour, sans pouvoir
» parvenir à avoir audience de ce protec-
» teur. Pour mon malheur je fis connois-
» sance avec le fils d'un des principaux
» Officiers de la Chancellerie ; il me pro-
» mit de me rendre des services essentiels ;
» mais je m'apperçus bientôt qu'il vou-
» loit abuser de ma simplicité, & obte-
» nir de moi, avant les services rendus,
» un genre de reconnoissance auquel il ne
» m'étoit pas permis de me prêter. Je me
» tins avec lui sur la plus grande réser-
» ve ; cependant je n'osai lui défendre
» ma porte, en considération du crédit

» qu'avoit ſon pere, dont je fus en effet
» l'innocente & malheureuſe victime. Ce
» pere ſévere craignoit extrêmement que
» ſon fils ne s'égarât, ou ne fit un ma-
» riage inégal & déſavantageux à ſa for-
» tune ; & il prenoit des précautions ex-
» ceſſives pour prévenir ce malheur. Il
» apprit que le jeune homme venoit ſou-
» vent chez moi ; & un ſoir, lorſque je
» m'y attendois le moins, je me vis enle-
» vée par ordre du Gouvernement, &
» tranſportée ſur un vaiſſeau, où je fus
» confondue avec une troupe nombreuſe
» de perſonnes de l'un & l'autre ſexe,
» réduites par la miſere, ou condamnées,
» par le libertinage, à paſſer dans ces cli-
» mats éloignés. Mon accablement fut
» d'abord porté preſque juſques au dé-
» ſeſpoir, mais ma jeuneſſe & ma force
» naturelle réſiſterent à la fatigue & au
» chagrin, & j'arrivai heureuſement à
» Goa. L'abandon dans lequel j'étois ré-
» duite, ne me laiſſoit d'autre parti à
» prendre que celui de me placer, en qua-
» lité de domeſtique, dans quelque mai-
» ſon honnête. Une vieille Dame infir-
» me m'offrit cet aſyle contre la mendi-
» cité ; j'entrai chez elle, & pendant un an

» je lui rendis les soins les plus empressés ; » je méritai son estime & celle de toute » sa famille : au bout de ce temps elle » mourut. Son fils ayant eu tout le temps » d'éprouver quelle étoit ma façon de » penser, & de se convaincre que l'injusti- » ce & le malheur m'avoient forcée de » prendre l'état dans lequel j'étois réduite, m'épousa. J'ai passé plusieurs années, heureuse avec lui ; enfin, sa mort » m'a laissé maîtresse des biens que je vous » offre, & qui augmentent quand j'ai le » plaisir de les partager avec vous «.

Don Manoel ne put s'empêcher de faire, pendant toute la nuit, des réflexions sur l'histoire de sa future épouse. Il commença à considérer des époques qui ne sembloient que trop cadrer avec celles de sa propre vie. Le lendemain matin il se fit répéter des détails qui l'avoient frappé ; & après avoir expliqué à *Leonora* le peu qu'il pouvoit soupçonner de son origine, elle devint rêveuse à son tour ; les explications redoublerent de part & d'autre ; le sang & la nature s'expliquerent ; enfin *Dona Leonora* reconnut que celui dont elle alloit faire la fortune, étoit son propre fils. Elle changea la nature de ses affec-

tions, sans s'occuper moins de son bonheur & de ses avantages, bénissant avec lui la Providence qui leur épargnoit un crime, & assuroit leur tranquillité & leur félicité, en lui rendant du moins l'un de ses enfans, & celui qui lui étoit le plus cher.

Don Manoel possédant une maison bien étoffée à Goa, & un riche établissement aux environs, dont sa mere prenoit soin, ne laissa pas que de continuer ses services militaires durant quelques années, pendant lesquelles il obtint encore un grade supérieur. Le nom Portugais étoit respecté sur toute la côte de la presqu'Isle occidentale de l'Inde; & rarement les petits Souverains, ou Maures ou Idolâtres, osoient-ils faire la moindre insulte aux vaisseaux & aux négocians de cette nation qui faisoit tout le commerce de cette riche partie de l'Asie. Il arriva cependant que le Raja, ou Prince de Calicut, s'empara d'un navire considérable & richement chargé, expédié, de Lisbonne pour Goa, que la tempête avoit écarté de sa route, & fait échouer sur la côte de son petit Etat. Le Raja regardant cet accident comme une bonne fortune

qu'il ne devoit pas laisser échapper, fit transporter dans ses magasins toutes les richesses que contenoit le vaisseau Européen, & fit mettre aux fers tout l'équipage, les Officiers même, & les passagers; & enfermer dans son serrail les femmes qui s'y trouvoient. Le Vice-Roi ne fut pas plutôt informé de cet événement, qu'il fit un armement considérable pour en tirer vengeance. *Don Manoel* fut mis à la tête des troupes chargées d'attaquer Calicut. Sa bonne conduite, la valeur de ses soldats, la discipline qu'il faisoit observer dans sa petite armée, & la supériorité des armes qu'elle avoit sur les Marates, forcerent bientôt le Roi de Calicut à lui demander grace, & à promettre de rendre les effets & les personnes dont il s'étoit emparé injustement. Celle de toutes ces restitutions qui lui coûta le plus, fut celle d'une jeune & aimable Portugaise, dont ce Maure étoit devenu éperduement amoureux. Il fit tous ses efforts pour engager *Manoel* à la lui laisser; mais celui-ci eût également manqué à ce qu'il devoit à sa religion & sa patrie, s'il y eût consenti. La jeune personne lui fut donc remise; & dès que *Manoel* la vit, il sentit

combien il eût été fâcheux de l'abandonner au barbare entre les mains de qui elle étoit tombée. Rien n'étoit si charmant que cette jeune Portugaise; elle n'avoit guères plus de vingt ans. Ses graces & son esprit répondoient à sa figure. Le vainqueur du Roi de Calicut en devint bientôt plus épris que ne l'avoit été l'Indien; il la ramena à Goa, comme le plus bel ornement de son triomphe. Indépendamment de l'amour, elle avoit inspiré du respect au barbare même; il n'avoit osé lui faire violence. L'Officier Portugais eut les mêmes ménagemens, avec plus d'espérance d'être heureux. Ses propositions furent favorablement écoutées; bientôt il ne parut plus douteux qu'elle deviendroit la récompense de ses succès. Il la présenta à sa mere, qui fut enchantée de sa physionomie & de son caractere; & le jour fut pris pour célébrer une union aussi agréable. La veille *Dona Leonora* pria sa future belle-fille de lui raconter l'histoire de sa vie; *Dona Rosa* ne balança pas de répondre à ses desirs, & parla en ces termes.

« Je n'ai jamais connu ni mon pere ni » ma mere : le premier mourut dans ma

» premiere enfance; la seconde disparut
» peu de temps après; & l'on n'a jamais
» su ce qu'elle étoit devenue. J'ai un fre-
» re, mais il a été élevé dans une Province
» assez éloignée de celle qu'habitoit ma
» grand'mere, qui prit soin de mon édu-
» cation. Elle est morte que je n'avois
» qu'environ 14 ou 15 ans. Je me trouvai
» alors tout-à-fait sans ressource; mais une
» voisine de mon aïeule, qui n'étoit pas
» en état de se charger de moi pour long-
» temps, voulut bien cependant me con-
» duire jusques à Lisbonne, où elle me dit
» que feu mon pere avoit des parens; elle
» ajouta quelle étoit informée que ma mere
» avoit pris le parti d'aller réclamer leur
» secours; mais qu'elle ignoroit quel avoit
» été le succès de ses démarches, puisqu'on
» n'avoit plus reçu aucune de ses nouvel-
» les. Quand l'embarras est extrême, on
» saisit le moindre sujet d'espérance: je sui-
» vis donc ma voisine dans la capitale du
» Portugal; nous savions le nom du Mi-
» nistre auquel nous devions nous adres-
» ser, & nous sollicitâmes son audience.
» Nous ne pûmes parler qu'au principal
» Officier qui travailloit sous ses ordres; &
» dès que je me fus nommée, il s'écria avec

» tanſport; Quoi, Mademoiſelle, vous êtes
» la fille de la malheureuſe Dame qui a été la
» victime de la tendreſſe & de l'eſtime que
» je lui ai témoignées? mon barbare pere
» la fit enlever, & la confina dans les In-
» des; & je n'ai pu recevoir depuis aucune
» de ſes nouvelles; mais j'ai chargé ma
» ſœur, qui paſſe avec ſon mari dans ce
» pays-là pour y remplir un emploi con-
» ſidérable, de faire à ſon ſujet toutes
» les recherches poſſibles. Si vous vou-
» lez bien l'y accompagner, elle prendra
» ſoin de vous, & vous aurez peut-être
» occaſion de retrouver votre infortunée
» mere. Effectivement il me préſenta &
» me recommanda à ſa ſœur & à ſon
» beau-frere; & je m'embarquai avec eux
» ſur ce vaiſſeau qui périt ſi malheureuſe-
» ment ſur les côtes de Calicut. Je perdis,
» dans ce naufrage, la ſœur de mon pro-
» tecteur & ſon mari. J'étois encore une
» fois tombée, non-ſeulement dans l'a-
» bandon, mais dans l'eſclavage; les dan-
» gers les plus preſſans menaçoient mon
» honneur & ma vie, lorſque le généreux
» *Manoel* m'a ſauvé l'un & l'autre ".

Le Lecteur, qui a sûrement déja re-
connu dans ce récit l'hiſtoire de la fille de

Dona Léonora, sœur par conséquent de *Dom Manoel*, suppléera aisément au détail dans lequel nous pourrions entrer sur les sentimens qu'éprouverent alors sa mere & son frere. La satisfaction de la premiere fut pure & parfaite; celle du second fut mêlée de quelques regrets; mais enfin cette famille réunie, contre toute espérance, rendit graces au sort qui l'avoit rassemblée. Il ne fut plus question de mariage, mais de cette tendresse également vive & innocente, que la voix du sang réclame & assure entre les plus proches parens.

Il faut convenir cependant que l'étoile de *Dom Manoel* paroissoit fort singuliere. Toutes les fois qu'il étoit pour lui question de mariage, ses projets aboutissoient à des reconnoissances de famille : mais ayant retrouvé la sienne toute entiere, il pouvoit enfin espérer de faire une alliance dans laquelle il n'eût point à redouter l'inceste; & voici comment cela arriva.

Dona Rosa, produite dans le monde comme sœur de *Dom Manoel*, inspira de l'amour à l'illustre *Dom Louis d'Albuquerque*, fils du fameux *Dom Alphonse*. Il ne craignit point d'avouer cet amour à

ſon pere après s'être aſſuré qu'il ne déplaiſoit point à la jeune perſonne *Dom Alphonſe* trouva que l'alliance du plus brave Officier de ſon armée n'étoit point indigne de ſon fils ; il fit plus ; & étant informé que ſa fille *Dona Victoria d'Albuquerque* trouvoit *Dom Manoel* aimable, il conclut un double mariage; & la maiſon des *Albuquerques* ſe trouva unie des deux côtés à celle d'*Almeida* (c'étoit le nom du pere de *Dom Manoel*).

En examinant les Romanciers Portugais, dont le Nouvelliſte *Trancoſo* qui nous a fourni les trois Nouvelles que l'on vient de lire eſt le meilleur, nous avons eu occaſion de jetter les yeux ſur l'hiſtoire du Roi de Portugal *Dom Sébaſtien*, & nous avons reconnu qu'il n'y en avoit peut-être aucune de plus ſinguliere, ni, dans certains momens, de plus intéreſſante Les circonſtances tout-à-fait particulieres du retour, faux ou véritable, de *Dom Sébaſtien* en Europe, après que les Rois d'Eſpagne ſe furent emparé de ſa couronne & de ſes Etats, ſont décrites aſſez différemment par divers Auteurs François, Italiens, Anglois & Portugais ; mais elles ſe trouvent toutes réunies dans le grand ouvrage intitulé *Memorias para à hiſtoria o governo del Rey Dom Sébaſtiano*, imprimé en 4 gros volumes *in-quarto* à Lisbonne, depuis 1736 juſqu'en 1751. L'Auteur eſt l'Abbé *Dom Diego Barboſa Machado*, l'un des premiers membres de l'Académie Royale de Lisbonne, & Auteur de la *Bibliotheca Luſita-*

nica, ou *Bibliotheque des Auteurs Portugais*, imprimée en 1771 en 4 volumes *in-folio*.

Avec l'aide de quelques personnes qui entendent la langue Portugaise, nous nous sommes mis en état de tirer de ce gros Livre un extrait intéressant, que nous allons abréger autant qu'il nous sera possible.

Ceux qui pourront se procurer le Roman François, devenu assez rare, intitulé *Dom Sébastien*, Nouvelle historique, y trouveront bien plus de détails romanesques, mais moins d'anecdotes historiques. Ce Roman fut imprimé en 1680, à Paris chez *Barbin*. Nous en dirons un mot, après avoir exposé les faits véritables.

Dom Sébastien naquit en 1554 de *Dom Juan*, fils du Roi *Jean III*, & de *Jeanne* de *Castille*, fille de l'Empereur *Charles-Quint*. L'Infant *Dom Juan* mourut deux mois après son mariage, ainsi *Sebastien* naquit posthume. Quelque temps après sa naissance, sa mere retourna en Espagne; & il n'étoit encore que dans sa quatrieme année, lorsque la mort de son aïeul *Jean III* le plaça sur le trône. La Régence fut confiée à sa mere *Catherine d'Autriche*, & à son oncle, *Henri de Portugal*, alors Cardinal. Ces sages tuteurs ne négligerent rien pour lui donner une bonne éducation; ils y réussirent, à un certain point, par les soins d'un excel-

lent Gouverneur, nommé *Dom Alexis de Ménezès*, d'une naiſſance illuſtre, d'un profond ſavoir, d'une conduite ſage & prudente, & d'une valeur à toute épreuve. Malheureuſement, de toutes les bonnes qualités de ſon Inſtituteur, la bravoure fut celle dont il ſentit le mieux tout le prix. Il conſentit volontiers que ſes maîtres éclairaſſent ſon eſprit; mais jamais ils ne purent régler ni modérer ſon cœur. Un goût démeſuré pour la guerre & même pour les dangers, l'engagea à s'expoſer aux plus grands périls; d'abord à la chaſſe, parce qu'il la regardoit comme l'image des combats; enſuite à la guerre contre les Infideles, qu'il entreprit avec d'autant plus d'ardeur qu'il croyoit, en les attaquant, venger la cauſe de Dieu & de la Religion. Le zele qu'on lui avoit, avec raiſon, inſpiré pour l'un & pour l'autre, prenant la teinte du caractere du Monarque, ſembloit lui répondre du ſuccès de toutes ſes témérités. Agé de moins de vingt ans, il fit une premiere campagne en Afrique, qui fut brillante & heureuſe; il ſecourut *Mazagan*, en fit lever le ſiege, & remporta près de Tan-

ger une victoire sur les Infideles. Fier de ses succès, étant de retour à Lisbonne, il médita une seconde expédition. *Mehémet*, frere du Schérif ou Roi de Maroc, *Moluc Abdelmeleck*, ayant guerre avec celui-ci, & lui disputant le trône, implora l'assistance du jeune Roi de Portugal. *Sébastien* voulut la lui accorder, malgré l'avis du Roi d'Espagne son oncle, & de tout son Conseil. Les préparatifs & les dépenses qu'occasionna cette guerre furent ruineux pour le Portugal; mais les suites en furent encore bien plus fâcheuses. L'imprudent Monarque entraîna la principale noblesse de son Royaume dans l'expédition la plus mal concertée. La campagne se termina par une bataille dans laquelle les Chrétiens auroient eu de l'avantage s'ils avoient été mieux commandés, d'autant plus que le Monarque Mahométan se mouroit, & expira effectivement dans sa litiere au fort de la bataille; mais ses derniers regards virent l'armée Portugaise entiérement détruite. Les plus grands Seigneurs de la Cour de Lisbonne périrent dans cette occasion. *Sébastien* avoit été blessé dès le commencement de la

bataille, il ne laiſſa pas que de continuer à combattre; mais il fut fait priſonnier; & l'on prétend que, dans le temps que l'on vouloit le conduire à la tente de *Hamed*, ſucceſſeur d'*Habdelmeleck*, une nouvelle troupe de Mauresqui vint fondre ſur ceux qui le conduiſoient, acheva de lui donner la mort. On aſſure que *Philippe II*, ſon oncle, reçut des preuves certaines de cette mort par le témoignage d'un aſſez grand nombre de priſonniers Portugais, qui avoient reconnu le corps du Prince; ce corps même fut envoyé au Roi d'Eſpagne, qui lui fit faire de ſuperbes obſèques. Cependant on s'eſt obſtiné pendant long-temps à n'ajouter aucune foi à la nouvelle de ſa mort. *Henri* ſon oncle prêtre & Cardinal, porta la couronne après lui, depuis l'an 1578 (année dans laquelle diſparut *Sébaſtien*) juſqu'en 1580. Il mourut avant que de voir décider la queſtion, ſi pour le bien de ſon état, il pouvoit ſe marier, quoiqu'il fût vieux & qu'il fût Prêtre. Après lui, les différentes prétentions ſur le Portugal éclaterent; mais ce ne furent pas les mieux fondées qui furent les plus heureuſes. Celui qui paroiſ-

ſoit avoir le meilleur droit, étoit *Dom Antoine*, Grand Prieur de Crato, fils de l'Infant *Dom Louis*, grand oncle de *Sébaſtien*; mais on lui diſputoit la légitimité de ſa naiſſance. Il avoit été fait priſonnier par les Maures avec *Dom Sébaſtien*; il avoit été aſſez heureux pour revenir, & parut pendant quelques momens devoir réuſſir à obtenir la couronne. Les forces du Roi d'Eſpagne *Philippe II* l'obligerent bientôt à abandonner le Pays; & il ſe retira en France, où il mourut avec le titre de Roi du Portugal en 1595. Les trois autres prétendans ne tiroient leurs droits que des femmes : & le Duc de Bragance, deſcendant de la maiſon de Portugal, avoit épouſé *Catherine*, fille cadette de l'Infant *Edouard*, fils d'*Emmanuel*, Roi de Portugal. Le Prince de Parme, de la maiſon de Farnèſe, étoit fils de *Marie*; fille aînée du même Prince *Edouard*. Enfin le Roi d'Eſpagne *Philippe II*, étoit fils d'*Iſabelle de Portugal*, fille aînée du Roi *Emmanuel*. Mais, comme nous venons de le dire, ce dernier, qui étoit le plus puiſſant, l'emporta, & demeura avec aſſez de facilité maître du Portugal dès l'an 1581, c'eſt-à-dire, trois ans après la mort prétendue ou véritabl

de *Dom Sébastien*. Ce ne fut que sept ans après, en 1588, que l'on commença à entendre dire que ce Monarque n'étoit pas véritablement mort. Les habitans de l'Isle Tercère furent les premiers à le croire; & sans en avoir d'autres preuves que des bruits populaires, ils continuerent de faire les prieres publiques pour *Dom Sébastien*, & tous les actes en son nom, comme s'il eût été encore sur le trône. On publia aussi qu'il avoit paru dans la Province des Algarves dès 1580; mais que le Roi *Henri*, qui en avoit été informé, craignant d'être obligé de lui céder la couronne, n'avoit pas voulu le reconnoître. Enfin, en 1589, un étranger arriva à Venise demandant l'aumône, & déclara à quelques personnes qu'il étoit Roi de Portugal : qu'étant resté sur le champ de bataille percé de plusieurs blessures dont il montroit les marques, & ayant été dépouillé, il s'étoit enfui dans les déserts de l'Afrique; qu'après avoir passé par plusieurs mains en qualité d'esclave, il avoit enfin gagné le bord de la mer, s'étoit embarqué pour la Sicile, & y avoit heureusement abordé; qu'il s'y étoit consacré à la vie d'hermite, & avoit envoyé plu-

fieurs fois des gens à Rome avec des lettres propres à le faire reconnoître, mais dont il n'avoit eu aucunes nouvelles; enfin, que s'étant mis lui-même en chemin pour se rendre à Rome, & de-là à Venise, il avoit été malheureusement volé avant que d'arriver dans cette grande ville.

Il n'y fut pas plutôt que le Sénat, exactement informé de la conduite de tous les étrangers qui se trouvent à Venise, instruit des bruits qui couroient sur son compte, le fit arrêter. L'Ambassadeur d'Espagne demanda qu'il fût interrogé; & il subit alors, dit-on, jusqu'à dix-huit interrogatoires dont il se tira avec tant de présence d'esprit, & dans lesquels il parut si instruit des affaires même les plus secrettes de son Royaume, que, si la politique rafinée du Sénat de Venise ne lui eût prescrit une conduite contraire, il eût été reconnu par la République pour un Monarque son allié. Les Ambassadeurs de toutes les Puissances étrangeres s'informerent avec soin de ce qu'il étoit; & les relations qu'ils en firent à leur Cour lui furent avantageuses. Cependant on lui ordonna de sortir de la domination Vénitienne. Il passa en Toscane, d'où les

ménagemens du grand Duc pour l'Espagne le forcerent à s'enfuir. Il fut pris par les Espagnols, & conduit à Naples. C'est dans cette capitale d'un des Royaumes soumis à l'Espagne, que la situation de *Sébastien* (en supposant que ce fût lui) devient veritablement intéressante. Jusqu'au moment de sa captivité, ce n'avoit été qu'un Prince imprudent, bien plus digne de blâme que d'estime, d'admiration & de respect; mais lorsqu'il court le monde, poursuivi pas ses ennemis; traité avec la derniere indignité, & abandonné par ceux même qui le reconnoissoient le mieux, & qui lui devoient le plus de respects & d'égards, sa situation devient si singuliere & si touchante, qu'on paroît disposé à lui demander pardon des outrages qu'il reçoit, à l'estimer & à le révérer; parce qu'il est malheureux, lui qu'on avoit haï & mépriſé dans tout l'éclat de sa grandeur souveraine.

Après l'avoir enfermé dans le château, de l'Œuf, on voulut le forcer à avouer qu'il n'étoit qu'un imposteur; mais il soutint toujours du ton le plus ferme & de l'air le plus noble, qu'il étoit *Dom Sébastien*, Roi de Portugal. On le menaça des tourmens les plus horribles, & on le

laiſſa trois jours ſans lui donner à manger ni à boire : on avoit même eu la barbarie de laiſſer auprès de lui une corde & un couteau. Au bout de ce temps, croyant qu'il devoit être expiré ou prêt à l'être, on envoya pour l'aſſiſter à la mort ou l'enterrer, des Religieux qui, convaincus de ſon rang, & touchés de ſon état, le ſecoururent, & obtinrent qu'on lui laiſſeroit la vie; quoiqu'il aſſurât qu'il ne vouloit la conſerver que dans l'eſpoir de ſe retrouver un jour avec ſes ſujets, & de les rendre plus heureux qu'il n'avoit fait. Enfin le Vice-Roi conſentit à le voir : c'étoit le Comte de *Lémos*, qui avoit été deux fois Ambaſſadeur d'Eſpagne en Portugal pendant ſon regne, Auſſi-tôt que le Roi le vit, il s'apperçut qu'il avoit ſon chapeau à la main. Couvrez-vous, Comte de *Lémos*, lui dit *Sébaſtien*, du ton dont les Rois d'Eſpagne & de Portugal parlent aux Grands de leur Royaume. Le Vice-Roi qui le reconnut parfaitement fut troublé. De quel droit, lui dit-il, cependant, me parlez-vous ainſi ? Par le droit de ma naiſſance, lui répondit le priſonnier. Le Comte voulut le traiter d'impoſteur ; mais il s'attira des

réponses si dures, & accompagnées d'explications si particulieres, & de détails si frappans sur ce qui s'étoit passé entre eux dans le temps de ses ambassades, que le Vice-Roi ne put se résoudre à traiter comme un vil imposteur un Monarque auquel il avoit fait sa cour & cherché à plaire, il y avoit environ douze ans. Il se conduisit seulement à son égard comme envers un prisonnier d'Etat qu'il étoit important de ne pas rendre. Tant que ce Comte de *Lémos* vécut, *Sébastien* fut gardé étroitement, mais avec décence, dans le château de l'*Œuf*. Malheureusement ce Vice-Roi mourut au bout d'un an, & fut remplacé par *Jean de Castro* son fils. Ce jeune Seigneur, retenu à l'égard de *Sébastien* par de moindres considérations, ne pensa plus qu'à suivre les instructions du conseil d'Espagne, qui lui ordonnoit absolument de convaincre son prisonnier d'imposture. Voyant bien que les supplices seroient inutiles pour l'en faire convenir, il apposta de faux témoins pour assurer qu'il étoit Calabrois, & qu'on l'avoit vu marié dans ce pays-là. Mais quand ces gens lui furent confrontés, la majesté & le ton du Monarque leur en imposerent

ils se jetterent à ses pieds, & lui demanderent pardon. Une femme Calabroise, que l'on vouloit faire passer pour la sienne, prit le même parti. Cela n'empêcha pas que le Vice-Roi ne le condamnât aux galeres, & ne l'y fit conduire de la façon la plus humiliante; mais la vérité n'en éclata que mieux sur ce théatre d'horreur. Il recevoit à sa chaîne & sur son banc, les hommages de plusieurs personnes, entre autres de quelques Portugais, dont il reconnoissoit lui-même plusieurs, qu'il nommoit par leur nom, & avec lesquels il entroit dans des détails sur leur famille. Il se recommandoit à leurs prieres, témoignoit les plus grands sentimens de dévotion, & le plus grand desir de réparer toutes les fautes qu'il avoit faites lorsqu'il étoit sur le trône. On juge que le Portugal fut bientôt informé de ces circonstances, & confirmé dans l'opinion que son Roi étoit véritablement existant sur les galeres de Naples. La politique de *Philippe Second* ne lui permettoit ni de reconnoître son neveu, ni de le laisser vivre dans un pareil état. Il ordonna que la galere sur laquelle il étoit enchaîné, passât en Espagne; & le malheureux *Sébastien* fut

transporté & débarqué à Sanlucar de Barameda en Andalousie. Le Duc de *Medino-Sidonia*, allié de la famille royale de Portugal, gouvernoit cette Province : le Roi galérien lui fut amené, & le trouva avec la Duchesse son épouse. A son aspect le Duc fut frappé, & détourna la tête. Sa femme en fit de même. « Pourquoi » détourner vos regards, leur dit le pri- » sonnier ? regardez-moi, & reconnois- » sez le malheureux *Sébastien* : il ne se » présenteroit point aujourd'hui à vos » yeux dans l'état affreux où vous le » voyez s'il eût écouté vos conseils, & » s'il eût su en profiter. Mais tel étoit » mon destin ; je ne pouvois l'éviter ; je » devois servir d'exemple mémorable » aux Princes qui méprisent la prudence, » & qui n'écoutent que leurs caprices. » Duc, & vous Duchesse, souvenez- » vous quels efforts vous fîtes pour me » détourner d'aller en Afrique : vous » m'aimiez ; vous me respectiez en ce » temps-là ; présentement je suis devenu » un objet de mépris ; vous n'osez re- » connoître l'infortuné *Sébastien*. Ce- » pendant je suis ce même Prince pour » qui vous n'aviez rien de caché : sou-

» venez vous des affaires délicates que vous » me confiâtes ». Alors il leur détailla tout ce qui s'étoit passé entre eux trois de secret & particulier : le Duc & la Duchesse restèrent confondus. *Sébastien* voyant leur embarras : « Duc, ajouta-t-il, avez-vous » conservé l'épée dont je vous fis présent » lorsque je passai en Barbarie? J'ai con- » servé, répondit le Duc, celle dont *Sé-* » *bastien* m'honora : vous l'avez ? répli- » qua le prisonnier, faites-là apporter en » ma présence ». Le Duc ordonna qu'on allât la chercher, & qu'on la mêlât avec plusieurs autres. On lui en présenta une douzaine ; *Sébastien* les examina, & dit : « celle que je vous ai donnée n'est pas » parmi celles-ci ». Le Duc en fit apporter d'autres : celle qu'il avoit reçue des mains de *Sébastien* y étoit, & le prisonnier la reconnut aussi-tôt. « Ce n'est pas tout, » ajouta-t-il, dans le voyage que je fis à » Cadix, je donnai à la Duchesse, ma » cousine & votre épouse, une bague. Le » Roi *Sébastien* m'en donna une, répliqua » la Duchesse : montrez-la moi, dit le » prisonnier. La voilà, répondit la Du- » chesse : c'est elle-même, répliqua-t-il, » mais elle renferme un secret que vous

» ignorez : mon nom & mon chiffre » ſont gravés au-deſſous de la pierre ; » faites-la démonter, vous verrez que » je n'en impoſe point. On le fit dans » le moment, & on trouva qu'il accu- » ſoit juſte ».

Le Duc & la Ducheſſe n'oſerent continuer de laiſſer traiter avec indignité celui qui leur donnoit des preuves auſſi certaines de ce qu'il étoit. Ils le firent renfermer dans le château de Saint-Lucar, & garder avec ſoin, mais avec décence & diſtinction. Le politique & cruel *Philippe* ne confia pas long-temps ſon ſort à des mains ſi ſenſibles & ſi indulgentes. Toute l'Andalouſie & le Portugal, qui confine à cette Province d'Eſpagne, s'écrioient que *Sébaſtien* étoit retrouvé & qu'on devoit lui rendre ſa couronne. Le Roi d'Eſpagne le fit enlever & tranſporter au fond de la Biſcaye, dans un château où l'on croit qu'on ne tarda pas à le faire périr ; du moins n'a-t-on jamais plus entendu parler de lui. Cependant les Portugais ont encore, pendant long-temps, eſpéré de le revoir ; & on diſoit proverbialement en France, au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, quand

on vouloit parler d'une longue & inutile attente : *on attend cela comme les Juifs attendent le Messie, & les Portugais leur Roi Dom Sébastien.*

Ce Prince étant né en 1554, n'avoit pas 25 ans faits quand il disparut en Afrique ; il n'en avoit pas 36 quand il reparut, & il n'auroit eu que 50 ans en 1604.

Deux autres personnages entreprirent, à-peu-près dans le même temps, de se donner pour le Roi *Sébastien*. L'un parut dans l'Isle Tercere, l'autre en Portugal même ; mais leur imposture étoit si grossiere, qu'elle séduisit peu de gens, & ne fit que mettre dans un plus grand jour les raisons que l'on a eues de croire que celui dont nous venons de parler étoit le véritable, si quelqu'un a pu l'être.

Telle est la véritable histoire de *Dom Sébastien*, exactement tirée & extraite des Auteurs Portugais. Le Roman François dont nous avons parlé, en affoiblit, mal-à-propos, quelques circonstances, & n'y ajoute que quelques détails & quelques motifs galans, qui, à notre avis, gâtent plus cette histoire qu'ils ne l'embellissent : cela est du moins certain quant aux deux premieres parties du Roman François,

qui eſt diviſé en trois. On y fait *Dom Sébaſtien* amoureux de *Dona Elvire*, fille du Duc d'*Aveiro*. Cette Demoiſelle, ſuivant les conſeils de ſon pere, n'écoute le Roi que dans l'eſpérance de l'amener à partager ſon trône avec elle. Au fond du cœur elle ne l'aime pas; rien de moins intéreſſant qu'une pareille intrigue. Elle eſt mêlée de pluſieurs autres qui ne le ſont pas davantage, qui regardent différens Seigneurs, Dames & Demoiſelles Portugaiſes, entre leſquelles la Ducheſſe de *Bragance*, Princeſſe de Portugal, & une de celles qui avoient le plus grand droit à la couronne, fait un aſſez vilain perſonnage. A la fin de la ſeconde partie, *Elvire* s'appercevant que *Sébaſtien* eſt occupé d'une nouvelle intrigue, ſe retire triſtement & honteuſement dans un couvent. Cette nouvelle intrigue qui l'afflige, eſt la ſeule qui puiſſe amuſer & intéreſſer le Lecteur dans le Roman. L'objet en eſt une Princeſſe Maure, nommée *Almeide :* elle devient priſonniere de *Sébaſtien*, lorſqu'il s'empare de la ville d'Arzille. Le Monarque la rend généreuſement à ſes freres, mais il en devient épris. C'eſt elle qui l'engage à repaſſer en Afrique, l'année ſuivante,

pour ſecourir *Méhémet* contre *Moluck Abdelmelek :* c'eſt pour ſes beaux yeux que ſe donne cette bataille, dans laquelle *Sébaſtien* eſt bleſſé, fait priſonnier, & où l'on croit qu'il périt. La belle Princeſſe Maure, déſolée de ces mauvais ſuccès, repaſſe en Europe, & ſe retire à Veniſe ; elle reſte pluſieurs années dans la retraite & le regret de la perte de ſon royal amant : mais quelle eſt ſa ſurpriſe quand elle le voit arriver chez elle dans cette grande ville ! Elle lui demande par quel haſard il eſt échappé à la mort ; il lui apprend que c'eſt par le ſecours d'une autre Princeſſe Maure, nommée *Abdeliſe*, qui eſt devenue amoureuſe de lui, le trouvant confondu dans la foule des priſonniers Portugais. Il lui avoue qu'il a été obligé d'avoir pour elle quelques complaiſances, & de flatter ſon amour ; qu'elle lui eût procuré plutôt ſa liberté & ſon retour dans ſon Royaume, ſans la jalouſie du Roi ſon frere ; qu'enfin elle eſt venue à bout de le délivrer, & qu'il a paſſé d'abord aux Terceres, d'où ayant quelques ſoupçons qu'*Almeïde* étoit à Veniſe, il s'y eſt rendu. La belle Princeſſe de Maroc s'eſtime trop heu-

reuſe de retrouver ſon amant, même ſans couronne; mais le bruit du retour de *Sébaſtien* ne peut ſi bien ſe cacher à Veniſe que la république n'en ſoit inſtruite. L'Ambaſſadeur d'Eſpagne l'eſt auſſi, & demande qu'on lui livre le Monarque, qu'il traite d'impoſteur. *Sébaſtien* eſt obligé de ſortir de l'Etat Vénitien, & il paſſe en Toſcane, où ſa couſine, la Ducheſſe de Parme, lui donne quelques ſecours, & lui en promet davantage. Mais ces ſecours lui ſont inutiles; il eſt fait priſonnier par les Eſpagnols, conduit à Naples; il y eſt perſécuté avec la derniere injuſtice; tranſporté en Eſpagne, il eſt tranſféré dans un château, où il périt miſérablement. La malheureuſe *Almeïde* finit ſes jours dans un couvent de Veniſe, au milieu des regrets & des auſtérités.

Tel eſt l'extrait du petit Roman François de *Dom Sébaſtien*, dans lequel un ſujet très-intéreſſant par lui-même eſt traité avec froideur & foibleſſe. Concluons-en que le genre des Romans hiſtoriques eſt un genre délicat, fait pour embellir, & non pour affoiblir l'intérêt de l'hiſtoire; que ceux qui s'exercent

dans ce genre doivent avoir grande attention à ne se pas trouver, dans leurs suppositions, au-dessous des simples Historiens & des Narrateurs véridiques, pour ne pas mériter le reproche d'avoir obscurci ou enlaidi la vérité.

AVIS.

Nous sommes obligés de représenter à Messieurs nos Souscripteurs, qu'en général ils ne sont pas assez attentifs à se faire représenter le Volume lorsque le Facteur est censé l'avoir porté chez eux. Cette inattention cause des embarras infinis, & une perte considérable. Nous osons dire que jamais Ouvrage ne fut distribué avec plus de soin, & ne parut avec plus d'exactitude; cependant, beaucoup de plaintes nous font juger que, pour plusieurs personnes, cette régularité pénible est un mérite perdu. Nous n'avons cessé de remonter à la source de ces plaintes; & nous avons cent fois trouvé (si nous l'osons dire) nos Lecteurs plus répréhensibles que nous. Le Volume que l'on réclamoit à Paris, avoit été remis, le jour de la distribution, au Portier, ou au Domestique du Particulier qui se plaignoit; mais il avoit passé successivement dans les mains de deux ou trois personnes attachées à la maison, & le Facteur accusé d'inexactitude, convainquoit d'infidélité le Domestique à qui il l'avoit remis. Il est un

autre principe de plaintes auſſi mal fondées. Pluſieurs Souſcripteurs quittent Paris dans la belle ſaiſon, & vont s'établir dans leurs Terres. Ils ne ſont pas exacts à donner avis de leur départ & de leur retour. Le Volume reſte à Paris, ou court la Province & ſe trouve enfin perdu. Juſqu'à ce jour nous avons répondu à la réclamation par le ſacrifice. Mais le dommage devient trop conſidérable, & nous ſommes obligés d'établir une régle. Lorſque le Souſcripteur de Paris laiſſera écouler juſqu'au 15 du mois ſans ſe plaindre, nous bornerons nos ſoins à faire faire des recherches; & le volume ne ſera pas rendu ſi le Facteur ne peut retrouver le Domeſtique à qui il l'aura remis. Le Souſcripteur de Province aura le mois. Ce terme expiré, nous nous contenterons d'écrire au Directeur de la Poſte à qui le Volume aura été adreſſé, pour l'engager à le faire retrouver.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois d'Avril de la *Bibliothèque des Romans*; & je crois que le Public ne peut trop accueillir cet Ouvrage, dans lequel on lui fait connoître, d'une manière aussi instructive qu'agréable, une branche de Littérature où l'imagination, toujours intéressante, même dans ses écarts, joue le principal rôle. A Paris, ce 31 Mars 1778.

AMEILHON.

De l'Imprimerie de COUTURIER, Cloître Saint-Nicolas du Louvre.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

AVRIL, 1778. SECOND VOLUME.

A PARIS,

AU BUREAU, rue du Four S. Honoré, près S. Eustache, pour Paris;

AU BUREAU & chez LACOMBE, Libraire, rue de Tournon, près le Luxembourg, pour la Province.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVIS IMPORTANT.

DANS le mois de Mars, en formant un Bureau particulier pour la distribution de cet Ouvrage, nous annonçâmes qu'il nous restoit peu d'Exemplaires de la première Édition, & qu'on alloit en faire une nouvelle, qui seroit finie dans le terme d'une année. Le desir de répondre à la flatteuse impatience du Public, nous a fait presser ce travail, & nous en annonçons la fin. Le nombre des volumes qui ont paru jusqu'à ce jour, est de 40, pour lesquels on paye 60 livres; & l'on peut, en même-temps, souscrire pour l'année courante, avec la certitude d'être très-exactement servi.

Il est naturel que le suffrage toujours renaissant du Public, ait animé, chaque jour, notre zèle. Nous avons imaginé successivement plusieurs moyens pour intéresser, & nous en avons toujours pré-

venu nos Lecteurs, par des Avis placés à la tête de nos volumes; enfin, nous venons de donner à la distribution de nos Matériaux, une forme, pour ainsi dire, nouvelle. Désormais nous n'observerons plus l'ordre des huit Classes que nous avions établi. Excepté pour ce qui concerne les Romans de Chevalerie & les Romans Historiques, qui forment une suite qui ne doit pas être si-tôt épuisée, nous n'aurons plus que deux Classes, dont chacune occupera alternativement un volume. La première sera celle des Romans François de tout genre, ou traduits en François. La seconde, celle des Romans étrangers de toute nation, qui n'auront jamais été traduits en langue Françoise. Dans la première, nous suivrons absolument l'ordre alphabétique, en observant de ne donner que de simples Notices, ou des Notes très-courtes sur les Ouvrages qui ne mériteront pas d'être connus par des Extraits. Par ce moyen, on aura véritablement une *Bibliothèque universelle des*

Romans ; & on l'aura avec des Notes & des Anecdotes qui pourront intéreſſer, même quand il ne s'agira que de mauvais Ouvrages. A l'égard des Romans étrangers (traduits exprès pour faire partie de cette Collection) l'on ſentira aiſément que c'eſt une nouvelle branche de Littérature que notre zèle fait éclore pour la France, & de quel prix doivent être les fruits qu'elle produira. Ce projet & nos motifs ſont plus circonſtanciés dans un Avis qu'on lit dans notre volume du mois de Novembre dernier (pag. 5, 6, 7 & 8) & dans le premier volume de Janvier (pag. 71, 72 & 73.)

Le Bureau eſt rue du Four S. Honoré, près S. Euſtache. C'eſt au Sieur *Anceaume* que l'on s'y adreſſe ; c'eſt lui qui délivre les Souſcriptions pour Paris. A l'égard de la Province, on peut s'adreſſer également audit Bureau, ou chez *Lacombe*, Libraire, rue de Tournon, près le Luxembourg, en affranchiſſant les lettres & l'argent.

La Bibliothèque universelle des Romans est composée de 16 volumes *in*-12 par année, dont le prix, rendus francs de port par la poste, est, à Paris, de 24 liv. & en Province de 32 liv.

Cet Ouvrage a commencé au premier Juillet 1775.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

AVRIL, 1778. SECOND VOLUME.

SECONDE CLASSE.

ROMANS DE CHEVALERIE.

SUITE DE L'HISTOIRE DE CHARLEMAGNE.

Hiſtoire de Huon de Bordeaux.

QUOIQUE la *Bibliothèque Bleue* ſe ſoit emparée de *Huon de Bordeaux*, ce Roman (l'un des meilleurs de ceux que nous avons claſſés ſous le nom de Romans de *Charlemagne*) mérite mieux

que plusieurs autres ouvrages très-agréables que M. ou Madame *Oudot* ont habillés en papier bleu, d'être connu de nos Lecteurs. Ils trouveront que dans la première partie de ce Roman, la plupart des personnages & des aventures ont une relation intime avec ceux de *Charlemagne*, dont ils ont déjà lu les extraits, & même qu'ils ont trait à ceux de la Table Ronde par le Roi de Féerie, *Oberon*, qui joue un rôle dans *Isaïe-le-Triste*, fils de *Tristan de Léonois* & de la belle *Yseult*.

Nous ne connoissons aucun Manuscrit de *Huon de Bordeaux*, ce qui nous persuade que sa composition n'est pas antérieure à l'invention de l'Imprimerie. La plus ancienne édition est petit *in-folio*, sans date, & gothique; la seconde est *in-quarto*, 1516; les autres sont tout-à-fait modernes.

Il n'y avoit point de Duc *de Guienne* du temps de *Charlemagne;* ce nom même n'étoit point connu; & ce pays s'appeloit Aquitaine. Ainsi il n'y a jamais eu de Duc *Sevin*, ni de Comte *Huon de Bordeaux* son fils.

Nos Lecteurs s'appercevront aisément qu'ils ont obligation de cet Extrait à la plume toujours ingénieuse & aimable de M. le Comte *de Tressan*.

Charlemagne ne pouvoit se consoler de la malheureuse affaire de Roncevaux, & de la perte qu'il avoit faite, dans cette journée, de ses braves neveux *Olivier* & *Roland*, & de plusieurs autres preux de sa cour. Couvert de lauriers, mais accablé par la mélancolie & par le poids des années, il fit assembler les hauts Barons & les Pairs, pour leur proposer de céder l'empire & le trône de France à ses deux fils, *Charlot* & *Louis* *.

Nous avons déjà vu quel étoit le foible de cet Empereur pour le premier de ces Princes. Il eût bien desiré que les Barons & les Pairs eussent eu la complaisance de lui demander *Charlot* pour maître; mais celui-ci s'étoit si cruellement avili par plusieurs trahisons & par sa férocité, que le conseil s'opposa vivement à l'abdication

* Ce *Charlot*, si fameux par ses méchancetés dans l'histoire romanesque de *Charlemagne*, & qui fait si peu de bruit dans l'histoire véritable de la France & de l'Empire, fut *Charles*, Roi de la France orientale, qui mourut en 811, trois ans avant son père, sans postérité. Quant à *Louis*, c'est sans doute l'Empereur *Louis-le-Débonnaire*.

de *Charlemagne*, & le supplia de conserver toujours un sceptre qu'il portoit avec tant de gloire.

Amaury de Hautefeuille, cousin de *Ganelon*, & chef de la coupable branche de la maison de Mayence, étoit le partisan secret de *Charlot*, auquel il ressembloit par ses mœurs lâches & criminelles. *Amaury* conservoit le plus vif ressentiment contre la maison de Guienne, dont le dernier Duc (*Sevin*) l'avoit souvent puni de ses forfaits. Il saisit cette occasion de nuire aux deux jeunes enfans que le Duc *Sevin* avoit laissés en mourant sous la régence de la Duchesse *Alix* leur mère; & son intérêt personnel à rendre *Charlot* plus riche & plus puissant, lui fit ouvrir un nouvel avis.

Il feignit de se rendre à celui des Barons; il dit qu'il falloit éprouver *Charlot* en lui donnant quelques riches Provinces avant que de le placer sur le trône; & que l'Empereur, sans lui céder aucune de celles de son Royaume, pouvoit lui donner l'investiture de la Guienne, sept ans s'étant écoulés depuis la mort du Duc *Sevin*, sans que le nouveau Duc, fils de *Sevin*, eût voulu sortir de la forte &

riche ville de Bordeaux, pour lui rendre l'hommage qu'il devoit à son Seigneur souverain.

Nous avons admiré précédemment quelle étoit la justice & la sagesse des conseils que le Duc *Naymes de Bavière* donnoit à *Charlemagne*, dont il s'étoit montré constamment le plus fidèle & le meilleur ami.

Le Duc *Naymes* réfuta, d'un air de mépris, l'avis intéressé d'*Amaury :* il représenta vivement à l'Empereur la grande jeunesse des enfans du Duc *Sevin*, les utiles & glorieux services de leur père, & proposa de députer deux Chevaliers à Bordeaux, pour demander à la Duchesse régente d'envoyer ses deux fils à la cour de l'Empereur, pour lui rendre hommage & pour le servir.

Charlemagne applaudit à cet avis, & députa deux Chevaliers pour aller demander les deux jeunes Princes à la Duchesse *Alix* leur mère. A peine la Duchesse apprit-elle l'arrivée des députés, qu'elle envoya ses grands officiers pour les recevoir; & dès qu'ils entrèrent dans son palais, elle fut elle-même au-devant d'eux avec *Huon*, son fils aîné, & *Girard* son second fils.

Les députés, enchantés des careſſes & des honneurs qu'ils reçurent dans cette cour, accompagnés des plus riches préſens, ne la quittèrent qu'à regret. A leur retour ils peignirent à *Charlemagne* le jeune Duc *Huon* comme un Prince fait pour marcher ſur les traces du valeureux Duc *Sevin* ſon père, & ils l'aſſurèrent que dans trois mois les Princes de Guienne ſe rendroient à ſa cour.

La Ducheſſe employa ce peu de temps à leur donner ſes dernières leçons: *Huon de Bordeaux* les reçut dans ſon cœur; *Girard* nourriſſant une ſecrète envie contre ſon frère aîné, diſſimula ſes ſentimens ſecrets par une feinte ſoumiſſion, en écoutant ſa mère.

Les préparatifs pour leur départ étant faits, la Ducheſſe les embraſſa tendrement, en les recommandant à l'Être Suprême, & leur ordonna de paſſer à Cluny pour y voir leur oncle, Abbé de ce célèbre Monaſtère *. Cet Abbé, tel qu'ils de-

* Voici encore un grand anachroniſme. L'Abbaye de Cluny ne fut fondée qu'en 914, par *Guillaume*, qui prenoit le titre de Duc d'Aquitaine, Comte d'Auvergne, & Seigneur de Nevers.

vroient tous être, n'avoit jamais perdu l'occasion de faire du bien ; donnant l'exemple de toutes les vertus, il savoit les rendre aimables : on devenoit meilleur auprès de lui, par le desir de lui plaire & de s'en faire estimer. Quoique la plus grande piété fut l'ame de tous ses actes, la noblesse, la générosité qui y régnoient, annonçoient en lui la haute naissance. Rien ne pouvoit ébranler la fermeté de son caractère & de son cœur. L'Auteur dit même que ce digne frère du Duc *Sevin* auroit eu le courage & se fût servi des armes des Chevaliers, si quelqu'un eût oublié qu'il étoit né des hauts & antiques Barons de la Guienne, en osant lui manquer, ou à quelqu'un de ses proches qui n'eût pu se venger lui-même.

L'Abbé de Cluny reçut ses neveux avec la plus grande magnificence ; il les combla de présens ; & sentant combien sa présence leur seroit utile auprès de *Charlemagne*, dont il étoit conseiller intime, il partit avec eux pour Paris.

Lorsque les deux députés de *Charlemagne* étoient partis pour Bordeaux, *Amaury de Hautefeuille* avoit envoyé des espions à leur suite. Ayant su par eux

quelle étoit la marche de *Huon de Bordeaux* & de *Girard*, ce traître persuada facilement à *Charlot* de lui donner une troupe de ses gardes, avec laquelle il iroit se mettre en embuscade dans le bois de Montlhéry pour les attaquer, & par leur mort le mettre en possession des grands fiefs de Guienne & d'Aquitaine.

Proposer une trahison barbare à *Charlot*, c'étoit lire dans son ame & flatter ses penchans. Non-seulement ce Prince adopta le projet d'*Amaury*, mais il voulut l'aider lui-même à l'exécuter. Il se dérobe la nuit; & suivi d'*Amaury de Hautefeuille* & d'une grosse troupe armée comme lui d'armes toutes noires, il va s'embusquer dans le bois où les deux frères devoient passer.

Girard, le plus jeune des deux, s'étant amusé le matin à faire voler son autour le long du chemin qu'il tenoit, avoit devancé son frère & son oncle l'Abbé de Cluny. *Charlot* qui le voit venir seul & sans armes, court au-devant de lui, lui cherche querelle, & le jette à bas de son cheval, blessé d'un coup de lance. *Girard* pousse un cri lamentable en tombant. *Huon de Bordeaux* l'entend, & vole à son

secours sans d'autres armes que son épée. Il arrive près de *Girard*, & voit couler le sang de sa blessure : « Que t'a fait cet » enfant, barbare, dit-il à *Charlot ?* » Quelle lâcheté de l'avoir attaqué sans » qu'il pût se défendre ? Vraiment, ré- » pondit *Charlot*, je compte bien t'en » faire autant ; apprends que je suis le fils » du Duc *Thiéry d'Ardennes*, auquel le » Duc *Sevin*, ton père, enleva trois châ- » teaux ; j'ai juré de m'en venger, & je te » défie. Lâche, répondit *Huon*, je con- » nois bien la félonie qui règne dans ta » race : digne fils de *Thiéry*, tu te sers de » l'avantage que te donnent tes armes ; » mais apprends que je ne te crains point, » & que tu ne m'inspires que du mépris ». A ces mots, *Charlot* a la lâcheté de mettre sa lance en arrêt, & de courir sur *Huon*, qui peut à peine envelopper son bras gauche de son manteau ; c'est avec ce foible bouclier qu'il reçoit le coup de sa lance : son manteau seul en est percé ; & se levant sur ses étriers, il frappe à plomb un coup si terrible de son épée, que le casque de *Charlot* en est brisé, & qu'il a la tête fendue jusqu'aux yeux. Le lâche Prince tombe mort sur la poussière.

En même-temps *Huon* voit le bois plein de gens armés : il appelle les Chevaliers de sa suite ; ils accourent, mais personne ne sort du bois, & ne les attaque. *Amaury* qui vit *Charlot* étendu sur la place, n'eut garde de se compromettre ; & sûr de la vengeance que *Charlemagne* tireroit de la mort de son fils, il ne voulut rien donner au hasard : il laissa tranquillement *Huon* & l'Abbé de Cluny secourir & bander la plaie du jeune *Girard ;* & les voyant s'éloigner & reprendre la route de Paris, il se contenta de relever le corps de *Charlot*, qu'il fit mettre en travers sur un cheval, ne suivant *Huon* que de loin & au petit pas ; celui-ci arriva quatre heures avant lui près de *Charlemagne*.

L'Abbé de Cluny présenta son neveu, qui faisoit soutenir son frère blessé par deux écuyers, & qui refusa d'embrasser les genoux de l'Empereur, en se plaignant vivement de l'embûche qu'on ne pouvoit, disoit-il, avoir dressée que par ses ordres. *Charles* surpris d'un reproche que son grand cœur ne pouvoit mériter, demanda vivement à l'Abbé de Cluny quels étoient les sujets de plainte de son neveu. L'Abbé

raconta fidèlement à l'Empereur tout ce qui venoit de se passer, & lui apprit qu'un lâche Chevalier, qui s'étoit dit hautement le fils du Duc *Thiéry d'Ardennes*, avoit blessé *Girard*, & couru sur *Huon* qui n'étoit point armé, mais dont la force & la valeur avoient triomphé de ce lâche qu'il avoit laissé mort sur la poussière.

Charles désavoua hautement l'indigne *Thiéry*, félicita le jeune Duc de Guienne de lui avoir donné la mort; & conduisant lui-même les deux frères dans un riche appartement du palais, il voulut voir mettre le premier appareil à la blessure du plus jeune, & les laissa tous deux sous la garde du Duc *Naymes de Bavière*, qui, frère d'armes du feu Duc *Sevin*, regardoit ces deux enfans comme s'ils eussent été les siens.

A peine *Charlemagne* les eut-il quittés, qu'en rentrant dans sa chambre il entend des cris, & voit par sa fenêtre entrer une troupe armée; il reconnoît *Amaury* qui porte un Chevalier mort sur les arçons de sa selle; & le nom de *Charlot* retentit au milieu des cris du peuple assemblé dans la cour.

Nos Lecteurs ont connu, dans le Ro-

man d'*Ogier-le-Danois*, quel étoit le foible de *Charlemagne* pour cet indigne fils : il descend effrayé, court au-devant d'*Amaury*, & jette un cri douloureux en reconnoissant *Charlot*, qu'en ce moment *Amaury* mit à ses pieds. « C'est *Huon de* » *Bordeaux*, s'écrie ce traître en versant » de feintes larmes, qui vient de massa- » crer votre fils, avant que j'aye pu le dé- » fendre : ordonnez qu'on coure en armes » après lui ». *Charles* furieux à ces premiers mots, se saisit d'une épée, & vole à l'appartement des deux frères, pour percer le meurtrier de son fils. Le Duc *Naymes* court au-devant de lui, l'arrête un instant, pendant lequel *Charles* lui apprend le crime dont *Huon* est accusé. « C'est un de vos Pairs, s'écrie le Duc » *Naymes*; & s'il est coupable, n'est-il » pas ici sous votre puissance, & ne som- » mes-nous pas ses juges pour le condam- » ner à la mort ? Mais votre main ne doit » pas se tremper dans son sang ».

L'Empereur calmé par la sagesse du Duc *Naymes*, fait entrer *Amaury*; les Pairs s'assemblent pour l'écouter, & le traître accuse *Huon de Bordeaux* d'avoir frappé *Charlot* sans que celui-ci fut en dé-

fenſe, quoiqu'il ſe fût fait connoître pour le fils aîné de l'Empereur.

L'Abbé de Cluny s'avance, indigné du menſonge & de l'accuſation d'*Amaury : Par Saint Benoît, Sire, le traître Amaury ment par la gorge*, dit-il ; *ſi mon neveu Huon a occis Charlot, c'eſt à ſon corps défendant ; c'eſt après qu'il eut bleſſé ſon jeune frère, & ſans ſavoir qu'il fût votre fils. Quoique à moinerie me ſois-je rangé*, continua le bon Abbé, *ors me ſouviens-je toujours que Gentilhomme de haut lieu ſuis-je né. J'offre de le prouver par mon corps, ſe tel menſonge oſe ſoutenir Amaury ; & cuiderai-je faire œuvre plus pie en pugniſſant un déloyal traître, qu'à laudes & matines chanter.*

Huon juſqu'alors avoit gardé le ſilence, ſurpris de la noire calomnie d'*Amaury* ; mais bientôt il interrompt ſon oncle pour s'écrier : *Traître, oſerois-tu bien donner ton gage, & ſoutenir le menſonge que tu viens de proférer ? Amaury* doué d'une force prodigieuſe, & mépriſant la jeuneſſe d'*Huon*, n'héſita pas à préſenter un de ſes gantelets, dont *Huon* ſe ſaiſit ; il le préſenta ſur le champ aux Pairs, en leur demandant leur appui : *Ores le champ*,

dit-il, *doit m'être octroyé, puisque oncques ne fût cause tant légitime de combat.* Les Pairs se consultèrent ; & le Duc *Naymes* jugeant que cette querelle devoit être remise au jugement de Dieu, le combat fut accordé, sans que *Charlemagne* put y apporter d'opposition. Le jeune Héros fut remis entre les mains du Duc *Naymes*, qui le lendemain matin l'arma Chevalier, & lui donna des armes blanches bien à l'épreuve. Le bon Abbé de Cluny pensa d'abord se fâcher contre son neveu de ce qu'il le privoit de l'honneur de se battre pour une aussi bonne cause. Mais bientôt enchanté de lui trouver des sentimens dignes de sa naissance, il l'embrassa, le bénit, & courut à S. Germain-des-Prés célébrer les saints mystères, tandis que les officiers de cette célèbre Abbaye en préparoient les lices pour les combattans *.

* L'Abbaye S. Germain avoit autrefois des lices préparées pour les combats nommés les Jugemens de Dieu. Ces lices sont devenues le célèbre *Pré aux Clercs*, & font partie du Fauxbourg S. Germain.

Le combat fut long & sanglant ; l'adresse & l'agilité du jeune *Huon* lui fit éviter la plupart des coups terribles que le féroce *Amaury* lui portoit. Déjà le sang du traître couloit sur ses armes & sur le sable ; ses coups moins précipités étoient plus foibles ; ce fut alors que *Huon* redoublant les siens, le fit tomber sur les genoux. « Je te crie merci, lui dit *Amaury* ; viens » *Huon*, je vais tout avouer à *Charlema-* » *gne*, mais aide-moi à me relever ». Le brave & loyal *Huon* met aussi-tôt son épée sous son bras gauche, & vient tendre le droit au traître *Amaury*, qui saisit cet instant pour lui porter un coup dans le flanc. Les mailles du haubert de *Huon* résistent ; il n'est blessé que légèrement. Alors transporté de fureur, il oublie qu'il ne sera pas assez complettement lavé de la calomnie d'*Amaury*, si le traître ne la désavoue ; & n'écoutant qu'une juste vengeance, il lui fait voler la tête d'un revers de son épée.

Le Duc *Naymes* & les Pairs s'approchent, font traîner le corps d'*Amaury* hors de la lice, & conduisent *Huon* à *Charlemagne*. Ce Prince n'écoutant que son ressentiment & sa douleur, ne peut

voir qu'en frémissant le meurtrier de son fils ; & malgré les représentations des Pairs, il se sert de l'injuste prétexte qui s'offre, pour dire que *Huon* n'a rien fait avouer à son délateur, & que par conséquent il est en droit de confisquer ses grands fiefs, & de le bannir à jamais des terres de la France & de l'Empire.

Ce n'est qu'après de longs débats que le Duc *Naymes*, les Pairs & l'Abbé de Cluny le font convenir de l'injustice d'un pareil arrêt ; ils parviennent enfin à lui faire accorder le pardon au jeune Duc de Guienne, sous les conditions qu'il sera le maître de lui imposer.

Charles fait approcher *Huon* qui se jette à genoux, lui rend hommage, & lui crie merci pour le meurtre involontaire de son fils. *Charles* refuse de recevoir les mains de *Huon* dans les siennes, & se contentant de le toucher avec son sceptre : « Je » reçois ton hommage, lui dit-il, & je te » pardonne la mort de mon fils ; mais je » t'ordonne de partir sur le champ pour » aller chez l'Amiral Sarrasin *Gaudisse* *.

* C'est ici le lieu de faire une remarque sur le nom d'Amiral, que nos anciens Romanciers don-

» Tu te préſenteras au moment où tu le » ſauras à table ; tu couperas la tête du » plus grand Seigneur que tu trouveras » aſſis le plus près de lui ; tu baiſeras trois » fois à la bouche, en ſigne de fiançailles, » ſa fille unique *Eſclarmonde*, qui eſt la » plus belle pucelle du monde, & tu de- » manderas de ma part à l'Amiral, entre » autres dons & tributs, une poignée de » ſa barbe blanche, & quatre de ſes groſſes » dents machelières ».

Ces conditions firent murmurer tous les Pairs : Ah ! s'écria l'Abbé de Cluny, tuer un Roi Sarraſin ſans lui avoir propoſé le ſaint baptême !..... Paſſe encore, di-

nent ſouvent aux Généraux Sarraſins qui commandoient les armées même par terre ; ce terme vient du mot Arabe *Emir*, qui ſignifie Chef ou Seigneur. Du temps des Croiſades, les Chrétiens l'adoptèrent pour ſignifier un Général de mer ; mais dans l'origine il ne ſignifioit qu'un Seigneur Mahométan plus grand qu'un autre : ainſi les Amiraux avoient ſous eux des petits Sultans, Cheiks ou Seigneurs. C'eſt, au reſte, ce dont on va avoir la preuve dans ce Roman, dans lequel les Amiraux ſont les grands Souverains.

soient les jeunes Pairs, pour la seconde condition; mais en vérité la demande que *Huon* est forcé de faire à cet Amiral, est bien incivile, & bien difficile à obtenir.

L'entêtement de l'Empereur à soutenir ce qu'il décidoit, étoit connu. Rien ne paroissoit impossible au courage d'*Huon de Bordeaux :* « J'accepte ces conditions, » s'écria-t-il, en arrêtant les représenta- » tions du sage Duc de Bavière: Seigneur, » je reçois mon pardon à ce prix; mais de » ce moment mes États sont libres; je » pars pour exécuter vos ordres, comme » votre Vassal & Pair de France; & com- » me Duc de Guienne, j'en donne la ré- » gence à la Duchesse *Alix* ma mère, & » à mon frère *Girard*, sous ses ordres ».

Le Duc *Naymes* & l'Abbé de Cluny ne pouvant obtenir quelque modération à la sévérité des ordres de *Charlemagne*, puisque *Huon* même s'y soumettoit, ils emmenèrent le jeune Duc qui, dans le même jour, voulut sortir de Paris. Son oncle le suivit; mais dès la première journée *Huon*, occupé de l'exécution des ordres auxquels il s'étoit soumis, le pria de prendre le chemin de Bordeaux

avec

avec son frere, & de le laisser partir seul. Tout ce que le bon Abbé put en obtenir, fut qu'il se prépareroit à cette entreprise périlleuse, en allant à Rome rendre hommage au Saint Pere, dont la Duchesse *Alix* étoit sœur, & lui demanda sa bénédiction & l'absolution de ses péchés.

Huon le lui promit, & s'achemina vers Rome. L'Abbé de Cluny conduisit *Girard* dans son Abbaye, d'où tous les deux partirent dès que ce dernier fut guéri de sa blessure, & se rendirent à Bordeaux. Ils y trouverent la Duchesse plongée dans une douleur mortelle : elle savoit déja tout ce qui s'étoit passé dans le voyage de ses fils ; elle espéroit du moins pouvoir embrasser encore une fois son cher *Huon* avant qu'il partît pour l'Asie ; & lorsqu'elle ne le revit point avec son frere, sa douleur redoubla si fort, & elle en eut le cœur si serré, que, peu de jours après, elle expira dans les bras de l'Abbé, en priant Dieu pour les jours de son fils.

Dès que l'Abbé de Cluny eut célébré ses obsèques, il retourna dans son Abbaye, & de-là en Guienne, où le caractere

lâche & féroce de *Girard* n'ayant plus de frein, s'annonça bientôt de la façon la plus odieuse, en s'emparant du Gouvernement, en l'exerçant plutôt en tyran qu'en Prince, & en chassant tous les anciens serviteurs de sa maison. Il fit même essuyer les traitemens les plus rigoureux au bon Prévôt *Guire*. Maire de Bordeaux, le plus fidele serviteur de sa famille, & qui même avoit pris soin de son enfance.

Girard acheva de se déshonorer en prenant pour femme la fille de *Gibouars de Siville*, homme d'une richesse immense, mais en horreur par les crimes & les trahisons qu'il avoit commis pour accumuler ses trésors; & de ce moment unis par le rapport de leurs ames coupables, le beau-pere & le gendre se rendirent odieux dans toutes les belles & vastes Provinces situées au-delà de la Loire.

Pendant ce temps, *Huon de Bordeaux* ayant traversé les Apenins & l'Italie, s'étoit rendu dans les fauxbourgs de Rome, où quittant ses armes, il se couvrit d'un habit de Pélerin. C'est sous ce vêtement qu'il se rendit, un jour de fête, aux pieds du Saint Pere; & ce ne fut qu'après l'hum.

ble confession de ses fautes qu'il se fit reconnoître pour son neveu : *Ah !* s'écria le Saint Pere, *beau neveu, plus forte pénitence pourrois-je vous imposer que celle que reçutes de* Charlemagne. *Allez en paix, beau neveu*, continua-t-il en l'absolvant les yeux pleins de larmes; *je vais intercéder auprès du Très-Haut pour vous.* Ce ne fut qu'après que le Saint Pere eut célébré la Messe, qu'il mena son neveu dans son palais. Là, il lui fit changer d'habit, & le fit reconnoître des Cardinaux & des Princes Romains, comme étant le Duc de Guienne, fils de sa sœur la Duchesse *Alix*.

Huon, en partant, avoit juré de ne s'arrêter jamais plus de trois jours dans le même lieu, sans y être forcé. Le Saint Pere profita de ce temps pour lui inspirer autant de zele pour la gloire du Christianisme, que de confiance dans les secours du Très-Haut; & lui conseilla de s'embarquer d'abord pour la Palestine, de visiter le Saint-Sépulcre, & de partir des côtes de cette contrée pour pénétrer au fond de l'Asie.

Huon de Bordeaux, enrichi de reliques & comblé d'indulgences & des bénédic-

tions du Saint Pere, obéit à ſes ordres, s'embarque, arrive en Paleſtine, & viſite, avec autant de foi que de reſpect, les ſaints lieux. Il en part pour ſe rapprocher des bords de la mer ; mais ne connoiſſant ni le pays, ni la langue que l'on parle en Syrie, il s'égare dans une forêt, & reſte trois jours ſans voir aucune créature humaine, ne vivant que du miel & des fruits ſauvages qu'il trouvoit ſur les arbres. Le troiſieme jour s'étant enfoncé entre des rochers eſcarpés, & cherchant un paſſage, il fut ſurpris & s'arrêta, voyant un grand homme à moitié nud, dont la barbe & les cheveux déja gris couvroient la poitrine & les épaules. Cet homme s'arrête à ſon tour, le conſidere, & voit à ſes armes que c'eſt un Chevalier Chrétien. Sur le champ il s'approche & s'écrie dans la langue de *Oc* *: Ah ! bon Dieu, qui pouvez-vous être? Il y a quinze ans paſſés que

* On diſtinguoit les peuples qui habitoient depuis la Loire juſqu'à la Sambre & le Rhin, par la langue de *oïl* qu'ils parloient, & ceux depuis la Loire juſqu'à la mer, par la langue de *oc* : c'eſt d'où la Septimanie prit le nom de Languedoc.

j'habite ce désert sans avoir vu nul homme des pays que je présume vous avoir vu naître.

Huon, pour achever de se le concilier, délace son casque, & vient à lui d'un air doux & riant : l'autre le regarde avec plus de surprise que la premiere fois. Grand Dieu, s'écria-t il, vit-on jamais une ressemblance si frappante ! Ah ! noble Chevalier, ajouta-t-il, dites-moi, de grace, quelle contrée vous a vu naître, & de quel sang vous avez reçu le jour ? J'exige, lui répondit *Huon de Bordeaux*, avant de me faire connoître, que vous me disiez vous-même qui vous êtes ; qu'il vous suffise dans ce moment de savoir que je suis Chrétien, & que c'est dans la Guienne que j'ai reçu le jour. Ah ! plaise au Ciel que mes yeux & mon cœur ne me trompent point, s'écria de nouveau l'inconnu : Seigneur, je m'appelle *Géraſme* ; je suis frere de *Guire*, Prévôt & Maire de Bordeaux. Je fus fait prisonnier dans la bataille où mon cher & illustre Maître, le Duc *Sevin*, perdit la vie. J'ai souffert pendant trois ans toutes les rigueurs de l'esclavage. Ayant rompu mes chaînes, m'étant soustrait à la poursuite des infideles,

j'habite ce déſert depuis plus de quinze ans, & vos traits me rappellent ceux d'un maître que j'adorois, & que j'ai fidélement ſervi depuis mon enfance juſqu'à ſa mort. *Huon* ne lui répond plus qu'en l'embraſſant, les larmes aux yeux. *Géraſme* apprend de ſa bouche qu'il tient dans ſes bras le fils du Duc *Sevin*. Il le conduit dans ſa cabane, & lui fait part des fruits ſecs & du miel qui ſont ſa ſeule nourriture.

Huon de Bordeaux raconte ſes aventures à *Géraſme*, qui ne peut les écouter qu'en verſant des larmes, en baiſant ſes mains, & en embraſſant à tous momens, ſes genoux. *Huon* le conſulte ſur les moyens de conduire ſon entrepriſe. *Géraſme* ne lui cache pas que la réuſſite en paroît impoſſible; mais il lui jure qu'il ne l'abandonnera pas. D'ailleurs, la langue Sarraſine que je poſſede, lui dit-il, nous ſera ſouvent utile, dès que nous ſerons ſortis de ces déſerts.

Dès le lendemain, *Géraſme* guide *Huon* au travers des roches & des précipices qui bordoient ce lieu ſombre. Il le conduit par l'Iſthme de Suès, juſques ſur les bords de la mer rouge, les lui fait longer, & le

fait passer en Arabie. A peine y étoient, ils entrés, que le Chef d'une horde d'Arabes vagabonds vient les attaquer, attirés par quelques pierreries qui brilloient sur le casque de *Huon de Bordeaux*. Le brave Prince tue le Chef des brigands, & met la troupe en fuite. *Gérasme* s'empare de ses armes & de son épée.

Cette aventure & plusieurs autres, inutiles à rapporter, ayant à peine retardé de quelques heures la marche d'*Huon de Bordeaux*, il demanda à *Gérasme* quand il pourra arriver dans les Etats de l'Amiral *Gaudisse*. Deux chemins y conduisent, répond *Gérasme*; vous ne pouvez être moins de trois mois pour arriver par le passage le moins dangereux. Il vous est possible d'y pénétrer dans moins de quinze jours par un autre chemin; mais ce ne peut être qu'en traversant un bois si redouté, que je vous conjure de ne pas vous y engager.

Le zele avec lequel *Huon de Bordeaux* avoit résolu d'obéir aux ordres de *Charlemagne*, lui fermoit les yeux sur toute espece de péril: il eut peu de peine à persuader le courageux *Gérasme*; & tous les

deux marcherent à grand pas vers ce bois périlleux que bientôt ils apperçurent à l'extrémité de la plaine. Alors *Gérasme* entra dans de plus longs détails, apprit à *Huon* que ce bois étoit habité par *Obéron*, Roi de Féerie, dont le pouvoir retenoit les Chevaliers assez téméraires pour oser y pénétrer, & les métamorphosoit en lutins, ou en bêtes de différente espece. Rien ne peut ébranler le courage d'*Huon*; & quoique des animaux, & jusqu'à des oiseaux, semblent s'opposer à son passage, il entre & s'enfonce avec *Gérasme* dans l'épaisseur de ce bois.

A peine eurent-ils suivi l'une des routes, qu'ils arriverent à une étoile formée par des allées à perte de vue. Une seulement paroissoit terminée par un palais de la plus belle structure, & dont les toits dorés étoient ornés de girouettes brillantes couvertes de diamans. Une caleche superbe qui paroissoit en sortir, sembloit voler pour prévenir *Huon de Bordeaux*. Ce Prince n'apperçut dans cette caleche qu'un enfant de quatre à cinq ans de toute beauté, & dont la robe étinceloit par le feu des pierreries dont elle étoit couverte.

Il le fit remarquer à *Géraſme*, dont la frayeur fut extrême. Il ſaiſit les rênes du cheval de *Huon*, & hâtant ce cheval & le ſien à coups de gaule, il entraîna le Prince malgré lui dans une route oppoſée, en lui criant qu'ils étoient perdus s'ils parloient à ce méchant nain, qui, quoiqu'il parut enfant, étoit né ſous *Jules-Céſar*, & qui, ayant éprouvé de longs malheurs, ſe plaiſoit à s'en venger ſur tous ceux qui paſſoient dans ce bois. Cependant *Huon* ne s'éloignoit du nain qu'à regret; il l'avoit trouvé ſi beau, ſes yeux paroiſſoient ſi doux, qu'il ne pouvoit croire qu'une ſi charmante créature fût capable de lui nuire. Mais il ſuivit toujours *Géraſme*, qui ne quittant pas les rênes de ſon cheval, l'entraînoit avec plus de vîteſſe. Mais tout-à-coup un orage affreux s'éleve dans la forêt : bientôt ils ne marchent qu'à la lueur des éclairs. De temps en temps ils entendent une voix enfantine & douce qui crioit : *approche & écoute moi, Duc Huon, c'eſt en vain que tu me fuis*. *Géraſme* n'en couroit que plus vîte, & ne s'arrêta qu'à la porte de l'enceinte d'un double Monaſtere de Corde-

liers & de sœurs Clairettes *, dont les deux communautés s'étoient réunies, le matin, pour une procession générale de l'Ordre, & que l'orage faisoit courir en désordre pour rentrer chacune dans sa cloture séparée. *Géraſme* se croyant à couvert de la malice du nain au milieu des bannieres & de tant de personnes pieuses, s'arrêta pour leur demander un asyle, & se jetta de son cheval à terre avec *Huon*, qu'il força de descendre du sien; mais à l'instant même ils furent joints par le nain, qui sur le champ sonna d'un cor d'ivoire qui pendoit sur son sein. Alors le bon *Géraſme*, *voulsit ou non*, dit l'Auteur, se prit à danser comme un jeune clerc, & saisissant la main d'une vieille none qui mouroit d'envie d'en faire autant, ils bondirent tous les deux sur l'herbe, & furent imités par moines & nonains des deux processions, qui se confondirent

* Il est inutile d'avertir qu'il y a encore ici un anachronisme; car *Saint François d'Assise*, Instituteur des Cordeliers, & *Sainte Claire* sa sœur, Institutrice des Clairettes, n'ont vécu qu'à la fin du douzieme siecle.

pour former le ballet le plus étrange. Le seul *Huon* n'avoit aucune envie de danser, mais il mouroit de rire en voyant les ridicules postures & les sauts de tous ces danseurs, qui par fois se culbutoient sur l'herbe, sans que leur chûte arrêtât les moines, & que la modestie pût forcer les nonains à réparer le désordre de leurs vêtemens.

Alors le nain s'approchant de *Huon*, lui dit d'une voix douce & en François : *Duc de Guienne, pourquoi me fuis-tu? Je te conjure, par le Dieu qui créa le ciel & la terre, de me parler.* *Huon* s'entendant conjurer de cette façon, n'eut plus de crainte, sachant bien qu'aucun esprit de ténebres n'eût osé attester le nom du Dieu tout-puissant, *Seigneur*, lui répondit-il, *qui que vous soyez, je suis prêt à vous écouter & à vous répondre.* *Huon, mon ami*, continua le nain, *j'aimai toujours ta race, & tu m'es cher depuis ta naissance : l'état de grace où tu étois en entrant dans mon bois, te mettoit à couvert de tout enchantement, quand même je ne te voudrois pas autant de bien. Si ces moines, ces nonains, & même ton ami Gérasme, avoient une conscience aussi pure*

que la tienne, mon cor ne les feroit pas danſer ; mais quel eſt le moine ou la nonain qui puiſſe ſans ceſſe ſe défendre d'écouter la voix du tentateur ? & Geraſme dans le déſert, a ſouvent douté du pouvoir de la Providence. A ces mots *Huon* vit redoubler les ſauts des deux proceſſions & de *Géraſme :* il demanda graces pour eux ; le nain l'accorda, & le pouvoir du cor ceſſant à l'inſtant, chaque nonain ſe dépétra de ſon danſeur, rajuſta ſa guimpe, & ſe raſſembla ſous la banniere de Sainte Claire. Les deux communautés s'étant remiſes en bon ordre, rentrerent modeſtement chacune dans leur enceinte ; & *Géraſme* mourant de chaud, eſſoufflé, & ne pouvant plus ſe tenir ſur ſes jambes, ſe jetta ſur l'herbe en criant à *Huon* : *Monſeigneur, je vous l'avois bien dit....* Il alloit peut-être faire quelque imprécation contre le nain, ſi celui-ci ne ſe fût approché de lui en lui diſant : *Géraſme, Géraſme, pourquoi murmuras-tu contre la Providence dans ton déſert ? Pourquoi formas tu contre moi des jugemens téméraires ? Tu méritois bien cette légere punition ; mais je te connois pour loyal & homme de bien ; déſormais je veux être ton ami ; tu ne tar-*

deras pas même à l'éprouver. A ces mots il lui préſente un riche gobelet vuide : *fais le ſigne de la croix ſur ce vaſe*, lui dit-il, *& crois que je ne tiens mon pouvoir que du Dieu que nous adorons, & dont, comme toi, je ſuis la ſainte loi. Géraſme* obéit ſans héſiter, & ſur le champ le vaſe ſe remplit d'un vin délicieux, qui lui rendit toute la vigueur de ſes belles années. Pénétré de confiance & de reſpect pour le nain, il ſe jette à ſes genoux ; le nain le releve, les fait aſſeoir à côté de lui, & commence ainſi ſon hiſtoire.

» *Julius Céſar* diſputant l'Empire Ro-
» main à *Pompée*, fut un jour porté par
» la tempête près de l'Iſle Célée, où re-
» gnoit la Fée *Gloriande*, ma mere. L'Iſle
» Célée ne fut viſible que pour ce grand
» homme, qui, malgré les repréſenta-
» tions des Chevaliers Romains embar-
» qués ſur ſon vaiſſeau, ſauta ſeul dans
» un eſquif, après avoir fait jetter l'ancre,
» & aborda bientôt dans l'Iſle. L'eſquif
» parut alors immobile ; mais dès que
» *Julius Céſar* eut mis le pied dans l'Iſle,
» il diſparut aux yeux des gens de ſon
» vaiſſeau. A peine eut-il fait quelques
» pas, que la belle Fée *Gloriande* vint au-

« devant de lui, telle que l'on peint *Vénus* » lorsqu'elle se plaît à soumettre le Dieu » de la guerre à ses charmes. Je ne con- » nois point de plus grand homme que » toi, lui dit-elle : c'est à toi que je veux » devoir le bonheur d'être mere. Viens » avec moi dans mon palais, où l'amour » & les plaisirs t'attendent; dès demain » tu rejoindras ton vaisseau ; je t'estime » trop pour arrêter tes grandes destinées; » apprends de moi que, bientôt vain- » queur de Pompée dans les plaines de » Pharsale, tu verras tous les Rois de » la terre à tes pieds.

» *César* étoit né très-galant; & les Au- » teurs ont dit de lui qu'il ne s'étoit jamais » refusé au bonheur de plaire, même lors- « qu'il étoit en Bythinie à la Cour de » *Nicomede*. Il suivit avec transport la » belle *Gloriande*; & voyant renaître le » jour après une nuit délicieuse, il re- » gretta vivement que ce fut celui qui » l'alloit séparer de sa charmante Fée.

» *César* rentra en soupirant dans son » esquif : l'Isle disparut aussi-tôt ; il ne vit « plus que son vaisseau, qu'il rejoignit, » qui leva l'ancre, & qui déploya ses » voiles.

» *Gloriande* resta enceinte; & les neuf » mois s'étant écoulés, elle fut attentive, » au moment de ma naissance, à me douer » d'une beauté égale à la sienne, & d'un » pouvoir que je ne pouvois exercer » comme elle que pour punir le crime, » & pour récompenser la vertu.

» *Gloriande* ignoroit qu'une de ses » sœurs ayant un pouvoir égal au sien, » conservoit contre elle un animosité » qu'une ancienne querelle avoit excitée, » & dont la belle ame de *Gloriande* n'a- » voit pas conservé le plus léger ressen- » timent. Cette sœur saisit bien cruelle- » ment cette occasion de s'en venger. » Je te doue, dit-elle, en me touchant » de sa baguette, de ne plus grandir » depuis l'âge de quatre ans, d'être hi- » deux pendant trente, & de ne repren- » dre ton pouvoir & ta charmante figure » (que je ne puis t'ôter pour toujours) » que lorsque tu auras passé ces trente » ans dans la servitude.

» Quel que fût le pouvoir de ma mere, « quel que fût ensuite le repentir de sa bar- » bare sœur, je fus forcé par un pouvoir » suprême à remplir ma destinée. Dès que » j'eus atteint quatre ans, je devins hideux,

» & je me trouvai le Nain le plus contre-
» fait qu'on ait jamais vu dans aucune
» Cour d'Allemagne. Forcé de m'éloi-
» gner de l'Isle Célée, & de cacher ma
» naissance illustre & mon vrai nom,
» c'est sous celui de *Tronc-le-Nain* que
» je servis *Isaïe-le-Triste* & son fils,
» & ce ne fut qu'aux nôces de ce dernier,
» que les trente ans de servitude étant
» expirés, ma mere *Gloriande* & sa sœur
» vinrent me rendre mon pouvoir & ma
» beauté; mais elles ne purent rien chan-
» ger à la petitesse de ma stature.

Huon & *Gérasme* avoient été trop bien élevés pour ne pas posséder à fond l'histoire de tous les Chevaliers de la Table Ronde, qui servoient encore alors de modele aux Chevaliers François. Ils reconnurent facilement le charmant Roi de Féérie *Obéron*, & se rappellerent tout l'esprit que *Tronc-le-Nain* avoit conservé dans le temps de ses infortunes. Ils oserent même en rappeller quelques traits à l'aimable *Obéron*; il en rit en leur disant qu'il reconnoissoit bien en eux les Chevaliers des bords de la Garonne, qui ne pouvoient s'empêcher de *gaber*, même jusqu'à leurs meilleurs amis. Cette petite leçon, bien douce,

rendit les deux Chevaliers plus circonspects; & tous deux jurerent au Nain bienfaisant la plus entiere soumission à ses ordres, je sais, leur dit-il, quel est le message dont *Charlemagne* a chargé le brave *Huon*; c'est ainsi qu'il a fait déja périr quelques autres Chevaliers dont il vouloit se défaire. Rien n'auroit pu vous sauver du même sort, si vous aviez constamment refusé de me parler; mais à présent, si vous voulez obéir exactement à mes ordres, je promets à mon cher *Huon* une pleine réussite, & d'avoir pour femme la charmante Princesse *Esclarmonde*. Après s'être ainsi expliqué, il fit présent au Duc de Guyenne du riche & utile vase qui se rempliſſoit de vin dès qu'un homme de bien le tenoit dans ses mains. Il lui donna pareillement son beau cor d'yvoire, en lui disant : *Huon*, en le sonnant doucement, vous ferez danser comme vous l'avez vu, tous ceux dont l'ame n'est pas absolument pure aux yeux du Très Haut; & vous trouverez vraisemblablement bien des danseurs; mais si vous en sonnez avec violence, songez qu'alors je vous entendrai de cinq cens journées de distance; & que sur le champ je volerai,

moi & mon armée, à votre secours : prenez donc bien garde d'en abuser; car je vous défends expressément d'en sonner de façon à m'appeller, à moins que vous ne soyez dans le danger le plus pressant, & sans défense.

Obéron instruisit ensuite *Huon* de la route qu'il devoit suivre pour arriver dans les Etats de l'Amiral *Gaudisse*, & de la conduite qu'il tiendroit pour passer les quatre portes qui défendoient l'entrée de son palais. Vous devez encore, lui dit-il, essuyer bien des périls avant que d'arriver à ce palais; & je crains bien, ajouta-t-il les larmes aux yeux, que vous ne suiviez pas exactement mes ordres, & que vous ne vous trouviez dans le cas d'éprouver les plus grands malheurs. A ces mots il embrasse *Huon* & *Géraſme*, les conduit tous deux hors de son bois, leur montre la route qu'ils doivent prendre; & touchant leurs armes & leurs habits avec sa baguette, ils se trouvent armés & vêtus à la maniere des Orientaux.

Huon de Bordeaux & *Géraſme* marcherent plusieurs jours sans passer par des lieux habités; non-seulement le vase se rempliſſoit toujours dans leurs mains,

mais il leur fournissoit en abondance toutes les especes de vivres qu'ils pouvoient desirer. Ils arrivent enfin à la vue d'une grande ville : le jour étant sur son déclin, ils entrerent dans les fauxbourgs; & *Géraſine* qui parloit parfaitement la langue Sarrasine, s'informa du caravenſérail où, pour une nuit, eux & leurs chevaux pourroient loger.

Un homme qui paroiſſoit être un des principaux de la ville, voyant les deux Chevaliers dans cette espece d'embarras, s'avance, & les prie avec civilité d'accepter sa maiſon. Ils entrent, & leur nouvel hôte leur en fait les honneurs avec une aiſance & des attentions qu'ils furent étonnés de trouver dans un Sarrasin. Cet hôte s'empreſſoit à les ſervir, & leur préſentoit le ſorbet & du café, lorſqu'un de ſes gens ayant laiſſé tomber mal-adroitement une belle cafétiere qui ſe briſa, & dont le café lui brûla la jambe, ſon maître ne put s'empêcher de lui crier en colere, *cap de Dious, chétif vaſſal, bien mériterois que d'un coup de pied je te fiſſe voler ſur le minaret de la Moſquée.*

Huon de Bordeaux ne put s'empêcher de rire en reconnoiſſant le langage & la

vivacité Gaſconne. L'hôte qui n'avoit pas cru être entendu par ces étrangers, rougit, & montra le plus grand embarras. *Huon* l'augmente en lui parlant dans le patois de ſon pays. Cependant la confiance s'établit entre eux, & ſur-tout lorſqu'on apporte la table, & que les domeſtiques ſe retirent. L'hôte & *Huon* ſe regardoient en ſouriant, & mouroient d'envie de ſe faire des queſtions; *Géraſme* les mit bientôt à leur aiſe, en diſant au maître de la maiſon: *eh donc, cher hôte, bien m'apert que vous êtes de notre pays? Bien vainement voudriez-vous le celer.* L'hôte voyant qu'il étoit découvert, & que les deux feints Sarraſins étoient nés près des bords de la Garonne, leur ſaute au col, & leur apprend qu'il eſt Chrétien. *Huon*, que les leçons d'*Oberon* commençoient à rendre prudent, ſe ſervit du plus ſûr moyen d'éprouver ſi ſon hôte étoit ſincere; il tire de ſon ſein le vaſe qu'il tenoit d'*Oberon*, & le préſente vuide, à ſon hôte: *ques-à-quo?* dit l'hôte en ſe ſignant, *mieux l'aimerois-je plein*: mais le vaſe l'étoit déja; & l'hôte étonné n'oſoit le porter à la bouche. Buvez hardiment, mon cher compatriote, lui dit *Huon*,

votre loyauté, votre foi, ſont trop éprouvées par ce vaſe, pour que vous n'en receviez pas le prix : l'hôte n'héſite plus à boire, trouve le vin délicieux : le vaſe paſſe dix fois de main en main ; les careſſes mutuelles redoublent, & chacun raconte ſes aventures avec rapidité. Celles de *Huon* impriment bien du reſpect à l'hôte, qui reconnoît en lui ſon légitime Souverain ; & celles de l'hôte apprennent à *Géraſme* qu'il retrouve ſon couſin *Floriac*, qu'il n'avoit connu que dans ſon enfance.

Vous êtes dans la forte cité de Tourmont, leur dit *Floriac ;* mais vous apprendrez avec autant de douleur que de ſurpriſe, que c'eſt un frere du Duc *Sevin*, votre propre oncle, qui la gouverne. Vous avez ſans doute entendu raconter qu'un jeune frere du Duc de Guienne fut enlevé par des Corſaires ſur le bord de la mer, avec tous ceux qui l'accompagnoient. J'étois ſon page alors, & je fus conduit avec lui ſur une côte de la Mer Rouge, où nous fûmes vendus comme eſclaves à l'un des petits Sultans ſoumis à l'Amiral *Gaudiſſe*, auquel nous fûmes envoyés comme faiſant partie du tribut qu'il lui

payoit tous les ans. Votre oncle, que ſes gouvernantes avoient un peu gâté, crut en impoſer beaucoup à l'Amiral en parlant de ſa haute naiſſance; & l'Amiral déteſtant, en bon Muſulman, tous les Princes Chrétiens, s'attacha dès ce moment à le pervertir, & à le faire renoncer à notre ſainte loi. Il n'y réuſſit que trop facilement. Votre oncle ſéduit par les preſtiges des Santons, & par les plaiſirs & la puiſſance que l'Amiral lui deſtinoit, ce lâche Prince commit le crime affreux d'apoſtaſie; il renonça à ſon baptême, & embraſſa le Muſulmaniſme. *Gaudiſſe* alors le combla d'honneur & de richeſſes, lui fit épouſer une de ſes nieces, & l'envoya comme un de ſes Lieutenans regner ſur cette belle frontiere, dont Tourmont eſt la capitale. Votre oncle conſervoit pour moi la même amitié qu'il avoit eue dès ſon enfance; mais toutes ſes careſſes & ſes efforts ne purent réuſſir à me faire renoncer à ma foi. Peut-être convenoit-il dans ſon cœur que ma réſiſtance étoit digne d'eſtime; peut-être auſſi conſerve-t-il encore l'eſpérance de m'amener enfin à l'imiter. Il m'appella près de lui dans Tourmont, dès qu'il en fut le maître : il m'y donna

ſa confiance; &, fermant les yeux ſur mon culte ſecret, il me permit de conſerver près de moi quelques Chrétiens que j'ai ſoin d'entretenir dans leur croyance. Ah! s'écria *Huon*, conduiſez-moi promptement près de cet oncle coupable. Un Prince de la Maiſon de Guienne pourroit-il, en ma préſence, ne pas rougir du lâche abandon qu'il a fait de la foi de ſes peres? Hélas! répondit *Floriac*, je crains bien qu'il ne ſoit ſenſible ni à vos reproches, ni même au plaiſir de trouver en vous un neveu digne de ſa haute naiſſance. Abruti par les voluptés d'un ſérail, jaloux du deſpotiſme qu'il exerce, ſouvent avec barbarie, ſon cœur endurci le portera plutôt à la violence, & peut-être même à vous donner la mort. N'importe, dit le brave & fervent *Huon*, je ne peux la recevoir pour une plus belle cauſe; & j'exige de vous de me préſenter à lui, dès demain matin, après lui avoir déclaré ma naiſſance. *Floriac* voulut inſiſter; mais *Huon*, animé par ſon zele, s'écria : je vous en conjure comme Chrétien, & comme votre ami; & je vous l'ordonne comme Duc de Guienne, & le véritable Souverain que vous devez reconnoître.

Floriac obéit : il se rend au lever du Soudan, lui fait part de l'arrivée de son neveu le Duc *Huon de Bordeaux*, & du dessein de ce Prince de se rendre, dès ce même matin, à sa Cour. Le Soudan surpris, fut quelque temps sans lui répondre, quoique son parti fut pris sur le champ ; mais la perversité de son ame lui suggéra le moyen de dissimuler. Il savoit que *Floriac* aimoit trop les Chrétiens & les Princes de son sang pour l'aider à trahir son neveu ; il feignit donc une joie extrême d'apprendre que bientôt il recevroit dans ses bras l'aîné de sa Maison ; il envoya *Floriac* le chercher en diligence ; il fit parer son palais, assembler son Divan ; &, après avoir donné quelques ordres secrets, il alla lui-même au-devant de son neveu, qu'il annonça sous son nom à tous les grands de sa Cour.

Huon frémit d'indignation en voyant son oncle le front ceint d'un riche turban vert, surmonté d'un croissant de pierreries. Sa candeur naturelle ne lui laissa recevoir qu'avec peine des embrassemens que la fausseté du Sultan lui faisoit prodiguer. Cependant l'espérance qu'il eut de trouver

le moment lui reprocher son apostasie, le porta à se prêter aux honneurs que son oncle lui faisoit rendre. Le Sultan évite avec adresse de se trouver seul avec lui, & le promene toute la matinée dans la vaste enceinte de ses jardins & de son palais. Cependant l'heure du dîner s'approche ; & le Sultan le prenant par la main pour le conduire dans la salle du festin, *Huon* saisit ce moment, & lui dit tout bas : *O! mon oncle, ô Prince, frere du Duc Sevin, en quel état ai-je la douleur & la honte de vous voir!* Le Sultan feint d'être attendri, lui serre la main, & lui dit à l'oreille : *Silence, mon cher neveu, demain matin je vous écouterai.*

Huon, consolé par ce peu de mots, se met à table à côté du Sultan. Le Muphti, quelques Cadis, des Agas & des Santons rempliſſent les autres places. *Géraſme* s'asseoit au milieu d'eux ; & *Floriac*, qui ne peut perdre de vue ses Hôtes, reste debout, & sort de moment en moment pour observer ce qui se passe dans l'intérieur du Palais. Peu de temps après, il voit un grand nombre de gens armés se glisser dans des cabinets qui ont

des issues dans le Sallon du festin. Il étoit prêt à rentrer pour en avertir ses hôtes, lorsqu'il entend une rumeur violente s'élever dans cette Salle. Voici quel en étoit le sujet.

Huon & *Géraſme* furent très contens du premier service, & mangerent de très-bon appétit; mais les gens de leur pays n'étant pas accoutumés à ne boire que de l'eau, l'un & l'autre s'entreregarderent, très-mécontens d'un pareil régime. *Huon* rit d'abord, à part soi, de l'impatience du bon *Géraſme;* mais bientôt, lassé lui-même, il tire de son sein la coupe qu'il tenoit d'*Obéron;* il fait le signe de la croix; la coupe se remplit; il la vuide, & la présente à *Géraſme*, qui la lui rend après l'avoir exactement imité. A ce signe, abhorré des sectateurs du faux Prophete, le Sultan & tous les Musulmans assis à cette table, froncent les soucils, saisissent leur barbe, & restent consternés. *Huon* feint de ne pas s'en appercevoir; & dès que la coupe s'est remplie de nouveau dans ses mains, il la présente au Sultan d'un air riant, en lui disant : *De par Saint Guillaume, cher oncle, avalez cette coupe, c'eſt du vin de Langon excellent,*

& c'eſt la boiſſon qui doit remplacer pour vous le lait de votre nourrice. Le Sultan buvoit ſouvent en ſecret des vins de Grece & de Schiras avec ſes favorites dans ſon ſérail; mais il ne buvoit en public que de l'eau. Il n'avoit pas bu depuis longs temps des excellens vins de ſon pays natal; il mouroit d'envie de boire de celui de Langon, qui, par ſa vive couleur, ſurpaſſoit l'or brillant de cette coupe. Il vouloit d'ailleurs donner le temps aux troupes qu'il avoit commandées pour faire périr *Huon* de ſe raſſembler dans ſon palais. Il tend la main, reçoit la coupe pleine, la porte à ſa bouche, & ſur le champ, tout le vin ſe deſſeche & diſparoît. *Huon* & *Géraſme*, en bons Gaſcons, rient de ſon étonnement. *Chiens de Chrétiens*, s'écrie-t-il, *vous oſez me braver dans ma Cour! mais j'en tirerai bientôt vengeance.* A ces mots, il lance la coupe à la tête de ſon neveu, qui la retient de la main gauche, & qui d'un revers de la droite, fait voler & rouler à terre le croiſſant & le turban vert que portoit le Sultan. Tous les Sarraſins ſe levent de table en jettant de grands cris, & veulent venger ſur *Huon* l'honneur du turban & de l'oncle qu'il vient

d'outrager. *Huon* & *Géraſme* ſe mettent en défenſe, & font voler à coups d'épée les cimetères & les bras de ceux qui les attaquent. En ce moment les portes du ſallon s'ouvrent de tous côtés, il en ſort des troupes de ſoldats & d'Eunuques armés qui courent ſur *Huon* & *Géraſme :* tous deux s'élancent ſur une large corniche qui ſervoit de buffet, & font ſauter la tête aux plus audacieux ; mais de nouvelles troupes de combattans remplacent bientôt les morts, & rempliſſent la ſalle. Le brave *Huon* égayé par le vin de Langon, & ne jugeant pas l'occaſion aſſez périlleuſe encore pour appeller ſon ami *Oberon* à ſon ſecours, ſe contente de tirer ſon cor d'ivoire, & d'en ſonner ſi doucement & ſi mélodieuſement, qu'il éteignit leur ardeur pour combattre, en excitant en eux celle de danſer.

Huon & *Géraſme* ne furent plus attaqués, & jouirent, du haut de leur corniche, du ſpectacle le plus ſingulier & le plus ridicule. Bientôt les Sultanes attirées par le ſon du cor, & trouvant la porte du ſallon ouverte, accourent & ſe mêlent avec les danſeurs : la favorite du Sultan s'empare d'un jeune Santon qui battoit

des entrechats à deux pieds de hauteur; mais bientôt les longs habits de tous deux se croisent, & ils tombent. La barbe du Santon se trouve prise dans le carcan de diamans de la Sultane; les babouches de l'un s'embarrassent dans le doliman de l'autre; ne pouvant se relever, & toujours agités par la fureur de danser & par le son du cor que le malin *Huon* se plaisoit à redoubler, ils ne peuvent que battre la mesure : le Soudan qui les apperçoit en cette position, en est jaloux; il bat deux *jetez en avant*, pour se précipiter sur le Santon; mais la fin d'une mesure la force à ne faire qu'une gargouillade qui lui frise le dos. Cette danse fut assez longue pour que tous les acteurs ne pussent y résister. *Huon* les vit tomber les uns après les autres; & ce ne fut que lorsqu'il n'en resta plus aucun en état de l'attaquer, qu'il descendit avec *Géraſme* de la corniche, pour se retirer dans la maison de *Floriac*, où leurs chevaux étoient restés.

La lassitude & le trouble des danseurs furent si forts, lorsque la fin du son du cor leur laissa quelque repos, qu'*Huon* & *Géraſme* eurent le temps de tout préparer pour leur départ avec *Floriac*, qu'ils dé-

terminerent facilement à les ſuivre. Cependant le Sultan ayant repris ſe ſens & ſa colere, monte lui-même à cheval à la tête de ſa garde. Il fait raſſembler à la hâte vingt mille hommes de ſes troupes, fait fermer les iſſues des fauxbourgs de Tourmont, & marche, le fer & la flamme à la main, pour attaquer la maiſon de *Floriac*, où ſon neveu ſe trouvoit encore, prêt à partir. Le malheureux *Floriac* veut s'avancer pour lui faire quelques repréſentations; le Sultan furieux ne lui répond qu'en le frappant d'un coup de maſſe d'armes qui le renverſe, privé de ſentiment. *Huon* déſeſpéré de l'état de *Floriac*, qu'il croit mort, & voyant, d'ailleurs, qu'il ne lui reſte aucune eſpérance de ſe dérober au péril, prend le parti d'appeller le puiſſant *Oberon* à ſon ſecours; il ſonne de ſon cor avec violence, & ſur le champ ſon ami paroît à la tête de cent mille hommes. Les troupes du Sultan ſont taillées en pieces, & lui-même ſe livrant à la fureur, & voulant ſe précipiter, le cimetère levé, ſur *Huon*, *Geraſme* pare le coup qu'il veut en vain lui porter, & d'un revers il lui fait voler la tête.

La mort du Sultan fit ceſſer le carnage:

les troupes de *Tourmont* se soumirent; *Floriac* ayant repris ses sens, aida *Géraſme* à les prêcher; & ces zélés prédicateurs ne leur donnerent, selon l'usage de ce temps; que l'alternative entre le tranchant d'une hache ou le baptême. Presque tous se soumirent à recevoir l'eau salutaire, & à reconnoître *Huon* pour leur Souverain. Ce Prince, occupé du message de *Charlemagne*, offre la souveraineté de *Tourmont* à *Géraſme*, qui la refuse, & ne veut point le quitter; il la donne à *Floriac*, qui l'accepte; & pressé de se rendre près de l'Amiral *Gaudiſſe*, il supplie *Oberon* de lui permettre de partir, & de lui donner ses derniers conseils sur les moyens de réussir.

Oberon se mit à pleurer en lui disant: « Ah! mon cher *Huon*, que je prévois » pour vous de périls inévitables, & dans » lesquels je ne pourrai vous secourir: » votre valeur trop téméraire, l'oubli de » vous-même vous y feront tomber. Du » moins évitez de passer près de la forte » tour d'*Angoulafre*; ce cruel géant me » l'ayant enlevée par surprise, la conserve » par ses enchantemens; il ne sera vaincu » que par celui qui pourra se couvrir d'un

» haubert que je conſervois dans cette » tour, & qu'il tient lui-même en ſa puiſ- » ſance : ſi vous vous harſardiez à l'atta- » quer, vous ne pourriez le vaincre, & » vous ſonneriez en vain de votre cor pour » m'appeller ». *Huon* ne lui répondit qu'en lui demandant le chemin de cette tour, & en lui diſant qu'un péril de plus ne pouvoit l'ébranler. *Obéron* continuant à pleurer, étendit ſon bras vers l'Orient, pour lui déſigner la route, & diſparut auſſi-tôt avec ſon armée.

Huon embraſſe *Floriac*, monte à cheval avec *Géraſme*, & prend le chemin de la tour : ils traverſent un bois & entrent dans une plaine, au milieu de laquelle une tour immenſe s'élevoit juſques aux nues. On ne pouvoit y entrer que par un pont de trois pieds de large, & par un guichet plus étroit encore, à l'entrée duquel deux ſtatues coloſſales d'airain battoient avec rapidité de leurs longs fléaux du même métal. Un oiſeau n'eût pu paſſer, en ſe dérobant à leurs coups précipités.

Huon deſcend de cheval, & ſe conſulte avec *Géraſme* ſur les moyens de vaincre cet obſtacle & de pénétrer dans la tour.

Bientôt il apperçoit un grand baſſin d'airain à l'entrée du pont, & il harſarde de le frapper avec ſon épée : le coup retentit au loin ; il entrevoit une jeune fille qui ouvre une fenêtre ; & bientôt un vent violent qui ſort du guichet, frappe ſur les deux ſtatues qui demeurent immobiles.

L'intrépide *Huon* laiſſe *Géraſme* à la garde des chevaux, paſſe le pont, & s'élance dans le guichet. La jeune fille s'avance, l'arrête, & lui dit : téméraire, où courez-vous ? Les croix que j'ai vues ſur votre bouclier m'ont fait juger que vous étiez chrétien : le Géant heureuſement eſt endormi ; j'ai tout riſqué pour vous ſauver la vie ; fuyez, pendant que vous le pouvez encore. Noble pucelle, lui dit *Huon*, auſſi poli que brave, par quelle fatalité vous trouvez-vous ſous ſa puiſſance ? Hélas ! lui dit-elle, je m'appellois *Sibille ;* je revenois avec *Guérin de Saint-Omer*, mon pere, de la viſite du Saint Sépulcre ; il me conduiſoit à Damas, où *Gautier-le-Danois*, neveu d'*Ogier*, devoit m'épouſer : un coup de vent furieux nous pouſſa ſur cette côte fatale ; *Angoulaſre* nous apperçut, nous attaqua ; mon pere & ſes chevaliers tomberent ſous ſes coups ; &

depuis trois ans le cruel n'a fait heureusement que de vains efforts pour que je fois auſſi victime. Ah! vous ne pouvez imaginer quel horrible ſupplice une pauvre Princeſſe ſouffriroit avec ce Géant, ſi les ſaints Patrons auxquels je fus vouée en naiſſant, ne veilloient ſur mon honneur, qu'il ne ſe laſſe point de vouloir outrager: par leur ſecours, le Géant s'endort pour ſix heures toutes les fois qu'il me fait frémir par ſes brutales careſſes. Vous me voyez encore émue des dernieres qu'il m'a fait eſſuyer: ce monſtre a quatre bonnes heures encore à dormir. Servez vous de ce temps pour lui couper la tête. *Huon* étoit trop dévôt aux Saints Protecteurs de ſa maiſon, pour ne les pas implorer pour lui-même, & les remercier d'avoir défendu ſa chaſte couſine-germaine, qu'il retrouvoit intacte, & dont il ſe fit reconnoître. Elle le conduit dans la chambre du Géant, qui dormoit, ſur le dos, d'un profond ſommeil, paroiſſant menacer toutours la vertueuſe couſine.

Surpris de l'aſpect horrible de ce géant, haut de dix-ſept pieds, *Huon* en détournoit les yeux, lorſque ſa couſine, que trois ans avoient accoutumée à le voir, courut

découvrir la gorge du Géant, en criant à *Huon* de lui trancher la tête. Le généreux *Huon* ne put se déterminer à le tuer sans défense ; mais se ressouvenant du bon *Haubert* dont *Oberon* regrettoit la perte, il profita de son sommeil pour le chercher; l'ayant enfin trouvé dans un coffre de cedre, il s'en revêtit, & le bon *Haubert* se trouva juste pour son corps. Sa cousine effrayée de ce que *Huon* vouloit absolument éveiller le Géant pour le combattre, s'enfuit dans sa chambre, & se met en prieres.

Ce ne fut pas sans peine qu'*Huon* parvint enfin à tirer *Angoulafre* de son état l'étargique: *chétive créature*, cria le Géant en appercevant *Huon*, *quelle fatalité te porte à troubler mon sommeil, & à courir à la mort? Monstre*, répondit *Huon*, *je viens pour punir tes forfaits; arme-toi pour me combattre.* Angoulafre très-étonné, le regarde avec attention, & sa surprise redouble en le voyant couvert du bon *Haubert: par Mahon*, dit-il, *il faut que tu sois bien Preud homme, puisque tu ne m'a pas occis pendant mon sommeil, & que le bon* Haubert *as vêtu, lequel onques ne pouvoit l'être que par un homme juste & innocent.*

Vas je te pardonne ; moult me poiſeroit de t'ôter la vie ; rends-moi le Haubert, *& vas tes erres ; je te quitte. Remets-moi plutôt la tour*, dit Huon, *& la Princeſſe que tu tiens captive ; renonce à ton faux Prophete : ce n'eſt qu'à ces conditions que je te laiſſerai la vie.*

Angoulafre fit alors une grimace horrible, & regardant *Huon* avec un ris amer, il profita du temps qu'il lui donnoit pour s'armer ; & ſautant dans un cabinet voiſin, il en ſortit, peu de temps après, couvert d'armes étincelantes, & une grande faulx à la main. *Angoulafre* croit terminer le combat par le coup furieux qu'il porte, en tenant ſa faulx à deux mains ; *Huon* l'eſquive ; la faulx frappe contre une colonne, dans laquelle elle entre juſqu'à deux pieds de profondeur ; & pendant que le Géant fait ſes efforts pour l'en retirer, *Huon* le frappe ſur les deux poignets, qu'il fait tomber à terre : *Angoulafre* jette un grand cri, que la Princeſſe entend : ſe voyant ſans défenſe, il fuit ; & *Sibille* le trouvant en cet état, veut avoir part à la victoire de ſon couſin ; elle lance un bâton entre les jambes du Géant, & le fait tomber ; il jette de nouveaux cris ; *Huon* qui le pour-

suivoit, se précipite sur lui, & lui tranche la tête. La Princesse court aussi-tôt délivrer les chevaliers de son pere, qu'*Angoulasre* gardoit pour les sacrifier l'un après l'autre, à ses Dieux. *Gérasme* est appellé; la Tour est remise à la garde des anciens serviteurs d'*Oberon* qui sont aussi délivrés. *Huon* embrasse sa cousine, la fait embarquer pour retourner en Syrie; & se saisissant de l'anneau d'or d'*Angoulasre*, qu'il savoit être un tribut que l'Amiral *Gaudisse* avoit rendu comme vassal au Géant qui se l'étoit assujetti, ce Prince part de la Tour, dans laquelle il laisse pour gouverneur le sage & brave *Gérasme*, & passant un bras de mer, par le secours de *Mallembrun*, lutin marin qui lui est envoyé par *Oberon*, il arrive trois jours après dans une forêt voisine de la Babylone d'Arabie *, où l'Amiral *Gaudisse* tenoit sa cour. A peine étoit-il entré dans cette forêt, qu'il entend pousser des cris perçans, il y vole, & voit un Sarrasin richement vêtu

* Cette seconde Babylone n'est connue que dans les Romans, & est ignorée des bons Géographes.

terraſſé par un lion terrible. *Huon* fait quitter priſe à l'animal, lui coupe la tête, & délivre le Sarraſin.

Qui que tu ſois, dit-il, en ſe relevant, *remercie Mahom qui ta fait ſauver les jours du Roi d'Hircanie. Remercie plutôt toi-même*, lui répondit *Huon*, *le Dieu des Chrétiens qui s'eſt ſervi de mon bras pour t'arracher à la mort.* Nous nous gardons bien de répéter les imprécations & les blaſphêmes que le Roi Sarraſin oſa proférer contre la Divinité. *Huon* outré de colere, fut alors tenté de lui arracher la vie qu'il venoit de lui conſerver; mais il ſe promit bien de le punir, ſi le haſard le ramenoit jamais en ſa préſence.

Huon arriva le même ſoir dans les fauxbourgs de Babylone, & ſe prépara pendant la nuit à s'acquitter, dès le lendemain, du meſſage de *Charlemagne*. Bien couvert de ſes armes, muni de ſon riche cor d'yvoire, de la coupe & de l'anneau d'or du Géant *Angoulaſre*, il ſe rendit au palais de l'Amiral *Gaudiſſe*, vers l'heure de ſon dîner; & dès que le ſon des trompettes eut annoncé le premier ſervice, il ſe préſenta tout ſeul à la premiere des quatre portes qu'il étoit obligé de paſſer

avant que d'arriver dans l'intérieur du palais. Cette même heure étoit auſſi celle du dîner du Roi de Féérie *Obéron*. Il étoit à table; *Gloriant* & *Mallembrun*, Chevaliers lutins, & par conſéquent à ſes ordres, le ſervoient, & furent ſurpris de le voir tout-à-coup ceſſer de manger & verſer des larmes. Ils oſerent lui demander la cauſe de ſon affliction: hélas! leur dit-il, ce *Huon* de Bordeaux que j'aimois tant, ce Chevalier ſi preux, ſi fidele à la Sainte Loi, ſe parjure en ce moment, & m'ôte la puiſſance & même la volonté de le ſecourir. Je frémis des malheurs qu'un moment de foibleſſe & d'oubli de lui-même va lui coûter.

En effet, dans ce moment même, *Huon* venoit de ſe préſenter au chef des Gardes de la premiere porte; & preſſé de déclarer s'il étoit bon Sarraſin, l'accès du Palais étant défendu pour tout autre, *Huon*, ce brave & fidele *Huon*, ne ſe ſouvenant plus de l'anneau redouté d'*Angoulafre*, que les ſujets de l'Amiral *Gaudiſſe* ne pouvoient voir ſans ſe ſoumettre au même inſtant: *Huon* (hélas! nous gémiſſons d'être obligés de le dire) *Huon* eut la foibleſſe d'aſſurer qu'il croyoit en

Mahom..... On le laiſſe paſſer librement dans la premiere enceinte. Mais à peine y eſt-il entré, qu'il réfléchit ſur le menſonge qu'il vient de proférer; ſon ame ſenſible & religieuſe ſent toute l'horreur de ſon crime; il verſe un torrent de larmes; il prévoit l'abandon de ſon ami; lui-même ſent qu'il n'eſt plus digne des ſecours du ciel & d'*Oberon*. Déſeſpéré de ſon crime, il croit pouvoir le réparer, en partie, en courant vers la ſeconde enceinte: *fils de Louve*, crie-t-il au portier, *que le Dieu qui mourut ſur la croix puiſſe te confondre; c'eſt en ſon nom divin que je te commande de m'ouvrir*. La pointe de cent piques ou dards qui s'oppoſent à ſon paſſage, eſt la ſeule réponſe qu'il reçoit de cette ſeconde garde. *Huon* ſe ſouvient alors, mais trop tard, qu'il eſt poſſeſſeur de l'anneau du Géant. Tremblez, leur cria-t-il, & reconnoiſſez le ſigne qui doit vous faire tomber à mes pieds!..... En effet, le chef de la garde le reconnoît, tombe aux genoux d'*Huon*, les embraſſe, & le fait entrer dans la ſeconde enceinte.

Il ſe ſert du même moyen pour parvenir juſqu'au riche ſalon où l'Amiral *Gaudiſſe* étoit à table avec quelques Sul-

tans ſes tributaires. Le Roi d'Hircanie, qu'il deſtinoit pour époux à la belle *Eſclarmonde* ſa fille, étoit aſſis à ſa gauche, & la Princeſſe étoit à ſa droite. *Huon*, exact à ſuivre les ordres de *Charlemagne*, reconnoiſſant dans le Roi d'Hircanie le plus grand Seigneur de la Cour de l'Amiral; & le coupable Sarraſin qu'il avoit entendu blaſphêmer, n'héſite point à tirer ſon épée, & d'un revers il lui fait ſauter la tête. L'Amiral couvert de ſang & furieux, crie qu'on attaque & qu'on enchaîne le meurtrier. *Huon* arrête ce premier aſſaut, en jettant ſur la table de l'Amiral l'anneau d'*Augoulaſre*, & diſant : *reſpecte l'Anneau de ton Seigneur ſuzerain. Gaudiſſe* en effet, voyant cet anneau, fait arrêter ſa garde, & dit qu'il eſt prêt à l'écouter. *Huon*, ſans lui répondre, s'approche paiſiblement de la charmante *Eſclarmonde*, & baiſe ſes levres de roſes; le ſecond baiſer fut bien plus vif; ce n'étoit déja plus l'envoyé de *Charles* qui le donnoit; il eut toute la chaleur d'un baiſer donné par l'amour même; le troiſieme fut ſi plein d'ardeur & ſi long, que la jeune *Eſclarmonde*, plus vermeille alors que le Dieu qui l'inſpiroit, eut autant l'air de

le rendre, que l'Amiral eut l'air d'être impatienté de sa longue durée.

Ce fut avec bien du regret qu'*Huon* fut obligé de parler. Jamais sa bouche n'avoit été si doucement occupée. Mais il falloit finir son message, & tout ce que les jeunes Pairs François avoient prévu s'accomplit exactement. L'Amiral *Gaudisse* fut très choqué de la proposition qu'*Huon* finit par lui faire, de lui donner une poignée de sa barbe, ses quatre grosses dents machelieres, & de lui laisser emmener sa fille unique. Cependant l'anneau d'*Angoulafre* faisoit trop d'impression sur *Gaudisse*, pour qu'il osât se livrer à l'indignation & à la fureur qui le possédoient. *Chrétien*, s'écria-t-il, *je te conjure par le Crucifié que ton ame adore, de me dire la vérité.* Tu n'es pas digne, maudit Sarrasin, dit *Huon*, de prononcer son nom divin; mais l'abjuration que tu viens de me faire, te répond de la vérité de ma réponse. Eh bien! reprit *Gaudisse*, je te conjure donc de me dire ce que fait à-présent mon Seigneur *Angoulafre*, & par quel hasard tu parois à ma Cour avec son anneau.

Huon avoit un repentir trop amer de la

réponſe qu'il avoit faite au premier portier pour déguiſer la vérité. *Angoulaſre* n'eſt plus, dit-il à l'Amiral; mon bras a terminé ſa déteſtable vie; & c'eſt après avoir coupé ſa tête, que je me ſuis emparé de ſon anneau. Ne t'occupe plus que d'obéir aux ordres du puiſſant Empereur *Charlemagne*.

A peine *Huon* eut-il prononcé ces mots, que l'Amiral *Gaudiſſe*, revenu de la terreur que le pouvoir d'*Angoulaſre* avoit imprimée dans ſon ame, cria hautement qu'on s'emparât du traître, meurtrier de ſon Suzerain, & du Roi d'Hircanie. *Huon* à l'inſtant eſt inveſti de toutes parts; mais ſa redoutable épée renverſe ſans vie les plus téméraires; il s'élance ſur un retable de marbre du lambris, & fait voler la tête & les bras de tous ceux qui riſquent de lui porter des coups. *Eſclarmonde* éperdue au milieu des armes, le regardoit en ſoupirant, & ne pouvoit s'empêcher de deſirer qu'un ſi beau Chevalier pût échapper à la mort qui le menaçoit. *Huon*, en voyant entrer ſans ceſſe de nouveaux combattans, & ne pouvant qu'à peine porter ſon bouclier hériſſé de dards, eut recours à ſon cor d'ivoire, dont il ſonna preſque avec

autant de violence que *Roland* à *Roncevaux ;* mais hélas! ce fut auſſi vainement. Le Roi de Féérie *Oberon*, l'entendit ; il en gémit ; mais le menſonge dont *Huon* s'étoit rendu coupable à la premiere porte, ne lui permettoit pas de le ſecourir avant que cette faute grieve ne fût expiée, non-ſeulement par le repentir, mais par une pénitence. *Huon* ſonna donc en vain ; & ne voyant point arriver *Oberon* à ſon ſecours, il ſe ſoumit au ſort qu'il ſentoit avoir mérité. Bientôt ne ſe défendant plus avec la même vigueur, ſon épée échappa de ſa main mal aſſurée ; on le ſaiſit, on le chargea de chaînes, & l'Amiral le fit précipiter dans un profond cachot.

C'eſt-là qu'abandonnant *Huon* à l'horreur des ténebres, & à celle qui précede la mort certaine des criminels, l'Amiral voulut qu'il fût tourmenté par la faim & par le poids de ſes chaînes, avant qu'il ſubît le ſupplice d'être écorché tout vif.

Huon, pénétré de repentir, ne murmura point contre un ſort auſſi cruel : il verſa des larmes ſinceres, & ces larmes effacerent l'unique tache de ſa belle ame.

Si ſouvent un ſeul baiſer, que le haſard

fait dérober, suffit pour embrâser à jamais un cœur sensible, quel pouvoir ne doivent pas avoir ceux que l'amour a donnés, & qu'il a forcé de rendre? Cet enchanteur, plus ancien & plus puissant qu'*Oberon*, veilloit, dans le cœur d'*Esclarmonde*, à conserver les jours de l'aimable & brave Chevalier François. Elle apprend en frémissant le sort qu'on lui destine. Que n'imagine-t-on pas pour un amant aimé? Déja rien ne coûte plus à la tendre *Esclarmonde*. Elle gagne sa Gouvernante; elle s'enveloppe d'un voile, elle se charge de vivres; elle en impose au Geolier, se fait ouvrir la prison, & vient elle-même adoucir les chaînes de son amant. *Huon*, *Huon*, qu'il te fut doux alors de livrer ton cœur à celles de l'amour! Oserions-nous entreprendre d'exprimer tous ses transports en voyant les belles mains d'*Esclarmonde* détacher le dernier anneau qui l'empêchoit d'étendre ses bras vers elle? C'est de ses mains qu'il reçoit les soutiens d'une vie qu'il lui consacre à jamais, c'est dans ses yeux charmans, à moitié fermés par les larmes, qu'il apprend qu'il est aimé. Ah! quel seroit le cœur glacé qui n'envieroit le bonheur pur qui remplit alors celui

d'*Huon!* Il ne peut exprimer ſes premiers tranſports qu'en embraſſant ſes genoux; mais un amant n'a-t-il pas tout dit, n'a-t-il pas perſuadé, quand on le ſouffre ſans réſiſtance? *Eſclarmonde* s'oublioit avec lui dans cette ſituation. La lumiere foible d'une lampe, qu'elle eut craint de voir mieux éclairer ſon trouble, contribuoit à la raſſurer: ſes mains s'entrelacent dans les beaux cheveux noirs de *Huon*; & ce ne fut qu'en ſoupirant qu'elle l'obligea enfin à ſe relever, & à recevoir les ſecours néceſſaires à ſa longue abſtinence.

Le très-religieux Auteur de ce Roman a grand ſoin de rappeller ici qu'*Eſclarmonde* étoit Sarraſine, & de nous apprendre que les plus vifs tranſports de l'amour ne purent faire oublier à ſon amant qu'elle n'étoit pas encore baptiſée. *Huon* ſe ſentoit puni ſi rigoureuſement pour un ſeul menſonge, qu'il craignit de ſe rendre encore coupable. *Eſclarmonde* en ſoupira; *Huon* couvrit ſes belles mains de baiſers & de larmes; mais croyant toujours entendre la voix menaçante d'*Oberon*, cette entrevue ſi charmante & ſi périlleuſe ne fut terminée que par le ſerment de l'adorer toujours, & par les careſſes qu'un

frere bien tendre & bien reconnoiſſant ſeroit à ſa ſœur qui viendroit de lui conſerver la vie.

Cependant *Eſclarmonde* avoit trouvé tant de charmes dans les careſſes innocentes de ſon amant, que dès le lendemain elle revint en jouir & renouveller les mêmes ſecours. Ces ſecours furent continués pendant plus d'un mois. *Huon* profita de ce temps pour inſtruire la charmante Sarraſine. Qu'il eſt facile de croire un amant aimé! *Eſclarmonde* crut bientôt les grandes vérités que la bouche d'*Huon* lui annonçoit; & elle deſira le baptême.

L'Amiral *Gaudiſſe* ayant demandé, au bout des quinze premiers jours, ſi le priſonnier, atténué par les ſouffrances de ſon état, auroit encore la force néceſſaire pour ſentir les horribles tourmens de ſon ſupplice. Le geolier gagné par *Eſclarmonde*, lui répondit que le priſonnier briſé par ſes chaînes que la faim lui avoit fait ronger, étoit mort depuis deux jours, & qu'il l'avoit enterré dans ſon même caveau : l'Amiral ſe repentit de n'avoir pas hâté ſon ſupplice.

Dans ces entrefaites, le fidele *Gé-*

raſme, inquiet du ſort d'*Huon*, vint à la cour de l'Amiral ſous le nom de ſon neveu *Solare*, fils d'*Yvoirin*, Amiral de Montbrant, ſon frere. *Géraſme* parloit très-bien la langue Sarraſine; & *Gaudiſſe* le croyant ſon neveu, le reçut avec tendreſſe; & toute ſa cour le combla d'honneurs. *Eſclarmonde* parvint bientôt à reconnoître *Géraſme* pour le meilleur ami de ſon amant. Par les queſtions qu'il lui fit, & par quelques réponſes qu'elle ne put faire qu'en rougiſſant, *Géraſme* apprit qu'*Huon* étoit aimé, mais qu'il languiſſoit dans les horreurs d'une priſon. La confiance fut bientôt établie. *Eſclarmonde* eut peu de peine à ſe laiſſer perſuader de chercher les moyens de délivrer *Huon*, & de quitter avec lui la cour de ſon pere, pour ſe rendre, ſous ſa garde, à celle de *Charlemagne*. L'un & l'autre en avoient déja trouvé les moyens, on équipoit ſecrétement un vaiſſeau, lorſque le plus grand trouble rompit toutes leurs meſures.

Agrapard, Souverain de Nubie, & frere du géant *Angoulafre*, tombé ſous les coups d'*Huon de Bordeaux*, arriva tout-à-coup à la cour de l'Amiral *Gaudiſſe*,

diſſe, à la tête d'une formidable armée; & ce terrible géant, plus grand, plus fort encore qu'*Angoulafre*, vint reprocher à l'Amiral de n'avoir pas vengé la mort de ſon frere, le défier dans ſa Cour, & le forcer à ſe ſoumettre à un tribut triple de celui qu'il payoit à ſon ancien Suzerain.

L'Amiral chercha vainement dans ſa Cour un Chevalier aſſez courageux pour ſoutenir ſa querelle, & pour combattre *Agrapard*. Il maudiſſoit ſes Dieux, & verſoit des larmes de dépit en préſence d'*Eſclarmonde*, qui ſaiſit ce moment, pour lui faire regretter la perte du vainqueur d'*Angoulafre*. Ah! dit l'Amiral, je donnerois à préſent la moitié de mes Etats pour que ce brave François n'eût pas perdu le jour. *Eſclarmonde*, jalouſe de la gloire de ſon amant, avoue qu'*Huon de Bordeaux* eſt encore vivant; & l'Amiral ne balance pas à l'envoyer chercher. Il eſt ſurpris, en le voyant, de le trouver auſſi frais & auſſi plein de force que le jour qu'il le fit charger de fers; mais ſans en chercher la raiſon, ſon intérêt le plus preſſant fut de lui promettre, & la main de ſa fille, & de ſe ſoumettre comme tributaire à *Charlema-*

gne, s'il devenoit vainqueur d'*Agrapard*. *Huon* ne lui répond qu'en demandant qu'on lui rende ſes armes : elles lui ſont rapportées avec le vaſe & le cor d'ivoire; & *Gaudiſſe* lui ayant fait amener le plus fier & le plus vigoureux cheval de ſes écuries, il s'élance deſſus légérement, ſort de la Ville, précédé d'un hérault, & envoie dire que le même Chevalier, dont *Angoulafre* a reçu la mort, défie *Agrapard* au combat mortel. Le géant animé par la vengeance & par le deſir de ſoumettre l'Amiral *Gaudiſſe*, s'avance auſſi-tôt dans la plaine, & ne voit qu'avec mépris le téméraire qui ſe préſente pour le combattre. Il fond ſur lui, perſuadé que ſa lance ſeule terminera le combat. L'atteinte entre les deux combattans eſt terrible; les chevaux ne peuvent en ſoutenir l'effet, & tombent avec leurs maîtres, qui ne ſe relevent qu'avec peine. *Agrapard* porte en vain pluſieurs coups de ſa longue faulx; *Huon* les évite, prend ſon temps, & lui donne un coup ſi violent de ſon épée, qu'il lui emporte une partie de ſon caſque, avec l'oreille & la joue droite. *Agrapard* jette un grand cri; la frayeur s'em-

pare de lui; il se rend à *Huon*, & lui crie *merci*. *Huon* recevant son épée, le mene couvert de sang & vaincu, le présente à l'Amiral *Gaudisse*, & lui demande, pour prix de sa victoire, de lui accorder un don; *Gaudisse* le lui promet. Amiral, dit *Huon*, je connois trop le grand cœur de *Charlemagne*, pour craindre de n'en être pas avoué en interprétant ses ordres. Ce ne sont plus tes dents & ta barbe que je te demande de sa part, c'est de quitter la loi de ton faux Prophete, & de te soumettre à celle que le Fils de Dieu scella de son propre sang. Ah! chien de Chrétien, répondit l'Amiral en fureur, je périrois plutôt de mille morts que d'y consentir; ôte-toi promptement de devant mes yeux, ou je vais te faire couvrir des mêmes chaînes. Ingrat, aveugle Mécréant, s'écria *Huon*, crains ma vengeance; je ne te laisse plus qu'un moment pour m'obéir. *Gaudisse* aussi-tôt crie qu'on s'avance pour l'arrêter; mais *Huon*, plein de l'espérance qu'*Oberon* est appaisé par son repentir sincere, sonne de son cor avec violence, & *Oberon* paroît, suivi d'une troupe formidable. Elle désarme les troupes de l'Amiral, qui dans l'instant se trouve couvert

des mêmes chaînes dont *Huon* venoit d'être menacé. Ce fut alors qu'*Oberon* lui-même lui cria, obéis au pouvoir céleste, ou tu vas recevoir la punition de ton endurcissement. *Gaudisse*, au lieu de se rendre, commençoit à blasphêmer, lorsqu'une main invisible lui arracha son propre cimetere & lui fit voler la tête. Prends cette tête, mon cher *Huon*, & remplis l'ordre de ton Empereur. *Huon* obéit, & rapporte bientôt au Roi de Féerie les quatre grosses dents & une partie de la barbe blanche de *Gaudisse*. Hélas! dit *Oberon*, en versant des larmes, je crains bien que tu ne puisses conserver ces gages précieux de ta victoire & de ton message. C'est à moi d'y veiller, & je desire les cacher dans le côté droit de *Géraſme*, & qu'elles y restent, sans lui faire de mal, jusqu'au moment où tu les présenteras à *Charlemagne*.

A l'instant même *Géraſme* les sentit enclavées sous sa peau. Bientôt les larmes d'*Oberon* redoublent; *Huon* s'en inquiete, & son ami lui dit: Ah! je ne connois déja que trop ta légéreté, & je frémis des malheurs prêts à t'accabler. Malheureux *Huon*, tu vas te perdre si tu ne m'obéis, & je ne

pourrai plus te ſauver. *Huon* atteſte le ciel qu'il ſera ſoumis à ſes ordres; il les lui demande : emmene la belle *Eſclarmonde*, répond *Oberon;* mais avant que d'aller te préſenter avec elle à *Charlemagne*, prends d'abord le chemin de Rome; c'eſt de la main du Pape que tu dois recevoir la bénédiction nuptiale, & juſqu'à ce moment garde-toi bien de traiter *Eſclarmonde* autrement que comme ta ſœur. *Huon* eut la témérité d'en proférer le ſerment. *Oberon* l'embraſſe, diſparoît avec ſon armée; & le Héros, maître de la belle *Eſclarmonde* & de Babylone, renonce à l'empire de cette grande ville, mais le dépoſe dans des mains ſûres. Pour lui, avec ſa belle, ſon ami, & une ſuite d'eſclaves & de chameaux chargés de richeſſes, il regagne l'Iſtme de Suès & la Mer Méditerranée; il y fait équiper deux vaiſſeaux, les fait charger des tréſors de l'Amiral, s'embarque avec ſa maîtreſſe, fait diriger le gouvernail vers les côtes d'Italie, & ſort du port avec un vent favorable.

A peine les vaiſſeaux commençoient-ils à fendre la mer, qu'*Huon* & *Géraſme* s'occuperent à tout préparer pour le baptême d'*Eſclarmonde*. Un Prêtre Grec,

qu'*Huon* venoit de délivrer de l'eſclavage, trouva cette Princeſſe aſſez inſtruite pour ne le pas différer. L'Auteur nous donne cependant lieu de ſoupçonner qu'*Eſclarmonde*, encore foible dans ſa foi, s'imagina que ſon nouvel état lui ſuffiſoit pour lever, de ſa part & de celle de *Huon*, bien des ſcrupules. Ses yeux devinrent plus vifs & plus tendres; & les regards de *Huon*, qui crut la voir embellir encore, les rendirent bientôt languiſſans. Le bon *Géraſme* s'en apperçut avec une ſorte de terreur; ce fut bien pis lorſqu'il vit *Huon* prendre, ſerrer & baiſer une main d'*Eſclarmonde*, qui de l'autre main jouoit avec ſes beaux cheveux, en lui préſentant une bouche charmante, ſur laquelle l'amour & les deſirs ſembloient voltiger. *Oberon*, *Oberon*, bénédiction du ſaint Pere, s'écrioit *Géraſme!*... Amour, amour, don mutuel & ſacré de notre foi, s'écrioit encore plus fort *Huon de Bordeaux*. Ah! mon ami *Géraſme*, continuoit-il, n'eſt-elle donc pas baptiſée? Et le ſage nain ne nous approuvera-t-il pas quand il ne nous manque qu'une cérémonie qui ne peut avoir autant de force que nos ſermens écrits déja dans les cieux? Nos Lecteurs

trouveront, ſans doute, que *Huon* étoit plus loyal Chevalier que bon Caſuiſte. *Géraſme* ne l'étoit pas meilleur que lui; ſans les menaces d'*Oberon*, il eût trouvé l'argument de *Huon* ſans replique. Mais il connoiſſoit le petit Roi de Féerie pour être également deſpotique & rancunier. Il redoubla ſes oppoſitions; mais déja la tendre *Eſclarmonde* & ſon ami ne l'écoutoient preſque plus. L'altercation fut longue & vive; & l'amoureux *Huon* ſe livrant à tous ſes tranſports, & même à ceux de la colere, *Géraſme* ne connut que trop la vérité de l'ancien proverbe, qui dit que l'amour heureux & qui deſire, ne connoît plus rien qui l'arrête. Hélas! s'écrioit *Géraſme*, vous voulez vous perdre! ah! laiſſez-moi prendre ſoin de votre gloire. Hélas! continua-t-il, les yeux baignés de larmes, peut-être ne vous reverrai-je plus; puiſque vous voulez courir à votre perte, je vais m'éloigner de vous, & partir pour la France dans le ſecond vaiſſeau; que *Charlemagne* puiſſe du moins ſavoir par moi que vous vous êtes couvert de gloire, & que vous avez rempli ſon meſſage: les gages que j'en porte dans mon côté, ſerviront pour illuſtrer votre mé-

moire, & pour prouver combien vous méritez d'être regretté.

En tout autre temps, *Huon* n'eût pu voir qu'avec douleur le fidele *Géraſme* s'éloigner de lui; mais dans ce moment il ne le regardoit plus que comme un cenſeur incommode. Il fait promptement approcher l'autre vaiſſeau; on dit même qu'*Eſclarmonde* aida de ſes belles mains à baiſſer le pont ſur lequel *Géraſme* paſſa pour ſe ſéparer d'eux. Il fut ſuivi par un aſſez grand nombre d'eſclaves que *Huon* avoit à ſa ſuite. Les voiles du vaiſſeau ſe déploient, & tandis qu'il s'éloigne avec vîteſſe, *Huon* fait jetter l'ancre, & ſe plaît à voir le ſien immobile. Le Roi de Féerie; le Pape de Rome, la vengeance d'*Oberon*, la bénédiction nuptiale, tout diſparoît aux yeux de l'amoureux *Huon*. Cependant *Eſclarmonde* fait quelque légere réſiſtance; mais l'amour caché ſous les voiles du vaiſſeau, rit bientôt de ſon peu de ſuccès; il ſecoue les flammes brillantes de ſon flambeau ſur les deux amans; & l'inſtant d'après, le cruel enfant bat des ailes, s'envole en célébrant ſa victoire, & laiſſe ces deux amans abandonnés à la vengeance d'*Oberon*.

A peine *Huon* achevoit-il de se rendre coupable, que tous les vents déchaînés à la fois assaillirent son vaisseau. Que nos Lecteurs se rappellent la description d'une tempête faite par quelque jeune Poëte, ils n'auront encore qu'une foible idée de celle que nos amans essuyerent. Les huniers du vaisseau frapperent les nues, la quille descendit jusqu'aux enfers, le gouvernail fut brisé; le cher *Huon* serroit *Esclarmonde* entre ses bras, pour la soutenir contre des secousses affreuses, & la trouvoit toujours belle à la lueur des éclairs. Cette tempête dura deux jours & deux nuits. Enfin, un coup de vent plus violent que tous les autres, porta le vaisseau contre une côte escarpée qui le mit en pieces; & nos amans se serrant avec un de leurs bras, & s'attachant avec l'autre à quelques débris, furent jettés sans connoissance sur une roche plate de cette côte. Ayant repris leurs esprits, la tempête étant appaisée, & le soleil commençant à paroître, *Huon* & sa chere *Esclarmonde*, à moitié nuds, & souffrant les atteintes de la faim, traverserent les rochers qui bordoient le rivage, parvinrent jusques dans une prairie, & découvrirent un assez beau pays, mais qui

leur parut inhabité. Ce fut en vain que *Huon* chercha quelques secours contre la faim, il ne trouva pas même des fruits sauvages pour la soulager; & le cœur déchiré de voir celle qu'il aimoit menacée d'une mort prochaine, il se répentit, mais trop tard, d'avoir irrité le Roi de Féerie, en violant tous ses sermens. Il tenoit sa chere *Esclarmonde*, presque défaillante, entre ses bras; il lui soulevoit la tête; ses larmes ameres tomboient sur son beau sein. Quel état affreux! & quelle ame de glace ne seroit pas émue, en apprenant que les approches de la mort ne purent éteindre l'amour de ces tendres amans; & que désespérant de fléchir le vindicatif *Oberon*, ils se rendirent encore plus coupables. C'est dans les bras d'*Esclarmonde* que *Huon* attendoit la mort, lorsque des cris éloignés, & qu'il crut être ceux de quelques mariniers, ralumerent une légere espérance dans son cœur. Il cache aussi-tôt *Esclarmonde* dans une grosse touffe d'herbes & de roseaux, & marche à grands pas vers le rivage d'où la voix des mariniers continuoit à se faire entendre. Bientôt il apperçoit une troupe de Sarrasins assis en rond, & qui, fatigués par la

tempête, étoient abordés dans une anſe de l'Iſle, avoient débarqué des proviſions, & faiſoient halte. *Huon* les aborde les larmes aux yeux, & leur demande des ſecours contre la faim qui le dévore. L'un d'eux, touché de voir un homme ſi beau, ſi bien fait, dans ce cruel état, lui donne deux pains. *Huon* baiſe la main qui les lui préſente; & l'amour ſoutenant le reſte de ſes forces, il court vers ſa chere *Eſclarmonde* pour les lui offrir. Ce premier ſecours leur ſauve la vie; ils dévorent une partie de ces pains; leurs forces ſe raniment : ils oſent penſer qu'*Oberon* commence à s'appaiſer; mais, hélas! qu'ils étoient loin de ce bonheur : combien de nouveaux malheurs ſe préparoient, en ce même inſtant, pour eux.

Les Sarraſins frappés de l'empreſſement avec lequel *Huon* avoit emporté les deux pains, imaginerent qu'il ne pouvoit être ſeul. Le Capitaine prend quelques gens armés avec lui, ſe gliſſe entre les haliers, & ſurprend les amans. Ce Capitaine étoit un des ſujets de l'Amiral *Gaudiſſe*; il reconnut ſans peine la belle *Eſclarmonde*; il reconnoît de même le vainqueur d'*Angoulafre* & d'*Angrapard*; il les fait entou-

rer. *Huon*, presque nud, ne peut se défendre; le Capitaine s'empare d'*Esclarmonde*, lui reproche la part quelle a eue à la mort de son pere, & lui déclare qu'il va la conduire à la Cour de son oncle *Yvoirin*, Amiral ou Roi de *Mondran*. Les cris, les larmes d'*Esclarmonde* ne peuvent le toucher; cependant il ne veut point tremper ses mains dans le sang de *Huon*; mais *Esclarmonde* a la douleur de voir enlever à son amant jusqu'au reste des vêtemens qui le couvrent; elle lui voit lier les mains; on lui bande les yeux, & on l'attache au tronc d'un vieux arbre. *Esclarmonde* s'évanouit; & c'est dans cet état qu'elle est portée sur le vaisseau. Le Capitaine, espérant une riche récompense du Roi *Yvoirin*, fit tous ses efforts pour calmer son désespoir. Lorsqu'il l'eut rappellée à la vie, il fit diriger la proue de son vaisseau vers Montbran; mais un vent violent & contraire s'étant élevé, les efforts des mariniers furent inutiles; l'obscurité de la nuit acheva de les détourner de la route: le vent étant augmenté, le vaisseau fut entraîné rapidement vers la côte d'*Anfalerne*, & le Capitaine fut obligé d'entrer dans le Port de la Capitale de ce

Royaume, pour éviter un naufrage certain.

L'Amiral d'*Anfalerne*, nommé *Galafre*, appercevant ce vaiſſeau, qu'il reconnut pour être du Port de *Montbran*, eut la curioſité de le venir viſiter lui-même. Surpris de la beauté d'*Eſclarmonde*, qu'il ne connoît pas, il demande au Capitaine par quel haſard une beauté ſi parfaite ſe trouve en ſa puiſſance? Ce Capitaine déclare quelle eſt ſa naiſſance, & qu'il la conduit à ſon oncle l'Amiral *Yvoirin*. Mais l'Amiral *Galafre* trouve plus convenable de la garder pour ſon ſerrail; il la demande au Capitaine, qui la lui refuſe, & ſe met en défenſe contre les gardes de *Galafre*, qui veulent s'emparer de ſon vaiſſeau. Le combat étoit trop inégal; ſa réſiſtance eſt vaine, & finit par ſa mort. Mais le Pilote de ſon vaiſſeau s'étant jetté dans une barque légere, s'échappa du Port pendant le combat; & plus heureux que le Capitaine, il entra le lendemain dans le Port de Montbran.. Il fit un fidele récit au Roi *Yvoirin* de la mort de ſon frere l'Amiral *Gaudiſſe*, de l'enlévement d'*Eſclarmonde*, ſa niece, & lui dit qu'elle étoit au pouvoir de l'Amiral d'*Anfalerne*.

Yvoirin ne doutant point que *Galafre*, dont les frontieres touchoient à celles de ses Etats, n'eût délivré sa niece pour la lui remettre à la premiere demande, lui envoya deux Chevaliers de sa Cour pour le remercier, & pour le prier de la lui renvoyer. L'Amiral d'*Anfalerne* étoit bien éloigné d'accorder une pareille demande. *Esclarmonde* étoit devenue sa conquête, & le trait dont elle l'avoit frappé, étoit trop puissant pour qu'il pût se résoudre à la rendre à son oncle. Les députés furent obligés de repartir avec un refus. L'Amiral de *Montbran* n'écoutant plus que sa juste colere, envoya déclarer la guerre à celui d'*Anfalerne*, & rassembla, à la hâte, une armée pour entrer dans ses Etats. Pendant ce temps, l'Amiral *Galafre* offrit sa main à la belle *Esclarmonde*, avec tant d'ardeur, & lui laissa si peu d'espérance de résister, qu'*Esclarmonde*, dans la crainte d'essuyer quelque violence, fut obligée de feindre qu'elle accepteroit d'unir son sort au sien, si elle n'avoit fait vœu, pendant la tempête, d'être deux ans sans souffrir qu'on portât nulle atteinte à sa pudeur. L'Amiral affligé, surpris, mais aussi religieux que plein d'amour, s'écria qu'il se

soumettoit à toutes les conditions qu'elle voudroit imposer. Il jura par Mahom de respecter son vœu. *Esclarmonde* rassurée reçut sa main, en déclarant à l'Amiral qu'elle se donneroit la mort, s'il osoit manquer à ses sermens. Nous craignons que nos Lecteurs ne souffrent autant que nous du récit nécessaire de ces événemens, & nous allons parler de l'état où l'aimable & brave *Huon* avoit été laissé. Nud, garotté, les yeux couverts d'un bandeau, & sentant de nouvelles atteintes de la faim, *Huon* touchoit de près à sa derniere heure. Dans le même-temps, *Oberon* étoit dans un bois assis au pied d'un chêne, & pleuroit amérement. *Gloriand* & *Malembrun* voyant couler ses larmes, se jetterent à ses genoux pour lui en demander la cause. *Oberon* leur conta tout ce qui venoit de se passer, & l'impuissance où l'infidele & désobéissant *Huon de Bordeaux* l'avoit mis de le secourir. Ils mêlerent leurs larmes aux siennes, ils n'excuserent point *Huon*; mais ils implorerent sa clémence avec tant d'ardeur, qu'*Oberon* ne pouvant plus résister, dit à *Malembrun*; eh bien! veux-tu te soumettre à partager sa punition, si je te promets de lui sauver la vie? Tu reste-

ras encore vingt-huit ans de plus, lutin, ſi je viens à ſon ſecours. Ah! cent ans, s'il le faut, répondit *Malembrun*, pourvu que j'arrache à une mort affreuſe votre malheureux ami. Vas donc, puiſque tu le veux, dans l'Iſle de *Moyſant*, dit *Oberon*; mais ſonges que je te permets ſeulement de le détacher, de lui faire traverſer la mer, & de le porter ſur la côte des Etats du Roi *Yvoirin*, mais ſans lui donner aucun autre ſecours, & même un ſeul conſeil. Rapporte-moi mon vaſe, mon cor & mon *Haubert;* & laiſſe le coupable *Huon* ſur la côte, dans le même état où tu vas le trouver.

Malembrun embraſſe les genoux d'*Oberon*, court rapidement à la mer, s'y jette, & nage aſſez vîte pour trouver encore *Huon* en vie; il le détache, il ôte ſon bandeau, il l'embraſſe tout en larmes, l'entraîne vers la mer, le charge ſur ſon dos, fend l'onde avec la rapidité d'une fleche. Il le dépoſe enfin ſur un rivage uni, l'embraſſe encore, &, ſans lui dire un ſeul mot, il ſe replonge dans la mer & diſparoît

Huon, en reconnoiſſant *Malembrun*, n'avoit pu douter qu'*Oberon*, moins irri-

té, n'eut consenti du moins à lui sauver la vie. Ce bienfait fut plus sensible à sa belle ame, qu'elle ne l'avoit été aux malheurs affreux qu'il venoit d'essuyer. Il se prosterna sur le rivage; & le repentir le plus amer de ses fautes, fut le premier acte par lequel il espéra de les effacer : oui, cher *Oberon*, s'écria-t il, j'ai mérité d'être puni, je me soumets à ma cruelle destinée; mais prends soin de celle d'*Esclarmonde*.

Il se releve, il se voit nud, & se sent atténué par la faim. Reconnoissant que le pays est habité, il s'avance & cherche s'il pourra découvrir quelque secours contre son affreuse misere. Au détour d'un bouquet de bois, il voit, dans un pré, sur le bord d'une fontaine, un petit vieillard assez vigoureux encore, qui mangeoit de bon appétit, le dos appuyé contre une petite malette, à côté de laquelle il apperçoit une vielle, une harpe & quelques autres instrumens. *Huon* approche, & le petit vieillard effrayé de le voir toud nud, s'écrie : homme sauvage, je te conjure par *Mahomet* & *Tarvagant* de ne me point faire de mal. Hélas! dit *Huon*, je suis bien éloigné de vous en faire; c'est moi qui

vous conjure de me sauver la vie. Le vieillard rassuré par ce ton suppliant, considere *Huon* plus attentivement, le trouve si beau & sa physionomie si douce, qu'il se sent pour lui une tendre pitié. Tiens, mon enfant, lui dit-il, ton état me touche; prends vîte dans cette malette quelques vêtemens pour te couvrir, & viens manger avec moi. *Huon* se couvre, à la hâte, de quelques vieux habits troués & décousus, & revient dévorer les alimens que le vieillard lui présente d'un air riant. Te voilà bien mal équippé, mon enfant, lui dit le bon homme, mais ne t'embarrasse pas: tu me parois fort & vigoureux; tu n'as point l'air d'un brigand: vois-tu, je suis vieux; mes instrumens & ma malette commencent à me peser; si tu veux les porter & me servir fidelement, bientôt tu ne manqueras de rien. *Huon*, tout en mangeant, lui jura de le servir comme son maître & comme un bienfaiteur. N'as-tu jamais oui parler, continua le vieillard, de *Maître Moufflet le Menestrier*? Hélas! si, dans ce moment, tu me vois mal en point, c'est par un malheur affreux, & par la perte de mon maître l'Amiral *Gaudisse*. Un maudit

Chrétien de France, que *Mahom* puniſſe, eſt arrivé dans ſa Cour avec un Nain boſſu; tous les deux l'ont fait mourir, ont enlevé ſa fille, & pillé ſes tréſors. Ce n'eſt pas tout; ces méchantes gens détruiſoient tous ceux qui ne vouloient pas ſe faire chrétienner; & je me trouve bien heureux de m'être échappé de leur ſabre & de leur baptême avec la malette de mon valet, & mes inſtrumens que j'ai ſauvés. Mais ne t'embarraſſe point : à peine ſerai-je arrivé à la Cour du bon Roi *Yvoirin*, que, chantant quelques lays & romances nouvelles, tu verras tous les Grands de ſa Cour me donner tant de robes, de veſtes & de ceintures, que tu auras beſoin d'un bos dos pour tout porter. Mange, mon ami, prends des forces & bon courage.

Huon plia les épaules en écoutant le vieillard, & diſoit dans ſon cœur : Me voici donc valet d'un vieux Meneſtrier! *Oberon*, *Oberon!* je le mérite bien. O Ciel! j'adore encore ta clémence pour un malheureux auſſi coupable. *Huon* ayant bien réparé ſes forces, replia la nappe dans la malette, la chargea ſur ſon dos avec les inſtrumens, & ſuivit *Maître*

Moufflet, qui marchoit encore très-leſtement pour un homme de ſon âge.

Ils arriverent dès le même ſoir à Montbran. *Moufflet*, anciennement connu dans cette Ville, fut accueilli par les habitans, qui s'empreſſoient tous à le loger & à le bien recevoir; mais *Moufflet* préféra les Cuiſiniers d'*Yvoirin*. Il entra dans les cuiſines en jouant de ſa vielle; &, juſqu'au dernier marmiton, chacun s'empreſſa de remplir le coffret d'étain dans lequel il mettoit ſes proviſions. *Huon* en eut ſa part. Le long jeûne qu'il avoit fait, ne lui permettoit pas de dédaigner les bons morceaux qu'on lui offroit; mais il diſoit, à part ſoi, ſuis-je aſſez humilié? *Oberon*, *Oberon!* venge-toi, je le mérite.

Les ſons de la vielle de *Moufflet* ayant pénétré juſques dans l'intérieur du Palais, *Yvoirin* l'envoya chercher. Il apprit de lui tous les détails de la fin tragique de ſon frere, &, cherchant à diſſiper la triſteſſe qu'ils avoient portée dans ſon ame, il dit à *Moufflet* d'accorder ſa harpe, & de lui chanter quelque romance nouvelle.

Nos bons aïeux étoient peu difficiles. *Yvoirin* & ſa Cour furent enchantés de la romance de *Moufflet* & de la mélodie

ſimple, naturelle & expreſſive de ſon accompagnement. *Bien auriez vu*, dit l'Auteur, *voler de toutes parts turbans, ceintures, dolimans, voire même joyaux de prix. Moufflet* bien reconnoiſſant, fit ſigne à ſon nouveau valet de raſſembler ces préſens, & lui dit tout bas d'aller choiſir parmi ces vêtemens ceux qui conviendroient le mieux à ſa taille. Tout Poëte eſt plus ou moins entiché d'amour-propre, & *Moufflet* deſira que ſon valet pût paroître en état de lui faire honneur. La riche taille, l'air noble & la belle phyſionomie d'*Huon* frapperent *Yvoirin* & toute ſa Cour, lorſqu'il reparut. La fille unique d'*Yvoirin*, preſque auſſi belle que ſa couſine *Eſclarmonde*, s'indignoit dans ſon cœur que *male fortune eût avili tel beau Jouvencel, qui ſembloit iſſu de haut lieu, à ſervir & porter la malette d'un Meneſtrier.* Cette pitié fut ſuivie d'un ſentiment plus doux; & le ſon de la voix de l'aimable *Huon*, lorſqu'il répondit aux queſtions d'*Yvoirin*, acheva d'intéreſſer bien vivement pour lui cette jeune Princeſſe..... *Vaſſal, que ſais-tu faire?* lui diſoit *Yvoirin. Sachez, Sire*, répondit *Huon, que de métiers je ſais aſſez; je vous les nom-*

merai s'il vous duit. Prends garde, dit *Yvoirin; car si tu te vantes de choses que tu ne saches faire, il t'en cuira durement à l'éprouver. Sire*, dit *Huon, je sais muer un épervier, voire un falcon, chasser le le cerf, voire le sanglier, & corner quand la bête est prinse, faire la droicture aux chiens, trancher au festin d'un grand Roi ou Seigneur, & des tables & échecs en sais autant & plus que homme qui vive. Oh, Oh!* se dit *Yvoirin, ce ne sont mie là des faits de valet de Menestrier, bien duiroient-ils à gentil Damoiseau. Or sus, Vassal, te voilà prins, nul jusqu'à ce jour n'a pu gagner ma fille aux échecs; je veux que tu t'éprouve à elle, sous condition que si elle te matte, tu seras pendu. Ah! ah! Sire*, s'écria *Huon, partissez donc les conditions de la partie; & si je la matte?* ..... *Yvoirin* rêve un instant, & se mettant à rire : *Par Mahom*, dit-il, *si tu la matte, je te ferai délivrer cent besans d'or, & je te livre la noble pucelle pour en faire toute une nuit à ta volonté.* La Princesse rougit, mais elle ne fit point d'objections; & *Huon* n'osant en faire de son côté, il accepta les conditions. On apporte l'échiquier, & la partie commence. Pendant le premier

quart-d'heure elle parut être assez égale; mais bientôt elle ne le fut plus. *Huon de Bordeaux* occupé sans cesse de son amour pour *Esclarmonde*, & quelquefois aussi de la vengeance d'*Oberon*, trouvoit la Princesse fort jolie, mais elle ne lui donnoit point de distractions. La jeune Princesse, au contraire, en avoit quelques-unes; la table étoit étroite; les genoux d'*Huon* touchoient les siens; le souffle pur & doux de sa bouche, frappoit les levres de rose de la Princesse, dont le cœur commençoit à palpiter. Un soupir qu'*Huon* ne donnoit qu'à sa chere *Esclarmonde*, acheva de troubler sa jeune cousine; & quelques momens après, *Huon* la fit échec & mat. La Princesse ne put feindre une douleur qu'elle ne sentoit pas. *Yvoirin* fronçoit le sourcil, se mordoit les levres, & ne pensoit qu'en frémissant que son imprudence livroit sa fille au valet d'un Menestrier. *Huon* ne jouit que peu de momens de son embarras. Seigneur, lui dit-il, des droits fondés uniquement sur le sort du jeu, ne peuvent faire le bonheur d'une ame délicate & sensible comme la mienne. Trop de distance sépare de la

Princeſſe votre fille, un pauvre valet de Meneſtrier, & je vous rends votre parole. *Yvoirin* enchanté de ſa généroſité, lui fit donner deux cens beſans d'or, qu'il courut préſenter ſur le champ à *Moufflet*. La Princeſſe eut peine à cacher le ſecret dépit dont elle étoit agitée; & ſe repentant en ſon cœur de n'avoir pas été plus attentive à ſon jeu, elle alla ſe renfermer dans ſon appartement.

Le lendemain, l'aube du jour paroiſſoit à peine, que le ſon des trompettes fit prendre les armes à l'armée d'*Yvoirin*, qui, la rengeant en bataille ſous les murs de Montbran, la fit marcher, l'inſtant d'après, au-devant de celle de *Galafre*, qui s'avançoit déja dans la plaine. Le brave *Huon* ſe déſeſpéroit de n'avoir point d'armes, & de ne pouvoir combattre pour la délivrance d'*Eſclarmonde*, qu'il ſavoit être dans Anfalerne. Le haſard lui fit trouver, dans un cellier, de vieilles armes toutes rouillées, mais d'une aſſez bonne trempe; il s'en couvrit; & s'empara, de même, d'une lance en auſſi mauvais ordre. Un vieux Sarraſin ſe mit à rire, de voir le valet de *Moufflet* auſſi finguliérement

ment équipé; par *Mahom*, dit-il, je veux compléter ton armure; attends-moi. Sur le champ il monte dans un grenier, & revient lui présenter une longue & lourde épée, plus rouillée encore que les autres armes. *Huon* le remercie, s'éloigne, frotte la lame, sur laquelle il apperçoit quelques caracteres gravés. A force de les nettoyer, il parvient à lire : *Je suis une des sœurs de Durandal & de Courtain; comme elles je fus forgée par Garand.* On imagine sans peine quel fut le transport de joie de *Huon* en se trouvant armé d'une pareille épée? mais il n'avoit point de cheval; & quelques instances, quelques offres qu'il pût faire aux palfreniers d'*Yvoirin*, le valet de *Moufflet* ne put obtenir d'eux qu'un vieux roussin bien maigre, qu'on avoit abandonné dans un pré voisin.

C'est dans ce misérable équipage que le brave *Huon* ne désespéra point d'acquérir de la gloire: & pressant le vieux roussin qui se soutenoit à peine, il parvint à joindre les derniers rangs de l'armée d'*Yvoirin*, qui, dans ce moment, faisoit alte pour écouter ce qu'un Chevalier, parti

de l'armée de *Galafre*, précédé de deux trompettes, avoit à proposer (c'étoit *Sobrin*, neveu de *Galafre*). Ce Sarrasin, célebre pas ses exploits, & redoutable par sa force, joignoit à l'avantage que lui donnoit une armure forte & brillante, celui de monter *Blanchardin*, le plus beau cheval qu'eût nourri l'Arabie. *Sobrin* s'avance d'un air arrogant : « Amiral, » s'écria-t il, crains la colere de *Mahom*, » en faisant couler le sang de tant de vrais » Croyans. Choisis un de tes Chevaliers » pour me combattre, sous la condition » de te remettre ta niece s'il est vainqueur, » ou de payer à *Galafre* tel tribut qu'il » voudra t'imposer, si je fais mordre la » poussiere à ton champion ». *Yvoirin* vit avec douleur qu'aucun de ses Chevaliers n'osoit se présenter; & l'arrogant *Sobrin* redoubloit ses injures & ses menaces : il étoit prêt à retourner à l'armée de *Galafre* lorsque *Huon de Bordeaux*, à force d'éperonner son vieux cheval, parvint à le faire sortir des rangs, en criant à *Sobrin* : arrête, Chevalier, attends que je te parle. *Sobrin* s'arrête; & regarde avec un rire insultant le pauvre Chevalier, qui parvient enfin à le joindre. Apprends, lui dit *Huon*, que

bien que tu me voyes dans un équipage indigne d'un Chevalier, je suis issu d'assez haut lieu pour te combattre; profite de tous tes avantages; je ne te crains point, & je te défie. *Sobrin* rit encore de sa témérité; mais trouvant plaisant de l'en punir en présence des deux armées, il s'éloigne, fait une demie volte, & vient avec impétuosité, la lance en arrêt, pour fondre sur *Huon* : celui-ci ne pouvant courir à sa rencontre, prend le parti de mettre son cheval en travers, de laisser tomber sa lance, & de présenter son écu à celle de *Sobrin*, dont le coup porte à plomb, brise l'écu de *Huon*, & n'est arrêté que par la résistance du haubert, qui fit voler la lance de *Sobrin* en éclats.

Les deux armées virent avec admiration que le Chevalier mal équipé avoit supporté ce coup terrible sans en être ébranlé; & leur surprise redoubla en lui voyant fendre en deux le casque & la tête de *Sobrin* d'un seul coup de sa vieille épée. *Huon* saisit à l'instant les rênes de *Blanchardin*, & s'élevant sur les arçons de sa selle, il s'élance sur ce beau cheval, qu'il fait bondir entre les deux armées.

L'Amiral *Galafre* ayant vu tomber son

neveu, eut la mauvaise foi de désavouer le défi qu'il l'avoit envoyé faire à l'Amiral de *Montbran*, & faisant sonner la charge, il fondit, à la tête de son armée, sur celle d'*Yvoirin*. Le combat d'abord terrible, fut bientôt décidé par la valeur de *Huon;* & *Galafre* put à peine rentrer dans Anfalerne avec les débris de son armée. *Huon*, après la bataille, se retiroit bien humblement à la demeure de Maître *Moufflet;* mais *Yvoirin* l'envoya chercher par ses Chevaliers, & le faisant asseoir à sa droite, il le fit couronner de lauriers par les mains de la Princesse sa fille. Ce fut en soupirant qu'elle posa cette couronne; ce fut avec des regards animés par l'amour & par le dépit, qu'elle lui reprocha son indifférence.

L'Amiral *Galafre* rentré dans Anfalerne, donnoit des ordres pour mettre sa capitale en état de défense contre l'armée victorieuse d'*Yvoirin*, lorsqu'un vaisseau monté par un assez grand nombre de Chevaliers Chrétiens, entra dans le port. Ces Chevaliers revenoient du Saint-Sépulchre, ayant à leur tête le bon Chevalier *Gérasme*.

Nos Lecteurs doivent se rappeller que

Géraſme voyant que ſes repréſentations étoient inutiles, avoit pris le parti de ſe ſéparer de *Huon* pour revenir en France; mais l'amoureux *Huon* s'étoit rendu ſi promptement coupable, que le vaiſſeau de *Géraſme* avoit éprouvé la tempête qu'*Oberon* avoit excitée; & le Pilote n'étant plus le maître de le gouverner, ce vaiſſeau avoit été rejetté ſur les côtes de la Paleſtine. *Géraſme*, homme très-religieux, avoit été viſiter le Saint-Sépulcre, où pluſieurs Chevaliers Chrétiens ſe joignant à lui, l'avoient prié de les recevoir ſur ſon vaiſſeau pour repaſſer en France. Un ſecond coup de vent, moins violent que le premier, l'avoit forcé de relâcher dans le port d'Anfalerne, & *Géraſme* étoit deſcendu, dans la foible eſpérance d'avoir quelques nouvelles de *Huon de Bordeaux*.

Galafre reçut les Chevaliers Chrétiens avec honneur : il leur demanda leur ſecours, & fit part à *Géraſme* du ſujet de la guerre qu'*Yvoirin* venoit de lui déclarer. *Géraſme* eut peine à cacher ſa joie, en apprenant que la belle *Eſclarmonde* étoit dans Anfalerne; & ne pouvant douter qu'elle n'eût été preſque auſſi coupable

que *Huon*, il fut presque rassuré sur les jours de son ami, en apprenant qu'elle étoit dans cette ville.

Esclarmonde, depuis sa nouvelle captivité, feignoit d'être malade; & *Géraſme* s'étant annoncé pour être expert dans l'art de guérir comme dans celui de combattre, *Galafre*, quoique jaloux comme un Souverain Asiatique, permit au vieux *Géraſme* de la voir, & même en particulier. Ce fut par elle qu'il apprit l'état funeste où les corsaires de *Montbran* avoient réduit son malheureux ami; il étoit prêt à prendre avec elle des mesures pour la délivrer, lorsqu'il fut interrompu par le jaloux *Galafre*, que la longue barbe blanche de *Géraſme* ne pouvoit rassurer. La joie qui brilloit dans les yeux d'*Esclarmonde*, en voyant l'ami de son amant, augmenta les soupçons de *Galafre*, qui ramena *Géraſme* dans sa chambre, lui raconta le combat & la mort de son neveu *Sobrin*, & lui proposa de la venger, en l'envoyant défier son meurtrier. *Géraſme* accepte la proposition; un Héraut va porter son défi. *Huon* ne balance pas à lui remettre son gage; & la troisieme heure du matin du jour suivant est mar-

quée pour le combat, qui doit se faire au milieu des deux armées.

Géraſme sort d'Anfalerne, accompagné des Chevaliers Chrétiens. Les deux armées se mettent en bataille; & les parrains de *Huon de Bordeaux* le conduisent au lieu marqué pour le combat. Les deux Chevaliers s'attaquent sans se parler, brisent leurs lances, & se chargent à coups d'épées. Un de ceux de *Géraſme* fait relever la visiere du casque de *Huon*. *Géraſme* le reconnoît, feint d'être blessé, baisse la pointe de son épée, & lui crie merci. *Huon* étonné, s'avance; *Géraſme* souleve sa mentonniere, laisse tomber sa barbe blanche, & se fait reconnoître. *Huon* transporté de joie, ne peut la cacher; il serre son ami dans ses bras; les Chevaliers Chrétiens de la suite de *Géraſme* s'avancent & les entourent. Reconnoissez *Huon de Bordeaux*, s'écrie-t-il, amis! chers compatriotes! Au nom du Dieu vivant, secondez-moi: tombons sur ces Mécréans; profitons de leur premiere surprise, & tâchons de nous emparer d'Anfalerne. A peine avoit il proféré ces mots, que cette petite troupe baisse la lance, fond sur l'armée de *Galafre*, la

pénétre jusqu'aux derniers rangs, en faisant un horrible massacre; ils parviennent aux portes d'Anfalerne, entrent dans la cité, levent les ponts-levis, & s'en emparent. L'Amiral *Galafre*, consterné de cet événement, & dont l'armée est en désordre, voit celle d'*Yvoirin* prête à le charger: il prend une résolution prompte, il commande à son armée de se reposer sur ses armes; il ôte son casque; & s'avançant seul vers *Yvoirin*, il lui présente son épée & se soumet aux conditions qu'il voudra lui prescrire. Il apprend à l'Amiral ce qu'il nomme la trahison des Chrétiens, & qu'ils sont maîtres d'Anfalerne; il finit par supplier *Yvoirin* d'unir ses forces avec les siennes pour punir les Chrétiens, & pour reconquérir cette Cité. *Yvoirin* accepte ses offres; & les deux armées réunies s'occupent dès le même jour à former le siege de cette place, & à la resserrer de près par de fortes lignes.

Pendant ce temps, l'heureux *Huon de Bordeaux* embrassoit déja les genoux de sa chere *Esclarmonde*; il crut tout ce qu'elle lui dit sur sa résistance, & sur la discrétion de l'amour de *Galafre*. Pour cette

fois, le bon & prudent *Géraſme* ſe promit bien de ne les pas perdre de vue; & ſa barbe blanche ſervit ſouvent de barriere entre ces deux amans.

Après avoir mis bon ordre à la défenſe de la place, ils ſe concerterent ſur les moyens de ſortir d'Anfalerne; le vaiſſeau de *Géraſme* leur en donnoit la facilité. Le lendemain matin ils apperçurent un gros vaiſſeau qui paroiſſoit maltraité par la tempête, & qui louvoyoit pour entrer dans le Port. Les croix qu'ils apperçurent ſur ſon pavillon, leur ayant fait connoître qu'il étoit monté par des Chrétiens, ils envoyerent à ſon ſecours des barques qui le remorquerent dans le Port.

Un vieillard, courbé par le poids des années, deſcendit à terre, ſuivi d'un grand nombre de Pélerins, & de pluſieurs Chevaliers couverts de leurs armes. Quels furent l'étonnement & la joie de *Huon* & de *Géraſme*, en reconnoiſſant dans ce bon vieillard le fidele *Guire*, Grand-Prévôt de Bordeaux, & frere aîné de *Géraſme? Guire* leur raconta, les larmes aux yeux, toutes les injuſtices & toutes les cruautés que *Girard* avoit exercées depuis le départ de ſon frere, & depuis qu'il avoit

épouſé la fille du méchant & traître *Gibouards de Siville*. Il leur apprit que, chaſſé de Bordeaux, & dépouillé de ſes biens, il s'étoit joint à ceux que *Girard* avoit le plus maltraités, pour fuir ſa tyrannie; & que, depuis ce temps, il parcouroit les Cours orientales pour chercher ſon légitime maître.

Ce nouveau ſecours fut très-utile au brave *Huon*, pour la défenſe de la Place; & les Sarraſins eſſuyerent la perte d'un tiers de leur armée dans l'aſſaut qu'ils donnerent dès le lendemain. *Yvoirin* furieux d'avoir été trompé par *Huon de Bordeaux*, s'en prit au pauvre *Moufflet*, qui l'avoit amené dans ſa Cour; & ſans écouter tout ce que le vieux ménestrier alléguoit pour ſa défenſe, il fit dreſſer des fourches élevées aſſez près des murs d'Anſalerne, pour que ceux qui la défendoient puſſent voir pendre *Moufflet*. *Huon de Bordeaux* voyant dreſſer ces fourches, & reconnoiſſant de loin ſon ancien maître *Moufflet*, entre les mains des bourreaux, n'héſita pas à le ſecourir. Il monte ſur *Blanchardin*, & ſuivi de l'élite des Chevaliers Chrétiens, il fait une ſortie ſur les Sarraſins, les met en déſordre, en-

levre *Moufflet*, le met sur la croupe de son cheval, & rentre avec lui dans Anfalerne.

Le vaisseau de *Guire* & celui de *Géraſme* étant bien radoubés, on enleve les trésors de *Galafre : Huon* & la belle *Eſclarmonde*, suivis de leurs amis & de tous les Chrétiens, s'embarquent : un vent favorable enfle les voiles; & ce même vent les porte en huit jours sur les côtes d'Italie. *Huon* eut beau montrer de l'impatience & du dépit même, pendant ce voyage; le bon *Géraſme* & le vieillard *Guire* s'obstinerent à ne le quitter ni jour ni nuit. Tous deux se relayoient à faire de vieux contes à la belle *Eſclarmonde* dès qu'ils l'entendoient soupirer, & parvenoient enfin à l'endormir.

Abordés en Italie, *Huon* ne perdit pas un moment pour se rendre à Rome avec sa chere *Eſclarmonde*. Le Pape averti de l'arrivée de son neveu, courut jusqu'à la porte du Vatican en lui tendant les bras; mais *Huon* en humble pécheur se prosterna, lui baisa les pieds; & les yeux baignés de ces douces larmes que le repentir & la foi font répandre à l'enfant coupable qui re-

trouve un pere tendre & miſéricordieux, il le conjura d'écouter l'aveu de ſes fautes avant qu'il osât toucher le ſeuil de ſon palais. Le Pape tendrement ému par la pénitence publique de ſon neveu, fit écarter les aſſiſtans; & après l'avoir entendu, abſous & béni de ſa main, il l'embraſſa tendrement. *Huon* lui préſenta ſa chere *Eſclarmonde;* & le même jour ce Chef de l'Egliſe, après lui avoir ſuppléé les cérémonies du Baptême, unit ſa main avec celle de *Huon*, & leur donna la bénédiction nuptiale. Le Pape célébra le retour & le mariage de ſon neveu par une fête brillante; mais connoiſſant combien il étoit important que *Huon* s'acquittât avec *Charlemagne* en allant rétablir l'ordre dans ſes Etats, il fut le premier à preſſer ſon départ.

Huon part avec *Eſclarmonde* & le vieux *Géraſme*; il envoie *Guire* à Bordeaux, annoncer ſon retour à ſon frere: il renvoie une grande partie de ſa ſuite, ne gardant que douze Chevaliers. Il paſſe les Alpes; & pénétrant au cœur de la France, il arrive à l'Abbaye de Saint-Maurice-des-Près, où la fatigue du voyage

ayant fait tomber malade la belle *Esclarmonde*, il se trouva forcé de séjourner pendant près de quinze jours.

Le vieux *Guire* étant arrivé dans le même temps à Bordeaux, avoit prévenu *Girard* de l'arrivée de *Huon* son frere ; & les habitans, en apprenant son retour, avoient signalé leur joie par des prieres publiques & des illuminations. *Girard* feignit de la partager; il combla *Guire* d'honneurs & de présens, & le rétablit dans ses charges; mais dès le même jour le traître alla consulter *Gibouards* sur les moyens de se rendre maître de *Huon*, & de l'empêcher d'accomplir son message vis-à-vis de *Charlemagne*. *Gibouards*, fécond en expédiens, dit à *Girard* d'aller promptement trouver son frere à l'Abbaye de S. Maurice, de gagner sa confiance par ses caresses & ses soumissions, de savoir où la barbe & les quatre grosses dents de l'Amiral *Gaudisse* étoient renfermées; & de le presser de partir pour se rendre à la Cour de *Charlemagne*.

La maladie d'*Esclarmonde* donna le temps à *Girard* d'arriver à l'Abbaye de S. Maurice avant le départ de *Huon*. Le traître feignit tout l'attendrissement imaginable

en revoyant son frere, qui le reçut dans ses bras, & ne lui cacha rien des aventures qu'il avoit éprouvées, ni de la précaution que le Roi *Obéron* avoit prise d'enfermer la dépouille de l'Amiral dans le côté de *Géraſme*. Deux jours après *Eſclarmonde* se trouvant en état de partir, *Girard* avertit son frere que la premiere journée étoit longue & difficile; & sous ce prétexte, il sut l'engager à partir deux heures avant le jour. *Eſclarmonde* étant montée dans sa litiere, *Huon*, *Géraſme*, & les douze Chevaliers se croyant en pleine sûreté dans le centre du Royaume de France, ne prirent point la précaution de s'armer, & monterent à cheval comme de simples voyageurs.

A deux petites lieues de l'Abbaye ils entrerent dans un bois où *Gibouards* s'étoit caché, suivi d'une troupe nombreuse de brigands armés, dévoués à ses ordres. Bientôt ils fondent sur *Huon* & ses Chevaliers. *Gibouards* massacre les douze Chevaliers, qu'il fait jetter dans la *Gironde*; & le traître *Girard* montrant alors toute la noirceur de son ame, il fait lier son frere & le vieux *Géraſme*; renverse ce dernier, déchire ses habits, lui fend le côté, &

s'empare de la barbe & des dents de *Gaudiſſe*. Il le fait enlever dans cet état avec *Huon*; on les jette, garotés, dans une litiere fermée; & *Gibouards* les conduit à Bordeaux avec *Eſclarmonde*. Il a ſoin de n'y arriver que la nuit, & les fait enfermer ſans qu'ils ſoient connus de perſonne, dans une forte & obſcure priſon.

Dans le même temps le traître & cruel *Girard* maſſacre l'Abbé, le Prieur & le Procureur de l'Abbaye de Saint-Maurice, entre les mains deſquels *Huon* avoit dépoſé ſes tréſors; il fait élire d'autres Moines qu'il a ſéduits pour les remplacer; il fait charger dix mulets d'une partie des richeſſes que ſon frere avoit apportées d'*Anſalerne;* & ſuivi de deux Moines qu'il choiſit pour ſes faux témoins, il ſe rend à la cour de *Charlemagne*. Ce Prince très-magnifique dans ſa cour, & dont les tréſors ſe trouvoient ſouvent épuiſés par les grandes guerres qu'il avoit à ſoutenir, fut ſurpris, & reçut avec reconnoiſſance les magnifiques préſens dont *Girard* ſe fit précéder; lui-même fut accueilli très-favorablement. « Sire, dit-il à *Charlema-*» *gne*, c'eſt avec la plus vive douleur que » je me trouve forcé de venir accuſer moi-

» même mon frere *Huon;* mais la fidélité » que je vous ai jurée, ne me permet pas » de vous cacher qu'il n'a point exécuté » vos ordres, moins d'accomplir le meſſage » dont vous l'aviez chargé, *Huon* s'eſt » contenté de ſéduire la fille de *Gaudiſſe*; » & l'ayant enlevée, il revenoit avec elle » pour s'emparer de la Guienne, & faire » révolter cette belle Province contre » vous. Ayant ſu ſes projets, je les ai » prévenus; & préférant votre ſervice & » votre bienveillance aux droits du ſang, » je l'ai arrêté dans l'Abbaye de Saint- » Maurice, & je l'ai fait conduire dans » les priſons de Bordeaux. Ces deux ſaints » Religieux que j'amene en votre pré- » ſence ſont témoins de la vérité des faits; » j'ai ramaſſé à la hâte ce qui m'eſt reſté » de plus précieux de la ſucceſſion de mes » peres, vous priant, Sire, de le recevoir » comme un gage de ma foi, & vous » ſuppliant de me confirmer dans la poſ- » ſeſſion du Duché de Guienne & de la » Cité de Bordeaux ».

Charlemagne, qui ne pouvoit pardonner la mort de ſon fils *Charlot*, & qui déteſtoit *Huon de Bordeaux*, crut, ſans aucun autre examen, la dépoſition de *Girard*, qui

fut atteſtée par les deux Moines : il fait aſſembler le Conſeil des Pairs, en préſence deſquels *Girard* ſe porta accuſateur contre ſon frere, appuyé par le faux ſerment des deux Moines de Saint-Maurice.

Pluſieurs Pairs, & ſur-tout ceux de la perfide maiſon de Mayence, opinerent à la mort, & vouloient que *Huon de Bordeaux* fut traîné au ſupplice comme traître & félon. Mais le ſage Duc *Naymes* de Baviere s'oppoſa vivement à ce Jugement; il ſoupçonna *Girard* d'une noire trahiſon ; & s'écria qu'on ne pouvoit juger un Pair de France ſans l'entendre. Alors le plus grand nombre des Pairs, éclairés par cette ſage remontrance, conclurent avec le Duc *Naymes* qu'il falloit envoyer chercher *Huon*, & l'amener. Mais *Charlemagne*, impatient d'aſſouvir ſa vengeance, prit le parti d'aller lui-même à Bordeaux, ſuivi des mêmes Pairs. Dès le lendemain matin il part, & marchant à grandes journées, il arrive dans la capitale de la Guienne, dont il trouva les habitans prêts à ſe ſoulever, ayant été informés du retour & de la détention de leur légitime Souverain. La préſence de *Charlemagne* calma & ſoumit les eſprits; les Bordelois

vinrent en supplians lui redemander leur noble Duc. *Charlemagne* les renvoya d'un air sévere, en leur disant qu'il venoit tenir ses grands jours, & remettre le sort d'*Huon* au Jugement des Pairs.

Dès le lendemain cet auguste Conseil s'assembla; on y fit comparoître *Huon*, *Esclarmonde* & *Géraſme*, qu'on amena de leur prison pâles, défaits, & chargés de chaînes. *Girard* eut l'audace coupable de soutenir son accusation, & les Moines d'en certifier la vérité par leur serment. *Gibouards* y joignit le sien. *Huon* ne put se défendre qu'en attestant le Ciel de la fausseté de l'accusation de son frere. *Esclarmonde* versa un torrent de larmes, & ne put qu'à peine former des plaintes qui ne furent point écoutées. Le seul *Géraſme* suspendit le Jugement prêt à être prononcé, en soulevant sa robe, & découvrant la longue plaie de son côté. Le cœur des Pairs fut ému de pitié; *Géraſme* leur jura par le Dieu vivant, que le traître *Girard* avoit retiré de ses flancs la barbe & les dents de l'Amiral *Gaudiſſe* qu'*Oberon* y avoit enfermées. Le Duc *Naymes* ne put croire qu'*Huon* fut coupable, & que le sage *Géraſme* fut capable d'inven-

ter ce qu'il dépoſoit, quelque incroyable que cela parut être. De longs débats agiterent alors le Conſeil, & le Jugement définitif fut remis au lendemain matin.

Huon, *Eſclarmonde* & *Géraſme* paſſerent la nuit ſuivante dans la priere & dans les larmes; & *Gibouards* & *Girard* paſſerent cette même nuit à cabaler, à ſurprendre la religion des Pairs, & à faire porter de nouvelles accuſations contre *Huon*.

Le Conſeil s'étant aſſemblé, de nouveau, le lendemain matin, & les avis ſe trouvant encore partagés, *Charlemagne*, qui n'écoutoit que ſa vengeance, ſe crut autoriſé, par la prépondérance du ſien, à condamner *Huon* & *Géraſme* à être traînés aux fourches, que, ſur le champ, il fit élever, & la belle *Eſclarmonde* au bûcher, qu'il ordonna de préparer. Le Duc *Naymes* indigné, ſortit du Conſeil avec pluſieurs autres Pairs, en proteſtant contre l'injuſtice de ce jugement cruel. L'exécution de l'arrêt fut remiſe à l'après-midi; & *Charlemagne*, accompagné des Pairs dont l'avis étoit ſemblable au ſien, alla ſe mettre à table avec eux, en attendant qu'il pût jouir de l'affreux ſpectacle du

supplice du meurtrier de son fils. Le Duc *Naymes* fit en vain les représentations les plus vives; il ne fut point écouté. Le traître *Girard* & *Gibouards* avoient peine à cacher leur cruelle joie, & promettoient les plus grandes récompenses aux Moines scélérats dont la fausse déposition avoit séduit le conseil des Pairs, & justifioit la vengeance de l'Empereur. Rien, en apparence, ne pouvoit sauver *Huon de Bordeaux* d'une mort honteuse & barbare; mais dans ce moment même les Chevaliers lutins, *Gloriand* & *Malembrun*, virent couler les larmes d'*Oberon*. Ah! s'écria-t il, *Huon*, *Huon*, que tu paies maintenant un moment de foiblesse! Mais en expiant ta faute aux pieds du Saint-Pere, tu reçus la grace du Très-Haut; ta pénitence est assez dure, & je puis enfin te secourir. *Gloriand* & *Malembrun* à ces mots se jettent à ses genoux, & le pressent de voler au secours de leur cher *Huon*. « Je me souhaite, dit le Roi » de Féérie dans la ville de Bordeaux, » à la tête de cent mille hommes, dont » dix mille fermeront toute issue au pa- » lais qu'habite l'Empereur. Je veux qu'il » s'éleve une table à côté de la sienne, &

» que cette table, plus élevée de deux » pieds, ait cinq couverts, & porte mon » cor d'ivoire, mon hanap & mon bon » haubert ». Au même instant, tout fut exécuté. *Charlemagne* voit avec surprise une troupe formidable qui s'empare des portes de la salle, & la riche table qui s'éleve de deux pieds au-dessus de la sienne. Il se leve de table brusquement, tandis que *Gérasme* fait remarquer au Duc *Huon* le cor, le hanap & le haubert; & de ce moment il espere qu'*Oberon* va les secourir. Bientôt un bruit de trompettes & de timbales se fait entendre; la grande porte de la salle s'ouvre avec bruit; le charmant petit Roi nain, *Oberon*, entre d'un air fier, couvert d'une robe étincelante de pierreries; il ne daigne pas saluer, ni même regarder *Charlemagne*, qu'il coudoye en passant. Au même instant les fers d'*Esclarmonde*, de *Huon* & de *Gérasme*, tombent; ils sont revêtus d'habits riches & brillans. *Girard*, *Gibouards* & les deux Moines paroissent enchaînés & la corde au col. *Oberon* s'assied à sa table sur un trône d'or élevé; il y fait asseoir ses trois amis & le Duc *Naymes de Baviere*; il prend sa riche coupe,

la bénit; il boit; & toujours pleine d'un vin délicieux, la coupe passe, de main en main, jusqu'au Duc *Naymes*, qui la vuide. *Oberon* prend la tasse, la bénit de nouveau, & l'envoie pleine à l'Empereur par *Huon de Bordeaux;* mais à peine ce Monarque l'a-t-il touchée qu'elle se vuide; & sur le champ *Oberon* lui crie : reconnois, Empereur, l'état coupable de ton ame, & l'affront que cette coupe te fait essuyer. Non-seulement tu t'es rendu criminel par l'injustice & la vengeance que tu voulois exercer contre le Duc *Huon*, ton noble & fidele vassal; mais frémis que je ne déclare ici d'autres crimes secrets qui te couvriroient de honte.

Charlemagne consterné par ce reproche, baissa la tête sans rien répondre : *Oberon* alors apostrophant *Girard :* traître, dit-il, déclare ici publiquement l'infame & noire trahison dont tu t'es rendu coupable? *Girard* voyant bien qu'un pouvoir surnaturel est prêt à déclarer son crime, n'ose plus avoir recours à la feinte. Il avoue toutes les circonstances de la trahison, dont il accuse *Gibouards* de lui avoit donné l'idée. Il offre d'aller chercher la barbe & les

dents de l'Amiral *Gaudiſſe*. Non, non, dit *Oberon*, je les aurai bien ſans toi; tu ne ſortiras d'ici, ni les traîtres qui t'accompagnent, que pour être traînés tous aux fourches qui ſont élevées déja vis-à-vis de ce palais. *Oberon* en même temps ſouhaite les dépouilles de *Gaudiſſe* ſur la table. Cher *Huon*, dit-il, va les porter à ton Empereur; dis-lui que tu t'acquittes envers lui; qu'il te rende tes fiefs, & qu'il reçoive ton hommage; *Huon* obéit; & *Charlemagne*, de plus en plus ſurpris, eſt à la fin touché de l'obéiſſance du Duc *Huon*, & des périls & des peines que ce Prince a ſi long-temps éprouvés pour accomplir ſes ordres. Il lui rend tous ſes fiefs, & reçoit ſon hommage; il lui pardonne la mort de ſon fils, & l'embraſſe tendrement. *Huon* ſe jette auſſi-tôt aux pieds d'*Oberon*, pour le ſupplier de pardonner à ſon frere. Les Pairs & les preux ſont attendris, mais *Oberon* eſt inflexible; & dans l'inſtant *Girard*, *Gibouards* & les deux Moines ſont entraînés par la corde qui déja leur ſerroit le col; & la cour les voit bientôt expirer ſur les fourches.

Charlemagne revenu de ſa premiere

surprise, rendit les plus grands honneurs au Roi de Féérie, & à la belle *Esclarmonde*. *Oberon* lui fit promettre de se mettre en état de boire dans la coupe, en se réconciliant avec le ciel; & lui promit, à ce prix, ses services & son amitié. *Huon* comblé de caresses & de présens, qu'il reçut de l'Empereur, partit, peu de jours après, pour reconduire son Seigneur suzerain à Paris. *Oberon* prit congé d'eux, & ne put s'empêcher de verser encore un torrent de larmes en embrassant *Huon*. Promets-moi, lui dit-il, mon cher *Huon*, de venir, dans quelques années, me retrouver dans mon bois enchanté, centre de mon Empire: c'est à toi que je destine mon Royaume de Féérie. Mais hélas! que de périls, de traverses, n'as-tu pas à essuyer encore jusqu'à ce temps? *Huon* promit à son protecteur tout ce que celui-ci exigea de lui, & se soumit à toutes les épreuves par lesquelles la Providence voudroit le faire passer.

Nous serions bien tentés de renvoyer en entier à la *Bibliotheque Bleue* le reste du Roman de *Huon de Bordeaux*; & nous présumons, avec bien de

la

la vraisemblance que cette suite n'est pas du même Auteur. Le commencement d'*Huon* porte le même caractere que les Romans de la Table Ronde, auxquels il se lie par le personnage qu'y joue *Oberon*, Roi de Féérie, jadis *Tronc le Nain*, dans *Isaïe-le-Triste*. Lorsque le goût de la nation, dans le quinzieme siecle, se ranima pour les Romans, les Auteurs de ce siecle recueillirent précieusement ce qu'ils purent retrouver de *Rusticien de Puise*, de *Chrétien de Troyes*, du *Roi d'Armes Adnez*, & d'autres anciens Romanciers : ils accommoderent selon le mauvais goût qui regnoit alors, ces fragments au goût de leur temps; & joignant leur peu d'invention à beaucoup d'ignorance, ils ajouterent de nouvelles parties aux Romans dont les débris étoient les plus étendus. Nous présumons que celui d'*Huon de Bordeaux* est un de ceux qu'ils ont ainsi continué, en y mêlant des idées bisarres dénuées de connoissances & de goût. Il paroît naturel que ce Roman, dont les aventures sont très-variées, & dont le récit est assez long, doive finir au moment où le Duc de Guienne & sa chere *Esclarmonde* regnent paisiblement à Bordeaux. Mais, contre toute espece de vraisemblance, & par un anachronisme absurde, on fait tout-à-coup paroître sur la scene

un *Raoul*, Duc d'Autriche, & son pere l'Empereur *Thiéry*, qui n'a pu exister alors, *Charlemagne*, son fils & ses petits-fils, ayant occupé, pendant deux siecles ou environ, l'Empire d'Occident, & ayant été remplacés par des *Henris*, des *Conrads* & des *Othons*, des maisons de Saxe & de Souabe, Abrégeons du moins cette suite plate & ridicule de notre Roman.

Ce Duc *Raoul* devient amoureux d'*Esclarmonde*, sur le rapport que deux Pélérins lui font de sa beauté. Il vient déguisé dans la Cour de Guienne, & fait quelques tentatives inutiles pour la séduire, ou pour l'enlever. *Huon* n'en est informé qu'après le départ de *Raoul*, qui retourne à Mayence pour assembler une armée & revenir, à force d'armes, conquérir la Guienne, & s'emparer d'*Esclarmonde*. *Huon*, qui ne peut souffrir cette injure, suit de près *Raoul* à Mayence; &, couvert d'armes simples, il se présente devant l'Empereur, au moment où ce Prince se met à table. Il lui requiert un don; c'est de prononcer son jugement sur le cas qu'il va lui proposer, comme le plus prud'homme qui soit dans la chrétienté. *Huon* lui dit

alors : « Si quelque Chevalier audacieux » & coupable vouloit séduire ou enlever » la plus aimée, la plus noble & la plus » vertueuse des femmes, que mériteroit-» il de la part d'un mari qui l'adore », L'Empereur n'hésite pas à prononcer que le mari doit lui donner la mort par-tout où le coupable se trouvera, fût-ce aux pieds des Autels. « Je n'attendois pas un autre jugement, lui dit *Huon*, de votre » justice & de votre sagesse ». A ces mots il tire son épée, & fait voler la tête de *Raoul* jusques sur la table de l'Empereur, son pere. Je suis *Huon de Bordeaux*, s'écrie-t-il à l'Empereur; mon honneur outragé me prescrivoit d'exécuter le jugement que vous venez de prononcer. A ces mots il se retire, l'épée à la main, & ceux qui entouroient l'Empereur étant désarmés, ne peuvent l'empêcher de sortir du Palais. Bientôt il est poursuivi par des troupes nombreuses, & par l'Empereur même; mais il combat toujours avec avantage, en se retirant, & traversant & l'Empire & la France. Il rentre dans Bordeaux. *Thiéry* rassemble une puissante armée, &, sans aucune opposition de la part de *Charlemagne*, ni des Pairs de France, il

ravage la Guienne, & vient mettre le siege devant Bordeaux. *Huon* fait souvent des sorties heureuses, bat les ennemis, & retarde les progrès du siege; mais bientôt, au lieu de défendre sa chere *Esclarmonde* & sa Capitale, l'Auteur le fait embarquer pour aller en Asie demander du secours au frere d'*Esclarmonde*, dont jusqu'alors il n'a point parlé. *Huon* essuie une tempête qui l'écarte de sa route; & lorsqu'elle est appaisée, son vaisseau paroît entraîné par un courant rapide. Il voit des vagues s'élever jusques aux nues; à une certaine distance, une piece de toile blanche se fait distinguer au milieu. Le Pilote aussitôt abandonne le gouvernail, se désespere, & dit à *Huon* que le vaisseau est entraîné dans le grand gouffre qui joint les eaux du Golfe Persique à celles de la Mer Caspienne, & que leur perte est inévitable. Heureusement le Pilote se trompe; & cette heure étant celle à laquelle le gouffre acheve de se remplir, les vagues s'applaniſſent, & le vaisseau est porté sur l'entonnoir du gouffre sans courir de danger. *Huon* voyant un homme nud qui se débat au milieu des flots, ayant autour de lui la piece de toile qu'il avoit remarquée,

fait arrêter le vaisseau pour pouvoir interroger cet homme. Celui-ci lui répond qu'il est *Judas*, & qu'il est condamné, jusqu'au jugement dernier, à subir le supplice horrible d'être sans cesse battu par les eaux immenses que le gouffre absorbe & revomit, tour-à-tour. *Judas* se plaint un peu de ce que son divin Maître ne lui donna pas, comme aux autres Apôtres, la force de résister à la tentation. Tu l'aurois eue, lui dit *Huon*, si tu l'avois aimé; mais dis-moi, quelle est cette toile qui flotte autour de toi? Hélas! répond *Judas*, elle m'est laissée pour me défendre un peu contre la mer en fureur, parce que je la donnai pour l'amour de mon maître, & qu'il n'est aucune œuvre perdue quand on l'a faite en son nom. Mais, ajoute-t-il, éloigne-toi promptement, si tu ne veux périr; car dans peu le gouffre va rejetter les eaux qu'il a reçues. Le Pilote alors fit déployer toutes les voiles pour s'éloigner: à peine fut-il à cinq cens toises, que *Huon* apperçut le gouffre élancer ses eaux, & des brandons * de feu entremêlés avec

* Ces brandons de feu que l'Auteur dit s'élancer

les flots qui s'élevoient jusques aux nues. Bientôt un courant porta le vaisseau en avant avec la plus grande rapidité ; & le Pilote abandonnant le gouvernail, crut qu'il alloit être submergé.

Cependant la force du courant diminuant peu-à-peu, le vaisseau fut porté dans une mer profonde & tranquille, sans que le Pilote pût reconnoître la route qu'il devoit tenir ; & pendant plusieurs jours il ne put diriger le vaisseau qu'à l'aventure.

L'Auteur du Roman emploie ici la même fable que nous trouvons dans presque tous les Romans contemporains, & dont l'idée est peut-être due aux Contes Arabes.

Malgré la direction des voiles, le vaisseau d'*Huon* fut alors entraîné vers une côte élevée qu'on découvroit à l'horison. D'heure en heure il fut porté vers cette côte avec plus de rapidité ; & le Pilote effrayé, y découvrit une haute montagne

---

du sein de la mer avec les eaux, font présumer qu'il avoit connoissance des volcans formés sous les eaux qui ont formé deux des Isles Açores, & celles de Strombali, de Lipari & de Santorin.

noire, qu'il reconnut pour être la montagne d'aimant. Il apprit au Duc de Bordeaux & à l'équipage, avec déſeſpoir, le péril inévitable qui leur annonçoit une mort certaine; & le vaiſſeau ſillonnant la mer avec la rapidité d'une fleche, vint s'enfoncer au milieu des débris d'un grand nombre d'autres vaiſſeaux, & ſe briſer contre les rochers dont la côte étoit hériſſée. *Huon*, ſeul inacceſſible à la peur, & prévoyant ce moment fatal, s'étoit emparé d'une atène, dont il ſe ſervit pour s'élancer ſur les rochers, au moment où le vaiſſeau ſe briſa par la violence du choc. Après être revenu de cette horrible ſecouſſe, il eut le courage de marcher longtemps entre des précipices affreux, & parvint enfin dans une profonde vallée, où, ne voyant aucune habitation, il ne trouva de reſſources contre la faim que des fruits ſauvages. Il eſpéroit, en ſuivant le fond de la vallée, trouver une iſſue, & pénétrer dans un pays moins ſtérile & plus ouvert; mais bientôt ſon eſpérance fut trompée, en voyant la fin de la vallée terminée par le demi-cercle que formoit une montagne encore plus élévée que celle d'aimant.

C'eſt dans cette cruelle poſition que l'Auteur laiſſe *Huon*, pour retourner à la belle *Eſclarmonde*, aſſiégée dans Bordeaux par l'armée de l'Empereur. *Géraſme* fait de vains efforts pour la défendre; ce brave & ancien Chevalier périt dans une ſortie : la garniſon ſoutient à peine le premier aſſaut, & parle auſſi-tôt de ſe rendre. *Eſclarmonde* confie ſa fille *Clairette* à *Bernard*, l'un de ſes Chevaliers, & couſin de *Huon*, qui ſort la nuit du Port dans une barque légere, & la conduit à l'Abbaye de Cluny, où il la dépoſe dans les bras de ſon grand oncle. *Eſclarmonde* ranime la garniſon, & prend elle-même les armes pour défendre la breche : l'aſſaut eſt donné de toutes parts; la réſiſtance des Bordelois eſt vaine; les Allemands les forcent, les paſſent au fil de l'épée, & leur Ducheſſe eſt priſe & conduite à la tente de l'Empereur *Thiery*. Celui-ci, quoique déja fort vieux, ne put voir la belle *Eſclarmonde* ſans lui rendre les armes; & bientôt ſes ſoins empreſſés apprirent à la Ducheſſe que ſon vainqueur étoit devenu ſon amant. Occupé de cette belle paſſion, *Thiéry* reprit, peu de jours après, le chemin de Mayence; il y emmena la

Ducheſſe de Bordeaux, & employa tous les moyens de lui plaire & d'adoucir ſa captivité. A peine fut-il arrivé dans Mayence, que, ne pouvant réſiſter à la violence de ſon amour, & prévoyant bien qu'*Eſclarmonde* ne ſe rendroit point à ſes vœux, tant qu'elle conſerveroit l'eſpérance de revoir *Huon de Bordeaux*, il fit courir le bruit de la mort de ce Prince. Un Capitaine de vaiſſeau nouvellement arrivé d'un long voyage ſur les côtes d'Aſie, vint à la Cour de Mayence, & dépoſa que, témoin du naufrage d'*Huon de Bordeaux*, il avoit vu le corps de ce Prince rejetté par les flots ſur les bords de la mer.

Eſclarmonde reçut cette fauſſe nouvelle avec un déſeſpoir que rien ne put calmer. *Thiéry* crut devoir paroître partager ſa douleur, & fut long-temps ſans oſer lui parler de l'amour dont il brûloit pour elle; mais à la fin ne pouvant plus ſe contraindre au ſilence, il ſaiſit un moment qu'il crut favorable pour lui offrir ſon Empire & ſa main. *Eſclarmonde* refuſa ſes offres, en le ſuppliant de la laiſſer toute entiere à ſes regrets. *Thiéry* ne ſe rebuta point, & crut qu'avec le temps les diſpoſitions de la Ducheſſe lui deviendroient

plus favorables. Mais bientôt importunée par les preſſantes inſtances de *Thiéry*, elle eſpéra de s'en affranchir par la ſuite. Une de ſes femmes, dont l'eſprit & la fidélité lui étoient connus, fut chargée par elle de gagner le patron d'une barque propre à ſuivre le cours du Rhin, & à voguer ſur la mer. Le patron feignit d'écouter cette propoſition, & la trahit. *Thiéry* profitant de l'avis, fit ſemblant de favoriſer lui-même les meſures que la Ducheſſe prenoit pour ſortir la nuit du Palais; mais il la fit arrêter au moment où elle étoit prête à monter ſur la barque.

La fuite de la Ducheſſe fut traitée de criminelle, elle fut enfermée dans une tour; & *Thiéry* l'abandonnant, en apparence, à la ſolitude & à la crainte d'un avenir ſiniſtre, prit ſur lui de laiſſer écouler près d'un mois ſans la voir. Au bout de ce temps, il eſpéra qu'abattue par tout ce qu'elle venoit d'éprouver, elle ſeroit moins rebelle à ſes inſtances. Il alla la voir dans la tour, & lui renouvella l'offre de partager ſon trône avec elle, & de lui donner ſa main. *Eſclarmonde* mit alors plus de fermeté, de hauteur & de dédain dans ſes refus; & le vieux *Thiéry* perdant

tout espoir, sentit bientôt la haine succéder à l'amour, & la fit enfermer plus étroitement. Six mois s'écoulerent sans que rien ébranlât la constance de la Duchesse.

Thiéry fit partir alors un de ses neveux, qu'il destinoit à lui succéder, pour aller recueillir le tribut qu'il avoit imposé aux Bordelois & aux autres habitans de la Guienne. Ce neveu, suivi d'une troupe avide, traita Bordeaux & la Guienne avec la plus grande rigueur: il en rapportoit des richesses immenses, lorsqu'à son retour il fut attaqué par le bon Abbé de Cluny, qui, s'étant mis à la tête des vassaux de son Abbaye avec le Chevalier *Bernard*, l'attendoit à son passage. *Bernard* tua, de sa main, le neveu de l'Empereur, dont le détachement fut taillé en pieces. Toutes les dépouilles de la Guienne furent reprises & déposées dans l'Abbaye de Cluny, où la jeune & charmante Clairette croissoit, embellissoit tous les jours, & recevoit, sous les yeux de son grand oncle, une éducation digne de sa naissance. Quelques cavaliers Allemands échappés de l'action où le neveu de l'Empereur avoit perdu la vie, porterent la

nouvelle de sa mort à Mayence. *Thiéry*, furieux de ce dernier échec, & ne cherchant que l'occasion de satisfaire sa vengeance, & la haine qu'*Esclarmonde* lui avoit inspirée par ses refus, fit assembler son conseil, & la fit condamner, par représailles, à être brûlée vive, comme victime de l'attentat de l'Abbé de Cluny. Cette cruelle sentence alloit être exécutée lorsque le Roi de Féerie *Oberon*, ému par la pitié comme par la tendresse qu'il conservoit pour *Huon de Bordeaux*, envoya *Gloriand* & *Malembrun* au secours d'*Esclarmonde*. Ces deux fideles émissaires, sous la forme de deux Chevaliers couverts d'armes éteincelantes, parurent dans la plaine où l'on avoit dressé l'appareil du supplice. Ils taillerent en pieces le détachement qui voulut s'opposer à leurs premiers efforts; ils renverserent le bûcher, délierent *Esclarmonde*, & la conduisant à *Thiéry* : apprends, dirent-ils à cet Empereur, apprends à respecter une Princesse innocente & vertueuse, qu'*Oberon* prend sous sa garde; fais-lui rendre les soins & les honneurs qui lui sont dus, & sois sûr de périr par la mort la plus funeste, au moment où l'on attenteroit à sa

vie ou à son honneur. A ces mots *Gloriand* & *Malembrun* parurent étincelans de lumiere, s'éleverent de terre, & disparurent dans le vague des airs.

Thiéry n'osant résister aux ordres d'*Oberon*, dont il connoissoit le pouvoir, fit conduire la Duchesse dans un de ses Palais éloigné de celui qu'il habitoit. Elle y fut traitée selon sa naissance & son rang; bientôt même son cœur se rouvrit à de nouvelles espérances : une des femmes que l'on avoit placées près d'elle pour la servir, touchée des larmes, des graces & de la douceur de la belle *Esclarmonde*, vint un matin la trouver dans son oratoire, où, les yeux baignés de larmes, elle déploroit la mort de son époux. Rassurez-vous, Madame, lui dit cette femme, peut-être le ciel conserve-t-il celui que vous pleurez, pour le rendre bientôt à vos vœux : sœur du Capitaine de vaisseau qui vous annonça sa mort, je sais par lui que ce ne fut que par les ordres secrets de l'Empereur qu'il parla, & qu'il ignore absolument quelle est la destinée de votre époux. A ces mots la Duchesse l'embrassa tendrement; & se jettant à genoux pour remercier l'Être Supreme, des

larmes plus douces, & les vœux les plus ardens, exprimerent le sentiment délicieux qui rempliſſoit ſon ame.

L'Auteur laiſſe *Eſclarmonde* dans cette poſition plus heureuſe, pour retourner dans l'Iſle de la montagne d'aimant.

Huon, après avoir épuiſé ſes forces pour monter ſur la montagne eſcarpée, eſpérant trouver, au-delà, un pays habité, reconnut avec une ſorte de déſeſpoir qu'il étoit dans une Iſle inacceſſible, de toutes parts. Il apperçut ſur cette montagne un beau Château, mais qui paroiſſoit inhabité, les ronces & les haliers ayant preſque rempli le chemin qui y conduiſoit. Cependant, *Huon*, preſſé par la faim, grimpe, arrive, & entre dans ce Château, qu'il trouve abſolument déſert; il y paſſe pluſieurs jours ſans y trouver que quelques fruits ſauvages ſur les arbres d'un jardin qui paroiſſoit être depuis long-temps en friche. Ce ne fut que le neuvieme jour qu'il apperçut une trape avec cette inſcription: *Quiconque oſera pénétrer ſous cette trappe, l'ame ſouillée de quelque crime, y trouvera la mort; mais le Chrétien aimé de Dieu, peut y deſcendre avec confiance.* *Huon* implorant la miſéricorde du Très-Haut, leva

la trape, descendit, par un escalier commode qu'elle cachoit, dans un riche sallon, rempli de toutes sortes de provisions & de mets délicieux; des mains invisibles semblerent aussi-tôt le servir; & lorsqu'il eut réparé ses forces, il se sentit doucement entraîné dans une chambre richement meublée, où le sommeil acheva de le rétablir en son état naturel. Il passa quelques jours en ce Château, & sans cesse il regardoit vers la mer. Il cherchoit vainement les moyens de sortir de ce lieu solitaire, lorsqu'il vit un gros vaisseau, entraîné rapidement vers la montagne, se briser contre les rochers avec un bruit horrible. Peu de moments après, une barque surchargée de monde parut s'approcher beaucoup plus lentement; il remarqua même que les passagers, connoissant le danger, avoient prévenu la violence du premier choc, en opposant leurs avirons, & que, quoique la barque se fût renversée en abordant, ils descendoient heureusement sur les bords de l'Isle.

Huon vint promptement à leur secours; & jugeant à leurs habits qu'ils étoient de différentes nations, il leur demanda quelle étoit leur croyance. Une partie portant

une main à son turban, s'écria *allach! allach!* Un vieillard vénérable se jettant à genoux avec le reste de l'équipage, répondit : nous croyons en l'Homme-Dieu, qui naquit & qui mourut pour nous. A ces mots *Huon* embrasse le vieillard, qui se fait reconnoître pour l'Evêque de Milan, & qui lui dit que, revenant du S. Sépulcre, & son vaisseau dérivant par une tempête affreuse, il a sauvé une partie de l'équipage d'un vaisseau Turc qu'il avoit vu submerger sous ses yeux. *Huon* le consola, lui conta son aventure, & lui fit espérer le secours céleste. Il le conduisit au Château, suivi de ses plusfide les serviteurs, qu'il renvoya chargés de vivres pour ceux qui étoient restés sur le rivage; mais ayant fait lire l'inscription à l'Evêque, il lui conseilla d'exhorter les Turcs à recevoir le Baptême. L'Evêque s'acquitta de ce soin avec zele. Quelques Turcs, persuadés par la vérité de ses instructions, promirent de se faire Chrétiens : dix d'entr'eux persisterent dans leurs erreurs; mais, pressés par la faim, ils promirent quelques heures après. A peine les vivres que *Huon* & l'Evêque de Milan leur distribuerent; eurent-ils touché leurs levres, que ces dix

Turcs tomberent morts. Tous les autres jouirent des bienfaits du Ciel, & furent fideles à leur promeſſe. Le lendemain, ils étoient prêts à jouir des mêmes ſecours, lorſqu'ils furent effrayés par l'aſpect horrible d'un griffon qui, planant un moment dans les airs, fondit tout-à-coup ſur un des dix morts de la veille, & s'envola en le tenant lié dans ſes ſerres. Le lendemain & le jour ſuivant, le même griffon reparoiſſant, & ayant chaque fois emporté l'un des cadavres, *Huon* ne pouvant trouver aucun moyen de ſortir de cette Iſle, eut l'audace d'imaginer de ſe faire emporter par le griffon. Ce fut en vain que l'Evêque de Milan fit tous ſes efforts pour l'en détourner. *Huon* ſe couvrit de deux forts hauberts l'un ſur l'autre, & portant ſon épée nue couchée ſur l'une de ſes côtes, il s'étendit & ſe plaça, la face contre terre, au nombre des morts qui reſtoient encore. Le griffon revint en effet, & choiſiſſant *Huon* comme la proie qui lui paroiſſoit la plus groſſe, il le ſaiſit avec ſes longues ſerres, & l'emporta dans les airs. Pendant quelques heures, *Huon* ne vit que le ciel & la mer; il ſouffrit des douleurs cruelles qu'occaſionnoit la

pointe des ſerres qui pénétroient au travers des mailles de ſes hauberts; il apperçut enfin une montagne qui s'élevoit juſques dans les nues; & le vol du griffon redoublant d'impétuoſité, il fut en peu d'inſtans porté ſur le ſommet de la montagne, où le griffon le laiſſa tomber aſſez doucement, & reprit ſon vol vers une autre montagne qui s'élevoit à quelque diſtance.

Huon ſe remit bientôt du léger étourdiſſement occaſionné par ſa chûte; il commençoit même à parcourir le ſommet de cette montagne, lorſque trois autres griffons bien moins gros que le premier, vinrent, les ailes déployées, fondre ſur lui. Il reçut l'un des trois ſur la pointe de ſon épée, & le fit tomber mort; les deux autres le renverſerent, & cherchoient à rompre les mailles de ſes hauberts pour le déchirer; l'intrépide *Huon* ſe relevant avec force, leur porta des coups terribles, & parvint à les tuer. Aux cris que ces monſtres firent en mourant, le grand griffon arriva, & fondit avec la rapidité d'une fleche, pour l'enlever; mais *Huon* eſquivant ſa premiere atteinte, lui coupa une patte; & malgré les coups de bec qu'il ne put éviter dans le combat, il parvint à lui

fendre la tête. Epuisé par la fatigue & par le sang qui couloit de ses blessures, *Huon* apperçut une fontaine, vers laquelle il se traîna pour appaiser sa soif. Cette fontaine étoit ombragée par des arbres couverts des plus beaux fruits; l'eau qui couloit, étoit pure, & le sable & les cailloux que cette eau transparente couvroit, brilloient du feu des diamans. *Huon* délasse son casque, puise de l'eau : à peine a-t-elle touché ses levres, que son sang cesse de couler, que ses blessures se ferment, & que ses forces sont reparées; il les sent redoubler en mangeant des fruits qu'il cueille; il parcourt le sommet de la montagne : jamais la nature ne parut plus riche & plus brillante à ses yeux; les fleurs & les fruits parfumoient l'air. *Huon* enchanté, & dans une douce rêverie, se croyoit transporté dans le jardin où la puissance & la bonté divine avoient placé notre premier pere. Il ne sortit de cet état d'admiration, que pour écouter une voix douce qui frappa son oreille, & lui dit ces mots : « Rends graces au ciel, qui, récompensant » tes vertus & ton courage, t'a fait parve» nir à la fontaine & à l'arbre de Jouvence. » La puissance divine te permet de cueillir

» seulement trois pommes de cet arbre ; » elles ont le pouvoir de rendre les forces » & la beauté de la jeunesse au vieillard le » plus accablé par le poids des années ; » tu sauras les employer utilement : fais » une provision des autres fruits de ce » verger, descends sur la droite par ce » chemin, qui te conduira sur le bord » d'une riviere. Tu reverras un jour *Es-* » *clarmonde* & *Clairette ;* monte sur l'es- » quif que tu trouveras amaré sur le ri- » vage ; abandonne-toi, plein de con- » fiance, aux soins paternels de la Pro- » vidence ».

Huon se prosterna pour rendre graces à l'Être-Suprême : il obéit ; & bientôt parvenu sur le bord de la riviere, il trouva l'esquif le plus superbe, enrichi par l'or, l'ivoire & les pierreries les plus brillantes. Il s'embarqua, & se laissa aller au cours de la riviere, qui, d'heure en heure, lui parut augmenter de vîtesse. Après avoir navigué pendant deux jours, le lit de la riviere lui parut se rétrécir de plus en plus jusqu'à l'arcade d'un canal souterrein, où l'esquif vogua plus rapidement, & où le jour disparut bientôt à ses yeux. *Huon* resta une semaine entiere dans cette

obscurité, vivant des fruits qu'il avoit apportés du verger de la montagne. Au bout de ce temps, la barque s'étant arrêtée dans un tournant, *Huon* fut très-surpris de voir que l'eau paroissoit brillante, d'une lumiere qui n'étoit point celle du jour: bientôt il s'apperçut que cette lumiere provenoit des cailloux du fond de la riviere, peu profonde à l'endroit où l'esquif s'étoit arrêté. Il profita de ce moment pour remplir à moitié le fond de l'esquif de ces cailloux brillans; & donnant après un coup d'aviron, il fit rentrer l'esquif dans le courant, qui l'entraîna plus rapidement que jamais. Il entendit alors, au-dessus de la voûte qui la couvroit, un murmure effroyable, tel que celui des vagues agitées & des torrens roulans du faîte des montagnes. Mais rien ne peut altérer son courage & sa foi: l'un & l'autre redoublerent lorsqu'une lumiere éloignée se fit entrevoir; &, quelques heures après, l'esquif sortit de dessous cette longue voûte pour entrer dans une mer profonde & tranquille, qu'il reconnut pour être celle de Perse. Les voiles de l'esquif ployées jusqu'alors, s'enflerent d'elles-mêmes; & le second jour, au le-

ver du soleil, le vaisseau vint aborder dans le Port de Tauris *. Un vieux & puissant Amiral donnoit des loix à ce riche pays, & Tauris étoit la Capitale qu'il se plaisoit à habiter.

Un grand concours de peuple & de mariniers s'avance pour admirer la richesse du vaisseau : quelques étrangers se mêlent avec eux; & bientôt le Chevalier *Bernard*, qui s'étoit mis en quête de son cousin, accompagné de deux autres Chevaliers de Guienne, reconnoît *Huon*, & vole entre ses bras. Pendant qu'ils se rendent compte mutuellement de tout ce qui les intéresse, le vieux Amiral, averti de l'arrivée du riche esquif, envoie chercher l'étranger. *Vassal*, dit l'Amiral au Duc de Bordeaux, *tu me parois étranger, & de différente Religion que la mienne. Si tu veux être reçu dans mes Etats, commence par me payer le tribut que tu me dois. Seigneur*, lui répondit *Huon*, *rien n'est si juste, & je m'y suis préparé.* A ces mots

* Trait d'une extrême ignorance en Géographie. Tauris est en Perse, au milieu des terres, assez loin de la mer Caspienne, & encore plus de la Mer Noire & du Golfe Persique.

il tire d'une bourſe une eſcarboucle & un diamant verd d'une groſſeur prodigieuſe. *Bernard* vénoit de lui faire connoître le prix & les vertus de ces deux admirables pierreries, qui étoient du nombre de celles dont il avoit chargé ſon eſquif pendant ſa route ſouterraine. *Celle-ci*, continua le Duc de Bordeaux, *a la propriété de garantir celui qui la porte de toute eſpece de poiſons & d'enchantemens; celui qui ſera poſſeſſeur de l'autre, n'aura plus à craindre de péril ou par le fer ou par le feu. Daignez, Seigneur, les accepter toutes deux pour mon premier hommage.*

L'Amiral, qu'une longue expérience rendoit connoiſſeur dans les ouvrages de la nature, comme dans la connoiſſance des hommes, admira la richeſſe de ce préſent, & crut y reconnoître quelque choſe de ſurnaturel. Ce vieillard vénérable, qui rendoit ſes ſujets heureux depuis près de 80 ans, en étoit adoré. Sa juſtice, ſes mœurs douces, étoient célébrées dans l'Aſie; il ne manquoit, à tant de vertus réunies, que d'être éclairées par les lumieres d'une Religion divine. « Noble » étranger, répondit il à *Huon*, le préſent » que vous me faites, vaut plus que les

» quatre meilleures Cités de mes Etats, » mais je desire le reconnoître ; passez » dans mon cabinet, ouvrez-moi votre » cœur, & croyez, de ce moment, que » votre confiance vous acquérera l'ami le » plus zélé ».

Huon éprouva, en ce moment, pour ce vénérable vieillard, ce sentiment secret qui nous prévient & qui nous attache : il n'hésita pas à lui raconter toutes ses aventures. L'Amiral fut attendri ; la même sympathie parloit dans son cœur, en écoutant tous les malheurs que *Huon de Bordeaux* venoit d'éprouver. « Que ne suis-je » encore en état de porter les armes, dit-» il au Duc de Bordeaux, je vous conduirois moi-même à Mayence, à la tête » de cent mille hommes, pour délivrer » l'épouse chérie, dont la captivité fait » couler vos larmes. Les glaces de l'âge » m'empêchent seules de prendre le commandement de l'armée que je vais assembler pour marcher sous vos ordres. » Ah ! Seigneur, dit *Huon*, en se jettant à » ses genoux, vous pouvez faire encore » plus pour mon bonheur. Votre ame vertueuse mérite de connoître & d'aimer » le Dieu que j'adore. Voyez de quels af-

» freux

» freux périls son pouvoir a su me tirer.
» Ah! Seigneur, croyez un serviteur fidèle,
» pénétré des vérités de la religion qu'il
» vous annonce. Croyez qu'il n'est rien
» qui soit impossible à la puissance de mon
» Dieu, comme à sa bonté. J'ose vous an-
» noncer de sa part le plus grand des bien-
» faits, si vous renoncez à la foi de votre
» faux Prophète, pour embrasser celle d'un
» Dieu qui voulut naître & mourir pour
» nous. S'il faut des miracles pour vous
» persuader, reconnoissez tous ceux qu'il
» a faits pour un foible pécheur tel que
» moi. Sachez que si vous élevez votre
» ame à l'aimer & à lui rendre le culte
» qui lui est dû, sa puissance, que rien ne
» peut borner, peut effacer en un instant
» ces rides imprimées sur votre auguste
» front, & lui rendre la fraîcheur & la
» sérénité de la jeunesse ».

L'Amiral surpris des grandes promesses que *Huon de Bordeaux* osoit lui faire, ne balança pas à lui promettre qu'il embrasseroit la religion de ce Dieu bienfaiteur. « Faites assembler toute votre cour, lui dit
» *Huon*, & les principaux chefs de vos
» armées; c'est en leur présence que je vais
» implorer pour vous les bienfaits du Dieu
» dont ils vont connoître toute la puissan-

» ce ». Sur le champ l'Amiral de Perse exécute ce que le Duc de Bordeaux lui prescrit; & lorsque ses principaux sujets sont assemblés, il monte avec *Huon* sur un théâtre élevé, d'où cette nombreuse assemblée pouvoit le voir. Alors *Huon* se prosternant à genoux, adressa la plus ardente prière au ciel; & faisant le signe de la croix sur l'une des trois pommes qu'il avoit cueillies: « C'est au nom d'un Dieu » crucifié que je vous la présente, dit-il à » l'Amiral ». Ce Prince lève les yeux, mange la pomme, & sur le champ ses rides s'effacent, ses cheveux & sa barbe blanche reprennent leur couleur, ses dents & ses forces renaissent; & l'Amiral, à la vue de ses sujets, revient à l'âge de trente ans. Un miracle si frappant convertit à l'instant l'Amiral & ses sujets; ils s'empressèrent tous également de recevoir les eaux salutaires du baptême; & regardant *Huon* comme leur bienfaiteur, l'Amiral, plein de reconnoissance, rassembla, dans peu de jours, une armée formidable, pour aller délivrer la belle *Esclarmonde*.

La flotte que l'Amiral avoit sur la Mer Noire, étant prête, il la fit diriger vers la forte ville d'Angorie, dont le peuple étoit le plus cruel ennemi des Chrétiens. Un

coup de vent ayant approché le vaisseau d'un rocher élevé qui dominoit sur une Isle, *Huon* apprit que ce lieu se nommoit le désert d'*Abillant*, & que nul Chrétien ne pouvoit en approcher sans perdre la vie. C'en fut assez pour animer son zèle & son courage; & malgré les prières & les remontrances de l'Amiral, il s'embarqua sur une chaloupe, & se fit descendre sur le bord de l'Isle. A peine y fut-il arrivé, qu'un nouveau coup de vent éloigna la flotte de l'Amiral; & sa chaloupe s'étant brisée contre les roches, *Huon* demeura seul, sans autre ressource que sa constance & sa foi. Il passa le reste du jour à monter sur la montagne, & se retira sous un rocher pour passer la nuit.

S'étant mis en marche dès la pointe du jour, il parvint au sommet de la montagne, qui formoit une grande planimétrie. *Huon* la parcourut quelque temps sans rien voir d'extraordinaire; à la fin il apperçut un gros tonneau couvert de cercles de fer, qui rouloit avec autant de bruit que de rapidité sur cette petite plaine: il s'avança pour le voir passer de plus près; il en entendit sortir des gémissemens; & trouvant un gros maillet de fer à ses pieds, il s'en servit pour arrêter le

tonneau. Une voix plaintive s'écria : *Qui es-tu, toi qui calmes un instant mon supplice ?* « Je suis homme, dit *Huon*, qui » te conjure par le Dieu vivant de me » dire qui tu es, & si je peux te donner » du secours. Oui tu le peux, répondit la » voix avec plus de force ; prends ce mail- » let de fer, brise ce fatal tonneau, tu » me délivreras ; & je te promets, en ré- » compense, de te tirer de cet horrible » désert. Comment t'y prendras-tu, dit » *Huon ?* Je te ferai descendre par un » sentier, à gauche, jusqu'au bord de la » mer, où nous trouverons un démon qui » m'attend depuis long-temps, & qui » nous fera traverser, dans son esquif, le » bras de mer qui nous sépare de la terre. » Mais, dit aussi-tôt *Huon*, tu ne m'as » point répondu jusqu'ici sur ton sort, ton » nom, & le pouvoir qui te retient dans » ce tonneau. Ah ! dit la voix, je suis le » malheureux *Caïn :* pour me punir du » meurtre de mon frère, l'Éternel m'en- » ferma dans cet horrible coffre plein de » serpens & de pointes ardentes, dont je » suis déchiré sans pouvoir mourir : mais » tu m'as promis ton secours ? Sers-toi » de ce maillet, & dépêche-toi de me » délivrer. Je m'en garderai bien, répon-

» dit *Huon ;* je n'irai point contre la vo-
» lonté du Très-Haut. Ah ! traître, dit
» *Caïn*, pourquoi me l'as-tu donc pro-
» mis ? » *Huon*, pour toute réponse, lâcha le tonneau, qui, roulant avec plus de rapidité que jamais, le mit bientôt hors de portée d'entendre les hurlemens & les imprécations de ce fratricide.

Il ne négligea cependant pas les notions qu'il en avoit reçues ; & prenant le maillet sur son épaule, il descendit au bord de la mer, où le démon le prenant pour *Caïn*, le reçut dans sa chaloupe ; & traversant le bras de mer, le fit aborder sur une côte voisine d'Angorie.

L'Amiral de Perse formoit déjà le siége de cette place ; *Huon* le rejoignit au moment où les troupes se disposoient à donner un assaut général ; le brave *Huon* les conduisit à la brèche, sur laquelle il arbora de sa main l'étendard de la croix ; & la ville emportée & le reste du pays soumis, laissèrent un passage libre à l'Amiral de Perse, pour marcher vers Mayence.

Chemin faisant, l'Auteur les conduit à Jérusalem : ils visitent le S. Sépulcre : *Huon* combat & tue le Soudan d'Egypte, qui l'envoie défier. La flotte de l'Amiral de Perse le descend à Marseille ; & *Huon* ne

voulant pas porter la guerre en Europe, met toute son espérance dans les secours du ciel, remercie l'Amiral, s'en sépare; & suivi de *Bernard*, de ses deux compagnons, & d'un mulet qui porte une partie de ses pierreries, il descend sur les côtes de France.

Huon partit le lendemain de Marseille, & prit la route de Cluny. Il laissa croître sa barbe; & quand il fut à l'avant-dernière journée de sa marche, il fit rester *Bernard* & sa suite en arrière, & se présenta, sous l'habit d'un pauvre pélerin, à la porte de l'Abbaye. L'Abbé de Cluny se faisoit un devoir de leur donner à tous l'hospitalité; mais il n'en arrivoit aucun qu'il ne lui fit raconter tout ce qu'il avoit vu pendant le cours de son pélerinage, dans l'espérance qu'il lui donneroit des nouvelles de son neveu. *Huon*, attentif à déguiser sa voix, & plus encore à cacher sa tendre émotion en revoyant cet oncle qui lui étoit si cher, & qui étoit accablé par le poids des années, lui raconta quelques-unes de ses aventures, sous un autre nom que le sien, & l'assura qu'il avoit vu le Duc *Huon de Bordeaux*, & qu'il avoit été témoin du rajeunissement de l'Amiral de Perse. Le bon Abbé & ses Religieux n'y

purent ajouter foi, & commençoient à prendre le pélerin pour un aventurier impudent: *Huon* soutint la vérité de son récit, en leur disant: ce miracle arriva par la vertu d'une pomme à peu-près semblable à celle que voilà. Plût au ciel, ajouta-t-il, que celle-ci pût produire le même effet sur Monseigneur l'Abbé, jamais elle ne pourroit être mieux employée! Le vieux Abbé sourit, prit la pomme, & fut étonné du parfum délicieux qu'elle répandoit. *Huon* le pressa de la manger avec de si vives instances, que le bon vieillard ne put le refuser. Quel fut son étonnement & celui des Religieux, lorsqu'ils apperçurent un changement aussi soudain que celui que l'Amiral avoit éprouvé! L'Abbé de Cluny se retrouva à l'âge de 30 ans, plein de force & de santé. Son premier mouvement fut de rendre graces au ciel, & le second de regarder plus attentivement le pélerin qui devenoit son bienfaiteur. « Ah! mon cher » neveu, tout autre que vous, s'écria-t-il, » auroit-il pu me faire un aussi grand sa» crifice? » *Huon* se jette entre ses bras, & des cris de joie, de surprise & d'admiration, s'élèvent de toutes parts. La belle *Clairette* accourt à ces cris; elle voit *Huon*, que l'Abbé tient serré sur son sein; son

cœur parle; elle ne doute plus que ce ne soit son père; elle se jette à ses genoux, qu'elle embrasse & qu'elle mouille de ses larmes; l'heureux *Huon* la relève, l'embrasse à son tour, & dans ce moment le souvenir de tous ses malheurs est effacé.

L'Abbé de Cluny, fier de sa naissance, de son pouvoir & de ses forces qui venoient de renaître, vouloit prendre la résolution de rassembler ses troupes, de demander au Roi de Bourgogne le secours que le suzerain devoit à ses grands vassaux, lorsqu'ils étoient injustement attaqués dans leur personne ou dans leurs possessions, & de marcher, à main armée, à Mayence, pour redemander *Esclarmonde* à *Thiéry*. Mais *Huon de Bordeaux* pénétré de confiance dans les secours d'une Providence qui sembloit l'avoir toujours conduit, & qui l'avoit tiré des plus grands périls, supplia son oncle de le laisser partir seul pour Mayence, sous son même habit de pélerin; & le pria de ne faire avancer les troupes qu'il alloit rassembler, que sur la frontière qui séparoit la France de la Germanie.

Dès le lendemain il part donc effectivement seul, n'ayant d'autres armes que son bourdon, & muni seulement de quelques

légères proviſions, de deux pierres précieuſes d'un prix ineſtimable, & de la troiſième pomme qui lui reſtoit des trois qu'il avoit cueillies ſur l'arbre de Jouvence. *Huon* arrive dans les fauxbourgs de Mayence, la veille d'une grande fête : il apprend que l'Empereur doit la célébrer avec magnificence, & par les bienfaits qu'il doit répandre ſur les gens malheureux qui viendront implorer ſes ſecours. Il apprend même que ce Prince s'eſt fait une loi d'accorder un don, tel qu'il puiſſe être, au premier qui ſe préſentera ſous ſes yeux dans la chapelle, à la fin de ſon oraiſon.

Une des deux pierres que *Huon* avoit apportées, avoit le pouvoir de rendre inviſible celui qui la portoit à nud ſur ſon ſein ; il ſe ſert de cette pierre, il traverſe le palais de *Thiéry*, paſſe au milieu de ſes gardes, & ſe place dans le coin de la tribune de l'Empereur, dès que la chapelle eſt ouverte.

Thiéry, ſupporté par deux Chambellans, & n'ayant plus qu'un reſte de vie, après avoir régné près d'un ſiècle, ſe place dans ſa tribune, fait ſon oraiſon, après laquelle il ordonne qu'on ouvre les portes à ceux qui viendront ſe préſenter. *Huon* ſaiſit ce moment ; il ôte la pierre qui le rend

invisible, il prend l'autre dans sa main qu'il élève, & se jetant aux genoux de *Thierry* : » Seigneur, lui dit-il, l'homme le plus » malheureux vous requiert le don que » vous avez promis d'accorder, & vous » offre celui-ci ». L'Empereur ébloui par l'éclat & la beauté de cet escarboucle, dont il connoît à l'instant le prix & les propriétés, relève *Huon*, & lui dit : » J'at- » teste le ciel qu'il n'est rien que je ne » t'accorde. Sire, reprit *Huon* en se je- » tant une seconde fois à ses genoux, » commencez donc par me pardonner le » sang que j'ai versé, & tous les griefs » que vous pouvez me reprocher. Pélerin, » dit l'Empereur, ta demande m'étonne, » mais je serai fidèle à mon serment : » poursuis, je te pardonne; mais apprends- » moi donc quels sont ton état & ton » nom. Ah ! Sire, lui répondit *Huon*, » je suis ce malheureux *Huon de Bor-* » *deaux*, dont vous avez conquis & ra- » vagé les États, & dont vous tenez l'é- » pouse prisonnière. Rendez-la moi, » Sire, rendez-nous nos États ; oubliez » le crime que *Raoul* avoit commis, & » dont le ciel le punit par ma main, & » recevez nous & tous mes sujets au nom- » bre de vos serviteurs les plus fidèles ».

L'Empereur *Thiéry* frappé de voir à ſes pieds ce grand Prince, qu'il ne pouvoit s'empêcher d'eſtimer comme un Héros, & touché de voir la confiance qu'il avoit dans ſa Religion, & ſa généroſité, relève *Huon* autant que ſes foibles bras peuvent le lui permettre : « Oui, Duc de Bordeaux, tout eſt effacé de mon ſouvenir ; » je vous accorde toutes vos demandes ». A ces mots, il s'avance au milieu de la Chapelle, appuyé ſur *Huon*, il le fait connoître à ſes grands vaſſaux, & le baiſe ſur la bouche en leur préſence, en ſigne de paix. « Ah ! Seigneur, s'écria » *Huon*, que votre belle ame eſt bien di» gne de la grande récompenſe que le ciel » vous deſtine, & qu'il eſt heureux pour » moi qu'il ſe ſerve de ma main pour » vous la donner » ! A ces mots, il lui préſente la troiſième pomme qu'il avoit conſervée. *Thiéry* la reçoit dans ſes mains tremblantes ; &, levant les yeux vers le ciel, il mange le fruit précieux qui, ſur le champ, lui rend la jeuneſſe, la force & la beauté. Rendre grâces au ciel, embraſſer *Huon*, le prendre par la main & le conduire ſur le champ, d'un pas ferme & léger, au palais où la belle *Eſclarmonde* étoit détenue, fut le ſoin dont *Thiéry*

s'occupa dans ses premiers transports de reconnoissance.

Ils arrivent à ce palais, où des cris de joie les avoient précédés. *Esclarmonde*, surprise, vient au-devant de l'Empereur, qu'elle ne reconnoît pas ; & son cœur palpite en voyant un Pélerin accourir & se précipiter dans ses bras. *Thiéry* les voit chanceler tous deux ; il les soutient sans les séparer ; leurs larmes coulent en abondance, & leur voix étouffée ne peut exprimer leurs transports. *Thiéry* pénétré de tendresse & de reconnoissance pour *Huon de Bordeaux*, voulut réparer en partie les maux qu'il avoit fait souffrir à ces heureux époux, en les accompagnant lui-même jusqu'à l'Abbaye de Cluny. Il y fit venir tous les Officiers qu'il avoit établis à Bordeaux & dans la Guienne, pour leur faire prêter serment à leur légitime Souverain ; & il jura l'alliance la plus durable avec le Duc de Bordeaux, dont il ne put se séparer qu'à regret.

Huon retourna triomphant à Bordeaux avec sa chère *Esclarmonde*, & la belle & jeune *Clairette*. Mais à peine eurent-ils reçu les hommages de leurs anciens sujets, qu'il se souvint de la promesse qu'il avoit faite au Roi de Féerie, de l'aller

voir dans son bois enchanté quand tout le cours de ses malheurs seroit heureusement terminé. *Esclarmonde* partageant sa reconnoissance pour *Oberon*, voulut le suivre dans ce voyage, après avoir pris sans doute des mesures pour assurer le repos de leur Duché, & leur succession à l'aimable *Clairette*, & à celui qu'elle épouseroit. Ils passèrent les mers, & *Huon* retrouva le chemin de la délicieuse forêt : ils y entrèrent sans crainte. A peine *Oberon* les vit-il arriver, qu'il se fit porter au-devant d'eux. « Je vous attendois, dit-il en » les embrassant, pour vous remettre mon » Royaume de Féerie : il m'est permis enfin » de quitter ce monde périssable pour me » rejoindre à l'être des êtres ». Il ne perdit pas un moment pour leur faire prêter serment par tous les Génies qu'il s'étoit assujétis; il les revêtit de toute sa puissance, & s'endormit du sommeil des Justes.

Nous sommes si convaincus que le reste du Roman ne peut être de la même main que la première, & même que la seconde partie, que nous avons cru ne devoir pas entreprendre davantage sur la possession légitime qui doit en rester à M. ou Madame *Oudot*, Éditeurs de la Bibliothèque

bleue. La contrefaction que nous pourrions faire de cette dernière partie, remplie de miracles, d'anachronismes & de faits hors de toute vraisemblance & sans intérêt, coûteroit à notre probité, à notre goût & à notre loisir.

Disons pourtant, afin de prouver que nous avons lu les quatre-vingt dernières pages de l'édition *in* 4°., ou les 200 de l'édition *in*-12, que cette continuation contient l'histoire de la postérité de *Huon de Bordeaux* & d'*Esclarmonde*, jusqu'à la troisième ou quatrième génération.

Huon étant au Royaume de Féerie, eut d'abord quelques difficultés avec le Roi *Artus*, qui prétendoit devoir succéder à *Oberon* préférablement à lui; mais la Fée *Morgane* arrangea cette affaire, & les fit vivre en bonne intelligence dans ce pays fantastique, où *Artus* étoit relégué, comme on sait depuis si long-temps.

La Princesse *Clairette* étant devenue nubile, fut recherchée par plusieurs grands Princes, entre lesquels étoient un Roi de Hongrie, un Roi d'Angleterre, & le Prince *Florant*, fils du Roi d'Arragon. Un traître l'enleva sous prétexte de l'emmener auprès de son oncle l'Abbé de *Cluny*, qui devoit lui donner à choisir entre ces trois.

Princes : elle s'embarqua, accompagnée d'un prud'homme nommé *Bernard*. Le perfide noya celui-ci ; il emmenoit *Clairette*, & vouloit lui faire violence, lorsqu'elle lui fut enlevée elle-même par des pirates qui, s'étant pris de querelle entre eux, se tuèrent les uns les autres. Alors *Clairette* fut emportée par les vents, dans un esquif, jusques sur les côtes d'Espagne. Elle tomba d'abord au pouvoir d'un Roi de Grenade, *Sarrasin*, à qui elle fut ravie par un Chevalier Chrétien nommé *Pierre d'Arragon*. Celui-ci la remit à son Roi, père de ce même Prince *Florant*, qui l'avoit fait demander en mariage. Le Prince vit *Clairette* & en devint amoureux, ignorant que c'étoit cette même Princesse à la main de laquelle il avoit prétendu. Elle ne se fit point connoître pour ce qu'elle étoit ; & le Roi désapprouva l'amour de son fils, croyant *Clairette* une simple particulière. Cependant le Prince *Florant* promit à son père d'attaquer le Roi de Navarre avec lequel il étoit en guerre, & de faire ce Prince prisonnier, s'il vouloit promettre de lui laisser épouser *Clairette*. Le Roi promit tout ; mais quand le Roi de Navarre fut prisonnier, il ne voulut plus rien tenir. Il vouloit même faire noyer

Clairette; mais le Chevalier *Pierre d'Arragon* la sauva, sans pouvoir empêcher que le Roi ne la fît enfermer dans une tour. Le Prince, désespéré, relâcha le Roi de Navarre, trouva moyen d'approcher de la tour où étoit sa maîtresse, la fit sauver, & s'enfuit avec elle; mais ils furent malheureusement pris par les Sarrasins, qui les conduisirent au château d'Anfalerne : ils furent délivrés par des Chevaliers chrétiens, qui, se joignant à Florant, battirent les infidèles, & ramenèrent le Prince d'Arragon & *Clairette* en Espagne. La capitale de l'Arragon, & le Roi *Garin* son père, étoient alors assiégés par le Roi de Navarre; ils furent délivrés par *Florant* & ses amis; mais *Garin* ne vouloit pas consentir à laisser son fils épouser *Clairette*, qu'il regardoit toujours comme une aventurière; lorsque notre héros *Huon de Bordeaux* revint de son Royaume de Féerie avec des Chevaliers lutins, & toute une armée de même nature, qui étoit à ses ordres, il éclaircit toute cette aventure, aussi embrouillée qu'extraordinaire; il fit la paix entre les Rois de Navarre & d'Arragon, fit reconnoître *Clairette* pour sa fille & héritière du Duché de Guienne, la ramena avec *Florant* à Bordeaux, où il

les remit en possession de ses anciens États, & retourna en Féerie après les avoir tendrement embrassés.

Depuis ce temps, il n'est plus question d'*Huon de Bordeaux*; mais le Romancier de la Bibliothèque bleue nous apprend encore assez de choses de sa postérité.

La Duchesse *Clairette*, au bout d'un an, accoucha d'une fille, & mourut en couches. La jeune Princesse s'éleva & fut nommée *Ide*. Le Duc son père ayant formé sur elle des projets incestueux, elle s'enfuit, déguisée en homme, passa en Allemagne, & s'attacha à l'Empereur, en qualité d'Ecuyer. Cet Empereur s'étant rendu à Rome, la Princesse, fille de ce grand Monarque, & que l'on nommoit *Olive*, se prit de belle passion pour l'Écuyer. Celui-ci se défendoit des agaceries de la Princesse avec modestie & respect; & ni l'un ni l'autre, par des raisons différentes, ne se flattoit que cet amour pût avoir d'heureuses suites. Mais les Espagnols étant venus assiéger Rome, l'Écuyer *Ide* fit des merveilles contre ces ennemis, & fit leur Roi prisonnier. Alors l'Empereur ne crut pas pouvoir trop faire pour le jeune & brave Écuyer. Il le déclara grand Connétable de son Em-

pire ; ainſi il ſe trouva aſſez grand Seigneur pour épouſer la fille de l'Empereur. *Olive* deſiroit ce mariage : l'Empereur y conſentit ; il fut conclu, & on en vint au moment critique de la conſommation. Des femmes indiſcrettes, en écoutant aux portes, furent inſtruites de la vérité du fait : elles la découvrirent à l'Empereur, qui, entrant dans la dernière fureur, alloit faire brûler l'aventurière, lorſque *Huon*, qui veilloit toujours ſur le ſort de ſa poſtérité, fit, ſans ſe montrer, un dernier coup que l'on peut ſûrement appeler un coup de maître. *Ide*, de Princeſſe devint Prince, & épouſa véritablement *Olive*. Ce mari par féerie, ſuccéda ſur le trône impérial à ſon beau père ; & de cet Empereur *Ide* & de ſa femme *Olive*, naquit un Prince qui fut Empereur à ſon tour ſous le nom de *Croiſſant*. Mais cet Empereur *Croiſſant* fut d'abord ſi étourdi, ſi inconſidéré, qu'il diſſipa toutes ſes finances, & ſe trouva dans la plus grande détreſſe ; ſes ſujets le chassèrent, & appelèrent pour les gouverner *Guimard*, Duc de la Pouille. Pour *Croiſſant*, réduit à l'état d'un miſérable aventurier, il s'attacha, à Nice en Provence, au Comte *Raimond*, qui avoit guerre contre les Sarraſins ; il

le servit si bien dans cette guerre, que le Comte vouloit lui donner sa fille en mariage. Mais le fils du Comte, jaloux de la gloire de *Croissant*, l'attaqua ; le jeune aventurier tua à son corps défendant le fils de son maître, & s'enfuit. Après avoir un peu couru le Pays, il se retrouva à Rome, où l'on n'avoit garde de le reconnoître dans l'état malheureux où il y arriva. A peine put-il y être logé dans une masure ; mais il y trouva un grand trésor : il en fit part à son hôte, & ensuite à l'Empereur. Celui-ci ne savoit comment récompenser cet important service ; il lui offrit sa fille en mariage. *Croissant* ne l'accepta qu'en se faisant connoître ; & *Guimard* lui rendit son Empire. Sa postérité remplit encore (dit le continuateur de *Huon de Bordeaux*) le premier trône de l'Univers. Peut-être le Roi de Féerie, continue-t-il de veiller sur la gloire & le bonheur de cette auguste postérité. Les Princesses qui descendent d'*Esclarmonde*, soit par les Héros, soit par les Héroïnes de sa race, tiennent de leur première aïeule : comme elle, elles enchantent, embellissent & éclairent le monde, & méritent notre admiration & nos respects.

TROISIÈME CLASSE.

Suite des Romans hiſtoriques relatifs à l'Hiſtoire de France.

DANS l'énumération que nous avons faite, dans notre Volume du mois de Février dernier, des Romans relatifs aux règnes de *Louis-le-Jeune* & de *Philippe-Auguſte*, nous avons oublié d'annoncer celui intitulé *Adélaïde de Champagne*, imprimé à Paris chez *Barbin*, 1680, 4 parties *in*-12. Nous en ignorons l'Auteur; mais (quel qu'il ſoit) il a raſſemblé des Mémoires aſſez intéreſſans par le fond du ſujet, quoiqu'ils ne ſoient pas écrits du ſtyle auquel nous ſommes accoutumés depuis quelque temps. Il n'a cependant point eu l'avantage de voir réimprimer ſon Ouvrage, qui eſt devenu fort rare. C'eſt une raiſon de plus pour en donner l'Extrait, comme nous allons le faire, en retranchant des longueurs, corrigeant quelque choſe au ſtyle, & conſervant fidèlement & exactement la marche de l'ancien Roman.

Les caractères des Rois & Reines, Princes & Princeſſes, Dames & Seigneurs du temps de *Louis-le-Jeune*, ſont aſſez exactement obſervés dans cette fiction. Les principaux faits hiſtoriques y ſont même ſuivis, à quelques anachroniſmes & quelques ſuppoſitions près; mais ſans ces ſuppoſitions, il n'y auroit point de Roman d'*Adélaïde de Champagne*.

Il n'eſt pas vrai que *Louis-le-Jeune* ait connu &

aimé cette Princeſſe avant que d'épouſer *Eléonore de Guienne*; car dans la vérité de l'hiſtoire, lors du premier mariage de *Louis-le-Jeune*, à peine *Adélaïde* étoit-elle au monde. Il n'eſt pas plus vrai qu'*Eléonore* ait été aimée du Comte d'Anjou (qui fut depuis Roi d'Angleterre) avant d'épouſer *Louis-le-Jeune*. Ce ne fut que la politique qui lui fit contracter cette alliance, après avoir été répudiée par le Roi de France. Il eſt encore moins vrai que *Frédéric de Souabe* (qui fut enſuite Empereur ſous le nom de *Frederic Barberouſſe*) ait été amoureux de l'Héroïne de ce Roman; il ne l'a probablement jamais connue.

Nous avons placé à la fin de la Narration quelques Notes inſtructives ſur la perſonne & les familles des principaux Acteurs de cette Hiſtoire. Nous eſpérons qu'elles ne déplairont pas plus que les autres Notes de même genre que nous avons inſérées dans tous nos Romans de l'Hiſtoire de France, afin de rectifier les fauſſes idées que ces Romans pourroient donner ſur la vérité de l'Hiſtoire.

Puiſqu'*Adélaïde de Champagne* étoit la mère de *Philippe-Auguſte*, ſon Hiſtoire doit précéder toutes celles du règne de ce Roi.

Louis VI, dit *le Gros*, Roi de France, vivoit encore, mais dans un âge déjà avancé, & accablé d'infirmités. Il ſentoit que ſa fin étoit prochaine; & il venoit de prendre la précaution de faire couronner à Reims ſon fils *Louis VII*, dit *le Jeune* (*a*). Cette cérémonie ſe fit avec tout l'éclat

imaginable, & ce fut pour la première fois que les Pairs de France y prirent leurs rangs, & y exercèrent leurs fonctions avec régularité. Le jeune Roi n'avoit pas alors plus de vingt ans : il étoit bien-fait, avoit l'air noble, quoique très-doux ; tout sembloit annoncer en lui un cœur tendre, un esprit vif & juste, une ame grande, & un courage intrépide. Au retour de Reims, la Cour se trouva composée non-seulement des Pairs de France, mais de toute la jeunesse brillante qui leur appartenoit, tels que les frères du Roi (*b*) ; *Raoul*, Comte de Vermandois, Prince du Sang, descendant de *Henri* premier, petit-fils de *Hugues-Capet* (*c*) ; *Raymond*, Comte de Toulouse (*d*) ; *Thiéry d'Alsace*, Comte de Flandres (*e*) ; & les Comtes de Soissons (*f*) & de Nevers (*g*). Après ces Princes on remarquoit *Bouchard de Montmorency* (*h*) ; *Guillaume de Courtenay* (*i*), dont un fils de *Louis-le-Gros* devint bientôt après le gendre ; *Guy de Lusignan* (*k*) ; *Enguerrand de Couci* (*l*) ; & *Guy de Rochefort*, qui étoit aussi de la Maison de Montmorency, mais d'une branche cadette.

Les Dames qui embellissoient cette Cour, n'étoient pas moins illustres par

leur naissance, qu'aimables par leur figure & leur caractère. Les principales étoient *Constance*, sœur du jeune Roi (*m*); *Mathilde d'Alsace*, fille du Comte de Flandre; *Isabelle*, héritière *de Courtenay*; & *Sibille de Lusignan*. La première étoit aimée du Comte de Toulouse, qui, dans la suite, eut le bonheur de l'épouser; la seconde l'étoit de *Pierre de France*, dernier des frères de *Louis-le-Jeune*, qui l'épousa aussi, & lui fit même l'honneur de prendre le nom & les armes de sa Maison. Nous entendrons parler bientôt des conquêtes que firent aussi les deux autres.

Il ne manquoit dans cette Cour que l'illustre *Thibaut*, Comte de Champagne (*n*), de Chartres & de Blois, le plus grand Seigneur du Royaume en de-ça de la Loire. Fier de ses possessions, il avoit plusieurs fois dans sa vie tenu tête à *Louis-le-Gros*, son Seigneur suzerain; il avoit soutenu quelques rébelles; & on n'avoit acheté la paix de lui qu'en sacrifiant un peu de la majesté & de la dignité Royale. Cependant il avoit assisté au Sacre de *Louis-le-Jeune*, mais il s'étoit retiré presque aussi-tôt, piqué de n'occuper qu'un des derniers rangs parmi les douze Pairs. *Louis-le-Gros*, qui vouloit en mou-

rant laisser le Royaume en paix à son fils, le fit solliciter de revenir à sa Cour, & lui promit de le faire jouir de tous les honneurs, & de lui accorder toute la confiance qu'il pouvoit desirer. *Thibaut* se détermina enfin à y reparoître, & à y conduire sa famille & sa propre Cour. Dès qu'il y fut annoncé, *Louis-le-Jeune* s'apperçut que *Raoul*, Comte de Vermandois, reprenoit un air satisfait, bien éloigné de la tristesse dans laquelle il étoit auparavant plongé. Il lui en demanda la raison; le Prince lui avoua qu'il étoit amoureux d'une Princesse de la Cour de Champagne. C'est sans doute *d'Adélaïde*, lui dit *Louis*; on dit que rien n'est si charmant? Il est vrai qu'elle est adorable, répliqua *Raoul*; mais sans élever mes vues jusques à elle, c'est de *Gerberte*, sa cousine, que je suis épris. Le Roi lui promit de travailler à son bonheur; & nous verrons bientôt qu'il réussit.

Le Comte *Thibaut* étoit suivi des sept Pairs de Champagne; les Comtes de Rétel (*o*), de Roussy (*p*), de Grandpré (*q*), de Brienne (*r*), de Braine (*s*), de Joigny (*t*), & de Bar-sur-Seine (*v*). La belle Princesse *Adélaïde*, & *Gerberte* sa cousine, avoient pour Dames d'honneur, l'une,

non-seulement le Seigneur *Caraffa*, mais sa chère *Artémise* ! Il eut cependant, avant que de la reconnoître, le temps de conter son histoire, & même de parler d'elle ; car il ne dissimula rien au Duc de ses véritables aventures, pour le convaincre qu'il étoit fort éloigné d'être de la compagnie des voleurs. *Artémise* se jeta alors aux pieds du Duc, & lui demanda la grâce de son amant ; mais comment se trouvoit-elle dans cette Cour ? le voici : le Marchand Milanois qui l'avoit d'abord conduite à Gènes, avoit découvert en elle des talens & un esprit singulier. Il n'avoit pas cru pouvoir faire à son maître un présent plus agréable que celui d'un jeune homme si accompli ; & le Duc se l'étoit effectivement attaché sur le pied le plus honorable. L'éclaircissement de l'aventure des deux amans forma une scène tout-à-fait touchante. L'on juge que leur Histoire étant connue, & leurs personnes étant estimées, ils furent unis & renvoyés dans leur Patrie, avec des présens considérables.

La douzième Nouvelle est encore de ces Nouvelles tragiques Italiennes,

peut-être trop noires pour inſpirer de l'intérêt. *Gibert*, jeune Lombard, étoit paſſionnément amoureux de *Cornélia*; mais il fit en vain tous ſes efforts pour s'en faire aimer, il ne put en venir à bout. La Demoiſelle lui tint ſi bien rigueur, qu'il ſe bannit de ſa patrie, & fut pendant cinq ans hors de ſon Pays. Pendant ce temps, il changea beaucoup par l'effet de l'âge & du chagrin; il laiſſa croître ſa barbe, & revint en habit d'Hermite pour voir s'il ſeroit reconnu de ſa maîtreſſe. Il ne le fut point; mais le haſard lui ayant acquis la réputation d'un grand devin, ſa maîtreſſe envoya d'abord le conſulter, & y revint enſuite avec elle-même; elle lui demandoit des ſecrets pour oublier un jeune homme dont l'idée la tourmentoit ſans ceſſe. Le faux Hermite, qui ne croyoit pas que cela pût le regarder, fut irrité contre celle dont l'ingratitude lui étoit toujours préſente à l'eſprit; il lui conſeille de prendre d'une eau qu'il promet de lui donner le lendemain, dit-il, & qui eſt propre à la calmer; & elle lui promet de venir la prendre. Le ſoir même de cette conſultation, *Gibert*, tout troublé, va demander chez un Apothicaire

du poiſon le plus violent. Le ſage Pharmacien voyant à ſon déſordre qu'il vouloit faire un mauvais coup, lui donna pour ſon argent un ſoporifère, & non un poiſon. Il donne le lendemain cette drogue à ſa maîtreſſe : elle la prend ; & le malheureux amant croyant l'avoir empoiſonnée, ſe perce le ſein. Le Médecin ou Apothicaire appelé, déclare qu'il n'a fait qu'endormir la belle *Cornelia*. La Demoiſelle revient à elle, & ſe livre au déſeſpoir en voyant ſon amant mort. C'étoit lui-même qu'elle avoit en vue lorſqu'elle avoit dit au prétendu ſorcier qu'elle étoit continuellement occupée d'un jeune homme dont elle ne pouvoit perdre l'idée.

La treizième Nouvelle contient une belle Hiſtoire romaneſque. *Manfrédo*, noble Napolitain, alloit chercher à Veniſe les douceurs d'une vie paiſible, dont les troubles, qui agitoient depuis long-temps le Royaume de Naples, ne lui permettoit pas de jouir dans ſa Patrie. Il étoit déjà veuf, mais n'avoit que deux enfans, dont l'aîné, qui étoit un garçon, avoit moins de quatre ans, & la fille n'en avoit que trois. *Manfrédo* s'embar-

que avec eux sur un vaisseau qui faisoit voile pour Venise ; mais une furieuse tempête les met en danger de périr. Le père se sauve dans la chaloupe, où lui seul peut entrer ; les deux enfans, sous la garde d'un vieil esclave, restent dans le vaisseau qui s'abîme, & on les croit tous péris. Cependant *Manfrédo* gagne la ville de Venise, où il avoit déjà fait passer une partie de sa fortune : il se trouve en état d'y vivre à son aise, & y passe ainsi dix-huit ans, se ressouvenant cependant toujours avec grand attendrissement de la perte qu'il a faite de ses enfans. Au bout de ce temps, on lui propose de se marier dans l'espérance d'en avoir d'autres, & il y consent. On lui présente la *Signora Laura*, fille très-jolie & fort aimable d'un riche Négociant de Venise. On assure que cette Demoiselle, par complaisance du moins, & par obéissance pour ses parens, consent à l'épouser, quoiqu'il ne soit ni jeune, ni joli. La belle le lui confirme elle-même ; &, content de cette assurance, l'affaire est prête à se consommer, lorsqu'un jeune esclave de la future se sent ému de compassion de ce que le bon-homme est trompé. Il

va le trouver : Seigneur, lui dit-il, je ne sais par quel mouvement je me sens forcé de vous dire que ma maîtresse, qui est prête à vous épouser, aime un autre que vous : qu'elle lui donne des rendez-vous, & que ce jeune homme, nommé *Fortunio*, vous jouera immanquablement quelques mauvais tours quand vous serez en ménage. Le vieillard, inquiet de recevoir un pareil avis, interroge le dénonciateur, tandis qu'il est encore temps d'éviter le danger dont il est menacé. Le jeune esclave lui conte son histoire, & lui fait deux aveux également dignes de l'attention de *Manfrédo*. Le premier, c'est que l'amant de *Laure* est son frère, ce qui n'empêche pas qu'il ne l'accuse ; le second, c'est qu'on le croit garçon, & que cependant elle est fille ; & à cette occasion, elle lui raconte l'histoire des premières années de sa vie : que s'étant embarquée sur un vaisseau pour passer de Naples à Venise, le bâtiment avoit péri, mais qu'elle s'étoit sauvée, elle & son frère avec un vieil esclave, leur nourricier, qui les avoit conduits jusqu'à Ravenne, & y étoit mort ; que des personnes charitables ayant pris soin

de leur première éducation, ils avoient enfin été obligés de se mettre en condition à Venise ; qu'elle étoit entrée en qualité de laquais chez le père de *Laure*, & que son frère, en la venant voir, avoit fait connoissance avec sa maîtresse, qui en étoit devenue épriſe malgré l'infériorité de son état.

Manfredo reconnoît dans cette histoire celle de ses enfans ; il embrasse sa fille après avoir vérifié qu'elle avoit sur une épaule un signe très remarquable ; il constate également que le jeune *Fortunio* est son fils. On peut bien penser qu'il lui fait épouser *Laure*, & qu'il leur assure tout son bien, à l'exception de ce qu'il donne à sa fille, qu'il marie honnêtement, après qu'elle a repris les habits de son sexe.

Les quatre dernières Nouvelles de *Paraboſco* ne sont point intéressantes. D'ailleurs, le style ni le sujet n'en sont pas trop honnêtes ; ainsi, nous n'en dirons pas davantage sur les Nouvelles de cet Auteur. Le reste de ses Ouvrages consiste, 1°. dans des Poésies qui ont été recueillies & imprimées à part, mais qui se retrouvent pour la plupart dans les Recueils de Poésies Italiennes de son temps.

2°. Dans ſes Lettres amoureuſes, dont il y a pluſieurs éditions. Ces Lettres ſont, de tous les ouvrages de l'Auteur, celui qui a eu le plus grand ſuccès. On y trouve ſes plus jolis Madrigaux, des Eglogues, des Elégies, & deux Chants (le dixième & le quinzième) d'un Poëme dont il n'a fait imprimer que cet échantillon, & qui étoit intitulé *les Romans*: c'étoit une critique de ceux de Chevalerie de ſon temps. On remarque encore, dans ſon Recueil de Lettres, une petite pièce *berneſque* contre les dents, faite à l'occaſion de ce qu'il avoit été mordu (ſans doute en badinant) par une Dame.

3°. Un autre ouvrage intitulé l'*Oracolo*, qui en eſt en Vers non rimés, mais nous ne le connoiſſons pas.

4°. Son Théâtre, qui nous eſt plus connu : il conſiſte dans une Tragédie intitulée *Progné*, & huit Comédies, dont nous en avons ſix ſous les yeux.

La première, intitulée *la Fanteſca*, ou *la Servante*, eſt une pièce d'intrigue fort ſingulière, & mêlée de beaucoup de plaiſanteries & de comique. On y voit un jeune homme déguiſé en ſoubrette, qui paroit tantôt ſous l'habit de ſon

sexe, sous lequel il a eu le bonheur de plaire à sa maîtresse, tantôt sous le personnage de confidente, sous lequel il s'excuse lui-même & plaide sa propre cause. Avec des Acteurs très-lestes & très-intelligens, il y auroit un bon parti à tirer d'un pareil sujet pour une Comédie Italienne.

La seconde a pour titre l'*Hermaphrodite*. On conçoit qu'un pareil sujet ne peut se produire sur nos Théâtres modernes. Il y a des personnages & des traits tout-à-fait comiques dans cette pièce ; mais on ne peut ni la traduire, ni l'extraire.

La troisième est *le Pélerin*. C'est le sujet de la douzième Nouvelle de ces *di Porti*, que *Paraboſco* a mis en Comédie.

La quatrième, intitulée *il Viluppo*, du nom d'un valet, sur lequel roule toute l'intrigue, est une autre pièce très-compliquée, dans laquelle on introduit un sorcier, sa femme, quatre diables, une nourrice, un homme déguisé en femme, &c.

La cinquième a pour titre *les Contens*, pièce d'intrigue, à la fin de laquelle l'Auteur est obligé de faire faire des excuses au Public, sur ce que la princi-

pale Actrice ne paroît pas au dénouement, parce qu'elle vient d'accoucher, s'étant mariée secrètement sans l'aveu de ses parens. L'on voit que l'Auteur Italien a pris pour modèle, à cet égard, l'*Andrienne* de *Térence*. Il a dédié sa pièce au Cardinal *Nicolas Doria*.

La sixième est *le Marin*. Elle est dédié à *Jean de Morvillier*, Conseiller au Grand-Conseil, Ambassadeur de France à Venise en 1560, & qui fut depuis Evêque d'Orléans, & Gardes-des-Sceaux de France en 1568.

Les deux pièces que nous ne connoissons pas, sont intitulées, l'une *la Nuit*, & l'autre *le Voleur*.

Los Contos e Hiſtorias de proveyto e exemplo, primeira, ſecunda & tarceira parte, por *Gonçalo Fernandes Trancoſo.* Lisboa 1585, 1 volume *in*-4°.

Contes & Hiſtoires profitables & exemplaires, en trois parties, par Gonſalve Fernandès Trancoſo. *Lisbonne*, 1585, 1 *volume in*-4°.

C'eſt un Recueil d'Hiſtoires romaneſques, mais morales & inſtructives, écrites en Portugais. *Nicolas Antonio*, dans ſa *Bibliothèque Eſpagnole*, ne nous apprend autre choſe, finon que l'Auteur a écrit dans ſa langue maternelle, & qu'il y a deux autres éditions de ces Contes & Nouvelles, indépendamment de celle que nous avons ſous les yeux. La ſeconde eſt de 1594, la troiſième de 1608. Tous trois ſont imprimées à Lisbonne, & de format *in-quarto.*

Les Romans Portugais ſont en très-petit nombre, du moins en connoiſſons-nous très-peu. Quoique le Recueil qui nous eſt tombé entre les mains, de Contes & Nouvelles écrits en cette langue, en contienne dans ſes trois parties bien

peu d'intéreſſans, nous ne laiſſerons pas cependant que d'en extraire quelques-uns, pour faire juger à nos Lecteurs du goût dans lequel les Portugais écrivoient ces ſortes d'ouvrages, il y a près de deux cens ans. C'eſt un moyen de faire connoître le génie & les mœurs d'une nation qui avoit déjà produit *Camoens*, lorſque *Trancoſo* publia ſes Nouvelles.

L'heureux Quiproquo, dixième Nouvelle de la ſeconde partie de Trancoſo.

Don Georges de Sylva, Gentilhomme aſſez aiſé, qui avoit ſon château auprès de la ville de Lamégo, ſur la belle rivière de Douro, étoit devenu amoureux d'une Demoiſelle dont les parens réſidoient dans la ville de Braga, & qu'il avoit vue en allant faire ſa Cour à l'Archevêque de cette ville, dont elle étoit parente; il la fit demander en mariage à ſa famille, mais on lui préféra le fils d'un riche Négociant de Porto. Il apprit même que le jour étoit pris pour la conduire dans cette ville, où les noces devoient ſe célébrer avec magnificence. Le noble Portugais piqué de ſe voir ſupplanter par un pareil rival, réſolut

d'enlever la Demoiſelle. Il confia cette entrepriſe à huit hommes déterminés (de ces braves de profeſſion, autrefois ſi commun en Portugal, en Eſpagne & en Italie, qui, pour de l'argent, ſe chargeoient des commiſſions les plus périlleuſes, ſans s'embarraſſer ſi elles étoient juſtes ou injuſtes). Cette petite troupe ſe partage en deux, pour être sûre de ne pas manquer ſon coup. Comme le chemin de Braga à Porto ſe ſéparoit à une certaine diſtance de la première de ces deux villes, pour ne ſe rejoindre qu'aſſez près de l'autre, quatre des bandits vont attendre la voiture indiquée du côté de Villa-Verde, & les autres ſe poſtent du côté de Villa de Conde. Chacun d'eux crut avoir pris le bon côté, mais le ſuccès de leurs attaques fut bien différent: ceux qui s'étoient portés du côté de Villa-Verde, apperçurent effectivement un équipage, dans lequel étoient deux Dames, une ſervante & un jeune homme, avec un ſeul valet derrière. Ils entourèrent auſſitôt cette voiture; deux d'entre eux ſaiſirent les rênes des mules, tandis que les deux autres, le piſtolet à la main, contenoient les perſonnes qui

étoient dans la voiture, & le domeſtique. Comme le jeune homme étoit embarraſſé des Dames qui s'étoient évanouies, il ne put faire aucune réſiſtance, & il ne fut pas difficile aux brigands de faire prendre au carroſſe le chemin du château de *Dom Georges* : en forçant un peu le pas des mules, ils y arrivèrent bientôt. Dès qu'on les apperçut, toutes les portes furent ouvertes ; ils entrèrent dans la cour, & le maître de la maiſon s'avança avec empreſſement pour donner la main aux Dames. Mais quel fut ſon étonnement, quand au lieu de la maîtreſſe qu'il vouloit faire enlever, il trouva une jeune perſonne, jolie & aimable, à la vérité, mais qu'il ne connoiſſoit pas : ſa mère étoit avec elle ; comme elle parut avoir beſoin des plus prompts ſecours, après avoir eu une alarme auſſi forte, il abrégea les excuſes qu'il lui devoit, pour lui rendre les ſoins les plus officieux : ſans s'affecter des reproches dont l'accabloit le jeune homme, qui étoit le frère de la Demoiſelle, il la remit, avec ſa mère, entre les mains de ſa ſœur, qui demeuroit avec lui dans ſon château. Il reprocha vivement aux brigands la précipitation avec laquelle ils avoient fait cet enlè-

vement ; ils s'excusèrent sur ce que les instructions qu'on leur avoit données n'étoient pas assez claires, & il fallut bien se contenter de ces excuses, les payer & les renvoyer. Dès le soir même *Dom Georges* apprit quelles étoient les Dames que le hasard lui faisoit trouver dans son château : c'étoit *Dona Olympia*, veuve de *Dom Emmanuel de Mello*, & *Dona Gracia* sa fille ; elles demeuroient ordinairement à Villa-Réal, & se rendoient à Porto avec le jeune *Dom Pédro*, qui devoit s'embarquer pour les Indes. *Dom Georges* & sa sœur n'oublièrent rien pour les consoler de leur aventure. Ce ne fut qu'au bout de quelques jours que *Don Georges* obtint, de la part de ces Dames, l'assurance qu'on lui pardonnoit ; il y fut d'autant plus sensible, qu'il commençoit à être sérieusement épris des charmes de *Dona Gracia*. Il oublia aisément l'objet de sa téméraire entreprise. Il s'imagina que la Demoiselle *de Braga* étant arrivée à Porto, avoit donné la main à celui à qui elle étoit destinée ; & qu'ainsi il n'avoit rien de mieux à faire que de l'oublier. Le trait dont l'amour l'avoit frappé pour *Dona Gracia*, s'enfonça de plus en plus dans son cœur.

Lorſque la ſanté de celle-ci & celle de ſa mère leur permirent de s'embarquer pour Porto, il ſentit qu'il ne pouvoit s'en détacher ſans une peine extrême. Il ne négligea rien pour les retenir, & il fut ſecondé par le jeune *Don Pédro*, qui avoit ſenti le pouvoir des attraits de *Dona Maria*, ſœur de *Dom Georges*. Tous deux eurent le bonheur de plaire, & de faire accepter leurs vœux. Après quelque réſiſtance, quelques explications, quelques difficultés vaincues, toute cette famille qui étoit en chemin pour Porto, ſe fixa à Lamego : *Dom Georges* épouſa *Dona Gracia*, & le jeune *Dom Pedro*, *Dona Maria*.

Pendant ce temps, qu'étoit devenue *Dona Antonia* ? (c'étoit le nom de cette Demoiſelle de Braga qu'on avoit voulu enlever.) Le détachement des brigands qui avoient pris le chemin de Villa de Conde, l'avoit rencontrée près de Barcellos, & ces coquins auroient été autant & plus heureux que leurs camarades, ſi deux jeunes gens ne s'étoient rencontrés à propos pour mettre obſtacle à l'exécution de leur projet. Allant de Brague à Coimbre, ils apperçurent un carroſſe, dans lequel il y avoit des

Dames, & qui étoit entouré de gens armés, comme ils l'étoient eux-mêmes. En braves Chevaliers, ils fondirent sur ces coquins, en tuèrent deux, mirent les deux autres en fuite; & comme le carrosse étoit déjà tourné du côté de Barcellos, ce fut là qu'ils conduisirent les Dames. Ils se firent connoître à elles pour deux jeunes gens de qualité, destinés par leurs parens à l'état ecclésiastique, mais qui n'avoient encore pris aucun engagement, & n'avoient pas même encore quitté les armes. L'un d'eux s'appeloit *Dom Louis de Ternaès*, & l'autre *Dom Joseph de Ménézès*. Le second jour les Dames fatiguées & troublées de leur accident, voulurent retourner à Brague, au lieu de continuer leur chemin pour Porto; les jeunes gens les y suivirent, en leur rendant les soins les plus officieux & les plus respectueux. Ils obtinrent, pour récompense, la grace d'entrer dans leur maison, & de leur faire leur cour. Ils en profitèrent si bien, qu'en peu de temps *Dona Antonia* oublia *Dom Georges*, & desira d'épouser *Dom Joseph*; & que Madame sa mère perdant l'idée de marier sa fille au riche Négociant de Por-

to, approuva les nouvelles inclinations de sa fille, à condition que l'on approuveroit qu'elle-même, quoiqu'elle eut 40 ans, épousât *Dom Louis de Ternaès*. Cet arrangement eut lieu, & le double quiproquo qui avoit fait enlever une Demoiselle pour l'autre, & sauver celle qui devoit être enlevée, fut le plus heureux du monde, car il fit le bonheur de quatre couples d'amans.

Le soupçon mal fondé, huitième Nouvelle de la quatrième Partie de Trancoso.

La ville de Faro, capitale du petit Royaume des *Algarves*, étoit la Patrie de *Dom Gomès Péreïra*, Officier brave & estimé, qui, par des services déjà assez longs & distingués, étoit parvenu à commander un Régiment de troupes de sa Nation, qui se recrutoit toujours dans la Province où il s'étoit formé, mais qui, pendant le temps où l'on pouvoit faire la guerre avec avantage, restoit en Afrique pour y combattre les Maures. Ainsi, le Colonel *Dom Gomès* revenoit à-peu-près tous les ans dans sa Patrie; & après y avoir passé quelque temps, il retournoit à Tanger, dont il commandoit la garnison, & d'où il fai-

soit de fréquentes incursions dans l'Empire de Maroc. Il n'y avoit qu'environ deux ans qu'il avoit épousé une fille très-aimable, nommée *Dona Louisa*, dont il étoit toujours également épris. Il la laissoit à Faro, pour ne la point exposer aux dangers de la guerre; mais ses instants de bonheur étoient ceux où il pouvoit la rejoindre. Au second voyage qu'il fit dans sa Patrie, après son mariage, il amena avec lui deux Officiers de son Régiment, dont l'un s'appeloit *Dom Jean d'Alvarado*, guerrier déterminé, très-vif & très-ardent, mais qui n'avoit que de médiocres avantages du côté de la jeunesse, de la figure & de l'esprit; l'autre *Dom Diegue Pacheco*, étoit plus jeune & plus aimable. Ce dernier en arrivant à Faro, alla faire un tour à Sylvès sa Patrie, & en revint avec un jeune homme qu'il annonça comme son cousin: on l'appeloit *Dom Angelo Odemira*; sa figure étoit charmante; il avoit la physionomie la plus douce & la plus intéressante. *Dom Gomès* passa agréablement environ trois mois avec sa femme & ses trois amis, car *Dom Angelo* fut bientôt admis dans leur société. Mais la saison de retourner à Tanger étant arrivée, il repartit avec

Dom Diègue, laissant à Faro *Dom Jean* & *Dom Angelo*, ce dernier étant convenu avec son parent qu'il l'y attendroit. Peu de temps après, *Alvarado* fit éclater un projet criminel qu'il nourrissoit dans son cœur. Il étoit devenu amoureux de la charmante & fidelle épouse de son Colonel. La liberté que celui-ci lui avoit laissée, contre l'usage du pays, de fréquenter la femme, non-seulement pendant qu'il étoit lui-même à Faro, mais encore après son départ, l'avoit enflammé à tel point, qu'il n'étoit plus capable de modérer son ardeur. Il ne tarda pas à faire à *Dona Louisa* la déclaration la plus vive; elle fut reçue avec indignation. Il demanda pardon de sa témérité; & la Dame eut, pendant quelque temps, l'indulgence de n'en pas renouveller le reproche. Mais il retomba bientôt dans son erreur, & obligea ainsi *Dona Louisa* à éviter toute espèce de tête-à-tête & de conversations particulières avec lui. Elle eut grand soin de ne lui parler qu'en présence du jeune *Dom Angelo*, qui, étant sage, modeste, réservé & ne sortant point avec elle des bornes du respect, méritoit toute son estime. La ja-

louſie s'empara du cœur de l'amoureux Officier. Il médita des projets de vengeance, & les exécuta auſſi-tôt qu'il eut rejoint ſon Colonel à Tanger. Il lui dit, avec tous les ménagemens dont on uſe dans une impoſture à laquelle on veut donner un air de confidence, que ſa femme le trahiſſoit, qu'il étoit trop ſon ami pour lui cacher cette vérité déſagréable, & qu'il l'avoit ſurpriſe avec le jeune *Odémira*, dans un déſordre trop capable de l'inſtruire. Quoique *Dom Gomès* eût eu juſqu'alors beaucoup de confiance dans la vertu de ſa femme, ce que lui diſoit *Dom Juan* ne laiſſa pas que de l'inquiéter. *Dona Louiſa* étoit jeune; l'amant qu'on lui ſuppoſoit avoit de quoi plaire; ne pouvoit-elle pas s'être laiſſée ſéduire? Cependant les craintes du Colonel ſe ſeroient peut-être diſſipées, ſans un incident qui parut leur donner quelque fondement. Depuis deux ans qu'il étoit marié, il n'avoit point eu d'enfans; mais en partant pour Tanger, il avoit laiſſé ſa femme enceinte ſans le ſavoir. Dès qu'elle s'en fut apperçue, elle s'empreſſa d'en inſtruire ſon époux. Dans tout autre

temps, cette nouvelle l'auroit comblé de joie ; mais dans cette circonſtance, il la regarda comme la preuve la plus complette de ſon déshonneur. La jalouſie s'empara de ſon cœur ; la haine, la fureur, la vengeance y ſuccédèrent à l'amour le plus tendre. Il laiſſa paſſer plus de ſix mois ſans écrire à ſa femme, qui ne ſavoit à quoi attribuer un changement auſſi étrange. Enfin le temps où il pouvoit repaſſer en Europe étant arrivé, il lui écrivit qu'il reviendroit inceſſamment, & qu'il lui ordonnoit, pour des raiſons importantes qu'il lui expliqueroit, de l'aller attendre chez une vieille tante qu'il avoit à Tavira. C'étoit une eſpèce de Duègne d'un caractère très-ſévère, & d'une ſociété inſupportable. La jeune femme obéit. *Dom Gomès* arriva à Faro avec ſon ami *Dom Diègue* qui, trouvant que ſon cher *Dom Angelo* n'y étoit plus, partit ſur le champ pour Silvès. Le mari jaloux ne s'arrêta pas davantage, & ſe rendit auſſi-tôt à Tavira; mais ce ne fut point pour embraſſer ſa femme; il ne voulut ſeulement pas la voir. Il ne vit que ſa tante, avec laquelle il prit des meſures pour qu'elle retint dans la captivité la plus dure la mal-

heureuſe *Dona Louiſa*. Il la mit ſous ſa garde, en l'aſſurant qu'il avoit les raiſons les plus fortes de ſoupçonner ſa vertu, & qu'il lui faiſoit grâce en lui laiſſant la vie. Cet ordre barbare fut exécuté. Ce fut dans cette priſon que *Dona* de *Louiſa* accoucha d'un fils, qu'elle arroſa ſes pleurs, & qu'elle nourrit de ſon lait.

Cependant le Colonel, de retour à Faro, ayant pris les meſures les plus convenables pour cacher le ſort de ſa femme, y paſſa deux mois, ſouvent tourmenté de remords & d'inquiétudes, mais les cachant avec ſoin, lorſqu'il vit revenir ſon ami *Dom Diègue*, accompagné d'une jeune & jolie perſonne qu'il avoit épouſée à Sylvès, & qu'il lui préſenta, paroiſſant deſirer ardemment qu'elle pût être également préſentée à l'aimable *Dom Louiſa*. *Dom Gomès* excuſa comme il put l'abſence de ſa femme, mais il n'en reçut pas moins bien celle de ſon ami. Ils ſoupèrent enſemble. Le Colonel crut découvrir dans la figure de la nouvelle mariée, des traits qui ne lui étoient pas inconnus; elle & ſon mari s'en apperçurent: &, après s'être amuſés quelque temps de ſon incertitude: *Je devine votre embarras*, lui dit

la jeune femme : *avouez que vous ne vous attendiez pas à trouver en moi Dom Angelo Odémira.* Le Colonel, qui la reconnut auſſi-tôt, fut frappé comme d'un coup de foudre. Cependant il demanda l'explication de cette métamorphoſe : « elle eſt bien ſimple, lui dit *Dom Diègue* ; nous nous aimons depuis long-» temps. *Dona Conſtancia* (c'eſt le nom » de mon épouſe) & moi. Ses parens » me la deſtinoient avant même qu'elle » fût en âge d'être mariée. Mais tandis » que j'étois occupé à ſervir l'Etat, ſon » père mourut ; & un oncle, devenu ſon » tuteur, mit obſtacle à notre union. » Mon amante, déſeſperée, prit le parti » de s'échapper & de venir me joindre » à Faro, où vous l'avez vue ſous le nom » de *Dom Angelo* : elle y eſt reſtée même » après notre départ, juſqu'à ce qu'elle » ait appris la mort de ce cruel tuteur ; » libre alors de me donner des preuves » de ſa tendreſſe, & d'en recevoir de la » mienne, j'ai repaſſé la mer avec vous » pour venir la rejoindre : telle eſt notre » aventure ».

Cette explication fit ſentir tout d'un coup à *Dom Gomès* l'excès de ſon injuſtice, & l'horreur de la calomnie de l'in-

digne *Dom Juan*. Il reconnut l'innocence de sa femme, & sentit qu'il avoit à se reprocher tous les maux qu'il lui avoit fait souffrir. Les nouveaux époux s'étant apperçus de son trouble, il leur avoua ingénuement quel en étoit le sujet. *Dona Constantia* fut au désespoir d'avoir été la cause innocente d'une persécution aussi injuste ; & après que l'on eut donné quelques instans aux regrets, il fut décidé qu'ils iroient ensemble délivrer la prisonnière. Ils partirent en effet, dès le lendemain, & arrivèrent le même jour dans le lieu où étoit l'infortunée *Dona Louisa*, qu'ils trouvèrent dans l'état le plus déplorable.

Malgré tout son courage, elle n'avoit pas eu la force de supporter les horreurs de sa situation ; la vie étoit devenue pour elle un fardeau accablant, dont elle souhaitoit d'être bientôt délivrée. Depuis près d'un mois, elle ne prenoit presque plus de nourriture ; elle étoit devenue si foible, qu'elle pouvoit à peine faire entendre sa voix. Ses yeux, continuellement remplis de larmes, avoient perdu toute leur vivacité ; une pâleur effrayante sembloit annoncer la fin prochaine de sa vie & de ses

de la Reine *Conſtance*, ſœur de *Louis*. Nous avons déja dit, au commencement de cette hiſtoire, qu'on lui avoit fait épouſer, par pure raiſon de politique, *Euſtache de Boulogne*, fils d'*Etienne*, Roi d'Angleterre, couronné avec lui. Nous avons dit auſſi que ce Prince étoit mort pendant que *Louis-le-Jeune* étoit en Paleſtine, & que *Conſtance*, libre alors de ſuivre ſon inclination, avoit épouſé le Comte de Toulouſe, en conſervant cependant toujours le titre de Reine. Ces Princeſſes qui ſe connoiſſoient déja, & étoient liées par toute ſorte de convenance, n'eurent bientôt plus rien de caché l'une pour l'autre, & ſe raconterent mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé depuis le départ pour la Croiſade. *Conſtance* avoua que le plus beau jour de ſa vie avoit été celui où elle avoit pu ſe donner au Comte de Toulouſe, & le plus triſte, celui où ſon époux étoit parti pour aller en Languedoc défendre ſon Comté, qu'on craignoit qui ne fut attaqué par celui d'*Eléonore*; en effet, les Ducs de Guienne prétendoient que Toulouſe n'avoit été donnée que par engagement aux Seigneurs de *S. Gilles*, ancêtres de *Raymond*, & que ceux-ci n'a-

voient pas été en droit d'en faire hommage à la couronne de France.

Cette prétention des Duc de Guienne fut poussée si loin, qu'elle servit de prétexte à *Henri* pour entrer en armes en Languedoc, & que *Louis* se crut obligé de marcher pour défendre *Raymond*, son vassal. Les Comtes de Champagne & de Vermandois demeurerent au centre de la France pour soutenir la guerre, plus voisine de la capitale; & les deux Princesses resterent à Paris. Mais bientôt *Constance* fut forcée d'aller rejoindre son époux, sur ce qu'on lui écrivit qu'elle pouvoit peut-être, par sa médiation, terminer les grandes & importantes querelles entre les Rois de France & d'Angleterre : mais que ces idées d'accommodement devoient coûter des larmes à *Adélaïde !* Il s'agissoit de proposer au Roi *Louis* une alliance, qui, en lui assurant & au Comte de Toulouse l'amitié des Rois d'Arragon & de Castille, & de Comtes de Barcelone & de Provence, qui étoient de la même Maison que ces Monarques Espagnols, assuroient le Comté de Toulouse en propriété à *Raymond*, faisoient reconnoître les droits de la couronne de France sur le

Languedoc, & les mettoient tous en état de n'avoir plus rien à craindre de ce côté-là de toute la puissance du Roi d'Angleterre, Duc de Guienne. On fit comprendre toute l'importance de ces considérations à la Reine *Constance*, & on la chargea de les faire sentir au Roi son frere, & de le déterminer à épouser l'Infante de Castille, nommée aussi *Constance* (*II*), niece du Roi d'Arragon & des Comtes de Barcelone & de Provence, Princesse d'ailleurs aimable & estimable à tous égards. Quelle cruelle commission pour l'amie d'*Adélaïde !* Il fallut pourtant qu'elle s'en acquittât, & même elle ne put dissimuler à son frere les raisons essentielles qui devoient le décider dans cette occasion, où l'intérêt politique réel de son époux se trouvoit jointe à celui de sa Maison. Elle l'écrivit même à la malheureuse Princesse de Champagne, après avoir arrosé mille fois sa lettre de ses larmes. On peut bien juger qu'elle en fit verser aussi à *Adélaïde*. Cependant elle prit son parti avec le même héroïsme dont elle avoit déja donné des preuves à l'occasion du premier mariage d'*Eléonore*. Sentant l'intérêt que la France pouvoit avoir

à ce que *Louis* contractât cette alliance, elle lui écrivit elle-même pour le presser de la conclure. Ce trait de générosité attacha *Louis* à elle plus que jamais ; & *Adélaïde* n'auroit pas réussi à obtenir la grace qu'elle avoit la force de demander à son amant, si bientôt l'embarras des affaires n'eût enfin contraint *Louis* à s'y prêter, & le Comte de Champagne à le lui conseiller aussi. Les Anglois firent des progrès si rapides, tant du côté du Vexin, que de celui du Languedoc, que la France se trouva, pour ainsi dire, à deux doigts de sa ruine. D'un côté ils ravagerent le Beauvoisis; & sous la conduite du Comte d'Evreux, ils s'emparerent de trois places fortes alors, Rochefort, Montfort l'Amaury, & Espernon (*mm*), & couperent la communication entre Orléans & Paris. Le Comte d'Angoulême qui s'étoit aussi déclaré pour les Anglois, aidé du brave la Rochefoucault (*nn*), son parent, reprit le château de Chaumont (*oo*); enfin Paris étoit investi de toutes parts. D'un côté Toulouse étoit assiégé par le nouveau roi d'Angleterre; & l'armée royale Françoise étoit presque entourée par les troupes Espagnoles & Angloises. Les

circonſtances forcerent *Louis* à renoncer, une ſeconde fois, à *Adélaïde*. Le Comte de Dreux, ſon frere, fut chargé d'aller faire les propoſitions d'arrangement & d'alliance au Prince de Tarragone, fils du Roi d'Arragon : elles furent portées au Roi d'Eſpagne, & aiſément agréées. La paix étant conclue avec les Eſpagnols, ceux-ci engagerent le Roi d'Angleterre à ſe déſiſter de ſes prétentions. On conclut d'abord des treves, enſuite un paix générale. *Louis* alla lui-même juſques en Eſpagne, épouſer *Conſtance*. Il fit, à cette occaſion, un pélérinage à S. Jacques en Galice, & ramena la nouvelle Reine en France.

Adelaïde ne fut point témoin des fêtes brillantes qui furent données à Paris, à l'occaſion de l'entrée de la Reine *Conſtance*, & de ſon couronnement par l'Archevêque de Sens. Avec quelque nobleſſe qu'elle eut fait le ſacrifice de *Louis*, il lui avoit trop coûté pour ne pas altérer ſa ſanté. Elle eſſuya une longue & dangereuſe maladie ; elle n'étoit pas encore parfaitement rétablie, lorſqu'un Seigneur étranger lui fut préſenté par ſon pere ; c'étoit le Comte *Rodolphe*, favori & con-

fident de l'Empereur *Frédéric*. Ce Monarque ayant appris que *Louis* s'étoit remarié pour la seconde fois, avoit senti ranimer ses feux pour *Adélaïde*, & lui écrivoit, ainsi qu'au Comte son pere, pour lui offrir de nouveau, de partager avec elle le trône Impérial. Mais la fidelle Princesse de Champagne, rejetta toujours avec la même fermeté des propositions si brillantes, quoiqu'elles fussent appuyées par les suffrages & les instances de son pere. Enfin l'Empereur lui rendit sa parole; mais elle ne pensoit qu'à traîner une vie languissante dans un long célibat, lorsque la Reine *Constance* mourut, après avoir mis un nombre de Princesse.

Le moment arriva donc où une tendresse aussi parfaite que la sienne fut couronnée comme elle méritoit de l'être. *Louis* n'avoit jamais cessé de l'aimer: dans les bras même de deux Reines charmantes, avec lesquelles la politique seule l'avoit uni, il avoit toujours adoré *Adélaïde*. Dès que la décence lui permit de contracter un troisieme engagement, il se rendit auprès d'elle à Reims, & l'épousa. Le Comte de Champagne, son pere, ceux de Blois & de Chartres, ses freres, lui

rendirent les premiers hommages. Elle fut couronnée avec éclat, & un an après elle donna à la France un Prince, qui fut depuis *Philippe-Auguſte*.

Tels ſont les faits du Roman d'*Adéiaïde de Champagne*, la plupart intéreſſans. Les caracteres de ce Roman ſont bien ſoutenus; & les circonſtances, la plupart vraies, quant au fond, ſont aſſez vraiſemblablement arrangées. Mais l'Auteur a été forcé, par le plan général de ſon ſujet, de faire grand nombre d'anachroniſmes : nous avons déja annoncé les principaux; nos Notes ſur les perſonnages de ce Roman hiſtoriques, vont prouver les autres. Pour montrer combien ils ſont conſidérables, qu'il nous ſuffiſe de dire que ce fut en 1137 que *Louis-le-Jeune* épouſa *Eléonore*, qu'il n'avoit alors que 18 ans, & qu'elle n'en avoit pas plus de 17, qu'ils ne ſe ſéparerent qu'en 1152; que ce fut deux ans après en 1154, que *Louis* épouſa *Conſtance de Caſtille*, qui mourut en 1160, que ce fut la même année que *Louis* épouſa *Adélaïde de Champagne*, & que cette Reine paſſa 20 ans ſur le trône, ſon mari n'étant mort qu'en 1180, elle ne mourut qu'en 1206.

Notes.

(*a*) *Louis-le-Gros* n'avoit qu'environ 60 ans quand il mourut ; il avoit fait couronner son fils *Louis-le-Jeune* environ trois ou quatre ans avant sa mort. Ce fut le Pape *Innocent II* qui fit cette cérémonie à Reims. Ce n'est point au sacre de *Louis-le-Jeune* (comme le dit le Romancier) mais à celui de son fils *Philippe-Auguste*, que les douze anciens Pairs de France firent, pour la premiere fois, leurs fonctions avec la même régularité qu'ils ont toujours observée depuis ; & qu'ils prirent les rangs que gardent encore entre eux ceux qui les représentent.

(*b*) Il n'y a que deux de ces freres de *Louis-le-Jeune* qui aient formé des branches. L'un a été *Robert*, tige de la maison de Dreux ; & l'autre, *Pierre*, *Sire de Courtenay*. De la maison de Dreux sont descendus les Ducs de Bretagne, qui ont fini en la personne d'*Anne*, Duchesse de Bretagne, femme successivement des Rois *Charles VIII* & *Louis XII*. De *Pierre de France* & d'*Elisabeth*, héritiere de Courtenay & de Montargis, son épouse, sont

descendus les Princes de la branche de Courtenay, dont les premieres générations ont été illustrées par la possession de l'Empire de Constantinople, du Royaume de Jérusalem, & du Comté de Namur, mais qui dès le 13e & 14e siecle ont cessé de figurer parmi les grands Princes de l'Europe. Cette maison, après avoir eu de grands procès pour établir & soutenir ses droits, s'est enfin éteinte dans le courant du siecle présent, & a fini en la personne de Madame la Marquise de Beaufremont, mere de Messieurs les Princes de Beaufremont & de Listenois, encore vivans.

(c) On voit communément que ce Prince *Raoul*, Comte de Vermandois, fut le dernier mâle de sa branche; du moins est-il sûr que ses deux filles partagerent & disputerent son héritage. Cependant les Seigneurs de Chaumont en Vexin ont, depuis long-temps, prétendu descendre d'un oncle de ce *Raoul*. La Princesse de Champagne, qu'il épousa, ne s'appelloit point *Gerberte*, & n'étoit point niece de *Thibaut*, mais elle étoit sa sœur, & s'appelloit *Aliénor*. Il la répudia, & fut pour cela excommunié par le Pape *Innocent II*. Il épousa effectivement en secondes noces

Adele ou *Alix de Guienne*, ſœur de la Reine *Eléonore*.

(*d*) *Raymond*, cinquieme du nom, Comte de Toulouſe, deſcendoit de *Guillaume*, auquel *Charlemagne* avoit donné ce Comté 350 ans avant le regne de *Louis-le-Jeune*. Cependant le Roi d'Angleterre, comme Duc de Guienne, lui diſputoit ce Comté. *Raymond* ne mourut qu'en 1194. Il eſt très-vrai qu'il fut beau-frere de *Louis-le-Jeune*, ayant épouſé *Conſtance*, veuve du Prince *Euſtache*, fils d'*Etienne*, Roi d'Angleterre.

(*e*) Ce Comte de Flandres ne mourut qu'en 1168. Le Roi *Louis VI* le reconnut & le ſoutint contre *Robert Cliton*, qui fut tué en lui faiſant la guerre. Auſſi *Thiéry* reſta-t-il fort attaché à *Louis-le-Gros* & à *Louis-le-Jeune*. Le pere du Comte *Thiéry*, qui s'appelloit comme lui, étoit Duc de Lorraine; & petit-fils de *Gérard d'Alſace*, tige commune de toute la Maiſon de Lorraine d'aujourd'hui. Le Comte de Flandres eut un frere puiné nommé *Simon*, qui le ſuivit dans les Pays-Bas, & qui épouſa l'héritiere de *Henneu Liſtard*. La principale branche de

la Maison de *Hennin*, & la plus illustrée, est celle des Comtes de Boussut, Prince de Chimay : en qualité des descendans de *Simon*, ils joignent le nom d'Alsace à celui de Hennin.

(*f*) Le Comte de Soissons, vivant à la fin du regne de *Louis-le-Gros*, étoit *Renaud*, descendant des Comtes d'*Eu*. Il suivit le Roi *Louis-le-Jeune* à la Croisade en Palestine; il en rapporta la lepre, & fut surnommé *le Lépreux* : il mourut sans avoir été marié.

(*g*) Ce Comte de Nevers étoit *Guillaume V*, descendant de *Bernard*, qui fut investi de ce Comté par l'Empereur *Charles-le-Chauve*. La premiere Maison de Nevers s'étant éteinte à la fin du douzieme siecle, ce Comté a passé successivement dans les Maisons de Courtenay, de Châtillon, de Flandres, de Bourgogne, de Cleves & de Gonzague. Le dernier Duc de Nevers de cette Maison étant devenu Duc de Mantoue, vendit le Nivernois au Cardinal Mazarin, qui le fit passer à son neveu le Marquis de Mancini, lequel, en vertu d'une nouvelle érection, prit le titre de Duc de Nevers.

M. le Duc de Nivernois actuel eſt ſon petit-fils.

(*h*) Ce *Bouchard de Montmorency* ne peut être que *Bouchard V*, fils de *Matthieu premier*, qui épouſa la veuve de *Louis-le-Gros*. *Bouchard* ſe maria à une Princeſſe de Haynault. Il ne fut point Connétable, mais ſon pere & ſon fils le furent. Toute la maiſon de Montmorency, même la branche de Laval, deſcend encore de lui.

(*i*) Tout ce qu'on ſait de ces Seigneurs de Courtenay, dont les biens paſſerent à *Pierre de France*, frere de *Louis-le-Jeune*, c'eſt qu'un Cadet de leur Maiſon paſſa, en 1066, de Normandie en Angleterre avec *Guillaume-le Conquérant*, & qu'il y a été la tige d'une Maiſon illuſtre qui ſubſiſte encore en la perſonne du Lord, Vicomte de Courtenay, lequel a pluſieurs enfans. Le titre de Comte de Dévonſkire a été dans cette Maiſon.

(*k*) Du temps de *Louis-le-Gros* & de *Louis-le-Jeune*, il n'y avoit point de *Guy*, Seigneur de Luſignan, mais deux *Hugues*, pere & fils, qui paſſerent en Paleſtine,

& dont le dernier fut grand-pere de *Guy de Luſignan*, Roi de Jéruſalem, & frere de *Simon*, qu'on croit être la tige de la branche de Lezai-Luſignan, qui ſubſiſte encore.

(*l*) *Enguérand de Coucy.* Il y eut effectivement un Seigneur de ce nom qui ſuivit le Roi *Louis-le-Jeune* à la Terre-Sainte, & qui y mourut. Il fit des grands dons à l'Abbaye de Prémontré, à laquelle ſon pere en avoit déja fait, quoique d'ailleurs ce fut un fort méchant homme, que *Louis-le-Gros* fut obligé de dépouiller du Comté d'Amiens, & qui fut tué en faiſant la guerre à ſon Souverain. L'*Enguérand* dont il eſt ici queſtion, fut pere de *Raoul de Coucy*, célebre comme Poëte & comme homme galant. C'eſt lui qui eſt le Héros de l'hiſtoire tragique du cœur que le Seigneur de Fayel fit manger à ſa femme, appellée dans quelques Romans *Gabrielle de Vergis.* C'eſt d'un fils cadet de ce même *Raoul de Coucy* que ſont ſortis les Seigneurs de Coucy-Vrevin, dont la branche s'eſt perpétuée pendant pluſieurs ſiecles. Mais on la croyoit totalement éteinte, lorſque de nos jours elle s'eſt retrouvée. Feu M. *de Belloy* a publié

un grand Mémoire pour établir ſon exiſtence. Quant à la branche aînée, elle finit vers 1400, jouiſſant de la plus haute conſidération en France, & ayant fait les plus grandes alliances, quoiqu'elle ne poſſédât aucun grand Fief, ni Duché, ni Comté. Auſſi les Seigneurs de Coucy avoient-ils fait écrire ſur leurs bannieres ces deux petits vers, qui les autoriſoient à plus de fierté que les titres les plus faſtueux.

Je ne ſuis Roi, ne Prince auſſi,
Je ſuis le Sire de *Coucy*.

(*m*) Il eſt certain que *Conſtance*, ſœur de *Louis-le-Jeune*, épouſa d'abord *Euſtache*, fils d'*Etienne*, Comte de Boulogne, Roi d'Angleterre, qui mourut avant ſon pere, mais qui avoit été couronné du vivant d'*Etienne*. Il eſt également sûr que cette Princeſſe épouſa enſuite *Raymond VI*, Comte de Toulouſe, & qu'elle eut de ce ſecond lit trois enfans, n'en ayant point eu du premier, Mais ce que le Roman d'*Adélaïde de Champagne* ne dit pas, c'eſt qu'elle fit très-mauvais ménage avec ſon ſecond époux; & que ne pouvant pas tenir à ſes mauvais traitemens, l'ayant épouſé en 1154, elle le quitta en 1165, & ſe retira à la Cour de ſon frere.

Raimond ayant sans doute fait casser son mariage, épousa une autre femme, mais dont il n'eut point d'enfans.

(*n*) *Thibaut*, Comte de Champagne, second du nom, étoit effectivement un très-grand Seigneur, & tout ce qui est dit de lui dans ce Roman est vrai, aux époques & à quelques circonstances près. Il mourut dès 1152; & sa fille *Adélaïde* n'épousa *Louis-le-Jeune* qu'en 1160. Il eut quatre fils & cette seule fille. Le premier de ses fils, *Henri*, qui fut Comte de Champagne après lui, avoit déja épousé, dès 1158, *Marie*, fille de *Louis VII* & d'*Eléonore de Guienne*. *Thibaut*, son second fils, fût Comte de Blois & de Chartres, & épousa *Alix*, seconde fille des mêmes Rois & Reine. Il fut grand Sénéchal de France. Le troisieme des enfans de *Thibaut* fut Comte de Sancerre en Berry; le quatrieme, appellé *Guillaume*, fut Archevêque de Rheims, & Cardinal. Le *Thibaut* qui fait le sujet de cet article, fut le grand-pere du Roi de Navarre, Comte de Champagne, amant de la Reine *Blanche*, mere de *Saint-Louis*.

(*o*) Le Comte de Rétel, du temps de *Louis-le-Jeune*, étoit *Eudes*, Châtelain de

Vitri, qui avoit épousé *Mahaud*, héritiere de *Rétel*, qui étoit de la Maison des Rois de Jérusalem. Le Comté de Rétel, qui étoit effectivement Pairie de Champagne, a passé de la Maison de Bourgogne dans celle de Cleves, & de celle-ci dans celle de Gonzague, pour qui cette Terre fut érigée en Duché-Pairie. Le Cardinal Mazarin l'ayant achetée en 1659, la fit passer à sa niece *Hortence Mancini*, à qui il fit épouser le fils du Maréchal de la Meilleraye, qui prit le titre de Duc de Mazarin. Ses descendans possédent encore cette belle Terre sous le titre de Duché de Mazarin.

(*p*) Le Comté de Roucy, seconde Pairie de Champagne, est situé à quatre lieues de Rheims. Celui qui possédoit cette Terre du temps de *Louis-le-Jeune*, descendoit des Comtes de Mondidier. Elle a passé dans les Maisons de Pierrepont & Sarrebruck; dans celle de Roye; enfin dans une branche de celle de la Rochefoucault.

(*q*) Le Comte de Grandpré, du temps de *Louis-le Jeune*, s'appelloit *Herman*. Sa postérité s'éteignit l'an 1400. Cette belle Terre, après avoir passé en plusieurs mains, fut achetée en 1487 par *Louis de Joyeuse*, auquel le Roi *Charles VIII* confirma le

titre de Comte. Elle eſt depuis toujours reſtée dans la même Maiſon, dont une branche a pris le nom de Grand-Pré. De cette branche étoit le Maréchal de Joyeuſe, mort en 1710. D'ailleurs, l'on ſait que la Maiſon de Joyeuſe eſt la même que celle de Châteauneuf-Randon, originaire du Gévaudan, & de laquelle ſont MM. *d'Apchier*. L'on n'ignore pas auſſi qu'une branche de Joyeuſe fut très-illuſtrée ſous le regne de *Henri III* par la faveur de ce Monarque. Le dernier de cette branche qui produiſit, en moins de 80 ans, deux Ducs & Pairs, deux Maréchaux de France, un Amiral & un Cardinal, ne laiſſa que deux filles, dont l'une épouſa le Duc de Montpenſier, de la Maiſon de Bourbon, & l'autre le Duc de Guiſe-Lorraine.

(r) Brienne, une des Pairies du Comté de Champagne, à quatre lieues de Rheims, étoit poſſédée, dès l'an 990, par une ancienne & illuſtre Maiſon, qui ſe ſépara en pluſieurs branches. L'aînée a donné un Roi à la Sicile, dans la perſonne de *Gautier*, qui épouſa *Marie*, ſœur du Roi *Guillaume III*; trois Connétables de France; un nommé *Gautier*, & les deux autres *Raouls*; un Roi de Jéruſalem, *Jean de Brienne*, qui fut Empereur de

Conſtantinople pendant la minorité de *Baudoin de Courtenay*, ſecond du nom, ſon neveu; & enfin pluſieurs Ducs réels ou titulaires d'Athenes; & des Comtes d'*Eu*. Les branches de cette Maiſon, qui ont ſucceſſivement poſſédé la Seigneurie de Brienne, ſe ſont éteintes au commencement du quatorzieme ſiecle. Ce Comté paſſa alors dans la Maiſon de Luxembourg. *Charles de Luxembourg*, vingt-cinquieme Comte de Brienne, étant mort en 1605, eut pour héritiere *Louiſe de Luxembourg* ſa ſœur, mariée à *Bernard de Beon*, dont la fille ayant épouſé *Henri-Auguſte de Loménie*, Secrétaire d'Etat, le Comté de Brienne a paſſé dans cette famille, qui le poſſede encore. Cependant l'ancienne Maiſon de Brienne ſubſiſte dans celle de MM. de *Conflans d'Armentieres*, illuſtrée de nos jours par deux Maréchaux de France, dont l'un (le Maréchal d'Armentieres) deſcendoit au ſeizieme degré d'*Engilbert*, troiſieme fils de *Gautier*, premier Comte de Brienne, mort en 1080.

(*f*) Braine, ancienne Pairie de Champagne, avec titre de Comté, à trois lieues de Soiſſons, ſur le chemin de Rheims. Cette Seigneurie du temps de *Louis le-Jeune*, étoit poſſédée par un Gentilhomme

du nom de *Baudemont*, dont la fille unique épousa *Robert de France*, Comte de Dreux. Cette Terre a passé, de fille en fille, dans les Maisons de Sarrebruck, Commercy, de la Marck Bouillon & d'Echalart la-Boulaie, qui prit le nom de la Marck. Une Demoiselle *de la Marck* ayant épousé *Henri de Durfort*, Duc de Duras, en a eu, entre autres filles, Madame la Comtesse d'Egmont, Douairiere, encore vivante, & Dame de Braine.

(*t*) Joigny. Du temps de *Louis-le-Jeune*, ce Comté-Pairie de Champagne, étoit possédé par une famille qui s'éteignit au milieu du quatorzieme siecle. Depuis ce temps, cette belle Terre a passé dans différentes Maisons, tant par successions féminines que par vente. Celles de la Trimouille, de Châlons, de Sainte-Maure, de Laval, de Gondy, de Crequi-les-Diguieres l'ont possédée: enfin, M. le Duc de Villeroy en est ou en a été Seigneur.

(*v*) Bar-sur-Seine étoit autrefois une ville considérable, & l'étoit encore du temps de Louis-le-Jeune; mais dans les guerres du quatorzieme & du quinzieme siecle, elle a été presque entiérement ruinée. L'Historien *Froissard* dit que les

Anglois ayant pris Bar-sur-Seine en 1358, détruisirent, dans cette ville, plus de neuf cens beaux hôtels. Elle a été long-temps sans faire partie du domaine des Comtes de Champagne, mais c'étoit le plus beau des fiefs relevans d'eux. Du temps de *Louis-le-Jeune*, ce Comté étoit possédé par *Milon*, descendant d'une branche cadette des Comtes de Brienne. Sa postérité s'étant éteinte au commencement du treizieme siecle, les Comtes de Champagne, Rois de Navarre, le réunirent à leur Domaine. Dans le siecle suivant, il le fut à la France avec toute la Champagne. Par le traité d'Arras, ce Comté, ceux d'Auxerre & de Mâcon, furent cédés par *Louis XI* à *Philippe-le-Bon*, Duc de Bourgogne.

(*x*) Les droits de *Henri*, Comte d'Anjou, sur la couronne d'Angleterre, & sur le Duché de Normandie, étoient incontestables, puisqu'il étoit fils de *Mathilde*, veuve en premieres noces, de l'Empereur *Henri V*, dont elle n'avoit point eu d'enfans, & remarié à *Geoffroi le Bel*, Comte d'Anjou. *Mathilde* étoit fille unique & hétiere du Roi d'Angleterre *Henri Premier*; mais les Anglois lui préférerent *Etienne*, Comte de Boulogne, qui n'étoit

que neveu de *Henri Premier*. Ce ne fut qu'après la mort de ce Roi, & de son fils *Eustache*, que le Comte d'Anjou parvint à la couronne sous le nom de *Henri second*; & fit monter sur le trône d'Angleterre la maison des *Plantagenets*, qui y regna long-temps, & de laquelle sortoient également les branches de *Lancastre* & d'*Yorck*, qui se firent une si cruelle guerre.

(*y*) *Guillaume*, pere d'*Eléonore*, dernier Duc de Guienne, étoit le huitieme de ce nom, que les Gascons aimoient si fort, que plusieurs des ancêtres de *Guillaume* qui n'avoient point été baptisés sous ce nom-là, se crurent obligés de le prendre pour plaire à des Peuples qui n'auroient pas obéi volontiers à des Souverains qui ne se seroient pas appellés *Guillaume*. Les cinq premiers Ducs de Guienne, qui regnerent pendant près de cent ans, depuis 830 jusqu'en 927, s'appellerent autrement; mais pendant les deux cens années suivantes, jusqu'en 1137, on ne vit plus régner en Aquitaine que des *Guillaumes*. Le premier de tous fut surnommé *Tête-d'Etoupes*, parce que ses cheveux ressembloient à de la filasse. Ce fut un assez grand Prince, & un bon Général,

Guillaume II s'appella *Fierabras ;* & chacun d'eux eut ainſi ſon ſurnom.

(7) L'Auteur du Roman d'*Adélaïde de Champagne* eſt tombé dans de grandes erreurs, relativement à *Fréderic de Barberouſſe.* Ce Prince fut effectivement Duc de Souabe, après ſon pere, lequel étoit frere de l'Empereur *Conrard III*, & qui mourut en 1147. Il fut élu Empereur en 1152, dix-ſept jours après la mort de ſon oncle, qui laiſſa deux fils, au préjudice deſquels *Fréderic* fut Empereur. Il ne fut jamais amoureux d'*Adélaïde de Champagne.* Il épouſa en 1159 une Princeſſe de la maiſon des Comtes de Bourgogne, dont il eut ſept enfans (cinq Princes & deux Princeſſes); ſon fils aîné fut Empereur, après lui, ſous le nom de *Henri VI.* L'Empereur *Barberouſſe* mourut en 1190.

(&) Le Comte d'Angoulême, du temps de *Louis-le Jeune*, étoit *Aimard III*, deſcendant au dixieme degré de *Itier*, premier Comte d'Angoulême, qui vivoit en 820. La poſtérité d'*Aymard III* finit en la perſonne de ſon arriere petit-fils, qui n'eut qu'une fille unique (*Iſabelle*) qui épouſa d'abord *Jean Santerre*, Roi d'Angleterre, dont elle eut pluſieurs enfans,

entr'autres *Henri III*, qui porta la couronne de ſon pere. *Iſabelle d'Angoulême* épouſa en ſecondes noces, *Hugues de Luſignan*, Comte de la Marche, & en eut un fils, qui forma une nouvelle maiſon, des Comtes d'Angoulême & de la Marche, laquelle ſubſiſta juſqu'en 1307, que *Philippe-le-Bel* confiſqua ces deux Comtés ſur *Guy de Luſignan*. Depuis, ils ont été donnés en apanage à différens fils de France, & ont paſſé dans diverſes branches de la maiſon Royale. C'eſt ainſi que le Comté d'Angoulême a été le partage de quelques Princes cadets de la Maiſon d'Orléans, deſcendans du Roi *Charles V*. *François Premier* porta le titre de Comte d'Angoulême avant que de parvenir à la couronne, qui lui fut dévolue à la mort de *Louis XII*, lequel étoit de la branche d'Orléans. Quant au Comté de la Marche, depuis 1091 juſqu'en 1180, il fut poſſédé par des Seigneurs de la Maiſon de *Montgomeri*. Ce fut après l'extinction de leurs branches, qu'il paſſa dans la Maiſon de *Luſignan*. Quelques années après la réunion du Comté de la Marche à la couronne; il fut donné, par le Roi *Philippe le Long*, en fief à *Louis premier*, Duc de Bourbon. Ainſi, pluſieurs Princes

de la Maiſon de Bourbon porterent le titre de Comte de la Marche. Il fut confiſqué ſur le Connétable de Bourbon, par *François Premier*; enfin quelques Princes du Sang Royal ont continué d'en prendre le titre, quoiqu'ils ne jouiſſent pas du Domaine. Quant au Comte de Limoges, celui qui vivoit du temps de *Louis le-Jeune* étoit de la Maiſon de Comborn, & tenoit ce Comté de *Bruniſinde* ſa mere, héritiere des anciens Comtes deſcendans de *Foulques*, qui en avoient été inveſtis en 840. Vers 1260, *Marie de Comborn*, épouſa *Artus II*, Duc de Bretagne, & lui porta le Comté de Limoges, qui reſta quelque temps dans la Maiſon de ces Ducs, leſquels tiroient leur origine de celle de France, par la branche de Dreux. *Jeanne la Boîteuſe* tranſmit Limoges à ſon fils du ſecond lit, lequel forma une nouvelle branche de Comtes de Limoges, qui s'éteignit en 1455. Le Comté de Limoges paſſa alors dans la Maiſon d'Albret, de celle-ci dans celle de Bourbon, & fut réuni par *Henri IV* à la Couronne. La Maiſon de Rochechouard deſcend des anciens Comtes de Limoges, dont *Bruniſinde* hérita en 1125. Elle reconnoît pour leur premier Auteur *Aimeri de Limoges*, cinquieme

cinquieme fils de *Geraud*, quatrieme Comte de Limoges, qui mourut l'an 1000.

(*aa*) Cette Comteſſe de Foix ne pourroit être que *Chimene de Barcelone*, qui épouſa *Roger IV*, Comte de Foix, mort en 1143. Les Comtes de Foix d'alors, cadets des Comtes de Carcaſſonne, étoient déja de grands vaſſaux du Duché de Guienne; mais ils devinrent encore plus puiſſans dans la ſuite. Ils joignirent au Comté de Foix, le Béarn, le Bigorre, enfin le Royaume de Navarre, qu'ils tranſmirent à la maiſon d'*Albret*, qui en porta du moins le titre, & une petite portion dans celle de *Bourbon*. C'eſt ainſi qu'*Henri IV* réunit à la couronne de France celle de Navarre, & tous les biens des maiſons de Foix & d'Albret. Ces maiſons ne s'éteignirent pourtant pas ſous ſon regne, & n'ont fini que dans le ſiecle préſent. L'héritiere de la branche de Foix Rabat, la derniere qui ait ſubſiſté, n'eſt morte qu'il y a environ dix ans, Comteſſe douairiere de Sabran.

(*bb*) Vitry eſt le chef-lieu du Perthois, petit canton de la Champagne, aſſez

riche & assez fertile, qui cependant n'a jamais été séparé du domaine des Comtes, & du Roi. Avant l'accident dont il est parlé dans ce Roman, la ville de Vitry étoit considérable, & il y avoit un beau château. Ce n'est qu'environ 350 ans après que Vitry le François a été bâti, à sa place, par *François Premier*.

(*cc*) Le Comte de Tonnerre étoit *Renaud*, frere du Comte de Nevers; il passa en Palestine avec le Roi *Louis-le-Jeune*, mais il fut pris par les Sarrasins, & mourut en captivité. Son frere hérita de son Comté, qui resta long-temps dans la maison de Nevers, passa ensuite dans les maisons de Châlons, de Bourgogne, &c. Enfin les possessions du Comté de Tonnerre étant fort diminuées, par la perte de l'Auxerrois qui en avoit fait partie, une héritiere en porta les restes dans l'illustre maison de Clermont, dont une branche a pris le surnom de Tonnerre. La terre a été vendue en 1680 à M. le Marquis de Louvois, Ministre de la Guerre; ses descendans en jouissent encore.

(*dd*) Le Seigneur de Neſle qui vivoit du temps de *Louis-le-Jeune*, étoit de la maiſon de Clermont en Beauvoiſis. Son petit-fils, *Raoul de Neſle*, Connétable de France, ayant été tué à la bataille de Courtray, en 1303, ſans laiſſer d'enfans mâles, ſes filles & petites-filles porterent cette Terre ſucceſſivement dans différentes maiſons. Elle étoit dans celle de Sainte-Maure lorſqu'elle fut érigée en Comté en 1466, & enſuite en Marquiſat en 1545. Ce fut en 1666 qu'elle paſſa de la maiſon de Monchi dans celle de Mailly, dans laquelle elle ſe perpétue, en vertu d'une ſubſtitution maſculine graduelle & perpétuelle, confirmée & conſtatée telle, par Lettres-Patentes de 1701. M. le Marquis de Mailly-Neſle, premier Ecuyer de Madame, en jouit à préſent.

(*ee*) Ce *Guillaume*, Comte de Ponthieu, troiſieme du nom, étoit ſurnommé *Talvas*. Il mourut en 1171. Son pere étoit Comte d'Alençon; & ſa mere étoit héritiere des Comtes de Ponthieu, deſcendans de *Hugues*, gendre de *Hugues Capet*. Ainſi il hérita de ces deux Comtés. Son petit-fils, *Guillaume IV*, qui n'eut

que celui de Ponthieu, épouſa *Alix de France*, ſœur de *Philippe-Auguſte*, Héroïne d'un Roman hiſtorique dont nous rendrons compte dans un de nos prochains Volumes. Nous parlerons auſſi de celui d'*Edele de Ponthieu*, dont on ſuppoſe que l'Héroïne étoit fille de *Jean*, fils du Comte *Talvas*, par conſéquent ſœur de *Guillaume IV*.

Au treizieme ſiecle le Comté de Ponthieu tomba encore en quenouille ; & fut, pendant quelque temps poſſédé par des Princes de Caſtille, dont l'héritiere le porta à *Edouard Premier*, Roi d'Angleterre ; ſes ſucceſſeurs l'ont poſſédé pendant environ cent ans. En 1380, il a été réuni au domaine de la couronne, & n'a jamais été, depuis, donné en apanage à aucun Prince.

(*ff*) Le Comte de Maurienne, dont il eſt ici queſtion, ne pouvoit être que *Humbert III*, qui ſuivit à la Croiſade, ſous *Louis-le-Jeune*, ſon pere *Amédée III*, lequel étoit beau-frere de *Louis le Gros*, & par conſéquent oncle de *Louis-le-Jeune*. Ce Prince, de qui deſcendent les Ducs de Savoie, ne portoit point encore ce

titre, quoiqu'il poſſédât la plus grande partie des Etats que la Maiſon de Savoie poſſede encore. *Amedée III* mourut dans la Croiſade. Son fils *Humbert* revint occuper ſes Etats d'Europe, & eut bien des guerres à ſoutenir juſqu'en 1188 qu'il mourut. Il fut ſurnommé le *Saint* ou le *Pieux*, parce qu'il fonda grand nombre de Monaſteres, ſur-tout de l'Ordre de Cîteaux, & des Chartreux.

(*gg*) L'Empereur, qui regnoit à Conſtantinople, du temps de la ſeconde Croiſade, s'appelloit *Emanuel Comnene*, d'une Maiſon qui occupa aſſez long-temps le trône, & qui produiſit quelques Princes de mérite. Les Auteurs Latins qui ont écrit l'hiſtoire des Croiſades, ſe ſont déchaînés contre la perfidie de ces Empereurs Grecs; mais la Princeſſe *Anne Comnene*, qui a écrit en Grec des Mémoires de ſon temps qui nous reſtent, & ſont une partie précieuſe de l'hiſtoire Bizantine, juſtifie très-bien ſa famille. Cette Princeſſe étoit fille de l'Empereur *Alexis Premier*, ſœur de *Jean*, & tante de l'Empereur *Emanuel Comnene*.

(*hh*) Effectivement la ville d'Antioche étoit alors gouvernée par *Raymond de Guienne*, frere du Duc *Guillaume VIII*, pere d'*Eléonore*. Il avoit épousé *Conſtance*, héritiere de la principauté d'Antioche, qui étoit fille & petite fille des deux *Boemonds*, de la famille de *Robert Guiſchard*, ce fameux Normand, conquérant de la Pouille, de Naples & de la Sicile. *Boemond Premier* avoit ſuivi *Godefroy de Bouillon* dans la premiere Croiſade. Ce fut en 1135 que *Conſtance* ſa petite-fille, épouſa *Raymond*. Il mourut 1148. Sa poſtérité a poſſédé Antioche juſqu'en 1268, que la ville fut priſe par les Sarraſins, & que le dernier deſcendant de *Raymond*, qui s'appelloit *Boemond VII*, mourut ſans poſtérité.

(*ii*) Les galanteries de la Reine *Eléonore* avec *Saladin*, ne ſont rien moins qu'un fait conſtant. Il n'eſt pas plus vrai que *Saladin* fut neveu du Sultan *Noradin*; mais il eſt sûr qu'il fut d'abord ſon Général en Syrie, & ſon Viſir; qu'il devint enſuite Soudan d'Egypte & de Syrie; qu'il gagna en 1188, auprès de Thibériade, une grande bataille contre les Chrétiens; qu'il s'empara de Jéruſalem,

& fit prisonnier le Roi *Gui de Lusignan*. Enfin ce fameux Soudan mourut en 1192, n'étant, dit-on, âgé que de 57 ans. Si cela étoit, il n'en auroit eu que douze en 1147, temps où la Reine *Eléonore* étoit en Palestine; ce qui détruiroit l'opinion de sa galanterie avec elle.

(*kk*) Le *Baudouin* dont il est ici question, est *Baudouin*, troisieme du nom, fils cadet de *Foulques*, Comte d'Anjou, & de *Mélisandre*, fille de *Baudouin II*, Roi de Jérusalem. *Baudouin III* commença à regner en 1142, & mourut en 1162. Il étoit oncle d'*Henri d'Anjou*, second mari d'*Eléonore*, Roi d'Angleterre, sous le nom d'*Henri II*.

(*ll*) *Constance*, seconde femme de *Louis-le-Jeune*, étoit fille d'*Alphonse VIII*, Roi de Castille; & cet *Alphonse* étoit de la Maison de Bourgogne, mais fils d'*Urraque*, Infante de Castille, & de son premier mari, *Raymond de Bourgogne*. *Urraque* avoit épousé, en secondes nôces, *Alphonse*, surnommé le *Batailleur*, Roi d'Arragon, & leur fille avoit épousé *Raymond Beranger*, Comte de Barce-

lonne & de Provence. Ainſi la Reine *Conſtance* étoit fille du Roi de Caſtille, belle-fille du Roi d'Arragon, & niece du Comte de Barcelonne; & tenoit à tout ce qu'il y avoit alors de Puiſſances chrétiennes en Eſpagne, car elle étoit auſſi niece du Roi de Portugal, qui étoit, comme *Alphonſe VIII*, de la premiere Maiſon de Bourgogne-France, deſcendante de *Hugues Capet*.

(*mm*) *Rochefort*, dont on fait ici mention, eſt une petite fille de ce nom, ſituée à une lieue de Dourdans, dans un pays de chaſſe fort agréable; il y a un beau château appartenant à M. le Prince de *Rohan-Rochefort*, de la Branche de Guémenée.

Monfort l'Amauri, eſt une petite Ville éloignée de quatre lieues de Verſailles, autant de Mantes, & de ſept à huit de Paris. Elle a pris ſon ſurnom de ſon premier Seigneur *Amaury*, que quelques Hiſtoriens croient avoir été fils du Roi *Robert*, ſous le regne duquel il vivoit. L'héritiere des premiers Seigneurs de ce nom épouſa, en 1250, un Prince de la Maiſon de Dreux, & le Comté de Montfort fut le partage de la branche de ces Princes dont étoient les Ducs de

Bretagne. Il fut réuni à la Couronne par le mariage d'*Anne de Bretagne*. Il a été donné ensuite en échange à M. le Duc de Luynes, pour une partie du Duché de Chevreuse ; & la Ville de Monfort-l'Amaury est actuellement le Chef-lieu de ce Duché ; & Chevreuse est au Roi.

Espernon est situé à quatre lieues de Chartres, & à dix de Paris. On voit que cette Ville a pu être assez forte ; elle est petite, mais elle a deux fauxbourgs ; & elle en avoit autrefois quatre. Elle a fait partie de l'apanage de *Louis de France*, Comte d'Evreux, fils de *Philippe-le-Hardi*. Les Comtes d'Evreux devinrent Rois de Navarre ; & cette Seigneurie passa avec leur Couronne dans différentes Maisons ; jusqu'à ce que *Henri IV* la vendit à *Jean-Louis de Nogaret*, en faveur duquel elle fut érigée en Duché-Pairie. Après l'extinction de la Maison de Nogaret-la-Valette, la Terre est venue par les femmes aux Ducs d'Antin, dont les héritiers l'ont vendue, de nos jours, à feu M. le Maréchal de Noailles.

(*nn*) La Maison de la Rochefoucault fait remonter son origine jusqu'à Foucault,

premier du nom, Seigneur de la Roche, qui vivoit sous le Roi *Robert*, en 1026, lequel a donné son nom à la Ville, qui a toujours appartenu depuis aux Seigneurs de cette Maison, & qui est à cinq lieues d'Angoulême. Cette terre fut érigée en Duché-Pairie par *Louis XIII.* Dès le regne de *Louis-le-Jeune*, les Seigneurs de la Rochefoucault étoient considérables, puisqu'ils possédoient dès-lors, la Vicomté de Chatellerault, qui passa, par une fille de leur Maison, aux Comtes de la Marche, de la Maison de Lusignan.

(oo) *Chaumont*, dont il s'agit ici, est probablement la Ville du Vexin-François qui porte ce nom, & est située à quatorze lieues de Paris, près de Gisors. Du temps de *Louis-le-Jeune*, il y avoit un château; & elle passoit pour une place forte. C'est de cette Seigneurie qu'a pris son nom l'ancienne & illustre Maison de Chaumont, qui subsiste encore dans la Branche de Guitry.

TABLE du premier Volume d'Avril.

AMOURS de Meignoun & de Leila. *Page* 7
Les Portraits de Famille. 38
Suite du Novelliero Italiano. 83
Contes & Histoires profitables & exemplaires. 178

TABLE du second Volume d'Avril.

HISTOIRE de Huon de Bordeaux. *Page* 7
Suite des Romans historiques relatifs à l'Histoire de France. 164
Notes. 202

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le second Volume du mois d'Avril de la *Bibliothèque des Romans*; & je crois que cet Ouvrage, qui, en donnant des Romans la plus exacte analyse, en sauve les longueurs, ne peut manquer d'être très-favorablement reçu du Public. A Paris, ce 30 Juillet 1776.

CRÉBILLON.

De l'Imprimerie de COUTURIER, Cloître Saint-Nicolas du Louvre.

LF C.
B582u

209689

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.45-46.

University of Toront
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocke
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREA